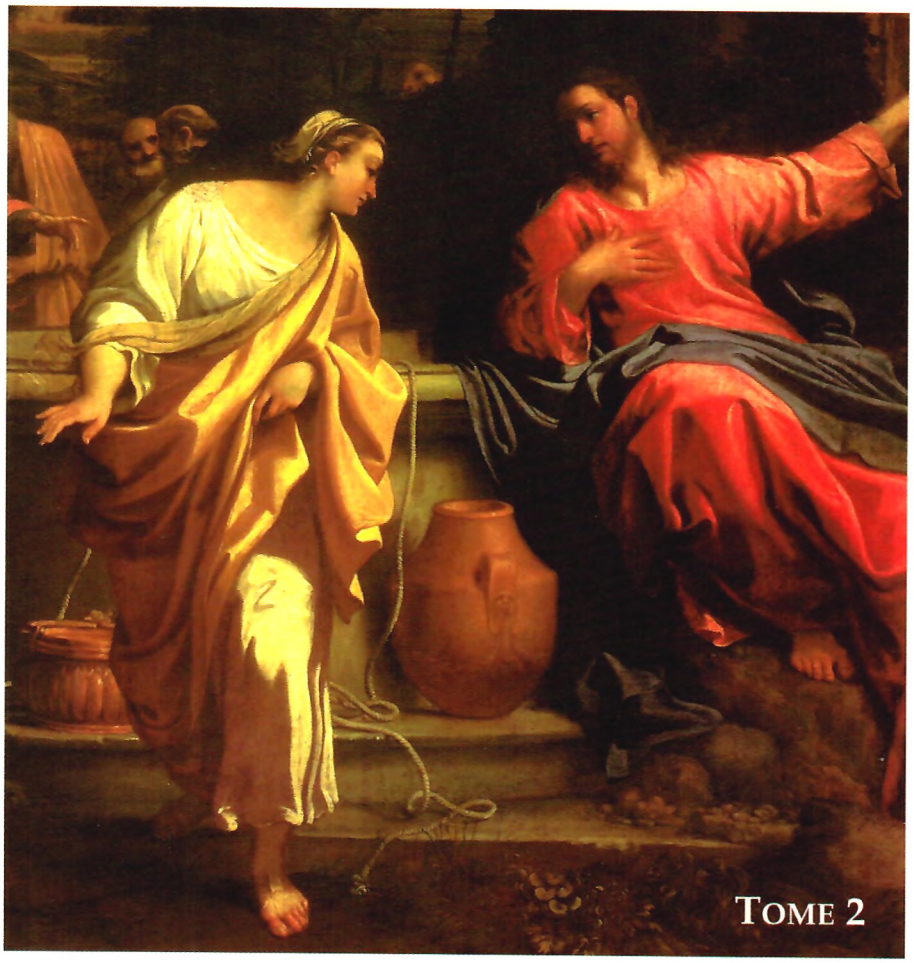
MARIE-DOMINIQUE PHILIPPE

Suivre l'Agneau

partout où il va



TOME 2

SAINT-PAUL

SUIVRE L'AGNEAU

partout où il va

2

Tous droits de reproduction, d'adaptation
et de traduction réservés pour tous les pays.

© Cliché de couverture : Joseph Martin / ARTEPHOT
Le Christ et la Samaritaine, par A. CARRACCI

© Éditions SAINT-PAUL, 1999
3, rue Porte de Buc – BP 652 – 78006 Versailles cédex

ISBN : 2 85049 781 9

Marie-Dominique PHILIPPE

SUIVRE L'AGNEAU

partout où il va

Tome 2

Éditions SAINT-PAUL, VERSAILLES
1999

DU MÊME AUTEUR

Les Trois sagesses. Entretiens avec Frédéric Lenoir, Fayard, collection "Aletheia", 1994.

Ouvrages de philosophie

Introduction à la philosophie d'Aristote, Editions universitaires, Paris, 1991.
Une Philosophie de l'être est-elle encore possible ? 5 fascicules :
I. *Signification de la métaphysique*. - II. *Signification de l'Être*. - III. *Le problème de l'ens et de l'esse (Avicenne et saint Thomas)*. - IV. *Néant et être (Heidegger et Merleau-Ponty)*. - V. *Le Problème de l'être chez certains thomistes contemporains*, Téqui, Paris, 1975.
Philosophie de l'art, 2 tomes, Editions universitaires, 2e éd., 1991 et 1994.
L'être. Essai de philosophie première, 2 tomes (le second en 2 volumes), (Prix Bordin de l'Académie française), Téqui, Paris, 1972-1974.
De l'être à Dieu. De la philosophie première à la sagesse, Téqui, Paris, 1977.
Un tome accompagné de trois volumes de topique historique :
I. *Philosophie grecque et traditions religieuses*, Téqui, 1977. - II. *Philosophie et foi*, Téqui, 1978. - III. *Philosophie moderne et contemporaine* (à paraître).
Lettre à un ami. Itinéraire philosophique, Editions universitaires, 2e éd., 1992.
Le manteau du mathématicien, Entretiens avec Jacques Vauthier, Mame-Editions universitaires, Paris, 1993.
De l'amour, Mame, Paris, 1993.

Ouvrages de théologie spirituelle

Le mystère de l'amitié divine, Luff-Egloff, Paris, 1949. (épuisé)
Un seul Dieu tu adoreras (Je sais-je crois, 16), Arthème Fayard, Paris, 1958 (réimprimé*).
Mystère de Marie. Croissance de la vie chrétienne, La Colombe, Paris, 1958 (réimprimé*).
Mystères de miséricorde : 1. *L'Immaculée Conception*. - 2. *La Présentation de Marie*. - 3. *L'Annonciation*. Saint-Paul, Fribourg, 1958 et 1960.
Saint Thomas docteur, témoin de Jésus, 2e éd., Saint-Paul, Fribourg-Paris, 1992.
Mystère du Corps mystique du Christ, La Colombe, Paris, 1960. (épuisé)
Analyse théologique de la Règle de saint Benoît, La Colombe, Paris, 1961. (épuisé)
La symbolique de la messe, La Colombe, Paris, 1961. (épuisé)
Le mystère de l'Eglise. Dialogue entre M.-D. Philippe, o.p., et Albert Finet ("Verse et controverse", 3), Beauchesne, Paris, 1967.
Le mystère du Christ crucifié et glorifié. (Sources de Spiritualité, 17), Alsatia, Colmar-Paris, 1968. Nouvelle édition : Collection "Aletheia", Fayard, 1996.
L'Etoile du matin. Entretiens sur la Vierge Marie, Le Sarment-Fayard, 1995.
"Abba, Père". Ed. bilingue, Ephèse Editions, 1994.
Suivre l'agneau, Tome I, 2e éd., Saint-Paul, Paris, 1995.
"J'ai soif". Entretiens sur la Sagesse de la Croix, Saint-Paul, Paris, 1996.
Le mystère de Joseph, Saint-Paul, Paris, 1997.
L'acte d'offrande, Saint-Paul, Paris, 1997.

Ouvrages de pédagogie familiale

Questions disputées, Beauchesne, Paris, 1972.
Au cœur de l'amour. Entretien sur l'amour, le mariage et la famille, Le Sarment-Fayard, Paris, 1987.

* Ces ouvrages sont disponibles à Notre-Dame de Rimont, 71390 Fley.

AVANT-PROPOS

Un premier volume paru aux Editions Saint-Paul en 1995 rééditait une retraite prêchée à des jeunes sur l'Evangile de saint Jean. Dans ce premier volume, le père Marie-Dominique Philippe, en commentant le premier chapitre de l'Evangile de Jean, nous introduit dans le mystère de lumière et d'amour du « Verbe devenu chair »[1]. Le Verbe, secret de la contemplation du Père, est tout entier tourné vers le Père (πρὸς τὸν Θεόν), tout entier relatif à lui. Et pour nous révéler ce mystère il s'incarne ; et non seulement il s'incarne, mais il s'incarne pour être immolé, pour être « l'Agneau comme égorgé »[2]. Seul l'état victimal de l'Agneau peut nous révéler d'une manière ultime ce qui est propre à la personne du Verbe tout entier tourné vers le Père ; car on n'est jamais autant « vers » quelqu'un que lorsqu'on est dans cet état d'immolation pour le glorifier. Et l'Agneau, c'est aussi celui qui est victime dans la douceur, et qui nous aide à comprendre combien Jésus est proche de nous.

Mais l'Agneau est encore l'Epoux, et le Fils de Dieu. Ce second volume nous invite à poursuivre la lecture de l'Evangile à partir des noces de Cana, pour entrer avec Jean dans le rythme profond de la vie apostolique de Jésus : les éclosions, les grandes luttes, et la « dernière semaine ». Toutefois, ce second volume s'en tient aux éclosions, de Cana à la multiplication des pains. C'est dans un troisième volume, à paraître ultérieurement, que l'auteur abordera les grandes luttes et les présences de Jésus au sein même des luttes, jusqu'à la Croix, puis les sept apparitions du Christ ressuscité qui viennent confirmer la foi des Apôtres.

1. Jn 1, 14.
2. Ap 5, 6.

A travers ces pages, très vivantes puisqu'il s'agit de prédications[3], résonne la question de Jean lors de sa première rencontre avec Jésus : « Maître, où demeures-tu ? ». Qui d'entre nous n'a pas porté cette question dans son cœur de croyant, désireux de faire une vraie rencontre personnelle avec le Christ ?

La perspective dans laquelle l'auteur se place ici est celle d'une théologie mystique, et non d'une théologie scientifique. Alors que celle-ci regarde, à partir de la parole de Dieu et en se servant de la philosophie, l'*intelligibilité du mystère de Dieu* – son enseignement dans ce qu'il a de plus profond –, la théologie mystique regarde en premier lieu la *finalité de la foi*. Comme la théologie scientifique elle part de la parole de Dieu, mais reçue explicitement comme la parole du Père, de l'Ami, de l'Epoux ; et elle veut considérer le mystère de Dieu de l'intérieur, à partir de la communication de l'amour et immédiatement pour nous disposer à vivre de cet amour (la théologie mystique nous dispose à vivre la *sagesse* mystique, sagesse infuse qui est le fruit du don de sagesse). Comme la théologie scientifique, la théologie mystique se sert de la philosophie, mais elle se sert principalement de la métaphysique de l'acte et de l'éthique (causalité finale) et regarde tout dans la lumière de l'amour et de la bonté divine : « Dieu seul est bon »[4].

Or c'est à la Croix qu'est donnée la révélation ultime du mystère de Dieu : « Dieu est Amour »[5]. A la Croix, Jésus nous transmet une sagesse[6] par laquelle il nous entraîne dans la même finalité que lui : sa propre béatitude de Fils bien-aimé du Père. La théologie mystique regarde donc en premier lieu le mystère de la Croix, achèvement de tous les sacrifices de l'ancienne Alliance[7] et manifestation suprême de la sagesse de l'Amour. C'est à partir de cette contemplation du mystère de la Croix comme manifestation suprême de l'Amour et comme révélation de la sagesse, qu'on peut élaborer une théologie mystique – exactement comme c'est à partir de l'affirmation « Dieu est absolument simple »[8] qu'on peut élaborer une théologie scientifique.

N'ayant pas un statut scientifique mais un statut de sagesse, la théologie mystique ne peut avoir qu'un mode descriptif, et son ordre n'est

---

3. Rappelons que ce commentaire de l'Evangile de Jean n'a pas été écrit par l'auteur ; il a été donné oralement (entre les années 1970 et 1980), et nous avons respecté son caractère oral. D'autre part, nous avons gardé pour l'Evangile le texte de la Bible de Jérusalem que le père Philippe utilisait alors.

4. Mc 10,18.

5. 1 Jn 4, 8.

6. 1 Co 1, 18 sq.

7. Cf. Préface pascale V.

8. SAINT THOMAS, *Somme théologique*, I, q. 3.

pas commandé par l'analyse (comme celui de la théologie scientifique), mais par l'amour. Certes elle implique un ordre, mais c'est un ordre de sagesse qu'on peut seulement décrire, et qui conduit à la contemplation, donc au silence de l'amour, où l'intelligence, tout en restant dans l'obscurité, est totalement suspendue à la lumière de Dieu qui se donne à elle, dans un excès d'intelligibilité qui nous fait sortir de nous-mêmes pour adhérer au mystère.

L'Evangile de saint Jean, parce qu'il nous révèle l'amour dans ce qu'il a de plus grand – le don que le Père nous fait de son Fils –, est le lieu principal où l'on peut découvrir cette révélation de l'amour ; il est donc par excellence le livre de l'Ecriture à partir duquel on peut développer une théologie mystique[9].

Les pages que nous publions ici suivent, pas à pas, le texte de l'Evangile de saint Jean. L'ordre qu'on y trouvera sera donc l'ordre même de cet Evangile.

9. Précisons qu'il ne s'agit pas de donner ici un exposé de l'ensemble de la théologie mystique. Un tel exposé commencerait par regarder le sacrifice de la Croix (inséparable de la Résurrection) où le Christ crucifié, et glorifié dans son holocauste même, vit en plénitude les béatitudes évangéliques. La plénitude de la charité du Christ, sous l'emprise des dons du Saint-Esprit, s'épanouit en effet dans ces béatitudes qui transforment tout l'exercice des vertus (voir *Le mystère du Christ crucifié et glorifié*, Fayard 1996). Ensuite, la théologie mystique montre comment la Vierge Marie est modèle dans l'ordre de la croissance de la charité (voir *Mystère de Marie*, Fayard 1999), et comment l'Eglise est le milieu divin qui permet au croyant de croître dans la charité, à travers les luttes et les tentations. Après quoi (donc en second lieu), la théologie mystique devra considérer le mystère de la Tradition : la vie et la doctrine des grands saints de l'Eglise, et la manière dont chacun reflète un aspect de la sagesse de la Croix.

I

INTRODUCTION : DU PROLOGUE AU CHAPITRE 2

Sans reprendre ici l'Evangile de saint Jean à son point de départ, nous allons tout de même jeter un regard en arrière et ponctuer de nouveau ce que nous avons déjà vu.

Si nous essayons de comprendre l'Evangile de Jean tel qu'il nous est donné, nous devons avant tout nous rappeler que c'est l'Evangile du vieillard. Dieu a voulu que ce soit comme cela. C'est curieux, du reste. Si nous regardons Jean et Polycarpe, nous voyons que ce sont comme les deux derniers de deux périodes. Jean est celui qui clôt la période des Apôtres, et Polycarpe est le dernier de ceux qui ont connu les Apôtres. De fait, la Providence a voulu que ce soit la tradition johannique qui soit dernière, ultime. N'y aurait-il pas là un signe que la tradition johannique doit permettre le renouveau et la reprise plénière de tout ? C'est l'Evangile de quelqu'un qui a vécu auprès du Christ pendant trois années, qui a reçu Marie, et qui nous transmet ce qu'il vit au plus intime de son cœur pour l'Eglise qui doit subir les grandes luttes annoncées par l'Apocalypse. N'oublions pas que Jean a vécu l'Apocalypse avant de nous donner l'Evangile, et que l'Evangile est donc vraiment la dernière lumière. Ce n'est pas l'Apocalypse qui est la dernière lumière ; c'est l'Evangile de Jean, et c'est une lumière d'amour.

Le Prologue

Si nous regardons cet Evangile en essayant d'y découvrir l'ordre de la sagesse de Dieu, nous voyons qu'avant le début de la vie apostolique de Jésus, il y a le Prologue : *Au commencement était le Verbe*, le Λόγος. Jean est le seul qui, en parlant de la seconde personne de la Très Sainte Trinité, la désigne comme « Verbe » (du latin *Verbum*). Il y

a là une grande lumière sur le mystère de Jésus. Cette lumière, nous la trouvons déjà dans l'Apocalypse, au chapitre 19[1], et au commencement de la première Epître[2] ; c'est donc très johannique. Et que ce soit repris trois fois, et présent dans chacune des trois grandes œuvres, cela montre l'insistance avec laquelle le Saint-Esprit veut nous faire entrer dans cette grande révélation sur la seconde personne de la Très Sainte Trinité. Le Verbe est *devenu chair* (1, 14). Le Verbe, fruit de la contemplation du Père, qui est ce qu'il y a de plus lumineux – Il est *la lumière véritable* (1, 9) –, a été « manifesté dans la chair »[3], à travers la chair. Et en assumant la chair, il la rend éternelle : « Je suis la Résurrection »[4]. C'est cette alliance entre le Verbe et la chair qui nous est montrée dans le Prologue de l'Evangile de Jean, et qui fait comprendre ce qui caractérise la nouvelle Alliance. Nouvelle car le Verbe n'assume plus seulement les sommets de l'intelligence humaine, comme dans l'alliance première du Verbe avec l'homme : *le Verbe (...) éclaire tout homme venant en ce monde* (1, 9). Il faut beaucoup insister sur cette alliance fondamentale du Verbe de Dieu et de notre intelligence humaine, parce qu'on oublie trop, aujourd'hui, que l'intelligence de l'homme est faite pour la vérité, qu'elle porte en elle un appel vers la lumière plénière[5]. L'alliance dans le mystère de l'Incarnation – *le Verbe est devenu chair et il a demeuré parmi nous* – est réalisée pour que le Verbe soit présent, et intimement présent, à notre vie ; non pas seulement au sommet de notre intelligence, non pas seulement dans notre cœur spirituel (le mystère de la foi), mais à travers toute notre sensibilité, à travers tout nous-même, pour que tout en nous soit régénéré et transformé. Voilà la grande alliance du Verbe de Dieu avec les hommes dans le mystère de l'Incarnation.

On peut donc dire que le Prologue de saint Jean, qui nous révèle la fécondité du mystère de Dieu avant la création et qui nous fait saisir comment toute l'économie divine doit se comprendre dans la lumière du Verbe de Dieu, est pour nous comme la charte de la contemplation. Nous aurons l'occasion d'y revenir, car nous avons toujours besoin de

1. Ap 19, 13 : « Et son nom ? le Verbe de Dieu ».
2. 1 Jn 1, 1 : « Ce que nos mains ont touché du Verbe de vie... »
3. 1 Tm 3, 16.
4. Jn 11, 25.
5. Cette alliance fondamentale en présuppose une autre, celle du Créateur avec sa créature dans le mystère de la procréation : c'est l'alliance avec l'espèce humaine. Dieu a voulu que la fécondité humaine soit liée au mystère de la création de l'âme ; autrement dit, Dieu a voulu que la race humaine soit comme responsable, en face de lui, de sa propre destinée. A ces deux alliances fondamentales s'ajoute l'alliance du Verbe de Dieu – dans la *foi*, par la *parole de Dieu* – avec le peuple d'Israël : *Il est venu chez lui, et les siens ne l'ont pas reçu* (1, 11).

mieux comprendre que la contemplation n'est pas une chose extraordinaire, mais une exigence fondamentale de la foi chrétienne : si nous voulons rester chrétiens nous devons tous aspirer à la contemplation, et cela très spécialement dans le monde d'aujourd'hui. Le Prologue de Jean nous montre l'exigence de la contemplation, puisqu'il s'agit de recevoir le secret du Père, le secret de sa propre contemplation, que nous ne pouvons recevoir qu'en ayant soif de cette contemplation.

La contemplation de Marie

Il faut sans doute ajouter que si Jean met ce Prologue au début de son Evangile, c'est pour nous faire comprendre la lumière dans laquelle il faut regarder tout cet Evangile. On peut dire que cet Evangile est le fruit de la contemplation de Jean, que c'est ce qu'il a découvert dans l'extase de Patmos. Il a vu le Verbe de Dieu à travers le symbole de celui qui monte le cheval blanc et dont le manteau est « trempé dans le sang »[6]. Il nous fait donc comprendre que la révélation du Verbe est liée à la Croix, ou plutôt que c'est à la Croix qu'a eu lieu cette grande révélation du Verbe.

A la Croix il y a Marie, qui vit comme une nouvelle annonciation. Il faut mettre en parallèle les deux annonciations, car cela nous aide à comprendre les deux manières d'entrer dans le mystère de la seconde personne de la Très Sainte Trinité. Lors de la première, l'ange communique à Marie le secret du Père, le mystère du Fils, pour qu'il devienne le fils de Marie et le secret de son cœur. Marie reçoit ce secret dans une foi contemplative et aimante. L'Annonciation est ainsi le point de départ de la contemplation chrétienne. A la Croix, Marie pénètre plus avant. De cela Jean ne nous dit rien, si ce n'est que Marie demeure debout – *Juxta crucem stabat Mater*[7] –, et il semble impossible que Jean n'ait pas demandé à Marie comment elle a pu rester debout. Après avoir reçu Marie comme mère, et l'avoir reçue au plus intime de son cœur, comment Jean ne lui aurait-il pas demandé le secret de sa contemplation ? Ce secret ne nous est-il pas comme livré à la fin du Prologue ? *Nul n'a jamais vu Dieu. Le Fils unique qui est dans le sein du Père, lui l'a fait connaître* (1, 18). N'est-ce pas cela que Marie a vécu à la Croix ? Elle a pu rester debout parce que le Verbe, le Fils, est « dans le sein du Père ». Extérieurement, la Croix n'est que brisure et échec ; mais profondément, c'est la grande victoire de l'amour. C'est une grande victoire qui habite

6. Cf. Ap 19, 13 ; 6, 2.
7. Jn 19, 25.

le cœur de Jésus, la victoire de l'obéissance sur le péché et la mort. Marie, dans sa contemplation, pénètre dans le mystère du Verbe, du Fils qui est dans le sein du Père. C'est pour cela qu'elle peut demeurer debout, parce que rien n'est changé en Dieu. C'est cette victoire d'amour qui nous est communiquée à travers l'holocauste de l'Agneau, jusqu'à la blessure du cœur.

On peut donc dire que le Prologue exprime la contemplation de Marie à la Croix, et que Jean a reçu cette contemplation. Cela ne veut pas dire que Marie lui a communiqué le Prologue tel qu'il est, car les saints ne se copient pas : ils vivent du même esprit. La Très Sainte Vierge n'aime pas que nous répétions identiquement ce qu'elle dit. Une mère n'aime pas cela ; une mère communique un *esprit*, pour que tous ses enfants vivent du même esprit. C'est beaucoup plus grand, parce que si tous les enfants répétaient mot-à-mot la même leçon, ce serait bien fastidieux et très matériel. L'important est de vivre du même esprit, chacun avec sa modalité particulière, avec son intelligence propre. L'intelligence de Jean n'est pas celle de Marie, mais le cœur de Jean, à la Croix, quand Jésus lui donne sa mère, est fixé dans le cœur de Marie comme le Verbe est dans le sein du Père. C'est pour cela que Marie peut lui communiquer ce qu'elle a vécu : elle a compris, par le coup de lance, que le Verbe est « devenu chair ». C'est en effet au moment du coup de lance que l'on peut comprendre cette affirmation : *le Verbe est devenu chair*, puisque, Jésus étant déjà mort, *il n'y a plus que la chair*. La chair, c'est bien la blessure du cœur, de ce cœur qui a cessé de battre et qui est le cœur d'un Dieu. C'est à ce moment-là que Marie a compris, dans sa foi contemplative, que la Croix de Jésus était la manifestation de sa gloire, *la gloire qu'il tient de son Père comme Fils unique* (1, 14) ; et c'est là qu'elle a compris qu'elle-même recevait le mystère de cette gloire, c'est-à-dire la communication de l'amour. C'est pour cela que nous devons aimer beaucoup le Prologue et que nous devons le relire souvent. C'est lui qui doit nous aider à entrer profondément dans la contemplation. Quand nous prenons un temps d'oraison et que, parfois, nous ne savons pas très bien quoi faire pour pénétrer dans le *mystère* de l'oraison, n'oublions pas que le Prologue nous est donné et doit nous aider à pénétrer au plus intime du mystère de Jésus et du Père, par Marie.

La pauvreté de Jean-Baptiste

Après le Prologue, qui nous montre l'exigence de la foi contemplative, vient le témoignage de Jean-Baptiste. Les lévites et les prêtres

mandatés par Jérusalem auprès de celui qui est dans le désert interrogent Jean-Baptiste et celui-ci, dans ses réponses, est manifestement mû par l'Esprit Saint. Il y avait eu un premier tressaillement de Jean-Baptiste quand il était dans le sein d'Elisabeth[8] ; ici c'est le tressaillement de Jean-Baptiste au désert, quand il est en face de ces lévites et de ces prêtres qui ne comprennent pas. Jean-Baptiste est un marginal, il est complètement en dehors de la forteresse religieuse de Jérusalem, et il intrigue. C'est pourquoi les Juifs l'interrogent, lui qui ne sait même pas ce qu'il est ! Il ne s'est jamais posé la question (un pauvre ne se pose jamais la question de savoir ce qu'il est). Alors, sous le souffle de l'Esprit Saint, dans un tressaillement d'amour, il se présente : *Moi, je suis la voix de celui qui crie dans le désert* (1, 23). Il est la voix.

Jean nous a révélé le mystère du Verbe, et Jean-Baptiste c'est la voix. Jean est très sensible à cela, au « verbe » et à la voix. Que signifie le mot latin *verbum* ? C'est le secret intérieur que nous portons au plus intime de notre intelligence et de notre cœur[9]. Avant la parole, qui exprime ce que nous pensons, il y a ce que nous pensons ou portons dans notre cœur ; quant à la voix, c'est l'aspect affectif. Quand nous sommes dans un état affectif extrême, nous ne pouvons plus parler, nous gémissons[10]. Quand nous sommes dans un état de grande fatigue ou de grande souffrance, nous ne dialoguons plus, nous sommes comme la bête traquée qui crie dans le désert. Jean-Baptiste, au terme de toute la grande attente des prophètes – les prophètes, eux, parlaient –, se définit comme le cri. Il est le cri de Dieu, il est le cri de l'Esprit Saint, parce qu'il est le pauvre. Jean-Baptiste ne fait pas de sermon. Il est là pour « préparer la voie »[11], et il *est* aussi *la voix qui crie dans le désert : Aplanissez le chemin du Seigneur.* Il ne peut pas dire autre chose, et nous découvrons là sa pauvreté. Il y a dans son cœur un très grand désir, une très grande soif de la venue du Messie. C'est pour cela que son cœur est si pauvre et si aimant. Le désir, en effet, est le fruit de la pauvreté et de l'amour. Dans le cœur de Jean-Baptiste, il y a bien cette pauvreté et cette intensité d'amour, et en cela il nous fait comprendre ce qu'est l'espérance eschatologique. C'est d'ailleurs étonnant : le premier moment, le Prologue, nous fait comprendre ce

8. Cf. Lc 1, 41.

9. Voir *Somme théologique*, I, q. 34, a. 1 ; *Contra gentiles*, IV, ch. 46 ; *Commentaire sur l'Evangile de saint Jean*, n^os^ 25 sq. (vol. I, Le Cerf 1998, pp. 66 sq.).

10. N'oublions pas que saint Jean parle de la « voix » de l'Esprit (Jn 3, 8, où « vent » traduit le latin *spiritus*, le grec *pneuma*) et saint Paul des « gémissements ineffables » de l'Esprit Saint (Rm 8, 26).

11. Is 40, 3 (Vulgate).

qu'est la *foi contemplative*, et Jean-Baptiste représente l'*espérance* eschatologique. Il est vraiment mû par l'Esprit, qui le conduit au désert. Il ne sait pas où il va. C'est toujours comme cela avec l'Esprit Saint : le « Père des pauvres » réclame une confiance totale. Si nous estimons savoir, nous ne sommes plus un pauvre. Le pauvre, c'est celui qui ne sait pas, et c'est la plus grande des pauvretés. Jean-Baptiste est ce pauvre qui ne sait pas où l'Esprit Saint le conduit ; il accepte cette pauvreté radicale, parce qu'il ne veut qu'une seule chose : être souple, tout docile à l'action de l'Esprit Saint.

Il faut souvent revenir à cette figure de Jean-Baptiste. Jean, dans son Evangile, l'a bien compris, parce qu'il a été son disciple. Luc, Marc et Matthieu n'ont pas été disciples de Jean-Baptiste ; Jean l'a été, et il sait ce qu'il a reçu de ce maître. C'est un maître extraordinaire, Jean-Baptiste, en raison même de sa liberté intérieure : il n'a rien à perdre, car il est un pauvre et seuls les pauvres sont libres. Ceux qui ont beaucoup de richesses ont aussi beaucoup à perdre, et ils ne sont pas libres. Ils ont toujours très peur qu'on leur enlève ce qu'ils possèdent, alors que celui qui ne possède rien est libre, et peut donc être souple sous l'action de l'Esprit Saint.

Jean-Baptiste a dû beaucoup souffrir de la visite de ces lévites et de ces prêtres ; il a dû beaucoup souffrir de voir qu'auprès d'eux son témoignage était inefficace. Si ces lévites et ces prêtres avaient demandé le baptême, s'ils étaient revenus vers les grands prêtres en disant : « Il y a au désert un merveilleux envoyé de Dieu, allez le voir », et que le grand-prêtre ait demandé le baptême de Jean-Baptiste, cela aurait été une fameuse conversion ! Les grands-prêtres auraient peut-être alors été prêts à recevoir le Christ et à le comprendre…

Jean ne nous donne pas le résultat de cette « visite canonique », mais il est facile à deviner. Les envoyés ont sans doute dit : « Au désert, il y a quelqu'un qui baptise dans l'eau, mais il ne sait pas très bien ce qu'il fait ; c'est un illuminé, un de plus » (de fait, dans les moments de troubles, les illuminés ne manquent pas). Ces lévites et ces prêtres n'ont pas su discerner, et ils ont jugé selon leur avoir, selon leur propre connaissance de la Loi. Or Jean-Baptiste n'entre pas dans leurs catégories… alors ils ne le comprennent pas.

Voir que ces lévites et ces prêtres n'étaient pas touchés par son témoignage, n'est-ce pas ce qu'il y a eu de plus dur pour un pauvre comme Jean-Baptiste ? Il a été appauvri par cette visite, et c'est au moment où il connaît cette grande pauvreté que Jésus vient au devant de lui. Dieu entend toujours le cri de l'enfant dans le désert[12], et Jean-

12. Cf. Gn 21, 17.

Baptiste a appelé, il a crié vers Dieu, en se considérant comme indigne de sa mission puisqu'il était incapable de convertir ces lévites et ces prêtres...

Le lendemain, voyant Jésus venir à lui, il dit : « Voici l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde » (1, 29). Jésus vient vers Jean-Baptiste, alors qu'il ne va pas au devant des lévites et des prêtres : ceux-ci n'auraient pas compris. Jean-Baptiste est en attente, et c'est pour cela que Jésus va au devant de ce pauvre : il est attiré par ce pauvre. Jean-Baptiste est alors, subitement, illuminé par le Saint-Esprit, et il découvre en Jésus l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde. Il est très important, pour comprendre l'Evangile de Jean, de saisir ce leitmotiv qu'on retrouve à travers toute l'Ecriture : l'agneau pascal, l'agneau qu'on mène à la boucherie, etc.[13] Il y a un lien étroit, inscrit jusque dans la langue araméenne, entre « serviteur » et « agneau »[14]. Jean a choisi « agneau ». Alors qu'il aurait pu dire : « Voici le Serviteur de Dieu », il dit : « Voici l'Agneau de Dieu ». Ce symbolisme va plus loin et permet d'atteindre plus profondément la mission de Jésus. Ce n'est pas pour rien que l'Eglise a gardé ces paroles dans la célébration de l'Eucharistie. Les paroles de Jean-Baptiste, de ce pauvre, sont maintenues à travers toute la tradition, quand le prêtre présente l'hostie consacrée : « Voici l'Agneau de Dieu ». Il faut demander au Saint-Esprit, chaque fois que nous entendons ces paroles, de les vivre comme Jean-Baptiste les a vécues.

Jean-Baptiste connaissait sûrement Jésus d'une connaissance humaine, historique, mais il ne le connaissait pas de l'intérieur. C'est vrai aussi pour nous : nous avons tous connu Jésus d'une façon historique, par les Evangiles ; nous avons même peut-être fait des études théologiques. Il y a des théologiens qui connaissent Jésus théologiquement, qui l'ont étudié, mais qui n'ont pas l'expérience d'une relation personnelle avec lui, alors que toute la vie chrétienne suppose cette expérience intérieure et personnelle. Quand nous avons cette expérience, l'Esprit Saint, subitement, fait tomber le voile et nous met devant celui qui se donne à nous, l'Agneau. Jean-Baptiste a dû être bouleversé par cette découverte.

Jésus se tait, il ne dit rien. Il vient vers Jean-Baptiste, et celui-ci découvre que c'est bien lui qu'il attendait. Jusqu'alors il ne le savait pas : *C'est de lui que j'ai dit : « Il vient après moi un homme qui est*

---

13. Cf. Gn 22, 7 ; Gn 22, 13 ; Ex 11, 4-12, 14 ; Is 53, 4-7 ; Ap 5, 6.

14. Selon une hypothèse retenue en particulier par J. Jeremias (TWNT, V, 700), il faudrait voir derrière « agneau » un terme araméen signifiant habituellement « serviteur ». Pour une rapide évaluation de cette interprétation, on peut se reporter à R. Le Déaut, *La nuit pascale* (*Analecta biblica*, 22). P.I.B., Rome 1963, p. 158, n. 69.

passé devant parce qu'avant moi il était. Moi non plus, je ne le connaissais pas » (1, 30-31). Il avait fait une correction fraternelle aux lévites et aux prêtres en disant qu'au milieu d'eux, il y avait quelqu'un qu'ils ne connaissaient pas. Montrer à ces Juifs intelligents, comme pouvaient l'être ces lévites et ces prêtres, qu'ils étaient dans l'ignorance, était une magnifique correction fraternelle. Mais c'est une correction faite par un pauvre, si pauvre que, lorsqu'il découvre l'Agneau, il reconnaît que lui-même ne le connaissait pas.

Nous nous trouvons ensuite devant cette étonnante théophanie où Jean-Baptiste découvre l'Esprit auprès de l'Agneau : *J'ai vu l'Esprit tel une colombe descendre du ciel et demeurer sur lui. Et moi, je ne le connaissais pas. Mais celui qui m'a envoyé baptiser dans l'eau m'avait dit : « Celui sur qui tu verras l'Esprit descendre et demeurer, c'est lui qui baptise dans l'Esprit Saint ». Oui, j'ai vu, et j'atteste que c'est lui l'élu de Dieu* (1, 32-34). L'Ancien Testament s'achève officiellement dans le cœur de Jean-Baptiste. Il s'était déjà achevé dans le cœur de Marie et dans le cœur de Joseph ; il s'était déjà achevé dans le cœur d'Elisabeth, de la prophétesse Anne, et de Siméon. Mais tout cela, c'était quelque chose de très caché. Ici Jean-Baptiste, officiellement, montre que tout est achevé, que tout est terminé : il laisse passer devant lui celui qui vient après lui. C'est la reprise divine de ce qui nous est montré au début de la Genèse[15] : Caïn n'accepte pas qu'Abel passe devant lui et fera appel à son droit d'aînesse ; de même le grand-prêtre fera appel à son droit d'aînesse et, par jalousie religieuse, n'acceptera pas que le véritable Abel, Jésus, passe devant lui. Ici Jean-Baptiste, le pauvre, laisse passer devant lui l'Agneau, celui qui porte l'iniquité du monde, et il s'efface ; il est là, mais tout relatif à lui. Voilà l'espérance eschatologique de Jean-Baptiste : c'est l'espérance du pauvre qui est tout entier relatif à celui qui vient.

Le choix des premiers disciples

Puis nous voyons, auprès de Jean-Baptiste, le choix des premiers disciples (celui qui est propre à Jean). Les deux premiers disciples choisis par Jésus sont des disciples de Jean-Baptiste, et c'est très grand : Jésus appauvrit le pauvre. La seule richesse de Jean-Baptiste était d'avoir des disciples, et certains d'entre eux devaient être très bien ! Jean et André, ce n'est pas si mal, comme disciples ! Et voilà que Jésus choisit les meilleurs, et Jean-Baptiste accepte d'en être

15. Voir Gn 4, 3 sq.

dépouillé. Ce n'est pas facile... Généralement, prendre des disciples chez le voisin, lui prendre des vocations, c'est plutôt mal vu ! Or Jésus fait cela avec Jean-Baptiste, pour montrer toute la confiance qu'il a en lui. Il sait que Jean-Baptiste ne sera pas jaloux, que c'est un pauvre qui donne gratuitement ce qu'il a reçu gratuitement et qui ne s'arroge aucun droit sur ses disciples. C'est aussi très beau de la part de Jésus : il ne les a pas choisis le premier. C'est Jean-Baptiste qui les avait choisis, ils ont d'abord été ses disciples ; et Jésus accepte que ceux que Jean-Baptiste a formés deviennent ses propres disciples.

Cette vocation des deux premiers disciples, Jean et André, se réalise donc directement dans la lumière du témoignage de Jean-Baptiste : *Le lendemain, Jean se tenait de nouveau là avec deux de ses disciples. Fixant les yeux sur Jésus qui passait, il dit : « Voici l'Agneau de Dieu ». Les deux disciples, l'entendant parler ainsi, suivirent Jésus* (1, 35-36). Saint Augustin nous dit que c'est le premier moment de la vocation chrétienne. Celle-ci consiste en effet à suivre une personne. Ce n'est pas premièrement une question de doctrine ou de morale, c'est suivre une personne, ce qui est bien plus. C'est un lien d'amour, un lien personnel. Jean et André mettent leurs pas dans les pas du Christ, dans les pas de l'Agneau, sur le témoignage de Jean-Baptiste qui est alors efficace. C'est la récompense merveilleuse donnée à ce pauvre. Il n'a pas eu d'efficacité à l'égard des lévites et des prêtres, mais pour Jean et André son témoignage est efficace. Jean-Baptiste se dépouille lui-même pour Jésus, il lui offre les prémices de sa vie de témoin. Chaque fois que Dieu nous a donné quelque chose, nous devons le lui rendre, le lui offrir. Dieu a donné à Jean-Baptiste Jean et André, et il lui demande de les offrir. Cela réalise un lien très fort entre Jésus, l'Agneau de Dieu, et Jean-Baptiste. C'est peut-être là que nous saisissons le mieux à la fois la rupture qu'apporte la nouvelle Alliance, et la continuité. Les deux aspects sont présents ici : Jésus prend au Baptiste ses disciples, les deux meilleurs, mais ces deux disciples doivent quitter Jean-Baptiste pour suivre Jésus.

Cette vocation de Jean et d'André nous fait comprendre le premier moment de la vocation chrétienne ; il s'agit de découvrir le mystère de l'Agneau et de demeurer avec lui. Il s'agit bien là, en premier lieu, d'une vocation d'intériorité et de contemplation : demeurer auprès de l'Agneau, cela ne peut se réaliser que dans l'oraison et dans la contemplation.

Puis, après Jean et André, c'est la vocation de Simon-Pierre, de Philippe et de Nathanaël. Il y a vraiment dans cette page de l'Evangile toute une théologie de la vocation chrétienne, qui nous lie au mystère de l'Agneau, de celui qui porte l'iniquité du monde, de celui qui n'est

que miséricorde et amour. Jésus a accepté de se présenter au Père comme le seul responsable de toute l'humanité. C'est de cela que nous avons le plus besoin : savoir que nous sommes sauvés par l'Agneau, et recevoir sa miséricorde.

La vocation de Jean et d'André, liée à l'Agneau, est donc contemplative. Cependant celle d'André implique un aspect apostolique. Quand nous découvrons l'Agneau, nous devons faire œuvre commune avec lui. André représente donc tous ceux qui doivent témoigner, tandis que Jean reste dans le silence (cela nous est bien montré).

André rencontre Simon-Pierre et témoigne auprès de lui. Il y a donc ensuite la vocation de Pierre, qui est une vocation de service : *Tu es Simon, fils de Jean, tu t'appelleras Céphas, c'est-à-dire Pierre* (1, 42).

Puis il y a la vocation de Philippe, qui est pure gratuité. C'est Jésus lui-même qui lui dit : « Suis-moi » ; Philippe est le premier à être choisi directement. Les autres, Jésus ne les a pas choisis directement, il y a eu un intermédiaire : Jean-Baptiste ou André ; tandis que Philippe, Jésus le choisit directement. Cela montre combien nos vocations sont diverses. Parfois il y a eu un Jean-Baptiste dans notre vie, et parfois un André ; et parfois c'est Jésus directement.

Quant à la vocation de Nathanaël, elle se réalise par l'intermédiaire de Philippe, mais le témoignage de Philippe n'est pas très efficace parce que Nathanaël est un intellectuel. C'est la première résistance, alors qu'aucun des autres n'a résisté. Heureusement pour nous il y a eu une résistance ! Cela nous permet de comprendre que, malgré nos résistances, Jésus continue de nous choisir. Nous voyons Philippe donner son témoignage, mais il est un peu intimidé en face de Nathanaël, alors il va un peu trop loin. En effet, quand on est intimidé, on bredouille. Philippe, devant Nathanaël qui est bien plus instruit que lui, ne sait pas comment faire. Et devant la parole de Philippe : *C'est Jésus, le fils de Joseph, de Nazareth*, Nathanaël hésite : *De Nazareth peut-il sortir quelque chose de bon ?* (1, 46) Voilà la résistance de celui qui juge d'après l'origine. Cette première résistance consiste tout simplement à juger du témoignage d'un autre en fonction des connaissances qu'on a. C'est curieux, et très intéressant. Philippe, lui, dit simplement l'expérience qu'il a, il est témoin. Nathanaël juge en fonction de ses connaissances, en bon théologien : puisque Philippe a parlé de Nazareth et a dit que Jésus était le fils de Joseph, alors là, Nathanaël peut juger : *De Nazareth, peut-il sortir quelque chose de bon ?* Devant cela Philippe sait qu'il ne peut pas raisonner ; quand il s'agit de connaître une personne, c'est une question d'expérience : *Viens et vois !*

Nous voyons alors Jésus venir en aide à Nathanaël, parce que le témoignage de Philippe n'était pas assez efficace pour cet intellectuel. *Jésus vit venir Nathanaël et dit de lui : « Voici un véritable Israélite, un homme sans artifice ».* Il faudrait demander au Saint-Esprit l'intonation : comment Jésus a-t-il dit cela ? Nous voyons qu'immédiatement Nathanaël est saisi : *D'où me connais-tu ? lui dit Nathanaël. – Avant que Philippe t'appelât, quand tu étais sous le figuier, je t'ai vu* (1, 48). Jésus va battre Nathanaël sur son propre terrain ; il va lui montrer qu'il l'a connu avant que Nathanaël lui-même ne l'ait connu. Nathanaël est alors battu, et c'est le seul qui fasse une profession de foi.

Ce passage nous montre combien l'intelligence a de la peine à accepter le témoignage d'un autre. Un intellectuel aime toujours découvrir les choses par lui-même, et quand un autre lui dit qu'il a découvert avant lui quelque chose de merveilleux, il n'est pas très content. On voit bien que Nathanaël n'aime pas beaucoup cela. Il aurait voulu découvrir Jésus lui-même, avant les autres. Dieu aurait dû respecter l'ordre ! D'abord les intellectuels, et ensuite, les « pauvres types ». Non, ce n'est pas ce qui se passe, et Nathanaël vient en dernier lieu. Il est battu. C'est difficile, pour lui, d'accepter cette situation ; son intelligence résiste, elle a de la peine à être saisie par la foi, la foi en une personne qui est le Sauveur, qui est l'Agneau de Dieu (et c'est bien cela, la vocation chrétienne). Pourtant, dès que l'intellectuel accepte de remettre pleinement son intelligence, il est alors capable de donner un témoignage, de faire une profession de foi. Nathanaël est, de fait, le seul à en faire une : *Rabbi, tu es le Fils de Dieu, tu es le Roi d'Israël* (1, 49).

Dans cette théologie de la vocation que nous donne ce passage de l'Evangile, remarquons les cinq contacts particuliers avec Jésus, les cinq manières dont Jésus pénètre dans notre vie. La vocation de ces cinq hommes – puisque Dieu se sert des hommes pour nous parler – nous aide à comprendre comment Jésus veut conquérir en plénitude ce que nous sommes. On peut dire que la vocation de Jean – il n'est pas nommé, mais tout le monde a compris que c'était Jean –, c'est la vocation du cœur. La première chose que Jésus conquiert, c'est notre cœur ; et c'est cela, la vocation contemplative. La vocation d'André, c'est l'exigence du témoignage : coopérer en ami. La vocation de Pierre, c'est le service. Philippe, c'est la gratuité, c'est accepter que Jésus passe devant. Enfin la vocation de Nathanaël, c'est la foi, l'intelligence qui accepte de se mettre au service de la foi. Après cela, Jean va nous introduire dans la vie apostolique de Jésus (il nous montre le choix des disciples avant la vie apostolique).

Les trois premiers moments de l'Evangile de Jean – le Prologue, Jean-Baptiste, le choix des disciples – nous donnent toute la structure de notre vie chrétienne : l'exigence de la foi contemplative, l'exigence de l'espérance eschatologique, l'exigence du choix personnel. A partir de là, nous allons assister à la vie apostolique de Jésus, que Jean ponctue par les repas : de Cana à la multiplication des pains ; de la multiplication des pains à Béthanie ; de Béthanie à la Résurrection. Nous avons ainsi trois grandes étapes dans la vie apostolique de Jésus : les mystères d'éclosions (de Cana à la mutiplication des pains) que sont les mystères de joie. Puis, de la multiplication des pains à Béthanie, ce sont les grandes luttes, et c'est alors très chaotique. Enfin, de Béthanie à la Résurrection, c'est la « grande semaine », la semaine où le grain de blé tombe en terre et meurt[16] ; c'est la grande semaine où Jésus accepte de ne plus prendre les initiatives et de laisser les événements passer devant. Enfin, Jean nous montrera le mystère des apparitions où le Christ confirme la foi des disciples et achève son enseignement.

16. Jn 12, 24.

SUITE DU
CYCLE DE L'AGNEAU

II

LES NOCES DE CANA

A partir du chapitre 2, l'Evangile de saint Jean nous présente la vie apostolique de Jésus. Jean a voulu situer le choix des Apôtres avant le début de la vie apostolique de Jésus, ce qui n'apparaît pas chez les synoptiques, même pas chez saint Luc. Il y a sans doute là une intention très nette, pour nous faire comprendre comment Jésus a tout de suite associé ses Apôtres à sa vie apostolique. Nous sommes nous-mêmes, de la même façon, associés à la vie apostolique de Jésus ; elle nous dépasse infiniment, certes, mais notre vie apostolique n'a pas d'autre sens que celle de Jésus[1]. Ce n'est pas nous qui « faisons » notre vie apostolique. Ce que dit Jésus : « Ma doctrine n'est pas de moi »[2], nous devrions toujours pouvoir le dire. C'est là un excellent critère. Quand nous commençons à dire : « C'est ma doctrine », il y a quelque chose d'inquiétant. Non, notre doctrine n'est pas de nous, elle est du Père, de Jésus, du Saint-Esprit. Elle est reçue de la tradition de l'Eglise pour nous permettre de transmettre ce mystère de la doctrine de Jésus.

Toute la vie apostolique de Jésus, telle qu'elle est présentée par saint Jean, est ponctuée par les repas. C'est pour cela qu'à partir de cet Evangile, il faudrait faire la théologie des repas, ce qui serait très important puisque, à travers ces repas, c'est le grand mystère de l'Eucharistie – le repas par excellence – qui est comme présent. Tous ces repas annoncent le mystère de l'Eucharistie. Saint Jean insiste aussi, d'une manière unique, sur le mystère de la Croix ; c'est pour

1. La mission de l'Eglise n'est pas autre que celle du Fils, elle la prolonge : voir ci-dessous ch. XII, pp. 219 et 221. C'est ce que le Pape Jean Paul II nous rappelle dans : *Redemptoris hominis*, §§ 7, 12 et 18 ; *Redemptoris missio*, §§ 18, 19 et 20 ; *Dominum et vivificantem*, § 61 ; *Tertio millennio adveniente*, § 56 (citant Vatican II, *Gaudium et Spes*, § 3).

2. Jn 7, 16.

cela que, doctrinalement, on doit comprendre que le mystère du repas et celui du sacrifice sont au cœur de l'Evangile de Jean.

« Invités aux noces de l'Agneau... »

Commençons par entrer dans le mystère de Cana, en essayant de découvrir la richesse de ce texte. Ensuite nous essaierons de « creuser » plus profondément ce qu'il peut signifier pour nous, quelle en est la réalité pour nous, et ce que l'Esprit Saint veut nous faire comprendre à travers lui.

Le troisième jour, il y eut des noces à Cana de Galilée[3]. N'y a-t-il pas là une petite délicatesse pour Nathanaël, qui est de Cana ? Nathanaël avait résisté, et Jésus va tout de suite à Cana. Il est intéressant de comparer cela avec l'Evangile de saint Luc, qui situe le début de la vie apostolique de Jésus à Capharnaüm. Jean montre que tout commence à Cana, parce que celui qui est de Nazareth ne veut pas commencer à Nazareth. De plus, il y a des noces où Marie et Jésus ont été invités ; c'est peut-être là la raison la plus profonde. Jésus a quitté Marie pour aller au désert avant de commencer sa vie apostolique ; puis il a choisi ses Apôtres et, sachant que Marie est là, il veut lui donner cette très grande joie. C'est une délicatesse du cœur de Jésus qui se comprend bien : il veut présenter à Marie ses Apôtres, ceux qu'il a choisis, ses disciples, ses amis.

Le troisième jour... : cela fait une semaine à partir du moment où Jésus vient à Jean-Baptiste, une semaine à la manière de saint Jean. Il y a trois grandes semaines dans l'Ecriture : la semaine de la Création, la semaine de ce début de l'Evangile de saint Jean, puis la grande semaine, la semaine de la Croix, la semaine sainte. C'est beau, du reste, de voir les parallélismes entre ces trois semaines. Si donc nous comptons les jours de cette semaine, à partir du moment où Jésus vient à Jean-Baptiste (le début de la vie apostolique de Jésus ou, si l'on veut, le début de sa vie publique), le troisième jour correspond en fait au septième jour. C'est le jour du repos, comme le septième jour de la première semaine était le jour du repos du Père, du Créateur. Cela nous fait comprendre que toute la vie apostolique de Jésus va être comme la reprise, dans le repos de la contemplation, de tout ce qui a été fait, et qui a été abîmé par le péché. Toute la vie apostolique de Jésus est une re-création. Dans sa grande miséricorde, il reprend, comme Envoyé du Père, tout ce que l'homme a abîmé par le péché. Il

3. Jn 2, 1.

y a sûrement là, comme souvent dans saint Jean, un langage mystérieux, un langage symbolique qu'il faut découvrir. Les chiffres jouent un très grand rôle dans l'Apocalypse et dans l'Evangile de saint Jean ; certes, il ne faut jamais regarder les chiffres uniquement pour eux-mêmes, mais ce sont des indications.

Le troisième jour, il y eut des noces... L'Apocalypse s'achève sur les noces de l'Agneau[4]. Les noces qui commencent la vie apostolique de Jésus doivent donc nous éclairer ; de fait, elles représentent symboliquement les noces de l'Agneau : la nouvelle Alliance est une alliance de noces, parce que c'est une alliance dans la plénitude de l'amour. C'est une alliance de miséricorde pour que l'amour soit tout. On comprend alors pourquoi la vie apostolique de Jésus commence de cette manière-là. Mais pourquoi les synoptiques n'ont-ils pas rapporté ce récit ? Peut-être était-ce trop secret... Les synoptiques cherchent à donner avant tout quelque chose qu'on puisse comprendre, mais il y a d'autres choses qu'on ne peut dire que dans une certaine lumière. L'Esprit Saint a voulu que ce soit Jean, et non les synoptiques, qui révèle cela ; or chaque fois que le Saint-Esprit agit ainsi, c'est pour que nous comprenions qu'il y a là un trésor enfoui.

La mère de Jésus y était. Jean souligne tout de suite que l'importance de ces noces provient de ce que *la mère de Jésus y était.* Dans la lumière de Dieu, c'est l'élément principal. Ce sont des noces qui sont préparées longtemps à l'avance (à cette époque, cela ne se faisait pas avec la rapidité d'aujourd'hui...). Marie a donc été invitée, et Jésus l'a été lui aussi, puisqu'il vivait à Nazareth avec sa mère. *La mère de Jésus y était* : c'est beau, de voir que Marie continuait sa vie comme si de rien n'était. Pourtant Jésus était parti, et pour Marie cela avait dû être rude, mais en même temps très grand. Cela a sans doute été pour elle un temps de grandes luttes ; pendant que Jésus est tenté au désert, Marie ne l'est-elle pas elle-même dans son propre désert ? Maintenant elle est invitée à Cana. Les noces qui y sont célébrées sont celles d'amis dans un climat de joie : Marie ne pouvait pas ne pas y être présente.

Jésus aussi fut invité à ces noces, ainsi que ses disciples. Il y a donc eu une seconde invitation – puisque Jésus, de fait, n'était plus à Nazareth avec sa Mère –, et les disciples que Jésus a réunis autour de lui ont aussi été invités parce qu'on savait bien qu'il ne viendrait qu'avec eux. Jésus ne peut plus se séparer de ses disciples ; il ne va donc pas aller à ces noces en leur disant : « Vous m'attendrez, allez à côté, auprès du lac, puis je vous retrouverai ». C'est tout le contraire

4. Voir Ap 19, 7-9 ; 21, 9 ; 22, 17.

qui se passe, et c'est beau ; cela montre l'union d'amitié qui se réalise tout de suite entre Jésus et ses disciples. Si Jean-Baptiste avait été invité, il n'aurait pas répondu, il serait resté au désert ; Jésus, lui, accepte, mais il vient avec ses disciples. Cela aussi est très significatif, et Jean le comprend d'autant mieux qu'il a été « novice » de Jean-Baptiste. Il sait ce que représente l'exigence de Jean-Baptiste par rapport à l'exigence d'amour de l'Agneau. Celle-ci est une exigence plus intérieure, qui va plus loin, qui est plus libre à l'égard des conditionnements humains et qui les assume davantage.

Jésus aussi fut invité à ces noces, ainsi que ses disciples : il peut donc présenter ses disciples à Marie. Lui-même la retrouve, mais de cela rien ne nous est dit. C'est la sobriété de Jean, qui ne nous raconte jamais les émotions ; il ne nous donne que ce que le Saint-Esprit veut nous communiquer. Mais nous devons essayer de découvrir tout ce qui est impliqué dans ce silence, car le cœur du Christ reste lié à celui de Marie, et réciproquement. Et Marie se réjouit de voir les disciples de son Fils.

Or il n'y avait plus de vin, car le vin des noces était épuisé. Il s'agit là d'une constatation. Suivant la coutume d'alors – autant qu'on puisse la connaître –, les festivités accompagnant des noces pouvaient durer sept jours ; c'était de grandes fêtes. Aujourd'hui, la plupart des temps d'« octave » de la liturgie ont disparu, parce que nous sommes dans un siècle de rapidité. En fait, ces octaves étaient comme le vestige des grandes festivités qui demandaient à s'étendre dans le temps. Aujourd'hui on ne sait plus « prendre son temps » ; on est trop occupé, parce que la recherche de l'efficacité domine. L'amour, lui, a besoin de temps. Il faut du temps pour prier, il en faut pour rester près d'un ami ; l'amour réclame cela. Si on veut aller trop vite, il y a des choses qui ne peuvent pas se faire. L'intelligence est très rapide et le cœur est lent, non pas d'une lenteur paresseuse mais parce qu'il a son rythme propre, celui de l'amour.

On constate alors cette chose tout à fait anormale dans un pays où les noces sont bien préparées et qui, en plus, est un pays producteur de vin : le vin vient à manquer. C'est tout à fait anormal, puisque le repas de noces doit être un repas joyeux et que, comme le dit le psaume, « le vin réjouit le cœur de l'homme »[5]. Quelles sont les causes de ce manque ? Saint Jean ne nous les dit pas. Nous pourrions bien sûr les supposer, mais cela n'avance à rien. Le fait est que le vin manque : *le vin des noces était épuisé...* Jean ne dit pas non plus à quel moment cela s'est passé ; sans doute à la fin du repas, alors qu'il était déjà un

5. Ps 103, 15.

peu avancé, comme le suggère la remarque du maître du repas. Ce qui est sûr, c'est qu'à partir de ce moment nous constatons, dans le récit, quelque chose d'anormal et d'un peu chaotique. Cela arrive souvent dans l'Evangile, et presque toujours quand Jésus est en présence de Marie. C'est difficile à expliquer, mais il y a des choses qu'on ne peut pas comprendre en se plaçant uniquement dans une perspective humaine ; il y a notamment des rencontres qui ne peuvent se comprendre que dans la lumière de la sagesse de Dieu. Et chaque fois que Jésus et Marie se trouvent l'un à côté de l'autre, il y a quelque chose de chaotique ; ici, c'est très net. Une lecture purement extérieure des faits accentue cet aspect-là ; mais une lecture plus profonde cherche à découvrir l'ordre de la sagesse de Dieu, qui est d'autant plus manifeste que l'aspect extérieur est plus chaotique.

La demande de Marie et la réponse de Jésus

Le vin des noces était épuisé. La mère de Jésus lui dit : « Ils n'ont plus de vin ». Il faut bien saisir que Marie est avec les serviteurs. Selon les coutumes du pays, les hommes sont ensemble, de leur côté, et les femmes sont du côté de la cuisine, et elles servent (les hommes aiment bien être servis, cela a toujours été ainsi...). La Mère de Jésus est donc avec les femmes, qui sont servantes, et elle a tout de suite remarqué que quelque chose n'allait plus. Déjà, quand on est serviteur et chargé de servir le vin, on aime que les choses soient bien faites ; à plus forte raison quand on est ami. Marie aurait très bien pu, à ce moment-là, se dire : « Je suis invitée : taisons-nous, faisons semblant de ne rien voir ». Il y a des gens qui sont discrets de cette manière-là, en faisant semblant de ne rien voir, en évitant de prendre des responsabilités. Marie aurait pu prendre cette attitude-là. Elle aurait pu aussi prendre une attitude de prudence. Il y a en effet des gens qui voient l'action de la Providence jusque dans les manques : si l'on manque de vin, n'est-ce pas tout à fait providentiel ? Le repas sera plus calme, ce qui est beaucoup mieux pour Jean et pour André, qui ont été disciples de Jean-Baptiste ! Et puisque Jésus est là, ce n'est pas étonnant ! Marie aurait pu réagir ainsi. Mais cela n'aurait pas vraiment correspondu à son cœur qui a une générosité unique, qui est magnanime, à la dimension de l'amour de Dieu. Marie a donc tout de suite pris dans son cœur l'intérêt de ces serviteurs : *Ils n'ont plus de vin.* Elle a bien sûr dit cela discrètement à Jésus. Jean a sans doute entendu, car il se tenait probablement près de Jésus. Cela ne nous est pas dit ; mais Jean était sans doute le plus jeune, et à ce titre il avait en quelque sorte un droit.

La mère de Jésus lui dit : « Ils n'ont plus de vin. ». Jésus lui répondit : « Que me veux-tu, femme ? » Cette expression *Que me veux-tu ?* est très difficile à traduire ; c'est un idiotisme hébraïque dont on dit qu'il est destiné à repousser une intervention jugée inopportune[6], de telle sorte que ce serait comme si Jésus repoussait la demande de Marie : *Que me veux-tu, femme ? Mon heure n'est pas encore venue.* Jésus s'adresse à Marie d'une façon toute nouvelle, alors que celle-ci s'était adressée à lui très simplement. La demande est effectivement très discrète, mais, extérieurement, Jésus a l'air de refuser d'y répondre : *Mon heure n'est pas encore venue* – comme si Marie avait fait un faux pas, dans une hâte trop grande, la hâte de la femme. De fait, Marie a un cœur trop aimant pour laisser ces serviteurs face à un tel problème. Elle expose donc sa demande à Jésus, qui n'a pas l'air de comprendre : *Mon heure n'est pas encore venue.* Ce qui est très curieux, c'est que Marie devrait, étant donné sa discrétion, se retirer, s'éloigner et dire humblement : « Je me suis trompée ». Marie peut effectivement se tromper dans des choses matérielles, n'ayant pas l'infaillibilité pour ce qui est contingent. Or elle n'a pas l'air de se retirer. *Marie dit aux servants : « Tout ce qu'il vous dira, faites-le ».* Elle met donc les servants « dans le coup ».

Il semble bien que l'intervention de Marie se soit faite avec une très grande discrétion. Après cette parole où Jésus a l'air de se retirer – *Femme, que me veux-tu ? Mon heure n'est pas encore venue* – il a dû y avoir un grand silence. Cependant Marie prend une seconde initiative en disant aux serviteurs : *Tout ce qu'il vous dira, faites-le.* Elle leur indique donc que Jésus seul peut les aider. Le miracle est ensuite raconté, comme si, de fait, Jésus avait dû revenir sur sa décision à cause de la demande (discrète mais très nette) de sa Mère et de sa seconde intervention auprès des serviteurs. On pourrait donc comprendre ce dialogue de cette manière, mais cela ne va pas très bien : cette interprétation donne quelque chose de très illogique et sans continuité, ce qui est anormal lorsqu'il s'agit d'un tel dialogue. Marie s'avance, elle présente sa demande à Jésus, qui a l'air de se retirer ; Marie se retourne vers les serviteurs, puis Jésus réalise le miracle : *Il y avait là six jarres de pierre destinées aux rites de purification des Juifs. Elles contenaient chacune deux ou trois mesures. Jésus dit aux serviteurs : « Remplissez d'eau ces jarres ».*

La demande de Marie semble donc, en définitive, avoir été efficace, puisque Jésus réalise ce miracle très extraordinaire, qui est le premier : la transformation de l'eau en vin. L'apparent désordre de ce récit

6. Voir la note du chanoine Osty en Jn 2, 4.

cache, en fait, un mystère dans lequel il faut essayer d'entrer, au-delà de l'aspect extérieur. Les dialogues entre Jésus et Marie ont des significations beaucoup plus profondes que ce que nous pouvons en comprendre. Déjà un simple dialogue entre amis est toujours très difficile à comprendre de l'extérieur, parce que, quand deux personnes s'aiment beaucoup, elles disent en deux mots quantité de choses, et un témoin extérieur n'en saisit rien. Parfois même il dira : « Ces gens se sont disputés », parce qu'il a vu, de l'extérieur, une apparente brisure et qu'il n'a pas compris ce qui se disait. Entre Jésus et Marie, il y a un tel lien, une telle intimité, que cela dépasse effectivement tout ce que nous pouvons en comprendre. Mais parce que nous sommes les enfants de Marie nous pouvons, par et dans l'Esprit Saint, comprendre ces dialogues entre Jésus et Marie ; cela nous est donné. Seuls les enfants peuvent pénétrer dans ces secrets ; les serviteurs restent toujours un peu à l'extérieur. Si donc le serviteur ne pénètre pas, il faut que ce soit l'enfant qui le fasse : il en a le droit. De fait, plus c'est chaotique, plus cela cache un mystère : « Ne jetez pas les perles aux pourceaux »[7], dira Jésus.

Cana est encore bien plus chaotique que cette autre rencontre entre Jésus et Marie que saint Luc nous rapporte, lors du recouvrement de Jésus au Temple[8]. Apparemment, à Cana, la réponse de Jésus a dû briser le cœur de Marie. Pour essayer de mieux la comprendre, il faut entrer très profondément dans cette demande de Marie : *Ils n'ont plus de vin.* Cela peut prendre de multiples significations. Il y a bien sûr cette signification très simple du manque de vin à ces noces. Mais pour Marie, la présence de Jésus donne à ces noces une signification très particulière ; elle sait ce que disent les livres sapientiaux : la Sagesse invite aux noces[9]. Ayant vécu trente ans avec Jésus, elle a reçu de lui « l'intelligence des Ecritures »[10]. Après les docteurs de la Loi, les prémices de l'enseignement de Jésus ont été pour Marie, qui a reçu cet enseignement d'une manière unique. Mais Marie, en recevant tout ce que Jésus lui disait, n'avait qu'un seul désir : que cet enseignement soit donné à son peuple. Marie voyait bien que le peuple d'Israël n'avait plus de prophètes[11], qu'il était dans la détresse et ne savait plus où aller. Toutes les études historiques d'aujourd'hui montrent que le peuple d'Israël était à ce moment-là dans une situation particulière-

7. Mt 7, 6.
8. Cf. Lc 2, 46-49.
9. Voir Si 24, 19 sq. ; Pr 9, 1 sq. « La Sagesse (...) a préparé son vin, elle a aussi dressé sa table... » (9, 2).
10. Lc 24, 45.
11. Ps 73, 9 ; cf. Lm 2, 9 ; Dn 3, 38 ; Os 3, 4.

ment difficile. A cause du joug des Romains il y avait quantité de compromis, comme cela arrive souvent quand on est sous le joug d'un ennemi puissant. Marie, ayant reçu cet enseignement de Jésus, avait donc un désir intense que ce qui lui avait été donné puisse être donné aux autres. Elle avait compris, à partir du recouvrement au Temple, que Jésus était « tout entier aux affaires du Père »[12] ; elle ne voulait donc pas intervenir. Mais à Cana commence la vie apostolique de Jésus, et elle le retrouve à ces noces. Et voilà que, Jésus étant présent au milieu de ce festin de noces, il y a cette chose anormale : le vin vient à manquer. N'est-ce pas la situation du peuple d'Israël : invité aux noces de la parole de Dieu, il n'a plus de vin ? « Tes paroles – dit l'épouse du Cantique des cantiques – sont pour moi un vin délicieux »[13]. La parole de Jésus est, pour Marie, ce vin délicieux, puisqu'elle « spire l'amour »[14] et donc produit au plus intime de l'âme une nouvelle étincelle d'amour, une conversion du cœur. Porteuse d'amour, la parole divine engendre l'amour, elle fait naître au plus intime de notre cœur un nouvel amour. Marie voudrait donc que le peuple d'Israël reçoive ce vin.

Pour essayer de comprendre cette demande de Marie, il faudrait demander au Saint-Esprit les intonations du dialogue, parce que le Saint-Esprit est « la voix »[15]. Cela, l'exégèse ne peut pas le dire : seul l'Esprit Saint peut nous faire saisir l'intonation. *Ils n'ont plus de vin* : comment Marie a-t-elle dit cela ? En effet, la gravité de cette demande et son caractère pressant concernent bien sûr le vin des noces, mais plus profondément le vin de la parole de Dieu. Et pour bien comprendre cette demande, il faut aussi voir comment Jésus l'a reçue. Cette demande n'est plus celle de la Mère de Jésus, elle est celle de la femme. « *Femme* » : voilà comment Jésus s'adresse à Marie et la regarde. Il serait insuffisant de dire que le terme « femme » n'a rien d'injurieux et que c'est donc tout à fait normal... Il faut plutôt comprendre (nous y reviendrons) comment saint Jean nous montre Marie, la Femme, à Cana et à la Croix, puis dans la grande vision de l'Apocalypse, au chapitre 12[16]. Jésus regarde donc Marie d'un regard tout à fait nouveau : elle est celle qui implore pour son peuple, et c'est pour cela qu'elle est *la Femme*. Elle porte dans son cœur non seule-

12. Lc 2, 49.
13. Ct 1, 2.
14. Cf. SAINT THOMAS, *Somme théol.*, I, q. 43, a. 5, ad 2 ; *Commentaire sur l'Evangile de saint Jean*, VI, n° 946. Sur la p. 407 de l'édition du Cerf, lire « spire » au lieu de « inspire » (erratum).
15. Cf. Jn 3, 8 : « Le vent souffle où il veut ; tu entends sa voix ».
16. Voir ci-dessous, pp. 46 sq.

ment la misère des serviteurs mais, bien plus, la misère de son peuple. Elle porte cela dans son cœur et elle est femme dans la mesure où elle porte cette misère. La femme est celle qui enfante, et donc celle qui porte la misère des autres pour les enfanter à la vie divine.

« Femme, que me demandes-tu ? » On pourrait comprendre le texte comme cela ; la traduction doit d'ailleurs être très souple parce qu'elle est très difficile. Il doit y avoir comme une intonation d'effroi dans cette réponse de Jésus. Jean, dans son Evangile, ne nous montre pas le mystère de l'Agonie, puisque Luc l'a raconté d'une manière unique. Son récit, du reste, vient vraisemblablement de Jean : qui aurait mentionné à Jean, et donc à Luc, la présence de l'ange pendant l'Agonie ? C'est sûrement Marie qui, ayant vécu ce mystère, l'a fait comprendre à Jean, qui avait sans doute dormi à ce moment-là... Par contre, Jean raconte ici cette chose très étonnante : il y a eu, à Cana, comme une « lame de fond » dans le cœur du Christ. De fait, depuis le commencement de sa vie apostolique, Jésus vit l'Agonie, de même que l'Eglise, à sa suite, est toujours dans un mystère d'agonie. Jean nous montre que, chaque fois que Jésus est en présence de son heure, il entre en agonie. N'est-ce pas cela qui nous est montré ici ? « Femme, que me demandes-tu ? tu ne le sais pas... » Marie demande le vin mais elle ne peut pas savoir ce que cela veut dire d'une manière ultime. Elle ne sait pas que Jésus vient apporter le nouveau vin qui est l'alliance dans son sang. Voilà donc que la Mère de Jésus, comme femme, demande le vin. Et Jésus seul sait ce que signifie cette demande qui fait entrer son cœur dans l'Agonie. C'est peut-être là le premier moment de l'Agonie, au milieu des noces, face à Marie : *Femme, que me veux-tu ?* [autrement dit : Que me demandes-tu ?] *Mon heure n'est pas encore venue.* Encore une fois, cela peut se comprendre de diverses façons, et se comprendre comme la prière de Jésus à l'Agonie : « Ecarte cette coupe... et pourtant non »[17]. A Cana, il ne s'agit pas du tout d'un refus, mais d'une sorte de stupéfaction devant le fait que cela aille si vite... Le rôle de Marie, le rôle de la femme, est toujours de hâter l'heure de Dieu.

Ce bref dialogue entre Marie et Jésus nous révèle comme un lien nouveau entre eux : dans la prière qu'elle adresse à Jésus, Marie exerce son sacerdoce royal – puisqu'elle a la plénitude de la grâce chrétienne et donc la plénitude du sacerdoce royal des fidèles. Or vivre le sacerdoce royal des fidèles, c'est être responsable de tous ceux qui sont autour de nous, hommes de la même race que nous, des-

17. « Père, si tu le veux, éloigne de moi cette coupe ! Cependant, que ce ne soit pas ma volonté, mais la tienne qui se fasse » (Lc 22, 42).

cendants d'Adam et Eve. Le sacerdoce royal des fidèles s'exerce dans la charité fraternelle, où nous sommes responsables les uns des autres. C'est cela que Jésus fait comprendre à Marie en l'appelant « Femme ». Elle n'a donc pas, contre toute apparence, fait un faux-pas, une demande inopportune. Si nous essayons de découvrir l'ordre de la sagesse de Dieu impliqué dans ce passage, nous pouvons comprendre que non seulement il n'y a pas d'opposition entre la demande de Marie et la manière dont Jésus la reçoit, mais qu'il y a au contraire une profonde continuité.

Lorsqu'il regarde Marie en lui disant « Femme »[18], Jésus nous fait comprendre qu'il y a là un tournant dans la vie de la Très Sainte Vierge, tournant qui avait déjà été préfiguré au moment du cinquième mystère joyeux. Il y a des liens étroits entre ce mystère et Cana – nous y reviendrons[19]. Et c'est parce que Marie doit coopérer à sa vie apostolique que Jésus la regarde comme la Femme. Ce n'est plus « la Mère de Jésus » ; ou, plus exactement, c'est le prolongement de ce mystère de maternité. La Mère de Jésus, c'est Marie dans la vie cachée. Puis Jésus lui demande d'entrer profondément dans sa vie apostolique pour être celle qui coopère de l'intérieur, si l'on peut dire. Marie n'est pas extérieure à la vie apostolique de Jésus ; au contraire, elle va y pénétrer très profondément. Cela explique cette demande qu'elle fait à son Fils au point de départ, à Cana, et il faut bien saisir ici le lien qui nous est révélé entre celui qui est l'Agneau et celle qui est la Femme. Nous reviendrons sur ces deux grands thèmes, celui de l'Agneau et celui de la Femme, qui sont très liés et très johanniques.

L'Esprit Saint a voulu que toute la vie apostolique de Jésus soit commandée par une demande de la Femme, par cette initiative de Marie. C'est elle qui, la première, demande à Jésus d'intervenir : *Ils n'ont plus de vin.* Nous entrons ici dans le mystère de la hâte du cœur de Marie : elle a soif que tout ce qu'elle a reçu de Jésus soit donné à son peuple, parce qu'elle ne peut rien garder pour elle. Le mystère de la Femme est peut-être cela : être médiatrice d'amour. Ce qu'elle a reçu de Dieu, une femme ne demande qu'à le communiquer. Marie a reçu de Jésus des trésors pendant les trente ans de vie cachée à Nazareth ; depuis que, à l'âge de douze ans, il a donné ce premier enseignement aux docteurs d'Israël, et jusqu'à son départ au désert, Jésus n'a cessé d'enseigner Marie. Elle a reçu de lui tous ces trésors et son seul désir est qu'ils soient donnés au peuple d'Israël qui n'a plus la parole de Dieu : *Ils n'ont plus de vin.*

---

18. Jn 2, 4.
19. Voir ci-dessous, pp. 44 sq.

Marie n'a pas fait de faux pas, elle a agi comme elle le devait, dans la simplicité et la ferveur de son cœur. Jésus donne à sa demande une nouvelle profondeur, parce que, entre lui et Marie, il y a toujours cet abîme qui existe entre Dieu et sa créature, si sainte soit-elle. Marie demeure une créature et Jésus reçoit sa demande selon une profondeur que celle-ci ne pouvait pas soupçonner. Il y a bien sûr la hâte de Marie, mais Jésus l'entraîne vers quelque chose de nouveau, vers ce qu'il appelle « son heure » : *Que me veux-tu, que me demandes-tu, Femme ?* Là encore, il faut demander au Saint-Esprit l'intonation de cette réponse. Jésus n'a pas répondu par un reproche, bien au contraire, il a exprimé la réceptivité de son cœur. Le cœur de Jésus, durant l'Agonie, sera infiniment réceptif : il est l'Agneau qui « ôte le péché du monde »[20], le bouc émissaire qui porte les fautes de son peuple[21]. *Femme, que me demandes-tu ?* est le premier cri de cet Agneau, le moment où il entre dans son mystère propre qui est de porter l'iniquité du monde. Il doit, au plus intime de son cœur, porter tous les manques de l'humanité. Si Jésus répond : *Mon heure n'est pas encore venue*, ce n'est pas du tout qu'il veuille l'écarter, mais c'est parce que cette heure est devancée. Jésus n'est pas encore, si l'on peut dire, « accoutumé à », en connaturalité avec l'heure de la Croix. Le cœur du Christ – c'est le cœur d'un Dieu, mais qui reste un cœur humain – doit se familiariser en quelque sorte avec son heure. Il n'est donc pas étonnant qu'il y ait ce moment d'effroi en présence de celle qui est la Femme et qui lui demande le vin ; car pour Jésus, ce vin nouveau, c'est son sang donné en plénitude. Ainsi le premier moment de l'Agonie a lieu en présence de Marie. Cela ne doit-il pas nous éclairer sur l'Agonie rapportée par saint Luc ? Comme toujours, Jean nous aide à comprendre Luc, parce qu'il nous donne une lumière ultime que Luc ne donne pas.

Mon heure n'est pas encore venue. Après ces paroles il a dû y avoir un très grand silence qui a uni profondément le cœur du Christ à celui de Marie. Celle-ci a compris que Jésus prenait tout dans son cœur, qu'il avait tout reçu. On comprend alors qu'elle puisse ensuite se retourner vers les serviteurs : parce qu'elle est certaine du cœur de son Fils, elle peut jouer ce double rôle de médiation. Il y a d'abord la médiation à l'égard des serviteurs : Marie présente à Jésus leur misère. Ceux-ci n'auraient pas osé, d'eux-mêmes, s'adresser à Jésus ; du reste, ils ne savaient pas qui il était. De même, le peuple d'Israël ne savait pas qui était Jésus. Marie présente donc la misère des serviteurs et

20. Jn 1, 29 ; cf. Is 53, 4-5. 7 et 12.
21. Voir Lv 16, 10 et 20-23.

celle du peuple d'Israël à Jésus parce qu'elle les porte dans son cœur. C'est elle qui dépose dans le cœur de l'Agneau la misère du monde ; c'est là son rôle de médiation d'amour. Il y a ensuite la médiation qui lui permet d'unir les serviteurs à Jésus : *Tout ce qu'il vous dira, faites-le.* Marie est la Reine des serviteurs, parce qu'elle est elle-même servante ; c'est pour cela qu'elle peut donner cet ordre impératif. Et s'il n'y avait pas eu cet ordre impératif de Marie, les serviteurs n'auraient pas obéi. Quand nous sommes en face d'un ordre impératif devant lequel nous avons envie de nous esquiver parce que c'est un peu trop impératif et qu'on nous traite vraiment trop en novice, rappelons-nous cette parole de la Très Sainte Vierge, qui nous permet d'obéir. Nous ne pouvons vivre l'obéissance qu'avec elle. C'est toujours une mère qui apprend aux enfants à obéir : *Faites tout ce qu'il vous dira.* C'est très impératif. Si nous avions toujours cette parole de Marie dans notre cœur, si nous la recevions toujours d'elle, notre obéissance serait beaucoup plus facile, ou mieux : beaucoup plus simple, parce qu'il y aurait justement cette présence de Marie qui nous ferait comprendre qu'il faut avancer.

A partir de là se réalise ce premier miracle que saint Jean dit être le « premier signe ». *Or il y avait là six jarres de pierre, destinées aux rites de purification des Juifs.* Jean souligne ce détail qui n'est pas du tout négligeable, parce que, normalement, ces jarres de pierre n'auraient pas dû intervenir à ce moment-là : elles n'étaient destinées qu'aux rites de purification des Juifs. *Chacune contenait deux ou trois mesures :* une mesure étant d'environ quarante litres, cela devait faire, au total, cinq à sept hectolitres. *Jésus dit aux servants : « Remplissez d'eau ces jarres ».* Jésus aurait très bien pu faire une bénédiction, cela aurait été suffisant. Mais il a voulu que sa vie apostolique soit encadrée par la demande de la Femme et l'obéissance des serviteurs. Heureusement que les serviteurs sont alors enveloppés de la prière de la Femme – Marie les a pris sous sa protection –, parce que l'ordre que leur donne Jésus est vraiment très impératif ! Quand on dit que Jésus ne donne pas d'ordres pendant sa vie apostolique, il faut se rappeler cette parole : *Remplissez d'eau ces jarres.* On peut donner des ordres à des gens qui sont pleins de bonne volonté, ce qui est le cas de ces serviteurs. Mais quand les gens n'ont plus cette bonne volonté, on n'ose plus exercer l'autorité. La carence de l'autorité peut provenir aussi de la carence des serviteurs qui veulent être des maîtres, si bien qu'on ne peut plus leur donner d'ordres. Là Jésus peut donner cet ordre impératif parce qu'il a affaire à des serviteurs qui sont portés par la prière de Marie. Si Marie n'avait pas été là, ils auraient sans doute répondu : « Comment ? Non, ces jarres ne sont pas faites pour le vin.

Elles ne sont pas faites pour le festin mais pour les rites de purification ». Jésus dépasse les conventions rituelles – ceux qui sont trop axés sur les rituels ne devraient jamais l'oublier. *Jésus dit aux serviteurs : « Remplissez d'eau ces jarres ». Ils les remplirent jusqu'au bord.* C'est merveilleux comme obéissance ! On n'aurait pas pu faire mieux.

Vient ensuite le second ordre du Christ, qui va plus loin que le premier : *Puisez maintenant, leur dit-il, et portez-en au maître du repas.* Là, vraiment, cela va beaucoup plus loin : qu'aurait dit le maître du festin si on lui avait apporté l'eau contenue dans les jarres ? Jésus donne parfois des ordres impératifs qui vont très loin – et là les serviteurs obéissent : *Ils en portèrent.* Toujours, donc, la même obéissance. Jean ne nous dit pas à quel moment le miracle s'est accompli. Peut-être s'est-il accompli quand les serviteurs ont versé l'eau ? Peut-être ont-ils alors dit : « Ah, c'est du vin ! c'est merveilleux ! » Mais il est plus vraisemblable que Jésus a demandé deux actes héroïques d'obéissance.

Le maître du repas goûta l'eau changée en vin. Comme il en ignorait la provenance, tandis que les servants la connaissaient ... Voilà le privilège de l'obéissance : elle nous rend témoins des miracles du Christ. Si on est vraiment obéissant et qu'on est serviteur de Dieu, on est premier témoin. Le maître, lui, n'a rien vu du tout : *Le maître du repas goûta l'eau changée en vin. Comme il en ignorait la provenance, tandis que les servants la connaissaient, eux qui avaient puisé l'eau...* Cela en dit long : les serviteurs, eux, savent parce qu'ils ont peiné. *Le maître du repas appelle le marié et lui dit : « Tout le monde sert d'abord le bon vin, et quand les gens sont gais, le moins bon ».* Au-delà de toutes les conventions particulières, il y a des choses qui ne changent pas : les principes métaphysiques et le bon sens de l'humanité... C'est ce qu'il faut dire aux gens qui prétendent que « tout change » ; car cela prouve qu'il y a quantité de choses, dans le cœur de l'homme et dans son intelligence, qui ne changent pas.

C'est beau d'entendre au début de la vie apostolique de Jésus la proclamation à la fois très grande et très simple de ce maître du repas qui parle en habitué : *Tout le monde sert d'abord le bon vin et, quand les gens sont gais, le moins bon. Toi, tu as gardé le bon vin jusqu'à maintenant.* Saint Augustin, commentant ce passage, le regarde à juste titre dans la lumière de la Croix ; c'est effectivement dans cette lumière que nous devons comprendre ce premier moment de la vie apostolique de Jésus. Le bon vin, c'est le sang de Jésus, c'est la nouvelle Alliance. La première Alliance était bonne, c'était le don de la parole de Dieu ; mais elle n'était pas encore l'achèvement et la pléni-

tude, parce que c'est le mystère de la Croix qui nous met en présence de la plénitude. C'est pour cela que Cana se situe au début de la vie apostolique de Jésus, tout entière liée au mystère de la Croix.

Ce miracle est un signe

Tel fut le premier des signes de Jésus. Il l'accomplit à Cana de Galilée. Il manifesta sa gloire et ses disciples crurent en lui. Ce miracle est *un signe*[22]. Il y a là un langage johannique très important, parce qu'il nous fait comprendre qu'on ne doit pas regarder le miracle pour lui-même, mais le voir comme un signe. On ne saisit la signification plénière du miracle qu'en regardant ce dont il est le signe. Le miracle est comme une parabole ; on ne peut pas le comprendre directement en lui-même, parce qu'il conduit vers quelque chose de plus grand que lui. Cela fait partie de l'enseignement du Christ qui, à travers tout, nous mène toujours vers quelque chose d'infiniment plus grand. Tant qu'on n'est pas dans la vision béatifique, on a toujours besoin de signes, et c'est le sens des sacrements, ces signes divins qui nous aident à pénétrer dans le mystère. Ainsi, dans la supplication de Marie : *Ils n'ont plus de vin*, nous saisissons le rôle de la Femme à la Croix ; nous comprenons alors le rôle de médiation de Marie, et comment Marie prend Jean dans son cœur pour lui permettre d'adhérer pleinement à la volonté du Père sur lui et sur l'Eglise. Nous comprenons aussi comment, par le changement de l'eau en vin, Cana annonce vraiment cette nouvelle Alliance dans le sang du Christ. L'eau représente la bonne volonté des hommes, et c'est la seule chose que Jésus nous demande : une bonne volonté, une obéissance de serviteurs. Il peut alors changer l'amour humain en un amour divin, transformer notre cœur en son cœur.

Dès le point de départ de la vie apostolique de Jésus, il y a donc ce premier geste de Jésus, ce premier signe, tout entier ordonné à la Croix. Seule la sagesse divine de la Croix peut nous permettre de vraiment comprendre le sens de ce premier moment. Bien plus, nous avons besoin de Cana pour comprendre la Croix, parce que Cana nous montre que la Croix est un mystère de noces. C'est, au-delà de la souffrance, un mystère de joie. Nous, nous voyons la souffrance avant tout, nous voyons l'échec, alors que, plus profondément, c'est un mys-

22. Pourquoi Matthieu, Marc et Luc ne nous disent-ils rien de Cana ? pourquoi Jean seul en parle-t-il ? Il y a sûrement une raison, puisque Jean vient en dernier lieu. Si Jean seul nous donne Cana, n'est-ce pas pour nous mettre mieux en lumière ce premier miracle de Jésus dont il souligne que c'est un *signe* ?

tère où Jésus est source de vie et d'amour, et où il reprend tout. C'est d'ailleurs ce que Jean souligne : *Tel fut le premier des signes de Jésus. Il l'accomplit à Cana de Galilée. Il manifesta sa gloire.* Le mystère de la Croix, pour Jean, c'est le mystère de la gloire, parce que c'est le mystère de la communication de l'amour. Jésus, à la Croix, glorifie le Père et est glorifié par lui[23]. Nous comprenons donc comment Cana, lié au mystère de la Croix, est le premier moment de la manifestation de sa gloire : *Il manifesta sa gloire et ses disciples crurent en lui.*

Après quoi, il descendit à Capharnaüm, lui, ainsi que sa mère et ses disciples, et ils n'y demeurèrent que peu de jours. Jean ne nous dit rien ici de Capharnaüm, il a laissé cela aux autres Evangélistes[24] ; mais ce petit passage est important car il montre que Marie ne retourne pas à Nazareth : elle a pris un autre chemin, pour suivre Jésus. Jean souligne qu'elle l'a tout de suite accompagné dans sa vie apostolique. Il y a eu ensuite les « saintes femmes », mais c'est Marie qui a été la première. Jean n'en dit pas plus, c'est suffisant. Il y a des mystères qui doivent demeurer cachés, pour que « celui qui peut comprendre comprenne »[25].

L'ORAISON

Saint Thomas, lorsqu'il commente ce passage dans son *Commentaire sur l'Evangile de saint Jean*, le fait en théologien contemplatif, c'est-à-dire en mettant toute sa rigueur doctrinale au service d'une lecture contemplative de l'Ecriture, pour en expliciter d'une manière ultime le sens « mystique ». Le *mystice* de saint Thomas[26] est difficile à bien comprendre, parce que nous ne sommes plus du tout habitués à un tel regard. Nous avons souvent perdu le sens mystique de l'Ecriture, alors que nous sommes très attentifs au sens littéral[27], même si, quelquefois, nous le comprenons très mal. Pour saint Thomas, le sens mystique, c'est justement le sens ultime, parce que la parole de Dieu est ordonnée à l'amour. Elle doit mettre dans le cœur des saints un nouvel amour. Ce sens mystique est donc, d'une certaine manière, relatif à la finalité. Cela doit nous aider à com-

23. Cf. Jn 17, 1.
24. Voir Lc 4, 23 et 31 sq. ; Mc 1, 21-28.
25. Mt 19, 12.
26. Voir notamment *Commentaire sur l'Evangile de Saint Jean*, II, n^os^ 338, 343, 357, 358, 361, 363, vol. I, pp. 180 sq.
27. Sur la distinction des divers sens de l'Ecriture selon saint Thomas, voir M.-D. PHILIPPE, *Préface* à ce *Commentaire*, pp. 17 sq.

prendre ce que Cana doit être pour nous. Saint Thomas n'hésite pas à dire – et c'est sans doute la trouvaille d'un saint qui commente saint Jean – que les noces de Cana, prises d'une façon mystique, représentent le mystère de l'oraison, un mystère de rencontre avec Jésus. C'est très audacieux, de dire cela. La première chose que Jésus nous enseigne serait donc l'oraison. Il n'est alors pas étonnant que le premier moment de la vocation chrétienne[28] soit de suivre « l'Agneau partout où il va »[29]. Le mystère de l'oraison est le mystère des noces de notre âme avec Jésus. Il est peut-être bon de nous rappeler que, quand nous allons à l'oraison, nous allons à des noces. Alors, pas besoin d'attendre que la cloche sonne ! On y va « en toute hâte »[30], puisque c'est un mystère de noces. « Au sens mystique, nous dit saint Thomas, les noces signifient l'union du Christ et de l'Eglise »[31]. Et l'oraison, mystère de noces, est la transformation de notre cœur dans le cœur du Christ. C'est, sous le souffle de l'Esprit Saint, l'exercice le plus divin de la charité, qui consiste à n'être plus qu'un avec Jésus, avec l'Agneau, avec son cœur. Si nous aimons, nous voulons aller tout de suite à l'essentiel ; et l'essentiel, c'est que notre cœur soit *un* avec le cœur de Jésus. Nous, nous apportons à l'oraison l'eau, notre bonne volonté, et Jésus la transforme. C'est lui qui réalise ce mystère d'unité parce que nous ne pouvons pas, par nous-mêmes, « faire oraison ». Par nous-mêmes nous pouvons méditer, en bons serviteurs ; mais entrer dans l'oraison, vivre de l'oraison, nous ne le pouvons pas par nous-mêmes. Jésus seul peut réaliser cela en nous. Cependant il demande notre bonne volonté, il demande que les jarres soient remplies d'eau « jusqu'au bord », c'est-à-dire que notre bonne volonté soit totale et que nous ayons le désir de *tout* remettre à Jésus. Il peut alors transformer notre bonne volonté en son amour. Comme c'est simple ! Mais aussi, quelle audace de la part du théologien, d'affirmer que le mystère de l'oraison est toujours un mystère de noces, les fiançailles de notre âme avec Jésus !

Et saint Thomas ajoute – il s'agit là d'une petite remarque très importante – que Marie est toujours invitée[32]... même si nous ne l'invitons pas. Il vaut mieux bien sûr l'inviter ; mais, dès que quelqu'un désire faire oraison, Marie est présente. Comment ne le serait-elle pas, elle qui a un tel désir de voir notre âme s'orienter vers le cœur de l'Agneau ? Marie voudrait tant que nous entrions dans les désirs les

28. Jn 1, 38-39.
29. Ap 14, 4.
30. Cf. Lc 1, 39.
31. *Op. cit.*, II, n° 338. Cf. Ep 5, 23 sq.
32. Voir *op. cit.*, II, n° 343.

plus profonds du cœur du Christ, qu'elle est toujours là. Saint Thomas ajoute qu'elle a un rôle à jouer, si nous la laissons faire, et surtout si nous le lui demandons : elle nous unit au Christ, et elle hâte l'heure du Christ. Si nous connaissons un peu la doctrine de saint Louis-Marie Grignion de Montfort, nous voyons qu'elle est directement dans la ligne de saint Thomas. Grignion de Montfort reprend ce que dit saint Thomas, d'une autre manière ; il ne le cite pas, mais ce sont deux saints qui se rencontrent profondément quand ils parlent du rôle de Marie dans l'oraison (et saint Grignion de Montfort était lié à l'ordre de saint Dominique, il ne faut pas l'oublier : il était tertiaire).

Marie est donc invitée pour hâter l'heure du Christ et nous unir à lui, parce que nous sommes *tous* indignes de l'oraison et de la contemplation. Ne disons pas : « Moi, je ne suis pas digne de l'oraison, je ne suis pas digne de la contemplation. » C'est tout simplement de la bêtise, parce que *personne* d'entre nous n'en est digne. Nous sommes tout juste bons à être des serviteurs, ce qui n'est déjà pas si mal. Nous avons une bonne volonté, nous essayons de remplir d'eau les cruches, et, autant que possible, de les remplir jusqu'au bord. Voilà ce que nous faisons. Nous sommes bons à cela. Mais Jésus veut quelque chose de bien plus grand : il veut que nous entrions dans son intimité. Marie en a hâte, et c'est pour cela qu'elle présente notre âme à Jésus, qu'elle nous porte à Jésus afin de nous introduire dans son intimité. C'est cela, la hâte de la Mère, dans son désir de nous voir pénétrer tout de suite dans le mystère de Jésus, dans le mystère de son amour. Saint Thomas ajoute que Marie, à Cana, est « conseillère des noces »[33]. C'est une très belle expression, et c'est le seul lieu où saint Thomas l'emploie. Il faut comprendre ici « conseillère » au sens très fort, comme désignant celle qui coopère à ces noces d'amour avec le Christ. Tout le rôle maternel de Marie sur nous est là présent, car son plus grand désir est que notre cœur soit changé dans le cœur du Christ. C'est même le seul désir de son cœur. Si elle voit dans notre cœur un certain désir, une bonne volonté – si par exemple nous n'hésitons pas à nous lever un peu plus tôt pour prendre un temps d'oraison –, alors elle est là pour nous envelopper de son amour.

Il n'y a donc pas de « méthode » d'oraison, mais il y a la présence de Marie qui est comme le *milieu* divin dans lequel nous pouvons faire oraison. C'est elle qui nous prend pour nous introduire dans l'intimité de Jésus. Grâce à elle c'est beaucoup plus simple et plus rapide, parce que Jésus est particulièrement attentif à ses désirs et à sa prière. Marie ne cesse de prier Jésus pour nous, afin de nous introduire dans l'inti-

33. *Ibid.*

mité du cœur de son Fils. Il faut donc souvent l'invoquer comme « conseillère des noces », *Consiliatrix nuptiarum*, puisque c'est elle qui doit nous aider à aller plus vite et surtout à maintenir toujours en nous cette soif de l'oraison. Le scepticisme de Sara[34] est vaincu par la maternité divine de Marie ! or ce scepticisme peut surgir en nous lorsque nous sommes dans l'aridité, ou que nous avons trop de travail, que nous nous sentons submergés. Nous commençons alors à dire : « C'est impossible, ce n'est pas fait pour moi », et nous abandonnons l'oraison. Cela peut arriver, parce que le démon fait tout ce qu'il peut pour nous détourner de l'oraison : c'est sa grande victoire. C'est pour cela que Marie, au contraire, nous pousse constamment à revenir à l'oraison, nous la rappelle tout le temps. Si le scepticisme de Sara naît en nous, comprenons bien que pour Marie nous n'avons pas d'âge. Il y a toujours les ouvriers de la onzième heure, même dans le domaine de l'oraison. La Très Sainte Vierge peut, en un instant, réparer tout le temps perdu et nous introduire dans une très grande intimité, une intimité qui est peut-être réservée aux petits derniers. Nous sommes peut-être ces petits derniers, mais nous ne le saurons qu'après coup. Ce que nous pouvons, c'est *espérer* et *croire* que nous le sommes, et c'est beaucoup plus sûr... parce que si nous attendons de voir les résultats, les « événements », nous ne les verrons pas ! Il vaut mieux reconnaître que nous ne savons pas. Et pourquoi ne le savons-nous pas ? Pour que nous acceptions de nous considérer tous comme les petits derniers. Cela, c'est toujours vrai dans la vision de Dieu, car l'éternité est au-delà du temps ; mais en ce qui nous concerne aujourd'hui, nous devons nous considérer comme les petits benjamins de l'Eglise, ceux de la dernière partie du XX^{e} siècle. Nous devons vivre cette dernière partie du XX^{e} siècle en comprenant que nous sommes peut-être dans les dernières luttes, qui sont les plus aiguës. Si nous sommes ces petits derniers, Marie doit avoir une hâte particulière à notre égard, parce qu'elle sait que les benjamins sont fragiles, qu'ils sont faibles et, en plus, bousculés. Elle sait bien qu'il y a toute sorte de faiblesses en nous, mais ce n'est jamais cela qu'elle regarde ; elle ne regarde que notre bonne volonté, *uniquement* notre bonne volonté.

34. Gn 18, 12.

La blessure du cœur de Jésus

Si nous considérons attentivement l'économie divine telle que Jean la montre dans son Evangile, nous voyons que le point de départ et le terme de la vie apostolique de Jésus nous sont, dans cet Evangile, révélés d'une manière unique. Toutes les œuvres de Dieu impliquent une harmonie entre le point de départ et le terme. Ce n'est pas pour rien qu'il est dit dans l'Apocalypse : « Je suis l'Alpha et l'Oméga, le Premier et le Dernier, le Principe et la Fin »[35]. Si, dans l'Eglise, il y a nécessairement un lien très profond entre le point de départ et le terme, il en est de même, en premier lieu, dans la vie de Jésus, et d'une manière encore bien plus profonde puisque, en lui, tout est donné avec une précision unique. Jésus est en effet l'Agneau mû par la Colombe, et tout ce qu'il fait, il le réalise sous l'emprise de l'Esprit Saint. Et l'Esprit Saint a voulu que nous soient donnés d'une manière ultime, dans l'Evangile de Jean, le point de départ de la vie apostolique de Jésus (Cana), et le terme : le coup de lance.

Si nous sommes attentifs au récit de Jean, nous comprenons que, en réalisant ce miracle qui est un *signe*, Jésus ne répond que partiellement à la demande de la Femme : la réponse plénière sera la blessure du cœur, là où tout s'achève. A Cana, Marie demande le vin pour ces noces, elle demande « le vin qui réjouit le cœur de l'homme »[36], et plus profondément elle demande pour son peuple le vin de la Parole.

A cette demande, Jésus répondra dans un « geste » ultime (« geste » divin, dans une passivité divine), celui qui achève tout et qui est donné par surabondance : le coup de lance. Ce coup de lance qui blesse le cœur du Christ pourrait sembler inutile : Jésus est déjà mort, tout est déjà offert. Mais il faut comprendre que le coup de lance permet d'*achever l'état victimal de Jésus*. C'est un achèvement gratuit, qui doit nous révéler le grand mystère du cœur blessé de Jésus. Ce mystère, qui est comme réservé à Jean, est pour nous. Il y a sûrement là un mystère très caché, très souterrain, comme une source qui est dévoilée et qui passe à travers le cœur de Marie. Car s'il n'y avait pas eu la demande de la Femme, y aurait-il eu le coup de lance ? Il semble bien que nous puissions dire que, sans la demande de Marie, il n'y aurait pas eu le coup de lance. A travers lui, à travers cette blessure, c'est Jésus, comme victime, qui répond en étant déjà mort.

C'est ce que sainte Catherine de Sienne a voulu exprimer dans son *Dialogue*. Très liée au mystère du cœur blessé du Christ, elle a des

35. Ap 22, 13.
36. Ps 103, 15.

audaces que seules peuvent avoir les petites filles à l'égard de leur père ; des audaces extraordinaires, tout comme celle de la Femme. Sous le souffle de l'Esprit, sainte Catherine de Sienne demande : Pourquoi le coup de lance, pourquoi la blessure du cœur, puisque tout est achevé, puisque Jésus a déjà tout offert, puisque, de fait, l'offrande est plénière et que Jésus comme prêtre n'est plus présent ?[37] Il ne faut pas oublier que cette blessure exprime l'état victimal à l'état pur, alors que tout ce qui a été vécu avant est vécu par la victime liée au prêtre, la victime offerte par Jésus, Jésus s'offrant au Père en victime d'holocauste. Dans le coup de lance il y a quelque chose de dernier, d'ultime. C'est pour cela qu'on peut parler de « surabondance ». L'Evangile de saint Jean nous montre toujours la surabondance de la nouvelle économie divine, et nous montre que la nouvelle Alliance ne relève plus du tout d'une économie de justice mais d'une économie d'amour qui va le plus loin possible. C'est ce que nous avons beaucoup de peine à comprendre. Le retour à l'ancien Testament et à sa justice a sans doute été la grande faille du protestantisme ; c'est aussi le danger que nous courons aujourd'hui. Quand on retourne à l'ancien Testament, on matérialise tout, et de ce fait on ne comprend plus ; car l'ancien Testament est de l'ordre de la disposition, et celle-ci, selon saint Thomas, est du côté de la matière et non de la finalité, de l'amour. La nouvelle Alliance, elle, permet l'accomplissement, l'achèvement ; et elle s'achève, de fait, dans le coup de lance. La blessure du cœur, c'est l'amour dans ce qu'il a d'excessif et d'ultime, qui ne demande donc pas d'autre explication que l'amour. L'amour s'explique par l'amour, et n'a pas d'autre langage que l'amour ; et au terme, il ne s'exprime plus que par un geste. Le geste par excellence, c'est le coup de lance.

On comprend alors que Catherine de Sienne, dans l'amour brûlant qu'elle a pour Jésus, pose cette question. Le Père répond, et nous pouvons recevoir cette réponse, même s'il s'agit d'une révélation privée, parce que Catherine de Sienne est quelqu'un qui a un sens extraordi-

37. Voir *Dialogue*, ch. 45 (trad. Hurtaud, Téqui 1913, I, p. 253) : c'est le Père qui s'adresse à Catherine et qui lui dit : « Où l'âme connaît-elle cette dignité, de se voir unie et mélangée au sang de l'Agneau en recevant le saint baptême en vertu du Sang ? Dans le côté de mon Fils, où elle éprouve le feu de la divine Charité. C'est ce que te montra, si tu t'en souviens bien, ma Vérité quand tu lui demandais : « Doux Agneau sans tache, vous étiez mort quand votre côté fut ouvert, pourquoi donc avez-vous voulu que votre Cœur fût ainsi blessé et entr'ouvert ? » Il répondit, tu ne l'as pas oublié : « Pour plusieurs raisons, dont je te dirai la principale. Mon désir concernant la race humaine était infini, et l'acte présent de la souffrance et des tourments était fini. Par cette souffrance, je ne pouvais donc vous manifester combien je vous aimais puisque mon amour était infini. Voilà pourquoi j'ai voulu vous révéler le secret du cœur, en vous le faisant voir ouvert, pour que vous compreniez bien qu'il vous aimait bien plus que je n'avais pu vous le prouver par une douleur finie. » »

naire du mystère de l'Eglise. Le Père répond donc à Catherine que toutes les blessures que l'Agneau a reçues avant le coup de lance sont des blessures limitées, relatives, que la seule blessure absolue est celle du cœur. Il fallait que Jésus offre librement sa vie et il fallait donc, selon l'ordre de la sagesse de Dieu, que toutes les blessures antérieures à sa mort ne soient pas des blessures substantielles, pour qu'il puisse offrir librement sa vie, comme prêtre. C'est le geste du prêtre, et c'est un geste d'amour, qui demande donc cette liberté plénière. Jésus a hâté l'heure de sa mort en offrant tout au Père, en remettant son esprit entre les mains du Père[38]. Les hommes ont tout fait pour le tuer, en le crucifiant ; mais en fait, par miséricorde – cette miséricorde du prêtre qui est en même temps victime –, Jésus a voulu offrir librement sa vie *avant* que les blessures des hommes n'aboutissent à la mort. Puis, après l'offrande de sa vie, la victime a pu alors recevoir la dernière blessure, substantielle cette fois, qui a atteint le cœur et qui était réservée à la Femme, à Marie. Cette blessure du cœur est en effet pour Marie, pour qu'elle accomplisse jusqu'au bout son sacerdoce mystique, le sacerdoce de la Femme.

LE SACERDOCE ROYAL DES FIDÈLES, MÉDIATION DANS L'ORDRE DE L'AMOUR

Si on parle beaucoup aujourd'hui, depuis Vatican II, du sacerdoce royal des fidèles[39], c'est pour que nous regardions davantage Marie et que nous comprenions ce geste dernier qui lui est réservé : Marie doit offrir la blessure du cœur pour l'achèvement du sacerdoce du Christ, et pour que tout s'achève dans le cœur de la Femme. Le sacerdoce des fidèles est un sacerdoce d'amour et de surabondance, pour que tout soit offert et remis à Dieu. Marie ne prend pas la place du sacerdoce du Christ : ce serait absolument contraire à son mystère propre. Marie s'efface toujours ; étant la Femme, elle s'efface pour aller toujours plus loin dans l'amour et jouer son rôle de médiatrice dans l'ordre de l'amour. Mais chaque fois qu'on s'efface, Dieu donne le centuple. Il donne donc le centuple à Marie en lui permettant d'offrir en dernier lieu la victime, l'Agneau immolé, selon la grande vision de l'Apocalypse[40]. Or l'immolation ultime de l'Agneau, c'est la blessure du cœur. Cette blessure du cœur est remise à Marie afin qu'elle l'offre

38. Cf. Lc 23, 46.

39. Voir *Lumen Gentium*, §§ 10, 31, 34 ; *Presbyterorum ordinis*, § 2 ; *Apostolicam actuositatem*, §§ 2 et 3. Cf. Ap 1, 6 ; 5, 9-10 ; 1 P 2, 9.

40. Ap 5, 6. 9 et 12.

au Père pour le glorifier, parce qu'on ne glorifie le Père que par l'amour, et par la surabondance de l'amour. Marie glorifie donc le Père par cette offrande de la blessure du cœur de Jésus, qu'elle offre aussi pour le salut du monde, et son sacerdoce mystique ne peut être compris qu'à partir de cette offrande qui est vraiment la réponse de Jésus à sa demande de Cana.

Il est très important de comprendre cette économie divine dans la lumière de l'Evangile de Jean, parce que c'est tout le mystère de l'Eglise qui s'éclaire là : ce mystère, c'est celui de la Femme, au sens très fort. Le prototype de l'Eglise est en premier lieu Marie, et nous vivons du mystère de l'Eglise dans la mesure où nous sommes unis à Marie ; nous sommes le cœur de l'Eglise[41] si notre cœur est transformé dans le cœur de Marie, et nous pouvons alors, à ce moment-là, vivre pleinement et totalement ce que l'Esprit Saint réclame de nous.

Ne séparons pas le point de départ de la vie apostolique de Jésus à Cana et son terme dans le coup de lance ; Jésus a voulu que Marie, à Cana, ait l'initiative, et qu'à la Croix elle soit dans la passivité la plus totale. Le mystère de Marie est toujours dans la passivité, mais une passivité divine qui ne supprime pas les initiatives d'amour. On retrouve d'ailleurs cette même économie divine dans le cinquième mystère joyeux que nous rapporte Luc (la source de Luc est sans doute Marie, et donc Jean). Face à la souffrance de son cœur de mère, Jésus demande à Marie d'entrer dans une très grande passivité : « Pourquoi me cherchiez-vous ? »[42] Il y a là aussi une parole très énigmatique : il était tellement normal que Marie cherche son fils ! « Ne fallait-il pas que je sois tout entier aux affaires du Père ? »[43] Il ne faut pas chercher Jésus selon des traces humaines, mais divinement, auprès du Père, dans la volonté et la lumière du Père. Marie l'a compris, et elle a gardé cette parole dans son cœur[44]. Elle a compris qu'il fallait qu'elle laisse Jésus passer devant. A partir de ce moment-là, Marie suit Jésus, et il y a, dans son cœur de mère, une offrande profonde qu'elle présente au Père. Marie vit sa maternité dans une pauvreté totale. Or il est très difficile d'être pauvre en tant que mère. C'est un chef-d'œuvre de Dieu, de faire des mères pauvres ! N'est-ce pas une chose étonnante – et cela fait partie du mystère de la Femme –, que les mères puissent être pauvres à l'égard de leurs enfants ? C'est ce qui se réalise devant toute

41. Cf. Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, *Manuscrits autobiographiques*, Ms B, 3 v° (in *Œuvres complètes*, Le Cerf-DDB 1996, p. 226).
42. Lc 2, 49.
43. *Ibid.*
44. Cf. Lc 2, 51.

vocation, parce que les mères n'ont pas la vocation de leur enfant. Elles doivent donc vivre dans la pauvreté ce mystère d'une vocation, puisqu'elles doivent offrir leur enfant et même, à partir de ce moment-là, accepter de le suivre.

Marie a donc suivi Jésus quand, à douze ans, il est revenu à Nazareth. « Il leur était soumis »[45], nous dit saint Luc, mais en réalité c'est Marie qui suit. Elle a compris cette initiative de l'Enfant Jésus, et parce qu'elle a accepté pleinement de le suivre, l'Esprit Saint lui demande d'avoir l'initiative de la vie apostolique officielle de son fils. Il y a d'abord eu une première initiative de Jésus (qui fait encore partie de la vie cachée) auprès des docteurs de la Loi, des théologiens. Marie a accepté cette initiative qui a blessé son cœur. Cette initiative, en effet, s'est réalisée de telle manière que Marie a été blessée au plus intime de son cœur, pour qu'elle soit pauvre. Nous voyons là que la pauvreté de Marie, comme mère, est pour que les théologiens soient pauvres ; et c'est peut-être, après la pauvreté de la mère, la chose la plus difficile... Il y a en effet deux pauvretés remarquables : celle de la maternité et celle de l'intelligence. Ce sont les deux grands services que Dieu demande : le service selon la chair et le sang, et le service de l'intelligence. On comprend alors que Dieu, dans son économie divine, ait voulu réaliser un lien entre la pauvreté qu'il a demandée à Marie et celle qu'il exige des théologiens pour qu'ils puissent recevoir l'enseignement de Jésus. Il faut souvent demander au Saint-Esprit que les théologiens reçoivent la visite de Jésus à douze ans ; parce que si le Jésus de douze ans, celui qui interroge, vient les enseigner, ils écouteront ; alors que si Jésus vient les enseigner à trente ans, ils n'écoutent plus...

Il faut demander cette grâce avec force, parce que la corruption de l'intelligence est un des périls de l'Eglise d'aujourd'hui. Elle peut exister chez des théologiens qui ne veulent plus vraiment être des serviteurs ; n'acceptant plus d'être pauvres dans leur intelligence, ils font passer leurs raisonnements et leurs méthodes avant la recherche de la vérité. Il n'est du reste pas facile de vivre dans le milieu des théologiens, parce qu'il faut accepter d'être en pleine lutte ; mais il faut lutter en se désarmant, en acceptant de ne pas avoir les mêmes armes que les autres. Fatalement, quand on est face à des gens très armés, on est tenté de prendre soi-même des armes, alors que, devant Goliath, il faut accepter de ne prendre que la petite fronde de David, en comptant uniquement sur le Saint-Esprit.

Il y a donc dans l'économie divine ces liens admirables de l'Agneau et de la Femme. A douze ans Jésus prend l'initiative ; puis, quand il

45. *Ibid.*

commence sa vie apostolique, il laisse Marie prendre l'initiative, parce qu'en acceptant de « suivre l'Agneau » elle est entrée dans une très grande passivité. Pourquoi fallait-il que Marie ait l'initiative de la vie apostolique de Jésus ? pour nous faire comprendre que toute cette vie apostolique, de Cana au coup de lance, est enveloppée par la demande de la Femme. Toute la vie apostolique de Jésus est donc sa réponse à la demande de Marie. On ne peut enseigner que si on est en face d'un pauvre qui a soif – tous ceux qui ont enseigné le savent bien –, et c'est encore plus vrai quand il s'agit d'un enseignement divin qui doit communiquer des secrets ; on ne jette pas les perles aux pourceaux. Quand Jésus dit cela, nous comprenons combien il a dû souffrir, combien il a dû pâtir de l'attitude des Juifs : face à quelqu'un qui n'a pas soif, on ne peut rien dire. C'est pourquoi il fallait la présence de Marie durant toute la vie apostolique de Jésus, pour qu'elle soit comme un appel ; et c'est sans doute cela qui nous est montré ici : Marie au point de départ, puis au terme. La demande de la Femme a accompagné toute la vie apostolique de Jésus, qui est comme une réponse à cette première demande de Marie : *Ils n'ont plus de vin.* A cette demande Jésus répond jusqu'à la Croix, jusqu'au coup de lance. Cela fait comprendre que tout le mystère de l'Eglise est celui de l'Agneau et de la Femme, dans une très grande unité.

Pour entrer plus avant dans le mystère de la Femme, nous devons gratter la terre afin de découvrir la source, comme la petite Bernadette à Lourdes. Bernadette aussi est vraiment « la femme », elle est la femme et l'enfant. La femme, c'est la mère, et c'est l'épouse ; mais parfois c'est aussi l'enfant. Il y a de multiples aspects dans ce mystère. C'est ce que, à la suite des Pères de l'Eglise, les grands exégètes de saint Jean montrent aujourd'hui lorsqu'ils regardent ces trois moments où nous est présentée la Femme : dans l'Evangile, Cana et la Croix, et dans l'Apocalypse la grande vision de la Femme face au Dragon[46]. Il y a là comme un « triangle » étonnant où la Femme nous est montrée dans la lumière de Jésus, dans la lumière du Père et dans la lutte.

Cana et la Croix nous font comprendre comment Marie coopère à l'action apostolique de Jésus : c'est bien le sacerdoce mystique de la Femme qui nous permet de comprendre ce qu'est cette médiation de surabondance d'amour. Si le sacerdoce du Christ n'était pas un sacerdoce d'amour, il n'y aurait pas de sacerdoce de la Femme, il n'y aurait pas ce sacerdoce de surabondance. Si le sacerdoce du Christ était un sacerdoce lévitique, la Femme serait, comme Sara, à l'ombre d'Abraham, ne dépassant pas le rôle que les femmes ont dans l'ancien

46. Ap ch. 12.

Testament. Il est vrai que, puisque l'ancien Testament est préfiguratif du nouveau, la femme nous y est parfois montrée comme salvatrice du peuple. Nous voyons de ces femmes fortes[47] – Judith, Esther, Débora... – avoir une action qui dépasse le rôle habituel des femmes. Mais dans l'ancien Testament, cela reste tout de même quelque chose de passager. Ce qui, par contre, est très particulier dans la nouvelle Alliance, c'est que tout commence par la Femme. C'est le *fiat* de Marie, et non pas celui de Joseph, qui est vraiment le point de départ de la nouvelle Alliance ; c'est le *fiat* de cette petite enfant de Dieu qui accepte de coopérer – et cette coopération ira jusqu'à la Croix, jusqu'à l'offrande de celui qu'elle a porté en elle, qui est son Fils et son Dieu. Il faudra que celle qui a formé le corps du Christ offre le cadavre divin, que celle qui a été la source des premiers battements du cœur de Jésus offre la blessure de ce cœur. Marie enveloppe vraiment tout le mystère de Jésus, Dieu a voulu qu'il en soit ainsi. Marie est avant le Christ et elle est après lui, pour bien nous faire comprendre que le sacerdoce de Jésus, sacerdoce d'amour, ne peut connaître aucune jalousie humaine : si c'était un sacerdoce humain, Jésus aurait choisi d'être seul, dans une sorte d'exclusivité ; mais il s'agit d'un sacerdoce d'amour qui surabonde, comme toute œuvre d'amour, de telle sorte que Jésus a voulu que la Femme soit intimement associée à son sacerdoce. Il n'en a pas besoin et, au sens fort, au niveau de la justice et de la Rédemption, il n'y a qu'un seul médiateur[48] : le Fils bien-aimé du Père, qui est le Verbe devenu chair. Mais parce que cette médiation est une médiation d'amour et non pas seulement de justice, il y a une surabondance, de telle sorte que Marie est associée à toute l'œuvre de Jésus et enveloppe son mystère.

N'y a-t-il pas là quelque chose d'extraordinaire ? On aurait pu croire qu'il y a dans l'œuvre de Jésus quelque chose de propre qui exclut une communication et cette surabondance. Or, visiblement, Marie est avant, et elle est après, pour nous faire comprendre qu'elle enveloppe toute l'œuvre de Jésus. Il faut donc toujours bien saisir ce rôle de la Femme relativement à la médiation unique de Jésus. Il s'agit bien d'une médiation de surabondance d'amour, dans le prolongement de celle de Jésus, et qui, de fait, ne peut se comprendre que relativement à celle de Jésus. Cette médiation de la Femme provient du Christ, et elle est tout entière en référence au sacerdoce de Jésus. Mais c'est aussi Marie, comme Femme, qui nous fait le mieux percevoir combien le sacerdoce de Jésus est un sacerdoce d'amour qui demande d'atteindre cette plénitude.

47. Cf. Pr 31, 10 sq.
48. 1 Tm 2, 5 ; cf. He 8, 6 ; 9, 15 ; 12, 24.

La Femme reçoit et garde les secrets

L'Apocalypse nous fait enfin comprendre un autre aspect : la Femme, comme médiatrice d'amour, est celle qui reçoit les secrets. Tous les secrets du Christ sont dans le cœur de Marie ; c'est pour cela qu'elle est elle-même le trésor de tous les secrets de Jésus et que nous ne pouvons vraiment pénétrer dans la parole de Dieu qu'en lui demandant de nous y introduire. D'une certaine façon, elle est pour nous « l'herméneute » du Saint-Esprit. L'herméneutique qui se coupe de Marie est en opposition à l'égard de celle qui, en réalité, nous fait vraiment entrer dans la parole de Dieu. Dieu a voulu que Marie soit dépositaire de tous les secrets du cœur de Jésus, de tous les secrets du Père, du Secret par excellence. On comprend alors la rage du démon à l'égard de Marie, que l'Apocalypse nous révèle[49]. Celle que le Dragon ne peut pas accepter, c'est Marie, la Femme revêtue du soleil, celle qui à la fois garde les secrets et est portée par eux. Du reste, c'est toujours comme cela : quand on porte un secret divin, on est porté par lui, et on le cache.

Les secrets engendrent le silence : c'est seulement dans la mesure où nous en portons qu'un silence intérieur se fait en nous et qu'une intériorité toujours plus grande se creuse. Il n'y a pas d'intériorité sans amour. Pourquoi sommes-nous souvent si superficiels ? Parce que nous n'aimons pas assez. Si nous aimions plus, il y aurait une intériorité toujours plus grande ; mais nous sommes des êtres distraits, le démon le sait bien, et c'est pourquoi il cherche tout le temps à nous mettre dans la distraction et dans l'agitation. Il suffit de regarder le chapitre 12 de l'Apocalypse pour comprendre, derrière le symbolisme du Dragon, l'agitation du démon, qui est l'antithèse de la contemplation : le Dragon est « en arrêt », il n'est pas du tout dans une attitude contemplative mais dans une attitude d'opposition. Marie, au contraire, contemple parce qu'elle garde un secret. Le Dragon est « en arrêt »[50] parce qu'il veut détruire la Femme ; c'est son plus grand désir, parce qu'il sait qu'elle est porteuse des secrets de Dieu et qu'elle est médiatrice d'amour. Le démon, lui, n'est pas distrait ; il sait qu'être distrait est le propre de l'homme, mais lui-même est dans la lutte, et quand on est dans la lutte et qu'on vise un but extrêmement précis, on n'est pas distrait. Le démon ne dort pas, il est celui qui ne perd pas un seul instant, mais qui, par contre, essaie de mettre les hommes dans la distraction. De fait, il balaie avec sa queue le tiers des étoiles, pour

49. Ap 12, 3-17.
50. Ap 12, 4.

montrer le mépris souverain qu'il a pour les œuvres matérielles ; pour lui qui est un esprit, notre univers n'est rien du tout. La lutte se situe bien au niveau de l'esprit et non pas au niveau matériel, ce que nous oublions trop, alors que saint Paul le dit avec beaucoup de force[51]. Nous oublions beaucoup trop que la lutte est spirituelle : c'est la lutte de l'orgueil contre l'amour.

La Femme représente donc celle qui garde les secrets dans l'amour. En effet, on ne garde un secret que dans l'amour, et le secret engendre en nous le silence ; ici c'est un silence divin, le silence du Père, qui est le silence par excellence, parce que le Père garde son secret, le Verbe, *in sinu Patris*[52]. Le Verbe est donné à la Femme pour qu'elle soit elle-même unie au silence du Père et qu'elle en vive. Porter un secret, porter le secret du Père, c'est le mystère de la maternité spirituelle. C'est bien devant celle qui est mère, devant celle qui est source de fécondité et d'amour, que le démon est furieux. Il ne peut pas la supporter, parce que dans son orgueil il a opté pour le primat de l'intelligence ; il a refusé l'amour et il n'aime plus. Il est pour l'infécondité et pour l'exaltation de lui-même, c'est pourquoi il ne peut pas supporter le mystère de la fécondité. Toute fécondité le met en rage, et c'est ce que nous voyons aujourd'hui de façon très claire. Il faut que nous le comprenions et que nous veillions à ne pas mettre le petit doigt dans l'engrenage, parce que si nous commençons à nous laisser faire par le démon, nous sommes sûrs d'être entièrement pris. Il est très astucieux, et c'est pour cela que nous devons être d'une très grande netteté ; c'est d'ailleurs ce que l'Eglise nous demande. De fait, lorsque nous suivons l'enseignement de l'Eglise, nous pouvons garder cette netteté. Mais aujourd'hui, certains théologiens « flirtent » avec le démon (c'est-à-dire qu'ils essaient d'arranger les choses...) et ils sont inévitablement emportés. Il y a une très grande exigence de vérité à avoir, dans l'amour. Ce n'est pas du tout une exigence de vérité pour la vérité ; c'est une exigence d'amour qui, pour porter des secrets, et leur permettre de prendre possession de toute notre vie, demande une très grande fidélité.

Le démon, cet anti-contemplatif, opposé à toute fécondité, essaie donc de détruire la Femme. Si nous regardons attentivement ce passage de l'Apocalypse, nous comprenons que Marie est celle qui a lutté le plus, parce que c'est à l'égard de Marie – après le Christ – que la haine du démon est la plus forte. Cette haine s'est portée sur la Femme parce que, face à Jésus qui est Dieu, le démon ne peut rien – il est suf-

51. Voir notamment Ep 6, 12.
52. Jn 1, 18.

fisamment intelligent pour le savoir. Mais il sait qu'il pourrait atteindre Marie, parce qu'elle est pure créature – remplie de la grâce de Dieu, mais tout de même créature. Si Marie n'a pas péché, c'est par une grâce de gratuité d'amour. Elle *aurait pu* pécher ; il y a donc en elle comme une double vulnérabilité : la vulnérabilité fondamentale de la créature spirituelle, et une vulnérabilité personnelle qui provient de la plénitude de sa grâce (plus on est aimé, plus on est vulnérable). C'est vraiment à chaque instant que Marie a mendié cette grâce d'amour. Il n'y avait en elle absolument aucun droit à l'impeccabilité.

Nous comprenons souvent très mal ce mystère de Marie. Nous disons : « Elle est immaculée : elle ne pouvait donc pas pécher ». En fait, il faudrait dire : « Elle est immaculée et chef-d'œuvre de Dieu ; elle est donc plus vulnérable que toutes les autres créatures ». Marie avait une faiblesse bien plus grande que celle de toutes les autres créatures ; elle était la plus pauvre et la plus petite de toutes. Elle est donc celle qui a connu la plus grande vulnérabilité, et c'est pourquoi elle se réfugie auprès de Dieu. C'est bien ce que nous montre l'Apocalypse. Marie n'a jamais voulu dialoguer avec le démon : elle savait que si elle avait commencé à dialoguer, elle aurait été emportée par celui qui avait une intelligence naturelle plus puissante que la sienne. Marie a, grâce à l'amour, une intelligence plus pure, mais moins pénétrante, dans l'ordre naturel, que celle du démon, puisque c'est l'intelligence d'une petite enfant des hommes et que l'intelligence des hommes n'est pas très forte comparativement à celle des anges. Marie n'a donc jamais voulu dialoguer ; elle n'a cherché qu'une seule chose : la volonté du Père, en acceptant le refuge du désert[53].

A travers ces trois aspects du mystère de la Femme, nous pouvons comprendre qu'il y a là comme une complémentarité du mystère de la Très Sainte Trinité : la Femme, Marie, est *totius Trinitatis complementum,* selon l'expression d'un théologien franciscain du XVII[e] siècle[54]. Elle est le complément de toute la Très Sainte Trinité parce qu'elle est le complément du mystère du Verbe devenu chair et qu'elle enveloppe le mystère du Christ.

C'est sans doute pour cela que la Révélation nous donne trois éclairages sur le mystère de la Femme : Marie porteuse des secrets du Père, Marie associée à Jésus, et Marie instrument du Saint-Esprit. Elle est celle qui, parce qu'elle est porteuse des secrets du Père, est revêtue de la majesté souveraine du Père. Elle est cette mer de cristal que

53. Ap 12, 6.

54. Voir *Le mystère de l'Esprit Saint et de Marie selon le Père Kolbe*, in *L'Etoile du matin*, Fayard 1995, note 33, pp. 217-218.

l'Apocalypse nous montre[55], qui entoure le trône du Père en tant qu'elle porte ses secrets. C'est pour cela qu'elle est proclamée Reine, alors que sur la terre, elle devait porter ces secrets dans la fragilité. Elle est aussi celle qui est associée à toute la vie apostolique de Jésus à partir de Cana. Elle est enfin celle qui offre la victime pour recevoir l'Esprit Saint et ne faire qu'un avec Jésus dans son état victimal et dans le don de l'Esprit ; c'est parce qu'elle est liée à l'état victimal de Jésus qu'elle peut être l'Epouse et l'instrument du Saint-Esprit. Marie est donc parfaitement *complementum totius Trinitatis*, dans son mystère de Femme.

Le sommeil du premier Adam et l'holocauste de l'Agneau

Pour essayer de mieux comprendre cette complémentarité selon la Sagesse de Dieu, nous pouvons aussi regarder la Genèse[56]. Le second récit de la création présenté par la Genèse est très symbolique et très énigmatique. Un Père de l'Eglise – ce mystérieux personnage qu'on appelle « le Pseudo-Denys » – dit qu'un symbole grossier peut cacher un grand secret[57] ; c'est un bon principe d'exégèse. De fait, le second récit de la création est beaucoup plus grossier que le premier : le premier, en effet, admet une « évolution », on peut donc dire qu'il est « plus évolué », alors que le second ne l'est pas du tout. Selon le premier récit, la création se fait dans la lumière et par la parole, tandis que, dans le second, elle se fait par un geste : Dieu est un potier qui façonne le corps de l'homme, et il est un chirurgien qui plonge l'homme dans le sommeil pour ne pas le faire souffrir et, à partir de là, former la femme. Saint Augustin a été très frappé par ce texte qu'il met toujours en relation avec le mystère de la Croix[58] : le sommeil du véritable Adam, c'est son extase d'amour, et c'est à partir de lui, dans la blessure de son cœur, qu'est formée la Femme. Il y a là une autre manière de regarder le mystère de la blessure du cœur, en comprenant que le second récit de la création en était comme une première

55. Ap 4, 6 et 15, 2.

56. Gn ch. 1 et 2.

57. Voir Denys l'Aréopagite, *La hiérarchie céleste*, II, 5, 144B-145A, Sources chrétiennes 58 bis, Le Cerf 1970.

58. Cf. Saint Augustin, *Homélies sur l'Evangile de saint Jean*, Tract. IX, 10, Bibl. aug. 71, p. 531 ; XV, 8 (*op. cit.*, pp. 767-769), et note complémentaire 69, p. 904. Voir aussi Tertullien, *De Anima*, ch. 11 et 43 (PL 2, col. 665A) ; Saint Hilaire, *Traité des mystères*, I, III, IV, Sources chrétiennes 19, pp. 79-81, et Saint Jean Chrysostome, *Huit catéchèses baptismales*, III, 16, Sources chrétiennes 50, pp. 160-162.

annonce. Là encore, nous retrouvons l'alpha et l'oméga de l'économie divine, le sommeil du premier Adam et celui de l'Agneau. A partir du sommeil du premier Adam, la femme est formée ; à partir du sommeil extatique et de l'offrande de l'Agneau, c'est « la Femme » qui est formée. Marie est donc à la Croix celle qui reçoit tout de Jésus, puisque, étant entièrement formée à partir de lui, elle est toute relative à l'holocauste du Christ ; mais elle est en même temps celle qui doit tout achever. Cela n'est pas contradictoire. Toute relative à lui, elle est aussi celle qui doit offrir la blessure du cœur de Jésus et qui, par là, permet à son holocauste d'acquérir toute sa plénitude.

Si nous regardons attentivement le second récit de la création, qui reste très mystérieux, nous voyons que la femme, selon la sagesse de Dieu, est la benjamine, tandis que le premier récit de la création montrait l'homme et la femme créés simultanément, à l'image et à la ressemblance de Dieu[59]. Il fallait ces deux récits pour que nous puissions pénétrer davantage dans le mystère ; mais le second nous fait comprendre quelque chose de très particulier, puisqu'il nous montre le *geste* de Dieu comme Créateur. Le geste manifeste davantage l'amour que la parole. La parole, en effet, ne peut jamais dire exactement l'amour. Seul le Verbe de Dieu « spire l'amour »[60] ; notre parole à nous ne « spire » pas, à proprement parler, l'amour, et nous le savons bien. Elle exprime plutôt ce que nous *pensons* ; c'est pour cela que, si facilement, nos paroles sont dures ou même cruelles, et peuvent blesser. Ce n'est que progressivement, par notre union au Verbe de Dieu, qu'elles deviendront des paroles qui « spirent l'amour » ; car plus nous approchons du Verbe de Dieu, plus notre parole se sanctifie et se met au service de l'amour. Il faut du temps pour y parvenir, mais le terme sera atteint dans le Ciel, où nous n'aurons plus que des paroles d'amour. La communauté du Ciel, ce sera merveilleux, parce qu'il n'y aura plus que des paroles exprimant l'amour et portant à aimer ; alors que, sur la terre, ce n'est pas toujours le cas, parce que nos paroles proviennent en premier lieu de notre intelligence et que celle-ci, hélas, juge souvent « selon la chair »[61], « selon les apparences »[62].

Notre parole, ici-bas, n'exprime jamais pleinement l'amour ; c'est du reste pour cela que le philosophe est toujours désarmé devant l'amour. Il y a, de fait, deux choses qui le désarment complètement : l'amour et le mal. C'est compréhensible puisque, du point de vue affectif, ce sont les deux extrêmes. Et c'est pour cela que le philo-

59. Gn 1, 26-27.
60. Cf. SAINT THOMAS, *Somme théol.*. I, q. 43, a. 5, ad 2.
61. Voir Jn 8, 15 ; cf. 2 Co 5, 16.
62. Voir Jn 7, 24.

sophe se réfugie dans la raison et dans les méthodes, afin de pouvoir y dominer, alors que, face à l'amour ou face au mal, il ne sait plus, il est dépassé.

Si la parole humaine ne peut exprimer pleinement l'amour, reste le geste, qui est spécifiquement humain. Le geste est lié au corps, à la matière, c'est-à-dire à « la terre » qui, au milieu des attaques, « vient au secours de la Femme », comme le dit l'Apocalypse[63]. Dieu a voulu que son chef-d'œuvre soit l'esprit lié au corps, lié à la matière. C'est une des choses les plus étonnantes de la sagesse de Dieu, et nous devons y être très attentifs parce que c'est un des grands problèmes actuels : Pourquoi et comment Dieu a-t-il voulu unir l'esprit et la matière ? C'est pour permettre une communication plus plénière de l'amour, pour que l'amour puisse aller plus loin. Ce lien n'est donc pas pour l'esprit, parce que notre intelligence serait bien plus brillante si elle n'était pas liée au corps. Si elle était une « intelligence séparée », elle serait beaucoup plus libre et n'aurait pas besoin d'abstraction. Ce serait extraordinaire, parce qu'alors nous serions pleinement intuitifs ! Nous désirons toujours être intuitifs, parce que c'est là que notre intelligence est brillante ; tandis que l'abstraction, c'est un cheminement pauvre et lent. Dieu a donc voulu unir l'esprit à la matière non pas pour l'exaltation de l'intelligence, ni non plus, bien sûr, pour l'humilier, mais pour que notre forme d'intelligence soit en quelque sorte limitée, et permette ainsi à l'amour de passer devant. C'est pour cela que nous sommes le chef-d'œuvre de l'amour de Dieu. Et dans ce chef-d'œuvre, c'est la femme qui est la dernière. Dieu, en effet, s'est reposé après avoir créé la femme et non pas après avoir créé l'homme, et ce repos exprime qu'il a réalisé son chef-d'œuvre.

Nous comprenons alors pourquoi la femme est la dernière dans la famille de Dieu : dernière dans l'ordre de l'exécution mais, en fait, première dans l'ordre d'intention. Il est aussi très important de comprendre cela : ce qui est ultime dans l'ordre de l'exécution est toujours premier dans l'ordre de l'intention. Or, de fait, la femme est dernière dans l'ordre de l'exécution ; elle est donc première dans l'ordre de l'intention. C'est ce qu'exprime ce fameux passage des Proverbes[64] que nous avons beaucoup de peine à comprendre et que la liturgie reprend pour la Très Sainte Vierge : « Le Seigneur m'a créée, prémices de ses voies, avant ses œuvres, depuis toujours. Dès l'éternité, je fus formée... ». Marie est bien première dans l'ordre de l'intention, et Dieu a tout créé pour créer la femme, pour créer Marie, faisant d'elle

63. Ap 12, 16.
64. Pr 8, 22-23 ; cf. Si 1, 4 ; 24, 9.

la clef de voûte de tout l'univers. Marie donne donc à toute la création son intelligibilité. Si nous ne voyons pas cela, nous ne comprenons plus ce mystère qui est au sommet. C'est extraordinaire, parce que nous pouvons même dire que Dieu a créé les anges pour Marie. Il a créé de purs esprits pour mieux faire comprendre comment cette petite intelligence liée à la matière permet une communication plus plénière de l'amour, et permet le mystère de la maternité divine. En effet, la matière est voulue par Dieu pour permettre le mystère de la maternité divine – « Toutes les *générations* (γενεαὶ) me proclameront bienheureuse »[65] –, pour que la créature soit associée à Dieu dans son mystère même de fécondité, et donc dans le secret même du Père. La matière va permettre à la Femme de recevoir le secret du Père : c'est la « bonne terre »[66] qui reçoit les secrets, pour que la parole puisse être comme une semence féconde qui remonte jusqu'à Dieu[67]. Il faut sans doute aller jusque-là pour pénétrer dans le regard que Dieu a sur le mystère de la femme, sa benjamine, la dernière dans l'ordre de l'exécution et, d'une certaine manière, la plus fragile. La femme est relative à l'homme, comme son complément, pour lui permettre de réaliser pleinement son œuvre : c'est déjà vrai selon l'ordre premier de la création. Dans l'ordre de la nouvelle Alliance, la femme, en Marie, est le complément de l'Homme qui est le Verbe incarné, elle est complément de l' »Homme de douleurs »[68] dans le mystère de la Croix, pour permettre au sacerdoce du Christ de se réaliser pleinement, dans toutes ses dimensions ; elle est enfin « complément de toute la Très Sainte Trinité », puisque cet Homme de douleurs est le Fils bien-aimé du Père.

Nous commençons alors un peu à comprendre ces liens mystérieux qui existent entre Jean et la Genèse : le point de départ et le terme, l'alpha et l'oméga. Il y a là des liens souterrains qu'il faut découvrir, notamment le lien qui existe entre la Femme et l'Agneau. Tout le mystère du sacerdoce du Christ s'achève dans l'Agneau, puisqu'il s'achève dans l'holocauste du cœur qui seul peut faire comprendre le mystère de l'Agneau ; et le sacerdoce du Christ s'achève entre les mains de la Femme, car c'est Marie qui doit l'offrir.

On voit mieux, alors, le grand drame d'aujourd'hui, la lutte dans laquelle le démon essaie de nous faire oublier la grandeur du sacerdoce royal de Jésus, sacerdoce « royal » parce que sacerdoce d'amour.

---

65. Lc 1, 48.
66. Mt 13, 8 et 23 ; Mc 4, 8 et 20 ; Lc 8, 8 et 15.
67. Cf. Is 55, 10-11.
68. Is 53, 3.

Ce qui est royal est ultime, et seul l'amour est ultime. Le qualificatif « royal » nous fait penser spontanément à la puissance, mais c'est à cause des œillères que nous avons ; en réalité « sacerdoce royal » veut dire « sacerdoce d'amour », parce que « royal » exprime le fait d'être directement rattaché au Père. Le Père, source de tout amour, a remis à Jésus tout pouvoir[69], et ce sacerdoce royal du Christ, ce sacerdoce d'amour, s'achève dans l'état victimal. Un sacerdoce royal d'amour ne pouvait pas s'achever autrement que dans la victime d'amour et l'holocauste du cœur. C'est là que nous touchons ce qu'il y a d'ultime dans le sacerdoce de Jésus, dans cette passivité royale de l'Agneau, la passivité totale de celui qui a tout remis entre les mains du Père. Jésus a tout reçu du Père et il remet tout entre ses mains[70]. C'est là qu'il achève tout, et c'est là que s'achève pour nous le sacerdoce du Christ. C'est aussi là qu'il est remis à la Femme.

Le démon essaie aujourd'hui de falsifier cela. Ce qu'il y a de plus profond dans la lutte d'aujourd'hui (c'est vrai de toute lutte, mais c'est particulièrement vrai aujourd'hui), c'est l'orgueil s'opposant à l'amour. Et la lutte de l'orgueil contre l'amour consiste à essayer de supprimer le mystère de surabondance d'amour pour tout ramener à la justice, et donc à faire du sacerdoce du Christ un sacerdoce de justice, autrement dit un sacerdoce fonctionnel, et non plus un sacerdoce d'amour. Si c'est un sacerdoce d'amour, il est *substantiel* : l'amour de Dieu est en effet personnel et substantiel, il prend *tout*. Il exige donc que la vie même du prêtre soit donnée. C'est pourquoi le démon essaie de ramener le sacerdoce du Christ à un aspect de fonction, à un ordre de simple justice. Le prêtre sera là pour essayer d'équilibrer la justice sociale ; il deviendra le président d'une communauté à équilibrer, mais il ne sera plus le représentant de l'amour.

Le démon essaie aussi de tuer le cœur de la femme, de lui faire oublier sa grâce de médiatrice d'amour. Il essaie, par tous les moyens, de faire croire à la femme que ce qu'il y a de plus grand en elle, c'est d'être l'égale de l'homme. Mettant en avant sa promotion au niveau social, il essaie de lui faire oublier son rôle propre de femme comme complément du mystère de Jésus selon son sacerdoce mystique d'amour, et comme « complément de toute la Très Sainte Trinité ». Le démon arrive même à rendre la femme complice de la suppression de la fécondité.

Devant cela, nous devons essayer de découvrir davantage la complémentarité inouïe que Dieu nous demande dans la limpidité et la

69. Jn 3, 35 ; 17, 2 ; Mt 28, 18.
70. Cf. Jn 3, 35 et 13, 3.

pureté de l'amour : celle de Marie reliée à la Très Sainte Trinité, de Marie vivant le mystère de la Très Sainte Trinité à travers le sacerdoce du Christ, et de Marie gardienne de ce sacerdoce comme étant celle qui complète, qui achève. Il faut que nous demandions la grâce de comprendre que Marie nous est donnée pour que nous allions jusqu'au bout de ce mystère d'amour, que nous n'en perdions rien, parce que nous sommes en des temps « qui sont les derniers »[71]. Il ne faut donc pas que nous perdions de temps, et nous devons prendre garde aux distractions, parce que le démon, prince de l'imaginaire, essaie de nous intéresser et de nous séduire par quantité de choses inutiles. En perdant ainsi du temps, nous ne sommes plus attachés à l'essentiel, à l'unique nécessaire[72] : le mystère de l'Agneau qui glorifie le Père et qui sauve le monde.

71. He 1, 2.
72. Cf. Lc 10, 42.

III

LA PURIFICATION DU TEMPLE

Après les noces de Cana, saint Jean nous rapporte la purification du Temple. Pourquoi cet épisode où les vendeurs sont chassés du Temple est situé par saint Jean au début de la vie apostolique de Jésus alors que Matthieu, Marc et Luc le placent au terme ? Serait-ce parce que cela a eu lieu deux fois ? Tout ce que l'on peut dire, c'est que placer cet épisode au début de la vie apostolique de Jésus est d'une certaine manière « normal ». En effet, depuis l'âge de douze ans, Jésus va régulièrement au Temple avec ses parents pour la Pâque, et peut-être même plusieurs fois par an, pour les grandes fêtes. Durant sa vie cachée, Jésus ne dit rien, il n'a rien à dire, mais il pâtit devant le désordre et les manques d'adoration. Il se tait et donne l'exemple. La prière de l'Enfant Jésus dans le Temple devait être quelque chose de très grand ; Marie et Joseph l'ont bien compris, et ils ont sûrement été dans l'admiration, mais les autres n'ont rien compris. Il est d'ailleurs assez extraordinaire de voir que la prière de Jésus dans le Temple n'a converti personne, si ce n'est peut-être quelques amis.

Lorsqu'il commence sa vie apostolique – et là se situe sa première montée à Jérusalem, pour la Pâque[1] –, Jésus ne peut plus garder le silence, il est donc obligé d'intervenir. Il nous faudra d'ailleurs comprendre que cet épisode est riche d'un enseignement bien réel pour nous. Il y a, de fait, des questions que nous nous posons souvent intérieurement, face à ce qui nous semble être un désordre. Nous nous demandons alors si nous devons garder le silence ou s'il faut intervenir. Ce n'est pas toujours facile de décider seul en face de Dieu, de savoir s'il faut garder la douceur de l'Agneau, se taire et prier, ou s'il faut au contraire prendre le fouet et entrer dans « la colère de l'Agneau »[2]. Cette colère de l'Agneau, c'est aussi la colère de la

1. Jn 2, 13.
2. Ap 6, 16.

Colombe, la colère d'un homme doux[3], infiniment doux, puisqu'il est plein de miséricorde. On comprend que ce problème se pose tout le temps et c'est pour cela que cet épisode est si important pour nous. C'est sans doute pour cela qu'il est situé au début de la vie apostolique de Jésus. Il y a comme un contraste et une complémentarité merveilleuse entre Cana et la purification du Temple. Il faudra essayer de comprendre cet ordre de sagesse que Jean nous donne, cet ordre de sagesse dans la vie apostolique de Jésus.

La vulnérabilité de l'amour divin

Lisons donc cet épisode, voyons-en d'abord l'aspect descriptif, pour entrer ensuite, progressivement, dans sa signification profonde. *La Pâque des Juifs était proche et Jésus monta à Jérusalem* [l'Evangile de saint Jean nous rapporte trois montées à Jérusalem pour la Pâque[4]]. *Il trouva dans le Temple les marchands de bœufs, de brebis et de pigeons, et les changeurs assis à leurs comptoirs. Se faisant un fouet de cordes, il les chassa tous du Temple, avec leurs brebis et leurs bœufs. Il dispersa la monnaie des changeurs, renversa leurs tables et dit aux vendeurs de pigeons : « Otez cela d'ici. Ne faites plus de la maison de mon Père une maison de commerce »*[5]. C'est violent, comme acte ! Immédiatement, Jésus se fait un fouet avec des cordes : c'est un geste de colère, d'une colère sainte. Il est vrai que les mœurs du temps étaient rudes et qu'actuellement, dans ces pays, on rencontre encore des mœurs assez rudes ; mais tout de même, prendre un fouet pour chasser les vendeurs de brebis et de bœufs, c'est vraiment un geste de colère, et la colère réalise toujours une brisure. Alors que le geste de miséricorde à Cana avait fait un lien, ici il y a une brisure. Jésus provoque cette brisure parce que, pour son cœur, il y a quelque chose d'intolérable. La colère, note saint Thomas, est la passion la plus noble, celle qui est le plus liée à l'intelligence[6]. Quand nous sommes en face de quelque chose qui nous apparaît comme un désordre, nous voulons rétablir l'ordre ; et pour cela nous nous mettons en colère[7]. C'est pour cela qu'une colère peut être sainte et que

3. Cf. Mt 11, 29.

4. Jn 2, 13 ; 5, 1 ; 12, 12.

5. Jn 2, 13-16. Cf. Za 14, 21 : « Il n'y aura plus de marchands dans le Temple de Yahvé Sabaot, en ce jour-là ».

6. Cf. *Somme théol.*, I-II, q. 46, a. 5. Voir aussi II-II, q. 156, a. 4.

7. On sait bien, dans la vie commune, que les uns se mettent en colère parce que les portes ou les fenêtres sont toujours fermées, et les autres parce qu'elles sont toujours ouvertes. Pour l'un, c'est en effet un désordre : une porte est faite pour être fer-

l'Ecriture nous parle des colères de Dieu. Il y a d'abord, au début de la Genèse, quelques grandes colères de Dieu, et on retrouve à travers toute l'Ecriture ces colères divines. Elles sont là pour nous aider à pénétrer le mystère des « vulnérabilités » de Dieu, parce que les colères expriment toujours certaines vulnérabilités très profondes de notre cœur, que nous ne manifesterions pas autrement. Si quelque chose de très vulnérable a été touché en nous, si on a touché ce que nous considérons comme la chose principale, comme l'ordre qui doit exister, alors subitement une réaction monte, qui s'exprime de cette manière-là. Nous sommes tous sensibles à un ordre et chacun a une manière différente d'ordonner, suivant qu'il est progressiste ou conservateur. Il y a un ordre « dynamique », comme on dit aujourd'hui, ou un ordre « statique » ; mais peu importe, c'est toujours un ordre. Nous pouvons donc ordonner différemment, mais nous avons tous un certain sens de l'ordre, parce que l'intelligence ordonne toujours.

Comment découvrir les vulnérabilités du cœur du Christ ? Il est dit dans l'Ecriture que les voies de Dieu ne sont pas les nôtres : « Autant les cieux sont élevés au-dessus de la terre, autant sont élevées mes voies au-dessus de vos voies »[8]. C'est important pour nous qui sommes habitués, dans nos examens de conscience, à nous regarder ; en effet nous avons la mauvaise habitude de nous regarder, et de ce fait nous nous accusons de nos fautes en fonction de ce qui nous paraît être le plus grave, alors que nous devrions essayer de comprendre ce qui a le plus blessé le cœur du Christ. Ce n'est pas du tout pareil ! Certaines choses nous blessent davantage parce que nous nous voyons toujours retomber dans de vieilles ornières. Mais l'important est de savoir ce qui blesse le cœur de Jésus. Généralement ce ne sont pas les mêmes choses, sauf si nous sommes déjà sanctifiés ; notre cœur est alors tellement uni au cœur du Christ que nous avons la même manière de sentir : *Hoc enim sentite in vobis, quod et in Christo Jesu*[9].

mée, et la fenêtre aussi est faite pour être fermée. Pour d'autres, c'est l'inverse. C'est une question d'ordre. Il y a aussi l'ordre des casseroles : les grandes en premier lieu et les petites en dernier ; ou les petites en premier lieu et les grandes en dernier. C'est un ordre qu'on a choisi, et il y a des ordres différents, parce que nous avons des sensibilités différentes... Dans les communautés, on voit parfois dans ce domaine des choses assez extraordinaires et des colères particulièrement violentes sur des sujets particulièrement difficiles. Heureusement la charité fraternelle dépasse les colères, et tout se pacifie dès qu'on laisse passer une nuit ! C'est comme cela : le soir, il ne faut surtout pas se rencontrer. On demande pardon intérieurement, mais il vaut mieux éviter de se trouver face à face ; il faut attendre le lendemain. C'est important, pour ne pas augmenter les colères. Il faut laisser à la passion le temps de tomber...

8. Is 55, 9.

9. Ph 2, 5 : « Ayez entre vous les mêmes sentiments [ou : la même pensée] qui sont dans le Christ Jésus ». Saint Jean de la Croix, parlant de l'âme dont la volonté « est

Mais tant que nous ne sommes pas un saint, nous ne pouvons pas dire : « Ce que je ressens, c'est nécessairement ce que le cœur du Christ ressent ». Nous devons au contraire comprendre toujours davantage que nous n'avons pas la même sensibilité intérieure que Jésus.

Si les colères expriment quelque chose de la vulnérabilité de l'amour divin (quelque chose de très profond), c'est par rapport au péché, qui blesse le cœur du Christ[10]. Les colères de Dieu, et particulièrement cette colère de Jésus, nous font comprendre la blessure que provoque le péché. Il y a ici, de fait, quelque chose qui a blessé le cœur du Christ et qui ne blessait pas ceux qui étaient autour de lui. Bien au contraire, ils considéraient la situation comme normale. Il y a ainsi des choses que nous nous habituons, au bout d'un certain temps, à regarder comme normales et qui pourtant blessent le cœur de Jésus. Nous devons comprendre l'intensité de cette blessure à la force de la réaction du Christ : *Se faisant un fouet de cordes, il les chassa tous du Temple.* Et il exprime sa colère en disant : *Otez cela d'ici ; ne faites plus de la maison de mon Père une maison de commerce.* Remarquons ce que Jésus dit : *la maison de mon Père.* Le Temple était la maison de Dieu, les Juifs le savaient bien ! Jésus là, montre que c'est la maison *de son Père.*

Il faut entendre cette parole de Jésus, et l'entendre comme une parole dite avec colère. Parce qu'elle est sainte et éternelle, cette colère a quelque chose qui est *pour nous* et que nous devons essayer de recevoir. Jésus oppose la maison de commerce à la maison du Père. Il n'accepte pas que nous ne respections pas la majesté souveraine du Père. La maison du Père devrait être une « maison de prière »[11], une maison d'adoration : le Temple était, de fait, le lieu de la rencontre avec Dieu[12]. Il faut toujours se rappeler la grande liturgie de l'Ancien Testament, au moment où Salomon, pour la première fois, consacre le Temple[13]. L'Ancien Testament nous montre des liturgies extraordinaires, royales. Le Temple est donc essentiellement fait pour être le lieu de la rencontre de Dieu avec les hommes, mais nous l'oublions et nous faisons alors du Temple une maison de commerce, c'est-à-dire un lieu de rencontre entre les hommes, ce qui est oublier l'essentiel.

faite volonté de Dieu » (*Cantique spirituel*, XXXVIII, 2, éd. L.M. de Saint Joseph, DDB 1989, 6e éd., p. 678), dira : « puisque, étant placée dans le sentir de Dieu, elle sent les choses comme Dieu les sent... » (*Vive flamme d'amour*, I, 6, *op. cit.*, p. 737).

10. Voir *Réponses aux questions*, n° 1, p. 261.

11. Cf. Is 56, 7.

12. Voir entre autres 1 R 8, 29 ; Dt 12, 5 et 11 ; 2 Ch 7, 1-3 ; 23, 6-7 ; Jr 7, 2...

13. 1 R 8, 10 sq.

Nous le voyons aujourd'hui dans certains lieux de pèlerinage qui devraient être des lieux de prière, mais qui deviennent vite des maisons de commerce, ce qui nous écœure profondément. Jésus nous fait comprendre ici la vulnérabilité très profonde du cœur de l'Agneau. Il est responsable de la majesté souveraine du Père, puisque le Père lui a remis tout pouvoir[14], puisqu'il est prêtre pour faire respecter les droits de Dieu et pour que les hommes comprennent le mystère de l'adoration – on ne comprend en effet les droits de Dieu que par l'adoration. Ce lieu, qui devrait être un lieu d'adoration, n'en est plus un, et il devient un lieu de commerce. Cela, c'est insupportable pour le cœur de Jésus. Mais de douze ans à trente ans il l'a supporté dans le silence... N'oublions jamais que Jésus a prié pour que les hommes comprennent, et qu'ils n'ont pas compris ; ils sont restés dans leur opinion fausse, dans leur avidité de commerce.

Un mot de l'Ecriture revint à la mémoire de ses disciples : « Le zèle pour ta maison me dévorera »[15] ; les disciples ont donc compris cette colère. Jean a compris, à ce moment-là, que ce geste était un geste saint, puisque c'était un geste dicté par Dieu : le « zèle »[16]. Jean a regardé la colère de l'Agneau, il a vu ce que reflétait le visage de Jésus. C'est quelquefois très beau, une colère... Jean-Baptiste devait avoir des colères assez violentes, cela nous est montré[17]. Ici, la colère est encore plus sainte, plus divine, et le cœur de Jean en a été ému. *Un mot de l'Ecriture revint à la mémoire de ses disciples.* Jean découvre, à travers cette colère, le zèle du cœur de Jésus : *Le zèle pour ta maison me dévorera.* Le zèle, c'est la ferveur, c'est l'ardeur qui habite le cœur du Christ ; et quand il s'agit du Père Jésus a une ferveur extrême. *Alors les Juifs intervinrent* – les Juifs, c'est-à-dire tous ceux qui sont là et qui se considèrent comme les gardiens du Temple – *et lui dirent : « Quels signes nous montres-tu pour agir ainsi ? »* Ils demandent à Jésus un signe, puisque, n'ayant aucune autorité – il n'est pas prêtre de la tribu de Lévi –, il agit dans le Temple comme s'il était chez lui.

Jésus leur répondit : « Détruisez ce sanctuaire », ce *Naos*, c'est-à-dire le Saint des saints qui est la partie la plus sacrée du Temple. Il faudrait ici voir le geste du Christ et entendre l'intonation de sa voix : *Détruisez ce sanctuaire et, en trois jours, je le relèverai.* Voilà le seul signe qui soit donné. *Les Juifs lui répliquèrent : « Il a fallu quarante-six ans pour*

14. Cf. Jn 3, 35 ; Mt 28, 18, etc.

15. Ps 69, 10 et 119, 139.

16. Cf. 1 R 19, 9-10 : « Que fais-tu, ici, Elie ? Il répondit : Je suis rempli d'un zèle jaloux pour Yahvé Sabaot, parce que les enfants d'Israël t'ont abandonné, parce qu'ils ont abattu tes autels... ».

17. Cf. Lc 3, 7.

bâtir ce sanctuaire et toi, tu le relèveras en trois jours ? » Ce sont les premières oppositions qui commencent ; et saint Jean va relever, à travers tout son Evangile, les oppositions successives des hommes face à Jésus. Les hommes aiment toujours opposer, c'est plus facile ; la pensée dialectique oppose, plutôt que de voir le sens de la finalité et de l'amour qui nous attire et qui fait l'unité. Les Juifs opposent donc la parole de Jésus : *En trois jours, je le relèverai,* à ce qu'a représenté le labeur des hommes : *Il a fallu quarante-six ans pour bâtir ce sanctuaire et toi, tu le relèveras en trois jours ?* C'est dit avec ironie, comme pour signifier que Jésus – il est jeune, il a trente ans – ne sait pas ce qu'il dit, sous le coup de la colère. Il arrive en effet qu'un homme en colère ne sache plus ce qu'il dit, et qu'alors il exagère. Or Jésus n'exagère pas, il dit la vérité, il prophétise. *Mais lui parlait du sanctuaire de son corps.* Le *Naos*, c'est le cœur de Jésus ; et lorsque Jésus répond : *Détruisez ce sanctuaire,* il parle de son cœur qui doit être brisé.

Il y a donc, à travers cette prophétie donnée dans le Temple, une allusion au mystère du coup de lance. Cela montre qu'il y a un lien très profond entre cet épisode et Cana. Si Cana annonce le mystère du coup de lance, de la blessure du cœur, et que Jésus, dans le Temple, prophétise : *Détruisez ce sanctuaire, en trois jours, je le relèverai*, c'est pour annoncer le mystère de la Résurrection ; c'est le corps du Christ, le cœur blessé du Christ, qui doit ressusciter : *Mais lui parlait du sanctuaire de son corps. Aussi, quand Jésus ressuscita d'entre les morts, ses disciples, se rappelant qu'il avait tenu ce propos, crurent-ils à l'Ecriture et à la parole qu'il avait dite.*

Voyons bien la différence entre l'attitude de Jésus enfant qui prie dans le Temple, et l'épisode que Jean nous rapporte au début de la vie apostolique. Jésus enfant se tait, c'est la vie cachée (à certains moments, Jésus nous demande de nous taire) ; mais quand il entre dans sa vie apostolique, c'est comme *envoyé* par le Père[18] et à ce titre il ne peut plus supporter ce désordre dans le Temple. Le Temple est l'aspect sacré du lieu, c'est le lieu qui appartient à Dieu. N'oublions pas, en effet, la consécration du temps et du lieu à travers le mystère du sabbat et celui du temple. Il faut que ces deux grands aspects du conditionnement humain soient consacrés à Dieu : le temps est consacré à Dieu par le sabbat, parce que le temps appartient à Dieu, et le lieu aussi est consacré à Dieu, par le temple. Il est intéressant de noter l'attitude différente de Jésus dans la purification du temple et dans la

18. Avant que Jésus lui-même ne se présente comme tel, Jean-Baptiste lui rend témoignage : « Celui que Dieu a envoyé prononce les paroles de Dieu qui lui donne l'Esprit sans mesure » (Jn 3, 34).

purification du sabbat ; mais ces deux purifications doivent toujours se comprendre en parallèle, parce que, de fait, elles correspondent aux deux grandes consécrations du conditionnement humain (nous savons combien notre psychologie, qui reflète notre conditionnement, est dépendante de ces deux dimensions que sont l'espace et le temps). Selon l'Evangile de Jean, c'est le lieu consacré, le Temple, que Jésus vient purifier en premier lieu. Les hommes n'avaient plus assez le sens de ce qu'est un lieu consacré à Dieu. L'avidité de l'argent, l'efficacité, nous font oublier cela ; ce n'est pas étonnant parce que la consécration à Dieu est quelque chose qui échappe à notre psychologie, parce que c'est au-delà de l'efficacité : tout ce que nous consacrons est brûlé pour Dieu et uniquement pour lui. Le temps que nous consacrons à la prière, à l'adoration, est au-delà de toute efficacité. L'efficacité, en effet, correspond à un travail que nous pouvons mesurer par le temps, alors que ce que nous offrons à Dieu et qui lui est consacré se situe au-delà. Soyons donc très attentifs, car le peuple juif était un peuple croyant... mais il était sous l'emprise des Romains, ce qui entraînait quantité de compromis, jusque dans le Temple. Le peuple d'Israël avait perdu le sens de la consécration à Dieu, et il s'était laissé prendre par le désir de l'argent et celui de l'efficacité.

C'est cela que nous devons essayer de comprendre en premier lieu, si nous essayons de comprendre ce que ce geste du Christ signifie pour nous. Le cœur du Christ, le cœur de l'Agneau, est totalement consacré à Dieu. Le véritable Temple, c'est l'humanité sainte du Christ, c'est son cœur. C'est lui qui donne sa signification plénière au Temple. Le Temple n'était en effet qu'une préfiguration de ce mystère de l'alliance de Dieu et des hommes, de la rencontre de Dieu avec les hommes. Il était donc ordonné au mystère de l'humanité sainte de Jésus. C'est sans doute pour cette raison que Jésus a voulu redonner au peuple d'Israël le sens de la consécration qu'il commençait à perdre. Il l'a voulu pour nous faire comprendre que la consécration se réalise *dans l'adoration*, sous peine de n'être qu'une consécration juridique, extérieure. Nous ne sommes consacrés à Dieu que dans la mesure où nous l'adorons ; autrement, cela reste une consécration pharisaïque, donc fausse. Le cœur de Jésus est, lui, totalement consacré au Père, parce qu'il est le lieu même de l'adoration, étant toujours en acte d'adoration. L'Apocalypse nous le dit d'une façon très nette, et elle est, de fait, le grand livre de l'adoration et de la liturgie. Si nous voulons saisir le sens de la liturgie, il nous faut toujours revenir à l'Apocalypse, parce que Jean nous y fait comprendre comment toute l'économie divine se réalise à travers une grande liturgie qui est une liturgie d'adoration et de louange.

Le cœur du Christ est donc le Saint des saints, le lieu de l'adoration et de la rencontre de Dieu et des hommes. On comprend alors pourquoi Jésus, montant à Jérusalem, veut d'abord rappeler au peuple d'Israël cette exigence de la consécration qu'il oubliait progressivement et dont il perdait même le sens. Chaque fois que nous oublions le mystère de l'adoration et celui de la consécration (deux aspects très profondément liés), nous blessons la majesté souveraine du Père, en ne respectant pas les droits souverains de celui qui est le Créateur et le Père ; et c'est vraiment tout ce qui touche le Père qui, dans le cœur du Christ, est le plus vulnérable. Etant toujours en acte d'adoration, il a une vulnérabilité d'amour unique. Nous-mêmes, quand nous adorons, nous sommes vulnérables à l'amour de Dieu, et nous ressentons tout ce qui est contraire à ses droits souverains. Mais quand nous n'adorons plus cette vulnérabilité disparaît et nous sommes pris par l'activité, surtout quand le travail devient agitation. Quand notre travail est fait selon la volonté du Père sur nous, ce travail prolonge alors l'adoration et il devient comme une liturgie. Mais quand notre travail devient fébrile, agité, trop passionné (nous sommes trop pressés, ou bien nous avons peur qu'on nous fasse des reproches parce que les choses ne sont pas faites...), il perd son caractère liturgique : nous sommes uniquement pris par l'efficacité, et nous sommes beaucoup moins vulnérables à ce que représente la majesté souveraine du Père (ou même nous ne le sommes plus du tout).

La distinction du sacré et du profane

Cet épisode peut nous permettre de mieux saisir un problème théologique qui a été très discuté : la question du sacré et du profane, la distinction de ce qui est consacré à Dieu, par rapport à ce qui reste profane. Les conséquences de ce problème vont, en fait, très loin ; c'est pourquoi il faut y réfléchir à propos de ce geste de Jésus, parce que ce geste nous est donné comme un enseignement.

On a dit que la distinction du sacré et du profane était grecque, comme on le dit aujourd'hui de la distinction de l'âme et du corps. Eh bien non ! C'est une distinction d'ordre religieux, une distinction qui dépend de traditions religieuses, ce qui est tout à fait différent. Les Grecs, certes, ont fait cette distinction, mais elle se retrouve dans toutes les traditions religieuses, de même qu'on y retrouve la distinction de l'âme et du corps[19].

19. Il faut se rappeler cela aujourd'hui, pour ne pas se laisser prendre par des théories qui sont plutôt des vues assez courtes ; parce qu'en réalité, la distinction de l'âme et du corps est une distinction beaucoup plus profonde que certaines réflexions qu'on nous présente aujourd'hui.

La distinction du sacré et du profane est donc une distinction religieuse que nous trouvons aussi dans l'Ancien Testament, particulièrement dans le Lévitique. Le sabbat, notamment, montre bien cette distinction. En effet, s'il n'y a pas de distinction entre le sacré et le profane, il n'y aura pas de sabbat : il n'y aura pas de distinction entre les autres jours – les jours du travail – et ce jour qui est réservé à Dieu. Le sacré est donc ce qui est réservé à Dieu, ce qui est directement la part de Dieu, ce qui est relié immédiatement à lui. Le profane, par contre, est ce qui touche le « commerce » des hommes, les relations de l'homme avec l'homme. On parlerait aujourd'hui, selon des expressions bien connues, de relation « verticale » et de relation « horizontale ». La relation horizontale concerne le profane, c'est la relation de l'homme avec l'homme, alors que le sacré concerne la relation de l'homme avec Dieu. Tout ce qui, en nous, est directement capable d'être relié à Dieu, est sacré, et c'est pourquoi il y a quelque chose de sacré dans notre intelligence. C'est pour cela que les Grecs disaient que l'intelligence est « divine ». La considérer comme profane serait complètement faux, puisque notre intelligence est *capax Dei* « capable de Dieu » : elle a – comme notre volonté – une capacité, une ouverture vers Dieu. Autrement dit, l'esprit a quelque chose de sacré, parce qu'il est capable d'être immédiatement relié à Dieu, tandis que notre sensibilité et notre travail ne le sont pas immédiatement. Ainsi, pour un vigneron, cultiver sa vigne n'est pas immédiatement sacré ; c'est très noble, mais ce n'est pas immédiatement sacré. Il y a, de fait, des choses qui sont nobles et qui ont de la grandeur humaine, mais qui ne sont pas sacrées.

Il faut donc bien comprendre que cette distinction entre le sacré et le profane provient d'abord des traditions religieuses. Mais le mystère du Christ a changé les relations entre le sacré et le profane en leur donnant une nouvelle dimension, au-delà de celles qui provenaient des traditions religieuses, et même de l'ancien Testament. C'est quelque chose de tout à fait nouveau, et c'est peut-être cela que le Christ veut nous faire comprendre ici. Tout, en lui, est consacré au Père. Toute son humanité est sacrée, jusqu'à son cadavre qui est sacré et divin, puisqu'il reste uni au Verbe de Dieu. C'est là le très grand changement. Dans l'humanité, avant Jésus, il y avait toujours ce partage ; tandis que lorsqu'il s'agit du Christ, tout en lui devient sacré. Parallèlement, en Marie, tout est sacré, tout est consacré à Dieu en raison du privilège unique de l'Immaculée Conception. Il n'y a rien de profane en Marie ; c'est du reste extraordinaire. C'est pour cela qu'elle est, au sens très fort, la terre de Dieu, la maison, le tabernacle de Dieu, parce que tout est sacré en elle. Mais en nous, nul n'oserait dire que tout est sacré !

Par la grâce et par le baptême nous sommes reliés au Christ, et, de ce fait, nous sommes consacrés. La première consécration radicale est donc le baptême. Nous y devenons les membres du Christ, et, comme tels, nous devons vivre de cette consécration par l'adoration et l'amour : tout ce que nous vivons dans la charité est sacré, parce que relié directement à Dieu. Mais les conséquences du péché qui sont en nous restent du profane. Ces conséquences, ce sont les trois « concupiscences » ou « convoitises » qui viennent du « monde » au sens où saint Jean emploie le terme quand il dit que le monde « n'a pas connu le Père »[20] et n'est pas du Père[21]. N'oublions pas, en effet, que dans l'Evangile de saint Jean le « monde » a des significations diverses : il y a le « monde » qui peut représenter ce qui est donné à Dieu[22], et il y a le « monde » qui est sous l'emprise des concupiscences et dont le démon est « le prince »[23]. Tout ce qui, en nous, est mené par le Malin et se laisse emporter par les concupiscences, n'est pas consacré à Dieu, et même souvent s'oppose à lui. Il n'y a donc pas de zone neutre, ce qui est d'ailleurs très curieux : ou bien nous appartenons à Dieu et nous sommes consacrés, ou bien nous sommes sous l'emprise des concupiscences : il n'y a pas de zone humaine intermédiaire.

La nouvelle Alliance, étant l'alliance du Verbe et de la chair[24], est donc une alliance qui reprend tout et qui doit *tout* prendre, alors que, selon le Prologue de saint Jean, l'alliance antérieure, conclue avec le peuple d'Israël, était une alliance avec les prophètes, dans la parole de Dieu[25]. C'était certes une alliance qui concernait ce qu'il y a de plus spirituel en nous, l'intelligence et le cœur, mais qui ne prenait pas tout l'homme ; il y avait donc encore une zone profane. Tandis que, lorsqu'il s'agit du mystère du Christ et du mystère chrétien, c'est l'alliance du Verbe et de la chair ; c'est pour cela que notre corps, s'il est mû par l'amour, devient le « temple du Saint-Esprit »[26] : il est consacré à Dieu et lui appartient. Il y a aussi, dans notre corps, les conséquences du péché, qu'on ne peut pas qualifier de profanes, mais qui

20. Cf. Jn 17, 25.

21. « Tout ce qui est dans le monde – la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la richesse – vient non pas du Père, mais du monde » (1 Jn 2, 16).

22. « Dieu a tant aimé le monde... » (Jn 3, 16).

23. Cf. Jn 14, 30.

24. Cf. Jn 1, 14.

25. Cf. Jn 1, 9-12 : « Le Verbe était la lumière véritable qui éclaire tout homme (...) Il est venu chez lui, et les siens ne l'ont pas reçu. Mais à tous ceux qui l'ont reçu, il a donné pouvoir de devenir enfants de Dieu ».

26. 1 Co 6, 19.

s'opposent au sacré. C'est dire que la lutte est beaucoup plus forte maintenant qu'avant l'Incarnation, puisqu'il n'y a plus de zone neutre. Pourtant, nous voudrions toujours trouver une zone neutre, une zone où nous serions tranquilles et pourrions dire : « Ceci, c'est l'humain, c'est donc très grand et parfait ». Mais, nous dit Jésus, « celui qui n'est pas avec moi est contre moi »[27]. Il n'y a donc pas de zone neutre : nous sommes soit avec Jésus, soit en opposition à son égard. C'est sans doute ce que Jésus veut nous faire comprendre ici : le peuple d'Israël n'a plus assez le sens de ce qui est consacré à Dieu. Il voudrait que ce qui est profane, ce qui est humain, garde ses droits. Mais la présence du Christ dans le Temple exige du Temple une pureté plus grande, et donc une purification plus profonde. C'est pour cela que la présence de vendeurs dans le Temple, de ces hommes qui essaient d'introduire, dans ce qui est consacré, une zone qui serait profane ou neutre, devient intolérable pour Jésus. Lorsque certains voudraient introduire, dans ce qui est consacré au Christ, une zone neutre – de l'humain qui ne soit ni le péché, ni les concupiscences, ni le royaume de Dieu –, cela devient intolérable pour le Christ, parce que c'est oublier l'absolu de l'amour ; c'est oublier ce que le « Verbe devenu chair »[28] apporte de tout à fait particulier à la grâce.

Beaucoup de problèmes que nous portons et sentons en nous doivent être regardés dans la lumière de ce geste du Christ, pour que nous ne perdions pas de temps. Il s'agit en effet d'être pleinement du Christ et de comprendre que si nous voulons être les membres du Christ, et donc le suivre totalement, notre vie chrétienne exige que ce mystère de consécration prenne progressivement toute notre vie, tout notre corps, toute notre sensibilité... tout nous-même. C'est le sens d'une consécration totale à Dieu, par laquelle, dans une sorte d'anticipation[29], nous exprimons notre désir que tout en nous soit directement uni à Dieu et que notre corps puisse être lui-même le temple du Saint-Esprit. Nous ne pouvons plus, en tant que chrétiens, nous laisser prendre par un faux humanisme qui voudrait trouver une zone profane, nous mettant comme en dehors du divin.

Il est évident que, face à des gens qui n'auraient pas la foi, le langage que nous tenons ici n'aurait pas de sens ; c'est un langage religieux qu'il faudrait plutôt employer avec eux, parce que celui-là, ils peuvent le comprendre. Le langage religieux est en effet un langage *humain*. Mais, entre chrétiens, nous n'avons pas le droit de ne pas par-

27. Mt 12, 30 ; Lc 11, 23.
28. Jn 1, 14.
29. Cf. *Somme théol.*, II-II, q. 180, a. 4.

ler le langage du Christ, parce qu'autrement nous n'irions pas jusqu'au bout de ses exigences. Face à des non-chrétiens, il faut donc reprendre la distinction du sacré et du profane, alors qu'entre chrétiens il faut tout regarder à travers le zèle du cœur de Jésus pour la maison du Père. Le corps de Jésus, très spécialement son cœur, est totalement consacré à Dieu, il est le lieu de la rencontre de Dieu et des hommes ; et nous sommes nous-mêmes, dans le mystère du Corps mystique, unis au corps du Christ par la consécration de notre baptême ; et si nous nous sommes totalement donnés à Dieu dans une « vie consacrée », nous devons lui être unis encore plus intimement. Car dans une vie totalement consacrée, prolongement de la consécration du baptême, *tout* en nous, progressivement, est donné à Dieu. Nous savons, bien sûr, qu'il y aura toujours en nous des actes imparfaits, qu'il y aura toujours des premiers mouvements, des mouvements instinctifs qui nous échappent et qui ne sont pas de l'ordre de la consécration. Il y aura aussi toujours en nous le péché – « le juste pèche sept fois [par jour] »[30] –, toutes ces fautes qui existent durant nos journées, qui sont des reprises de nous-mêmes et ne font pas partie du mystère de la consécration. Il faut pourtant tendre sans cesse à cette consécration totale de tout notre être dans le Christ : c'est cela, la sainteté chrétienne.

Ressuscités dans le Christ

Si nous sommes attentifs, nous voyons que ce mystère du Temple et que ce geste du Christ doivent se comprendre dans la lumière de la Résurrection : *Détruisez ce sanctuaire, et en trois jours je le relèverai.* Pour que nous comprenions son geste, Jésus donne comme signe le mystère de la Résurrection. Cana est lié à la Croix, et ce second geste est lié au mystère de la Résurrection. Il y a donc un lien, un ordre entre ces deux mystères. Celui de Cana ne se comprend pleinement que dans la lumière de la Croix, parce qu'il préfigure ce que seront, par le coup de lance, les véritables noces d'amour. Ici, le mystère est celui de la consécration, de l'adoration et de la liturgie ; il faut bien voir ces trois dimensions, parce que le Temple, c'est bien l'aspect de la consécration, le mystère de l'adoration, et c'est aussi celui de la liturgie, puisque la prière communautaire est principalement une prière liturgique. Ces trois aspects font donc partie du mystère du Temple, et ils ne peuvent se comprendre profondément que dans la

30. Cf. Pr 24, 16.

lumière de la Résurrection : *Détruisez ce sanctuaire, et en trois jours je le relèverai.* Cela nous aide beaucoup à saisir les liens qui doivent exister, dans notre vie, entre la consécration, l'adoration et la liturgie. Il faudrait ajouter le travail, parce qu'il prolonge la liturgie ; le travail est en effet la liturgie des pauvres, liturgie souterraine, liturgie de pénitence[31], mais qui n'en est pas moins une véritable liturgie. Comprendre ces liens dans la lumière de la Résurrection du cœur de Jésus, c'est comprendre que tout notre être doit être de plus en plus consacré dès cette terre ; le mystère de la Résurrection, en effet, ne nous est pas seulement promis : nous sommes *déjà* des ressuscités dans le Christ[32], puisque la grâce est une « semence de gloire »[33]. Le mystère de la Résurrection est donc actuel pour nous, et, si nous sommes déjà des ressuscités pour le Christ, il faut que tout notre corps, avec notre sensibilité, soit de plus en plus consacré, de plus en plus donné. Il n'y a pas de limite à apporter, puisque la Résurrection concerne tout notre corps, dans son intégrité. Il ne faut donc pas dire : « La consécration doit s'arrêter là », alors que saint Paul écrit : « Que vous mangiez ou que vous buviez, et quoi que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu »[34] . Même quand nous dormons, nous devons glorifier le Seigneur. Nous devons en effet le glorifier à travers toutes nos activités : le repas peut et doit être une liturgie, parce qu'il doit être un moment où nous glorifions le Seigneur.

Que toutes nos activités, progressivement, soient consacrées à Dieu et remontent vers lui, cela ne peut se faire qu'à partir de l'adoration. Nous ne sommes vraiment consacrés à Dieu que lorsque nous adorons, et c'est dans la mesure où notre adoration est actuelle que toutes nos activités, tous nos gestes, peuvent être offerts à Dieu. Et la prière liturgique permet à la charité fraternelle de connaître un moment très grand, quand on loue et glorifie ensemble le Seigneur. De même, le travail fait en communauté permet à la charité fraternelle de développer sa force et son réalisme, en lui procurant un nouveau moyen de retourner vers le Seigneur.

Nous voyons donc comment ce mystère de la purification du Temple peut nous aider à comprendre l'unité qui doit se réaliser dans notre vie : le mystère de la consécration de tout notre être à Dieu et au Christ doit en effet nous permettre d'unifier profondément notre vie, de sorte que tout soit ordonné à Dieu pour sa gloire.

---

31. Cf. Gn 3, 17-19.
32. Cf. Ep 2, 6 ; Col 2, 12 ; 3, 1.
33. Cf. 1 P 1, 23.
34. 1 Co 10, 31.

Il faut demander à Marie de nous aider dans cette consécration, puisqu'elle est la créature qui, grâce au privilège de sa conception immaculée, a été totalement consacrée à Dieu. Il n'y a eu en elle aucun de ces premiers mouvements, de ces mouvements instinctifs. Tout en Marie a été pour la gloire de Jésus et du Père. Elle doit donc nous faire comprendre ce que nous devrons vivre pleinement un jour, et que nous devons déjà anticiper et vivre maintenant par elle, grâce à elle et en elle, puisqu'elle nous est donnée : « Voici ta mère »[35].

Cana et la purification du Temple : amour et adoration

Revenons au parallélisme de ces deux gestes si différents du Christ : celui de Cana et celui de la purification du Temple. Pour pénétrer dans le mystère de Cana et dans celui de la purification du Temple, il faut bien voir les liens qui existent entre ces deux moments. Cana, c'est le mystère de la miséricorde temporelle, qui est toujours signe d'une miséricorde spirituelle. C'est une miséricorde temporelle de surabondance, parce que déjà du bon vin avait été servi ; venir à manquer de vin n'était donc pas, d'une certaine manière, une grande misère. Un tel manque ne peut être considéré comme une misère qu'en fonction des conditions dans lesquelles il s'est produit : manquer de vin dans un repas de noces, c'est un manque réel, alors que manquer de vin le mercredi des Cendres, ce n'en est pas un... Pour un tel repas, il faut en effet que tout soit parfait et que tout soit donné avec plénitude. Le geste de Jésus est donc une miséricorde exercée à l'égard des serviteurs, à l'égard de tous les invités, et à l'égard de Marie qui avait plaidé la cause des serviteurs.

Plus profondément, il faut comprendre que ce geste de miséricorde temporelle est en fait le signe d'une miséricorde beaucoup plus profonde : Jésus apporte un nouvel amour qui transforme l'amour humain en un amour divin, et transforme notre bonne volonté en son cœur. C'est vraiment cela, la nouvelle Alliance figurée par Cana.

Il y a quelque chose de très émouvant dans cet ordre choisi par Jésus, qui commence par Cana. Si nous avions pu donner un conseil au Saint-Esprit, nous aurions dit qu'il fallait commencer par la purification du Temple pour aller ensuite à Cana. Jésus aurait dû d'abord monter à Jérusalem et aller purifier le Temple ; et une fois le Temple purifié, il pouvait se rendre aux noces de Cana. Mais non : le

35. Jn 19, 27. Voir *Réponses aux questions*, n° 2, p. 263.

Saint-Esprit a pris l'ordre inverse ; il a d'abord voulu Cana, où Jésus retrouve les intimes, les amis, ceux qui ont été invités, alors qu'au Temple, on trouve tous ceux qui viennent pour la fête de la Pâque. Ce sont donc deux situations très différentes.

Si Jésus, sous le souffle de l'Esprit Saint, commence par Cana, n'est-ce pas pour nous faire comprendre la gratuité absolue de la nouvelle Alliance, et nous montrer qu'elle n'est pas seulement un prolongement de l'ancienne ? La nouvelle Alliance, en effet, est beaucoup plus qu'un prolongement – et nous nous trompons lorsque nous ne le voyons plus –, elle est quelque chose d'absolument gratuit qui reprend tout radicalement. C'est pour cette raison que l'Ancien Testament ne nous fera jamais pénétrer, par lui-même, dans le Nouveau Testament. Il y a aujourd'hui cette tendance, parce qu'on aime beaucoup l'Ancien Testament, de vouloir que celui-ci explique par lui-même le Nouveau Testament. Certains pensent même qu'on ne peut comprendre l'Ancien Testament qu'à condition de connaître l'hébreu... ce qui ne faciliterait pas la catéchèse ! Le fait est plutôt que la grâce chrétienne nous permet d'abord de découvrir le Christ, parce que le Christ est vivant et qu'il nous éclaire. On voit cela chez les convertis : c'est seulement ensuite qu'ils découvrent l'Ancien Testament.

Il est donc très beau de voir que ce commencement de la vie apostolique de Jésus à Cana est la reprise de tout dans l'amour, dans la gratuité et la surabondance. Il y a la qualité et aussi la quantité : cinq à sept hectolitres de vin meilleur que le précédent. D'habitude, il faut opter, tandis qu'ici, c'est merveilleux : les deux vont ensemble. C'est cela, le mystère de la nouvelle Alliance : une plénitude dans l'amour. Une fois que Jésus est là, tout est donné, et lui-même est donné en plénitude, par l'intercession de Marie.

Il ne faut pas oublier que nous sommes toujours portés par la prière de Marie. Elle ne cesse de dire pour nous : « Ils n'ont plus de vin »[36]. Dans notre oraison, si nous savons écouter en profondeur, nous entendons toujours Marie dire cela. C'est comme le fond sonore de notre oraison : « Ils n'ont plus de vin ». Par là, Marie hâte l'heure de Dieu, l'heure du Saint-Esprit ; elle hâte ce mystère d'alliance où est donnée la plénitude de l'amour. Cependant, « pas un iota de la Loi »[37] ne disparaît, et nous comprenons alors qu'après Cana, il doive y avoir la purification du Temple. En effet, si « pas un iota de la Loi » ne doit

36. Jn 2, 3.
37. Mt 5, 18.

disparaître, il faut que cet amour donné en plénitude assume divinement la grande exigence de la Loi qui est l'adoration. Le Temple est pour le mystère de l'adoration. Or plus nous aimons, plus nous sommes respectueux de celui que nous aimons. C'est d'ailleurs toujours un signe de l'authenticité de l'amour, parce que celui qui aimerait en supprimant le respect aimerait, en fait, de façon imaginative et romantique. Le véritable amour, lui, entraîne que plus nous aimons, plus nous devenons serviteurs de celui que nous aimons. C'est pourquoi la nouvelle Alliance, qui est une alliance d'amour et d'intimité avec Jésus, une alliance qui prend tout et qui renouvelle tout dans l'amour, doit impliquer la purification du Temple. Cette purification du Temple représente la purification du cœur humain, celle de l'homme en tant qu'il est temple du Saint-Esprit. La nouvelle Alliance ne supprimant rien à l'exigence de l'adoration – bien au contraire –, il faut que tout soit purifié dans l'adoration. Si nous étions vraiment du Christ, nous devrions comprendre que le premier commandement est plus urgent pour nous qu'il ne l'était pour Israël, et que le mystère de l'adoration doit prendre possession de notre vie d'une façon encore beaucoup plus forte que dans l'Ancien Testament. Il est vrai que tout est maintenant intériorisé, et qu'il n'y aura plus de sacrifices de taureaux ou de boucs[38]... heureusement du reste ! Mais le taureau et le bouc, c'est quelquefois nous-mêmes : parfois nous sommes taureaux, parfois nous sommes boucs, parfois nous sommes pigeons, et parfois nous sommes changeurs assis à leur comptoir... Il y a tout cela en nous, et il faut que tout soit offert en holocauste d'adoration. C'est pour cette raison que la purification du Temple se situe en second lieu, pour qu'elle soit comprise dans la lumière de l'amour. Jésus ne vient pas premièrement pour purifier le Temple, mais premièrement pour être source d'amour au milieu de nous et nous donner gratuitement cette source. Parce qu'il donne cet amour avec surabondance, il vient ensuite purifier le Temple, pour montrer l'exigence d'une adoration « en esprit et en vérité »[39], et la réclamer de nous.

Il y a donc cette double exigence de l'amour et de l'adoration. L'adoration doit être pour nous la grande manière de nous consacrer à Dieu, parce que c'est par elle que notre cœur se purifie. C'est par l'adoration que nous revenons à la source, que nous nous dépouillons de nous-mêmes. Il est dit dans l'Apocalypse que les vingt-quatre vieillards adorent en jetant leurs couronnes[40]. C'est un très beau texte,

38. Cf. Ps 49, 9 et 13 ; Is 1, 11. Voir aussi Jr 6, 20 ; Os 6, 6 ; 8, 13.
39. Jn 4, 24.
40. Cf. Ap 4, 10.

qui montre que l'adoration des vieillards se réalise à partir de l'adoration des quatre Vivants et donc à partir de l'adoration du cœur de Jésus (car les quatre Vivants représentent Jésus). Tout notre avoir, tout notre acquis, toute notre puissance, doivent être donnés : nous ne pouvons pas adorer Dieu en gardant notre couronne sur la tête. Il y a toujours, pour chacun d'entre nous, une petite couronne, que ce soit celle du petit ou du grand fonctionnaire, celle du grand savant ou de l'expert en cuisine... ou toute autre couronne. Chaque fois que nous avons une fonction, il y a toujours, au bout d'un certain nombre d'années, un petit diadème qui « pousse ». Au début, non ; mais peu à peu ce petit diadème se met à pousser parce que nous arrivons à avoir une certaine compétence dans notre fonction et que nous nous complaisons dans cette compétence ; elle devient alors notre diadème. Saint Jean de la Croix est terrible à l'égard de ce genre de complaisances, parce que ce sont elles qui arrêtent le plus l'ascension de l'âme vers Dieu. Il faut bien voir que c'est nous qui mettons le diadème sur notre tête, et non pas les autres ; parce que si nous attendons que les autres le fassent... nous risquons de ne jamais en avoir ! C'est pourquoi nous le mettons nous-mêmes, et il tient très bien parce que, de fait, nous avons des petites compétences. Il faut donc que, dans l'oraison, nous jetions notre couronne par l'adoration – une adoration qui se réalise à partir de l'amour et donc au sein même de l'oraison. Il y a là un double mouvement : l'adoration conduit à l'oraison, et l'adoration doit elle-même être à l'intérieur de l'oraison. Cela doit se vivre dans une très grande souplesse, parce que *l'oraison est une vie*. Il ne s'agit pas d'avoir des méthodes, mais la souplesse de la vie, c'est-à-dire d'être toujours en acte d'amour et de louange, en état d'appel, de cri, et en adoration, pour enfin disparaître en face de Dieu.

ADORATION, PRIÈRE LITURGIQUE, TRAVAIL

Jeter notre couronne en face du trône de la majesté de Dieu, dans l'adoration, c'est nous dépouiller de nous-mêmes. Et se dépouiller de soi-même, c'est accepter d'être, en face de Dieu, dans la pauvreté radicale de celui qui n'a plus rien. L'adoration implique donc une grande pauvreté, et la béatitude des pauvres commence, de fait, par l'adoration. Celui qui n'adorerait jamais ne saurait pas ce qu'est la pauvreté. Le sens premier que nous avons de la pauvreté à l'égard de Dieu comme Créateur nous fait saisir que nous ne sommes rien et que, à chaque instant, nous recevons tout de lui. Nous nous mettons alors, en face de Dieu, dans cet état de nudité absolue, comme Job a accepté

de le faire quand il a compris qu'il recevait tout de Dieu[41]. Nous ne pouvons pas adorer Dieu si nous n'acceptons pas cette pauvreté radicale. C'est d'ailleurs pour cela que nous avons de la peine à adorer vraiment : ce n'est pas facile... et pourtant c'est la seule manière d'être vrais. Nous ne sommes vrais *pratiquement* que quand nous adorons. C'est l'adoration qui nous fait être dans la vérité au niveau pratique : la vérité de la relation qui nous lie à Dieu et nous met directement en dépendance de lui. Un monde qui n'adore plus est un monde errant, qui ne sait plus où il va, alors qu'il va vraiment à sa perte. C'est l'orgueil qui nous empêche d'adorer, parce que l'orgueilleux ne jette jamais sa couronne au pied du trône de Dieu. L'adoration vient précisément nous empêcher d'être orgueilleux. C'est pourquoi, dès que nous constatons en nous-mêmes un peu d'orgueil, il faut tout de suite adorer. Si nous sommes un peu lucides, nous constatons toujours qu'il y a ce fond d'orgueil en nous ; inutile de chercher longtemps quel est notre péché dominant : l'orgueil est toujours là présent. Nous n'avons donc aucune originalité dans nos fautes, parce que l'orgueil est une bêtise traditionnelle qui se répète... C'est cela qui est le plus étonnant : nous savons très bien où est notre fragilité, mais cela se répète indéfiniment.

Si l'orgueil nous empêche d'adorer, c'est, inversement, par l'adoration que nous arrivons progressivement à devenir humbles, à supprimer l'orgueil qui est en nous. L'adoration est la seule voie qui conduise véritablement à l'humilité, parce qu'il est plus facile d'être humble à l'égard de Dieu qu'à l'égard du prochain. A l'égard de Dieu, c'est relativement simple, alors que vis-à-vis du prochain, ce n'est pas facile du tout. Or il faut toujours commencer par ce qui est le plus simple pour ensuite progresser ; il faut donc commencer par s'humilier en face de Dieu dans la pauvreté et l'adoration.

L'adoration demande à se prolonger dans la prière liturgique : celle-ci, pour être vraie, doit en effet toujours être vécue dans l'adoration. Lorsque la prière liturgique n'implique plus l'adoration, elle risque d'être très extérieure : on peut dormir spirituellement en chantant les psaumes, c'est-à-dire les réciter parce qu'à côté de soi il y a quelqu'un qui fait la même chose ; mais alors, on ne sait plus du tout pourquoi on les récite. C'est la fameuse anecdote que l'on raconte à propos de chanoines qui récitaient l'office : tout à coup éclate un orage ; alors le vétéran arrête le chant et dit : « Arrêtons-nous, prions »... C'est quelque chose qui peut arriver si, pendant la récita-

41. Voir Jb 42, 1-6.

tion des psaumes, on n'est plus en présence de Dieu, dans une attitude d'adoration ; tandis que si on adore on est toujours en présence de Dieu. N'oublions donc jamais que la prière liturgique ne purifie pas notre cœur si elle n'est pas portée par une adoration qui est à la fois au cœur et à la source de cette prière liturgique. C'est toujours par l'adoration que le sens de la prière liturgique est renouvelé, parce que dès que nous adorons Dieu, nous voulons le louer et le remercier. C'est cela, la source qui permet à la prière liturgique d'être un exercice de charité fraternelle : prier ensemble, si la prière est profonde, unit, de même qu'adorer dans le silence, les uns à côté des autres, est une merveilleuse source d'unité en face de Dieu.

De la même façon – et c'est particulièrement important pour le monde d'aujourd'hui –, il faut que nous travaillions avec un souci de vérité et de charité fraternelle profondes, afin de glorifier le Père par notre travail. Le travail de Nazareth est toujours un travail obscur, caché, mais il est encore une prière liturgique s'il y a l'adoration. C'est elle qui lui permet de devenir une prière liturgique tout entière offerte à Dieu, et vécue dans la charité fraternelle. Le travail obscur glorifie le Père parce qu'il est uniquement pour Dieu, pour la gloire de Dieu, et non pas pour notre propre gloire.

Ces trois aspects – adoration, prière liturgique, travail – font donc partie du mystère de la purification du Temple. Dans l'adoration, nous adorons pour toute l'humanité et pour tout l'univers. Dès que nous adorons et que notre adoration est vraie, dès que nous reconnaissons que nous sommes en dépendance totale à l'égard de Dieu, nous sommes alors, de fait, au centre de tout l'univers. Nous adorons toujours en tant que nous sommes une partie de l'univers, et c'est pour cela que notre corps n'est pas étranger à l'adoration. Celle-ci implique en effet une attitude de prostration par laquelle notre corps reconnaît sa dépendance absolue à l'égard de Dieu. Cela doit nous aider : notre corps doit en quelque sorte relayer notre âme pour permettre à notre adoration d'être plus vraie et plus profonde, au cœur de l'univers et de toute l'humanité.

Il ne faut donc jamais adorer pour soi tout seul, mais il faut le faire pour toute l'humanité d'aujourd'hui, pour la remettre en dépendance de Dieu. C'est à cause de cette dimension « cosmique » que l'adoration se fait dans les « hauts lieux » et dans le Temple de Jérusalem[42]. Ces deux aspects sont significatifs : l'adoration se fait dans les hauts lieux pour bien montrer que tout l'univers doit être offert, et dans le

42. Cf. Jn 4, 20-21.

Temple de Jérusalem pour montrer que tout le travail de l'homme doit aussi être offert. Il y a donc un lien très étroit entre l'adoration et le travail, puisque, dans l'adoration, nous reconnaissons que notre travail est uniquement pour Dieu et que nous le « brûlons ». C'est un holocauste intérieur dans lequel tout est brûlé pour Dieu, de sorte qu'il n'y ait plus que la présence de Dieu. Nous sommes alors en lui, remis entre ses mains, entièrement relatifs à lui, comme pris en charge par lui. Dieu ne peut, de fait, nous prendre en charge, nous prendre « dans ses mains », que si nous l'adorons, parce qu'alors nous reconnaissons que tout vient de lui, et nous nous remettons entre ses mains. C'est pour cette raison que seul celui qui adore peut être docile au Saint-Esprit : c'est cela, une adoration *en esprit et en vérité,* une adoration d'amour. L'Esprit Saint ne peut nous mouvoir que si nous adorons, parce qu'à ce moment-là nous supprimons tout ce qui, en nous, risque d'être une résistance à son égard. D'où peuvent provenir ces résistances ? De nos petites opinions, de nos jugements, de notre manie de systématiser, de nos méthodes, de notre vieille « carcasse »... autant de choses qui sont toujours des obstacles à l'action de l'Esprit Saint parce qu'elles viennent de nous et sont « de l'acquis », alors que l'Esprit Saint est le Père des pauvres. Si nous ne sommes pauvres que grâce à l'adoration, nous comprenons alors que celle-ci soit un appel merveilleux à l'Esprit Saint, un appel par lequel nous nous offrons à Dieu qui nous prend, un appel permettant au feu du ciel de s'emparer de la victime et de la brûler[43].

L'adoration se fait donc au nom de toute la communauté humaine et au nom de tout l'univers. C'est en tant que nous sommes rois de l'univers, en tant que nous avons cette capacité d'offrir notre volonté à Dieu, que nous adorons (en jetant nos couronnes), et c'est pour cela que l'adoration est si proche de la contemplation, de l'oraison. Il est impossible de séparer ce que Dieu a si profondément uni : l'adoration et l'oraison ou la contemplation. D'un côté comme de l'autre, c'est l'œuvre de l'amour. C'est l'Esprit Saint en nous, c'est Jésus qui transforme notre cœur. Cet amour qui nous est donné gratuitement vient transformer ce que nous sommes comme créatures de Dieu. C'est pour cela que l'œuvre première de l'amour, l'œuvre première de l'Esprit Saint en nous, est de nous apprendre à nous offrir à Dieu et à nous remettre entre les mains du Père, *in manus tuas*[44].

Cette adoration *en esprit et en vérité* doit maintenir en nous une attitude d'abandon et de confiance. C'est important aujourd'hui, sur-

43. Cf. 1 R 18, 38.
44. Lc 23, 46 ; Ps 31, 6.

tout si nous avons des tempéraments un peu angoissés, ce qui est un peu la maladie commune : nous sommes tous plus ou moins angoissés, et à certains moments nous le sentons plus particulièrement.

Seul l'abandon divin peut permettre de retrouver la paix intérieure. Mais nous ne pouvons pas être abandonnés à Dieu sans l'adoration. Autrement, nous confondons l'abandon psychologique et l'abandon divin. Or il faut bien comprendre que l'abandon psychologique n'est pas une vertu, alors que l'abandon divin, lui, est vraiment le fruit de l'amour de Dieu en nous. L'abandon psychologique revient à manquer de vertèbres : on prend la forme de la cuillère qui nous ramasse... ce qui n'est pas une qualité. Il se peut que, quand nous étions jeunes, on nous ait cassé les vertèbres, et que nous restions figés dans cette situation ; mais si nous savons qu'il y a en nous cette faiblesse psychologique, il faut demander au Saint-Esprit de nous transformer du dedans, et il le fera.

Il y a aussi ceux qui ont trop de vertèbres et qui sont déterminés depuis le berceau, jusqu'à la fin de leur vie. Ceux-là ont des vertèbres, mais d'une dureté extraordinaire ; il leur faut donc demander au Saint-Esprit de les assouplir. Ces deux extrêmes restent au niveau psychologique, alors que l'abandon divin, étant le fruit de l'amour et de l'adoration, est tout à fait autre chose. Il est au-delà de notre tempérament, même s'il prend des notes particulières chez celui qui manque de vertèbres et chez celui qui en a trop. L'abandon divin dépasse ces différences, en assouplissant ou en fortifiant, *suaviter et fortiter*[45]. L'abandon divin est donc quelque chose d'essentiel, c'est la « nappe » profonde de notre vie. Il faut tout le temps y revenir, par l'adoration. Cela nous permet de travailler comme Dieu le veut, alors que, de toute évidence, le démon voudrait que nous travaillions d'une façon fébrile, en dehors de l'amour.

Nous travaillons souvent d'une façon trop humaine, pour notre gloire ou tout simplement parce que nous avons peur (comme nous l'avons déjà noté), et cela n'est pas divin. Il faut arriver à travailler dans ce climat d'abandon divin. Cela ne veut pas dire qu'on travaille avec nonchalance ; au contraire, on travaille avec une très grande ténacité, parce que c'est Dieu qui nous le demande. Nous faisons alors notre travail le mieux possible pour être des serviteurs fidèles, dans un climat d'adoration, si bien que notre travail ne peut pas s'opposer au mystère de l'oraison. Lorsque nous travaillons par obéissance, nous sommes unis à la Croix du Christ, et le Saint-Esprit nous éclaire et

45. Cf. Sg 8, 1 (selon la Vulgate) : « La Sagesse atteint d'une extrémité à l'autre avec force (*fortiter*) et dispose toutes choses avec douceur (*suaviter*) ».

nous aide intérieurement. Au contraire, le travail qui est fait avec fébrilité, ou pour manifester nos compétences, nous empêche de demeurer dans l'abandon et par là il s'oppose à la contemplation et à l'oraison. Mais un travail fait vraiment dans l'obéissance, avec le désir de glorifier le Père et d'accomplir pleinement sa volonté, ne s'oppose pas à l'abandon ni au mystère de l'oraison, parce qu'il est fait pour Dieu. Cela n'empêche pas qu'il doive être efficace, surtout s'il y a un « coup dur » qui exige une « mobilisation générale » ; on n'a alors qu'à obéir, sans s'inquiéter ; mais l'important est que, dès que cela est terminé, on revienne au rythme profond de l'adoration et de l'oraison.

IV

L'ENTRETIEN AVEC NICODÈME (1)

Après la purification du Temple, saint Jean souligne que *durant le séjour qu'il fit à Jérusalem pour la fête de la Pâque, beaucoup crurent en son nom, à la vue des signes qu'il accomplissait. Mais Jésus ne se fiait pas à eux, parce qu'il les connaissait tous et qu'il n'avait pas besoin d'être renseigné sur personne : lui savait ce qu'il y a dans le cœur de l'homme*[1].

Cette réflexion de saint Jean est importante ; c'est celle du théologien. On trouve souvent, dans son Evangile, la réflexion du théologien qui nous exprime les tristesses du cœur de Jésus. Jean nous montre ici une nouvelle blessure du cœur de Jésus, qui fait suite à celle que nous a dévoilée la colère de l'Agneau. Le cœur du Christ est d'abord blessé si nous n'avons pas pour le Père suffisamment de respect et de piété filiale, si nous n'avons pas le sens profond du mystère de la consécration ; ensuite nous est montrée la blessure spéciale de Jésus en tant qu'il est venu comme témoin du Père pour nous révéler la vérité. Dans une vie apostolique, l'une des plus grandes souffrances est de sentir que ce que nous vivons profondément, au plus intime de notre cœur et de notre intelligence (parce que c'est l'Esprit Saint qui nous l'a fait comprendre), nous ne pouvons pas le communiquer aux autres parce qu'il y a un manque de confiance. Jésus se trouve devant ce manque de confiance, malgré les signes qu'il accomplit et qui auraient dû donner confiance. Il ne se fie pas aux Juifs parce que, comme le dit saint Jean, *il les connaissait tous* ; or on ne peut communiquer la vérité que s'il y a une confiance mutuelle. C'est ce que Socrate disait déjà en tant que philosophe : « Je ne peux te parler que si tu es mon ami. Si tu n'es pas mon ami, je ne peux pas te parler ». Ce qui est déjà vrai de la vérité philosophique l'est incomparablement plus au niveau surnaturel

1. Jn 2, 23-25.

parce que, pour que la communication de la vérité, de la lumière, puisse se faire, il faut une confiance absolue dans le Christ.

Sentir ce manque de confiance est donc une grande souffrance pour le cœur de Jésus. Il faut souvent se rappeler cela et nous demander, dans un examen de conscience, si notre cœur est suffisamment confiant à l'égard de Jésus, s'il peut avoir en nous une confiance absolue. Nous sommes capables de toutes les faiblesses et de tous les manques d'amour ; mais avons-nous ce désir ardent que Jésus puisse avoir en nous une confiance totale ? Il nous le demande pour que nous puissions faire œuvre commune avec lui. Cela fait partie du mystère de l'espérance : il s'agit de faire œuvre commune avec lui, de telle manière que l'œuvre du Christ soit notre œuvre, et que notre œuvre devienne l'œuvre du Christ ; qu'il n'y ait plus deux œuvres différentes. S'il en est ainsi, Jésus peut alors se confier totalement à nous.

Nous abordons maintenant l'entretien de Jésus avec Nicodème. C'est la plus grande leçon de théologie qui ait jamais été donnée. Si nous sommes attentifs à l'ordre de sagesse que saint Jean nous donne, nous pouvons voir ici le troisième moment du « cycle de l'Agneau ». Cana, la purification du Temple, Nicodème : voilà ce qu'on peut appeler le « cycle de l'Agneau », qui est le mystère de la miséricorde à l'égard des plus proches. Il y a un ordre dans la charité[2], et nous le voyons ici d'une manière très nette. Jésus se rend d'abord à Cana : ce sont les intimes, les amis de Galilée ; puis il va à Jérusalem, et à Jérusalem, ce qu'il y a de plus précieux, c'est le Temple, le lieu de rencontre de Dieu et des hommes, le lieu de l'adoration et de la prière ; en troisième lieu, Jésus se trouve face à l'intelligence d'Israël représentée par Nicodème. Car Jésus veut convertir l'intelligence d'Israël, la convertir, la conduire à la vérité, et ce n'est pas facile.

Une leçon de théologie

Nous allons donc essayer de comprendre cette leçon de théologie. Quand Jésus fait une leçon de théologie, c'est très simple et c'est pour tout le monde. Il ne faut pas dire que c'est réservé aux théologiens, même si, de fait, les théologiens aiment se mettre à l'école de Jésus et écouter cette leçon parce qu'ils ont compris que la théologie n'a pas d'autre sens que d'écouter cette leçon du Christ. Toute la théologie de saint Thomas, et toute celle de l'Eglise (de tous ceux qui, dans l'Eglise, sont des « chercheurs »), est faite pour que nous comprenions pleine-

2. Voir Saint Thomas, *Somme théol.*, II-II, q. 26.

ment l'enseignement que Jésus nous donne ici. On peut donc dire que cet enseignement est d'abord pour les théologiens ; mais les théologiens, c'est un peu tout le peuple de Dieu, tous ceux qui cherchent à approfondir le contenu de la Révélation. En fait, nous verrons que cet enseignement est d'une simplicité merveilleuse et d'une profondeur unique : toute la catéchèse de Jésus est contenue dans une page. Il faudrait donc que ce soit toujours dans cette lumière, en revenant à ce passage, que nous apprenions à discerner si notre théologie est vraie.

Faisons donc d'abord une première lecture de ce texte, pour ensuite essayer de pénétrer plus avant dans le mystère.

Il y avait parmi les Pharisiens un homme qui s'appelait Nicodème, un des notables juifs[3]. Nicodème n'est pas n'importe qui ; c'est un notable, un homme qui a une grosse influence. On ne dit pas son âge, mais il est sûrement beaucoup plus âgé que Jésus. A cette époque-là, les Juifs étaient très attentifs à l'âge, et ne pouvaient faire partie du Sanhédrin et du cercle des notables que ceux qui avaient une certaine dignité. *Il vint de nuit trouver Jésus.* Jean souligne ici que, pendant la journée, le Christ ne pouvait pas parler librement parce que la foule était trop proche de lui. Nicodème veut avoir du temps devant lui et il veut aussi ne pas se compromettre ; quand un homme fait partie des notables, il a une prudence particulière. Nicodème doit donc faire attention : de sa part, aller vers Jésus ne va pas de soi, parce que le Sanhédrin ne sait pas qui est Jésus. Jésus n'a aucune autorité, il n'a aucun « grade » officiel, il n'est pas docteur de la Loi et n'est pas passé par les écoles rabbiniques. Est-il quelqu'un qui a une illumination particulière et qui désire réaliser quelque chose de personnel, former une secte religieuse, ou est-ce vraiment un envoyé de Dieu ? Il faut comprendre les sentiments qui animaient Nicodème quand il est venu trouver Jésus. Il a à la fois un désir de vérité – savoir qui est Jésus – et le souci de discerner si on peut se confier à lui. C'est pour cela que Jean soulignait plus haut que *Jésus ne se fiait pas à eux* : c'est parce qu'il y a en fait, au milieu de cette foule de Jérusalem, quelqu'un qui désire savoir.

Il vint de nuit trouver Jésus. Les Apôtres sont sûrement là, mais ils ne gênent pas beaucoup Nicodème : ce ne sont pas des théologiens mais des Galiléens, des gens sans grande instruction. Nicodème se met donc à saluer Jésus : *Rabbi, nous le savons, tu es un maître qui vient de la part de Dieu : personne ne peut accomplir les signes que tu accomplis si Dieu n'est avec lui.* Cette salutation orientale est très

3. Jn 3, 1.

belle, et elle est importante parce que Nicodème donne tout de suite à Jésus le titre de « Rabbi » : *Maître, nous le savons, tu viens de la part de Dieu.* C'est beau, de la part de cet homme (qui est lui-même reconnu officiellement comme un « docteur »), de reconnaître en Jésus, beaucoup plus jeune que lui, cette dignité de maître, et de comprendre, en même temps, que Jésus a une mission : *Personne ne peut accomplir les signes que tu accomplis si Dieu n'est avec lui.* Jean souligne : ces *signes* montrent que Jésus est vraiment mandaté par Dieu, car il ne pourrait pas les accomplir s'il n'y avait pas une présence spéciale de Dieu : *si Dieu n'est avec lui.*

Jésus lui répondit : *Amen, amen, je te le dis...* N'oublions jamais ces « Amen, amen », ces expressions que Jésus utilisait et que saint Jean aime. Aucun prophète n'a parlé comme cela. Les prophètes, en effet, soulignaient souvent leur enseignement en le faisant suivre de l'expression : « Parole du Seigneur » ; tandis que Jésus, lui, affirme avec autorité : « Amen, amen ». C'est donc vraiment « l'Amen » qui parle. L'Apocalypse[4] nous dit en effet que Jésus est l'Amen du Père, celui qui achève, qui accomplit et qui donne la vérité plénière. *Amen, amen, je te le dis, à moins de naître d'en haut, nul ne peut voir le royaume de Dieu.* A la salutation de Nicodème Jésus ne répond pas par une salutation. On pourrait même dire que ce n'est pas très poli : quand quelqu'un nous salue, nous répondons normalement par une salutation ; et quand quelqu'un nous salue avec vénération, nous devons répondre d'une manière semblable. Jésus, lui, va directement au but. Ce n'est pas du tout pour briser des convenances de politesse – Jésus n'est jamais impoli. Mais il n'a pas le temps de s'arrêter à cela : il va directement au but. Voilà comment Jésus « s'adapte » ! C'est important pour nous, parce que beaucoup aujourd'hui parlent d'« adaptation », et cela risque parfois de nous encombrer. Un souci trop grand d'adaptation risque en effet de faire oublier l'intention profonde de la recherche de la vérité. Ce qui est très frappant ici, c'est le désir qui brûle le cœur du Christ : conduire Nicodème à la vérité. Jésus sait que Nicodème a une bonne volonté, puisque c'est lui qui a fait le premier pas pour venir le rencontrer ; c'est pourquoi il faut tout de suite le conduire à l'essentiel. Jésus sait aussi que Nicodème a une grande intelligence et qu'il est avide de vérité ; c'est pour cela qu'il le met

4. Ap 3, 14 : « A l'Ange de l'Eglise de Laodicée, écris : Ainsi parle l'Amen, le Témoin fidèle et vrai, le Principe de la création de Dieu ». Cf. 2 Co 1, 19-20 : « Car le Fils de Dieu, le Christ Jésus, que nous avons prêché parmi vous, Silvain, Timothée et moi, n'a pas été oui et non, il n'y a eu que oui en lui. Toutes les promesses de Dieu ont en effet leur oui en lui ; aussi bien est-ce par lui que nous disons notre « Amen » à Dieu pour sa gloire ».

immédiatement face à ce qu'il oublie. C'est du reste assez extraordinaire, de voir que ce docteur en Israël oublie l'essentiel ! Cela arrive de temps en temps ; quand les théologiens deviennent trop soucieux des conclusions, ils en oublient l'essentiel, c'est-à-dire le mystère de la foi, et la lumière de Dieu. Les théologiens sont tellement habitués à faire manœuvrer leur intelligence, ils s'appuient tellement sur des méthodes, qu'ils en arrivent à ne plus regarder que le fruit de leurs méthodes...

Jésus met donc tout de suite Nicodème en face de ce qu'il y a de premier et qu'il oublie. Etant de la race d'Abraham, Nicodème est persuadé qu'il est bien né ; Jésus lui rappelle, parce qu'il l'a oublié, que l'essentiel n'est pas d'être de la race d'Abraham, que l'essentiel est la foi. Israël, aux yeux de Dieu, c'est ceux qui gardent la *foi* d'Abraham, et non pas ceux qui sont de sa *race*. Etre de la race d'Abraham selon la chair et le sang est, en fait, très secondaire. Nous, nous matérialisons toujours, nous temporalisons, et nous ramenons les choses à ce qui en est visible ; ici, ce qui est visible, c'est d'être de la race d'Abraham selon la chair et le sang, alors que l'invisible, c'est la foi d'Abraham (l'Ecriture ne cesse de nous le rappeler). Mais Nicodème, parce qu'il fait partie du Sanhédrin, se considère comme bien né à la fois selon la chair et le sang et selon l'intelligence. Il connaît parfaitement l'Ecriture et il a sûrement passé tous les examens très difficiles qu'on exigeait alors et qui, de fait, existent encore aujourd'hui. Ces examens supposent une connaissance de l'Ecriture qui va jusqu'à une sorte de connaturalité avec elle. Nicodème est donc certainement fier de cet acquis... mais il oublie l'essentiel. *Amen, amen, je te le dis, à moins de naître d'en haut, nul* [même les descendants d'Abraham selon la chair et le sang] *ne peut voir le royaume de Dieu.* La seule chose qui compte est la naissance d'en haut, le reste est secondaire. Et cette naissance d'en haut, c'est la justification par la foi ; Abraham a été justifié par la foi[5]. *Nul ne peut voir le royaume de Dieu* : Nicodème reçoit cette parole de Jésus comme une vérité à laquelle il n'avait absolument pas pensé. Il n'avait pas du tout prévu que la première parole du Christ serait dirigée d'une façon aussi nette sur ce qu'il oubliait...

Nous devons, de la même façon, nous mettre en face de Jésus et lui demander de nous rappeler ce que nous oublions, parce que chacun d'entre nous oublie toujours quelque chose. L'homme est un être qui oublie parce qu'il se laisse prendre par son conditionnement, par ce qu'on pourrait appeler, à la suite de Péguy, « descendre le fleuve » : on

5. « Abraham crut à Dieu, et cela lui fut compté comme justice » (Gn 15, 6 ; Rm 4, 3 ; Ga 3, 6 ; Jc 2, 23).

fait « comme tout le monde » en oubliant l'essentiel, c'est-à-dire le retour à la source. Ce retour à la source est caché et invisible : *Nul ne peut voir le royaume de Dieu.*

Un intellectuel ayant toujours beaucoup de peine à avouer qu'il a oublié quelque chose, Nicodème a beaucoup de peine à avouer que Jésus lui donne l'essentiel. C'est pour cela que, pris sur le vif, il va ironiser un peu. De fait, il ne s'attendait pas à cette parole, et il ne la comprend pas ; et plutôt que de l'avouer, il ironise : *Comment un homme peut-il naître une fois qu'il est vieux ?* Autrement dit : « Tu dis des choses qui ne sont pas possibles. Parlons en hommes intelligents, et ne disons pas des choses impossibles ! ». Ce *quomodo*, ce « comment » de Nicodème n'est pas du tout celui de Marie[6], il est très différent : *Comment un homme peut-il naître une fois qu'il est vieux ? Peut-il une seconde fois entrer dans le sein de sa mère et naître ?* Il faudrait entendre l'intonation avec laquelle Nicodème dit cela à Jésus. Il est complètement dérouté, et il ne l'avoue pas. Mais Jésus continue : *« Amen, amen, je te le dis, s'il ne naît d'eau et d'Esprit... »* Jésus reprend donc la première affirmation, ce qui arrive très souvent dans l'Evangile de saint Jean quand Jésus est en face d'une opposition ; et comme Jésus, plein de miséricorde, voit que Nicodème ne comprend rien, il marque sans doute ici un temps de silence…

Il y a dans les dialogues des silences qui sont très expressifs et qui permettent de bien peser ce qui est dit. Jésus va montrer à Nicodème que son erreur provient d'une grosse confusion. *Ce qui est né de la chair est chair, ce qui est né de l'Esprit est esprit.* Nicodème confond ce qui vient de la chair et ce qui vient de l'esprit ; il confond ce qu'est « être bien né » du point de vue humain et ce qu'est la naissance d'en haut. *Ne t'étonne pas si je t'ai dit qu'il vous faut naître d'en haut.* Nous voyons ici la grande miséricorde de Jésus, qui s'adapte à l'angoisse que connaît Nicodème face à quelque chose qu'il ne comprend pas. Jésus commence donc par faire une distinction, ce qui est le propre du théologien face à ceux qui font des confusions. Car confondre, c'est comme dresser un mur devant notre esprit et notre cœur, de sorte que nous ne pouvons plus avancer. Le démon est le prince de la confusion, il ne faut jamais l'oublier, et l'Esprit Saint, qui parle à travers Jésus, supprime ces confusions : *Ce qui est né de la chair est chair, ce qui est né de l'Esprit est esprit.*

Après avoir montré la distinction qu'il faut faire, Jésus donne une étonnante comparaison, une analogie d'autant plus frappante qu'elle s'adresse à Nicodème : *Ne t'étonne pas si je t'ai dit qu'il vous faut*

6. Lc 1, 34.

naître d'en haut. Le vent souffle où il veut, tu entends sa voix, mais tu ne sais ni d'où il vient, ni où il va. Ainsi en est-il de quiconque est né de l'Esprit. Nicodème, en bon rabbin, est habitué aux raisonnements, et celui qui raisonne sait d'où il vient et où il va. Il est donc sûr de lui, parce qu'il connaît sa méthode et s'appuie sur elle. Jésus veut désarmer (et c'est difficile !) cet homme qui a ses certitudes de théologien ; il veut le désarmer en lui faisant comprendre qu'il doit se mettre dans une situation toute nouvelle, sinon il ne pourra pas progresser. Il faut qu'il accepte d'être dans la situation de celui qui, naissant de l'Esprit, ne sait pas d'où vient la voix du vent, de l'Esprit (en grec comme en hébreu, le même mot désigne à la fois le vent et l'esprit) : *Le vent souffle où il veut, tu entends sa voix, mais tu ne sais ni d'où il vient ni où il va.* Il faut penser ici au désert, avec ses ciels magnifiques : quand apparaît un petit nuage, il sert de signe pour discerner d'où vient le vent ; mais quand il n'y en a pas, on est perdu dans cette immensité du désert : *Et tu entends la voix du vent...* On entend la voix du vent, mais on ne sait pas d'où il vient ni où il va. Quelle différence avec le raisonnement, où l'on sait exactement ce qui a été posé et ce qui est conclu, et où la démarche de l'intelligence est parfaitement connue ! Il faut accepter de naître de nouveau, d'être dans l'état de pauvreté radicale de celui qui vient de naître, celui qui naît d'en haut et qui n'a qu'une seule possibilité : écouter la voix, sans savoir d'où cela vient ni où cela va ; uniquement écouter la voix, telle est la situation de celui qui naît de l'Esprit. Et rentrer dans le sein maternel n'est pas facile pour quelqu'un comme Nicodème qui est très sûr de lui et qui connaît parfaitement l'Ecriture – mais qui la connaît à sa manière. Il ne la connaît peut-être pas comme le veut l'Esprit Saint (il y a en effet différentes manières de lire l'Ecriture).

Jésus demande ici à Nicodème une conversion totale : se désarmer et accepter de repartir en n'ayant plus rien. Ce n'est pas facile, d'avancer ainsi ; et pourtant il faut le faire, en étant complètement dépouillé de toute possession, de tout avoir. D'habitude nous réglons notre boussole selon notre avoir, selon nos expériences, selon quantité de choses que nous avons apprises ; l'homme prudent a accumulé des expériences de sorte qu'il sait à peu près s'en tirer. La première chose que Jésus demande, si nous voulons vraiment l'écouter, c'est ce dépouillement radical de tout. Nous ne pouvons pas atteindre Jésus grâce à l'acquis que nous avons ; notre avoir, si grand soit-il, ne nous permet pas d'être en sa présence. Tout notre avoir (la lecture des auteurs les plus spirituels qui soient, notre théologie, notre connaissance de l'Ecriture) est très important, et Jésus nous le demande. Mais si nous voulons être en sa présence, il faut que tout cela (si intelligent que ce soit) dispa-

raisse, il faut que nous acceptions de naître de nouveau, *actuellement*. C'est une naissance éternelle, et donc *actuelle*. Naître de nouveau pour entrer dans le royaume de Dieu, c'est l'oraison, c'est la contemplation, c'est être en présence de Jésus dans un dépouillement total.

Le fait que cette exigence soit présentée à Nicodème a quelque chose de très fort ; si cette exigence était présentée à la Samaritaine, nous comprendrions que celle-ci ait à se dépouiller de pas mal de choses... après ses cinq maris. Mais quand il s'agit d'un acquis spirituel, d'un acquis à l'égard des Ecritures, c'est plus difficile à comprendre, et nous aurions dit à Nicodème : « C'est très bien, tu médites parfaitement ». Jésus aurait pu dire cela à Nicodème : « Tu sais méditer, tu connais parfaitement l'Ecriture ; et grâce à ta méditation, grâce à la connaissance que tu as de l'Ecriture, tu vas entrer tout de suite dans le royaume ». Mais Jésus ne dit pas cela. Toute la méditation que Nicodème a accumulée sur l'Ecriture, tout cela, il faut qu'il accepte de s'en dépouiller complètement, pour un renouveau complet de son intelligence et de son cœur ; autrement, il ne pourra pas entrer dans le royaume de Dieu. C'est affirmé avec force : *Nul ne peut entrer dans le royaume de Dieu s'il ne naît de l'eau et de l'Esprit.* C'est très dépouillant.

Si l'Esprit Saint est le Père des pauvres, Jésus, lui, est le Maître de la pauvreté, il est celui qui exige, surtout des intellectuels, un dépouillement radical. Or nous sommes tous aujourd'hui, plus ou moins, des intellectuels, parce que nous appartenons à une culture extrêmement riche, dont nous sommes très fiers. Nous avons donc à nous dépouiller complètement pour entrer dans le royaume de Dieu. Et quelle est la situation de celui qui naît de l'Esprit ? *Le vent souffle où il veut.* Ce n'est pas à cause de nos mérites, de notre intelligence, ou de toute sorte d'autres choses, que l'Esprit nous saisit : *Le vent souffle où il veut, tu entends sa voix, mais tu ne sais ni d'où il vient ni où il va. Ainsi en est-il de quiconque est né de l'Esprit.*

NICODÈME DÉSARMÉ

Nicodème, à partir de là, est désarmé : *Comment cela peut-il se faire ?* Voilà le vrai *quomodo*, voilà la véritable interrogation. En effet, dans la première (v. 4), Nicodème dominait encore la situation ; il jugeait la parole de Jésus, trouvant que ce n'était pas très intelligent et que Jésus aurait dû tenir compte de toutes les connaissances de son interlocuteur pour lui permettre, à partir de là, d'aller un peu plus loin. Mais ici, Nicodème est désarmé : *Comment cela peut-il se faire ?*

C'est une véritable humiliation, pour un homme habitué à enseigner, d'avoir à demander la voie. Nicodème reconnaît donc que Jésus peut lui apprendre quelque chose, il accepte d'être remis dans la pauvreté et de devenir mendiant à son égard. Mais dès que nous nous humilions un peu en face de lui, Jésus va encore plus loin et nous corrige : *Jésus lui répondit : « Tu es maître en Israël et tu ignores ces choses ? »* Cette parole est dure à recevoir, mais elle est le signe de l'amour extraordinaire du Christ pour les théologiens. De fait, Jésus les aime beaucoup ; il voudrait qu'ils soient tous des saints et qu'ils ne se gonflent, ne se vantent pas de leur intelligence, parce que la sainteté n'est pas là. Il s'agit au contraire d'entrer par la porte étroite : *Tu es maître en Israël et tu ignores ces choses ?* c'est-à-dire : « Tu ignores cette chose élémentaire que tu devrais tout de suite comprendre et qui est le mystère de la foi ; tu devrais tout de suite entrer dans ce mystère de la foi ».

Amen, amen, je te le dis, nous parlons de ce que nous savons, nous attestons ce que nous avons vu. Mais vous ne recevez pas notre témoignage. Nicodème, ici, représente sa caste ; même s'il n'est pas explicitement venu au nom de tous les maîtres en Israël, il fait tout de même partie de ce monde. Et parce qu'il revêt cette responsabilité de représenter les autres théologiens, Jésus lui fait comprendre ce qui le blesse dans l'attitude de tous ces maîtres en Israël : ils n'écoutent pas celui qui a la vérité, qui est venu « rendre témoignage à la Vérité »[7]. Jésus parle avec autorité. *Nous parlons de ce que nous savons, nous attestons ce que nous avons vu, mais vous ne recevez pas notre témoignage.* Il parle en effet toujours au nom des trois personnes divines, au nom de la Très Sainte Trinité. C'est là un des très grands aspects de l'Evangile de saint Jean : nous faire comprendre que tous les discours du Christ, toutes ses paroles, nous révèlent quelque chose de la Très Sainte Trinité. Jésus ne peut pas parler en dehors de cette vision trinitaire, et la vraie théologie parle toujours dans la vision de la Très Sainte Trinité, parce que la vérité théologique consiste à s'élever jusqu'à ce mystère.

Nous parlons de ce que nous savons et nous attestons ce que nous avons vu, mais vous ne recevez pas notre témoignage. Si vous ne croyez pas quand je vous dis les choses de la terre, quand je vous dirai les choses du ciel, comment croirez-vous ? On touche ici la tristesse du cœur de Jésus. Ceux qui devraient être les premiers et les plus avides de vérité – parce qu'ils ont reçu déjà beaucoup de grâces, Dieu leur ayant permis de mettre leur intelligence au service de la foi –, ceux qui devraient donc désirer aller le plus loin possible dans l'ordre de la

7. Jn 18, 37.

vérité, ce sont ceux-là qui ont peur de la vérité. Cela nous arrive parfois : quand nous sommes trop sûrs de nos opinions, nous avons peur de la vérité, parce que nous avons peur qu'elle démolisse nos opinions et, du même coup, nous avons peur d'être réduits à ne plus rien avoir et à tout recommencer. Nos opinions sont le fruit de notre labeur, elles sont comme nos enfants, et nous les aimons beaucoup (nos enfants sont toujours très beaux, parce que ce sont les nôtres) ! Nous avons tous notre petite théologie, mais il faut qu'elle soit constamment mise face à l'unique Vérité, Jésus. Nous avons tous nos petites opinions, mais nous n'avons pas à les prêcher, si belles soient-elles ; nous n'avons pas à prêcher nos trouvailles, si magnifiques soient-elles, même si ce sont des choses que personne n'a encore jamais découvertes. Nous devons prêcher uniquement le Christ, le Christ crucifié et le Christ dans sa gloire, le mystère de Marie, le mystère de l'Eglise et celui de la parole de Dieu, dans la lumière de la Très Sainte Trinité.

Il est important de comprendre la manière dont Jésus veut « dégonfler » Nicodème ; car c'est vraiment ce qu'il veut faire, pour aller jusqu'au bout et le mettre dans un état de nudité. Nicodème n'a pas envie de retourner dans le sein maternel... il en est déjà assez éloigné ! Mais Jésus le remet profondément dans cet état de nudité, et va jusqu'au bout de cet acte de miséricorde qu'est la correction fraternelle d'un maître à l'égard d'un autre maître. Car c'est bien une correction fraternelle que Jésus fait ici à Nicodème et, à travers lui, à tous les théologiens : *Si vous ne croyez pas quand je vous dis les choses de la terre* – c'est-à-dire les signes que Jésus donne – *quand je vous dirai les choses d'en haut, comment croirez-vous ?* Jésus a soif de communiquer à Nicodème la plénitude de la vérité, parce que son intelligence est faite pour cela ; c'est la raison pour laquelle cette correction fraternelle est si forte. La correction fraternelle est quelque chose de très difficile à exercer ; mais elle est légitime lorsqu'il s'agit de quelqu'un que nous aimons beaucoup et dont nous voudrions qu'il aille jusqu'au bout, parce que nous sentons qu'il est taillé pour la sainteté. Nous ne pouvons pas tolérer que notre ami reste à sa petite dimension, nous voulons qu'il aille jusqu'au bout de ce que Dieu réclame de lui. Nous voyons bien ici en Jésus cette exigence de l'amour à l'égard de Nicodème. C'est pour cela qu'il le corrige si « vertement », si profondément. La correction fraternelle ne doit se faire que quand on sait qu'elle sera bien reçue[8]. Ce n'est pas facile, et cela exige beaucoup de prière et une profonde intelligence de la situation dans laquelle on se trouve. Quand nous ne sommes pas sûrs que la correction fraternelle

8. Cf. *Somme théol.*, II-II, q. 33, a. 6.

sera reçue et efficace, il vaut mieux ne pas la faire. Et quand nous ne savons pas exactement comment ou dans quelle mesure elle sera reçue, il vaut mieux alors « doser » notre correction.

Jésus, lui, sait : il sait ce qu'il y a dans le cœur de Nicodème, il sait que Nicodème est vraiment quelqu'un qui cherche la vérité et qu'il est, au fond, un ami. Ce n'est pas facile d'être un ami du Christ quand on fait partie du Sanhédrin ! Il faut accepter le risque d'en être exclu. Pour Nicodème, le risque est réel : rappelons-nous ce qui arrivera à la fin du chapitre 7 de saint Jean[9], et n'oublions pas que Nicodème sera présent aussi au terme (Jean aime beaucoup Nicodème, et il nous montre bien que Nicodème est profondément lié à la vérité). Nicodème sera présent, avec Joseph d'Arimathie, au moment du Sépulcre ; c'est lui qui apportera le mélange de myrrhe et d'aloès[10] nécessaire pour que le repos du corps du Christ se fasse selon toutes les exigences des rites religieux. Cela en dit très long ; ils sont en effet deux à embaumer le corps du Christ en vue de sa sépulture : Marie, sœur de Lazare[11], et Nicodème. C'est beau de les voir unis par le mystère du Sépulcre... Mais évidemment, entre le moment où il vient trouver Jésus de nuit et le Sépulcre, Nicodème devra subir quelques affronts de la part des siens. Les théologiens, entre eux, sont toujours très rudes. Ce sont des intellectuels, et les intellectuels ont toujours « la dent dure » ; c'est bien le cas du Sanhédrin, dont les membres vont éjecter Nicodème parce qu'il a eu un contact avec Jésus. Nicodème leur rappelle l'exigence de la vérité à un moment très important de la vie de Jésus. A sa question : « Notre Loi condamne-t-elle un homme sans qu'on l'entende et qu'on sache ce qu'il fait ? » les Pharisiens répondent : « Serais-tu Galiléen, toi aussi ? »[12], et ils le rejettent. Nicodème a eu un vrai contact avec Jésus, sinon il n'aurait pas pu dire cela. Il a compris qu'il y avait en Jésus quelque chose d'unique. Il ne comprend pas très bien ce que c'est, mais il a sûrement été très marqué par cet entretien avec Jésus ; il a été dépouillé de lui-même et c'est grand. Il nous faut souvent venir auprès de Jésus et lui demander de nous corriger pour nous dépouiller complètement, pour enlever tous les vernis successifs qui s'accumulent sur nous et qui nous empêchent d'être en contact direct avec la vérité.

Amen, amen, je te le dis, nous parlons de ce que nous savons et nous attestons ce que nous avons vu, mais vous ne recevez pas notre témoignage. Si vous ne croyez pas quand je vous dis les choses de la

9. Voir Jn 7, 45-52.
10. Jn 19, 38-39.
11. Cf. Jn 12, 3-7.
12. Jn 7, 51-52

terre – ceci, c'est l'adaptation du Christ par les signes – *quand je vous dirai les choses du ciel, comment croirez-vous ?* A partir de ce moment où Nicodème est suffisamment dépouillé de lui-même, Jésus peut livrer sa grande Révélation : *Nul n'est monté au ciel, hormis celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme qui est au ciel.* A travers cette expression (celle qui peut le plus le frapper), Jésus se présente à Nicodème ; celui-ci connaît en effet la grande vision de Daniel[13], et Jésus lui montre que les prophéties, en particulier celles de Daniel et de Baruch[14] sont accomplies. Nicodème connaît toutes ces prophéties, et il attend celui qui doit venir. Jésus lui montre donc que celui qu'il attend est là, présent. Jésus est bien le ciel sur la terre, la présence de Dieu au milieu de nous. C'est ce qu'il avait déjà dit à Nathanaël, et Nathanaël aussi connaissait les Ecritures : « Amen, Amen, je te le dis, vous verrez le ciel ouvert et les anges de Dieu monter et descendre au-dessus du Fils de l'homme »[15]. Il faut mettre en parallèle ces deux textes pour saisir comment Jésus veut faire comprendre cette présence : le ciel est ouvert, voilà le mystère de l'Incarnation ; il y a un pont divin, une unité entre le ciel et la terre : *Nul n'est monté au ciel hormis celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme qui est au ciel.* Il est le Fils de l'homme, il est là présent auprès de Nicodème, et il est aussi au ciel. Cette manière dont Jésus se présente a dû être assez bouleversante pour Nicodème, parce qu'il parlait de « maître » alors que Jésus parlait du « Fils de l'homme ».

C'est tout le mystère de la présence de Jésus au milieu de nous, une présence ordonnée au mystère de la Croix. Comment révéler à Nicodème le mystère de la Croix ? Ce n'est pas facile, parce que l'attitude de Nicodème est celle d'un messianisme temporel, glorieux avant l'heure : si le ciel est sur la terre, c'est que la gloire de Dieu est sur la terre ; et si la gloire de Dieu est sur la terre, il faut entrer dans cette gloire, puisque « celui qui vient » est nécessairement celui qui doit donner au peuple d'Israël la gloire de Dieu. A travers les siècles on retrouve cette tentation constante du messianisme temporel : la gloire d'Israël est la gloire de Dieu ! Un rabbin disait un jour avec beaucoup de conviction : « Le succès d'Israël, c'est le succès de Dieu ; la gloire d'Israël, c'est la gloire de Dieu ». Et il ajoutait : « La parole du Nouveau Testament la plus incompréhensible pour moi, c'est "Mon

13. Voir Dn 7, 13 : « Je contemplais, dans les visions de la nuit : Voici, venant sur les nuées du ciel, comme un Fils d'homme. Il s'avança jusqu'à l'Ancien et fut conduit en sa présence ».

14. Voir Ba 3, 29 : « Qui monta au ciel pour la saisir [la Sagesse] et la faire descendre des nuées ? ».

15. Jn 1, 51.

royaume n'est pas de ce monde"[16]. Cela, je ne peux pas l'accepter, c'est impossible. »

L'ANNONCE DU MYSTÈRE DE LA CROIX

Nicodème pense cela, et voilà que Jésus l'introduit dans quelque chose de tout à fait différent : *Comme Moïse éleva le serpent au désert, ainsi faut-il que soit élevé le Fils de l'homme, afin que tout homme qui croit ait par lui la vie éternelle.* Jésus reprend ce passage si extraordinaire de la marche au désert où Moïse, sous la motion de l'Esprit, a préfiguré le salut apporté par la Croix dans un geste que toute une tradition rabbinique, du reste, a considéré comme un geste de sagesse : le serpent élevé au désert, pour sauver le peuple d'Israël[17]. Le symbolisme du serpent peut exprimer la sagesse. Tous les symbolismes, en effet, ont des significations multiples ; et celui du serpent est double : il peut représenter soit le tentateur, l'animal rusé, soit le sage, la sagesse. Jésus montre qu'il va prendre la place du pécheur et se revêtir de son péché pour l'introduire dans le ciel ; il reprend donc ce grand symbolisme pour lui donner une signification nouvelle et permettre à Nicodème d'aller plus loin, en comprenant que quelque chose de nouveau va se passer : *Comme Moïse éleva le serpent au désert, ainsi faut-il que soit élevé le Fils de l'homme* [c'est la glorification par la Croix : il faut que Jésus soit lui aussi élevé, comme le serpent d'airain], *afin que tout homme qui croit ait par lui la vie éternelle.* Nous avons ici ce que saint Jean ne cesse de rappeler : la foi nous donne la vie éternelle. Nous comprenons alors ce que Jésus avait montré précédemment quand il affirmait que *nul, à moins de naître d'en haut, ne peut voir le royaume de Dieu* : naître d'en haut, naître dans la foi, c'est entrer dans la vie éternelle. Le but du mystère de la Croix, du mystère du Fils de l'homme qui doit être élevé, c'est *que tout homme qui croit ait par lui la vie éternelle.* Celui qui, au désert, regardait avec foi le serpent d'airain, en sachant que c'était un moyen divin, était sauvé. Ici la réalisation est encore plus extraordinaire, puisque ce n'est plus seulement le peuple d'Israël qui est sauvé, mais *tout homme qui croit.* Pour Nicodème, c'est rude d'entendre que *tout homme*, et non pas seulement ceux qui sont nés d'Abraham, sera

16. Jn 18, 36.

17. « Moise façonna donc un serpent d'airain qu'il placa sur l'étendard, et si un homme était mordu par quelque serpent, il regardait le serpent d'airain et restait en vie » (Nb 21, 9).

sauvé. Face à ce « maître en Israël » qui risquait d'annexer la parole de Dieu parce que sa foi n'était pas assez divine et qu'elle était trop liée à un messianisme temporel, Jésus annonce l'universalité du salut. Il y a toujours pour nous un risque d'annexer la parole de Dieu, alors que Jésus veut au contraire faire comprendre, à travers la pauvreté, que la grâce est donnée à tous. Pour être « catholique », il faut être radicalement pauvre, il faut comprendre que la grâce est donnée à tous ceux à qui Dieu veut la donner – *afin que tout homme qui croit ait par lui la vie éternelle.*

Troisième moment du dialogue de Jésus avec Nicodème : après s'être présenté et avoir montré en vue de quoi il est là, Jésus révèle la cause de ce salut offert à tous.

C'est vraiment un discours théologique au sens très fort, c'est-à-dire ordonné selon la sagesse de Dieu. Jésus montre pourquoi et comment peut se réaliser ce geste extraordinaire du Fils de l'homme élevé comme le serpent au désert : *Oui, Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique.* Tout le mystère de la Croix doit être vu dans la lumière de l'amour. Ce qui est premier dans le mystère de la Croix, ce n'est donc pas le rachat, mais le mystère de l'amour, le mystère de la sagesse divine. Le Christ crucifié est sagesse[18], c'est-à-dire manifestation de l'amour, et manifestation *divine*, donc *instrument* de l'amour ; il nous *communique* l'amour. *Oui, Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique,* et il l'a donné à la Croix, *pour que tout homme qui croit en lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle.* Nous retrouvons la même affirmation que lorsque Jésus reprenait l'épisode de Moïse au désert. La finalité est reprise deux fois, selon deux dimensions différentes : la réalisation du geste du Christ et l'amour du Père. C'est la même finalité, puisque Jésus agit de la part du Père ; le mystère de la Croix doit toujours être vu dans la lumière de l'amour du Père, parce que c'est à la Croix que Jésus manifeste cet amour du Père pour les hommes.

Quatrième moment : *Car Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour condamner le monde, mais pour que le monde soit sauvé par lui.* Ce mystère d'amour est au-delà de la justice. Si c'était un mystère de justice, il y aurait condamnation ; mais parce que c'est un mystère d'amour, c'est au-delà de la condamnation (la condamnation n'est pas de l'ordre de la finalité).

Le cinquième moment est la révélation à la fois du mystère de la liberté de l'homme, du mystère du salut, et du mystère de la foi : *Qui croit en lui n'est pas condamné ; qui ne croit pas est déjà condamné,*

18. Voir 1 Co 1, 17-31 et 2, 1-9.

parce qu'il n'a pas cru au nom du Fils unique de Dieu. C'est le mystère de la foi qui fait le partage. Jésus veut avant tout faire comprendre à Nicodème (au théologien) le mystère de la foi. C'est vraiment la grande révélation du mystère de la foi, dans son absolu, qui nous est donnée là : *Qui croit en lui n'est pas condamné ; qui ne croit pas* – c'est-à-dire qui refuse de croire à l'amour et d'adhérer au mystère de la Croix du Christ – *est déjà condamné, parce qu'il n'a pas cru au nom du Fils unique de Dieu.* Il y a là une très belle progression qui nous a fait passer du mystère du *Fils de l'homme* à celui du *Fils unique du Père* : le Fils de l'homme est celui qui est présent au milieu de nous, et qui est pleinement Fils de l'homme tout en étant le Fils unique du Père.

Et le jugement, le voici : la lumière est venue dans le monde et les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière. Voilà l'option des hommes : ils préfèrent les ténèbres à la lumière. Nous ne préférons jamais les ténèbres pour les ténèbres : nous préférons les ténèbres parce que nous aimons nos propres œuvres, nos propres opinions, ce qui vient de nous. C'est bien ce qui nous est signalé ici : *La lumière est venue dans le monde, et les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises.* Les hommes aiment leurs œuvres ; peu importe qu'elles soient bonnes ou mauvaises, ce qui les intéresse, c'est qu'elles viennent d'eux. Nous voyons cela aujourd'hui : beaucoup de théologiens ne cherchent plus la vérité ; ils cherchent à construire un système original, qui vient d'eux. Sans le dire explicitement, ils pensent ceci : « La vérité, personne ne peut l'atteindre, il vaut donc mieux ne pas la chercher ; tandis que ce qui vient de nous, nous pouvons en être sûrs ». Beaucoup d'hommes, aujourd'hui, cherchent ce qui vient d'eux et disent : « C'est mon œuvre, regardez, elle est magnifique ». Ils ne se posent pas la question de savoir si c'est bon ou mauvais, si c'est conforme ou non à la volonté du Père et au message du Christ. Voilà la cécité du monde qui ne regarde plus que l'efficacité et la réalisation d'une œuvre. Cette efficacité-là va directement contre le mystère de la fécondité – et c'est là, sans doute, une des plus grandes luttes du monde d'aujourd'hui. Si nous regardons l'Evangile et l'Apocalypse avec attention, nous voyons qu'elle est annoncée. Le mystère de la fécondité est lié à l'amour, et donc à la finalité ; alors que la réalisation des œuvres, si nous ne regardons que ce qui vient de nous, est liée à l'efficacité : *parce que leurs œuvres étaient mauvaises.* Ils ont aimé leurs œuvres avant tout, sans se demander si elles étaient bonnes ou mauvaises ; et en aimant leurs œuvres, ils ont aimé les ténèbres et refusé la lumière. Si nous aimons trop nos œuvres (que nous pensons

être admirables), nous ne sommes plus capables de recevoir la lumière.

En effet, quiconque fait le mal – c'est-à-dire fait le mal parce qu'il réalise des œuvres qu'il considère comme la chose essentielle et première – *hait la lumière et ne vient pas à la lumière, de peur que ses œuvres ne soient dévoilées. Mais celui qui agit dans la vérité vient à la lumière...* Nous voyons que saint Jean ne s'oppose en rien aux œuvres, pas plus que Jésus lui-même : « Le Père travaille toujours [œuvre toujours], et moi aussi je travaille [j'œuvre] »[19], dira Jésus, ce qui montre bien qu'il faut œuvrer pour Dieu. Mais il faut œuvrer dans la vérité, c'est-à-dire qu'il faut toujours œuvrer avec le souci de coopérer avec le Christ ; que ce ne soit pas notre œuvre, mais l'œuvre du Christ. *Mais celui qui agit dans la vérité vient à la lumière, pour qu'il apparaisse au grand jour que ses œuvres sont faites en Dieu.* Quand on connaît un peu les grandes querelles théologiques entre la foi et les œuvres, on voit combien ce qui nous est montré ici est ordonné selon la sagesse de Dieu. Le grand danger est bien l'orgueil de l'homme, un orgueil qui se concrétise dans une réalisation qui est son œuvre.

Il faut toujours comprendre, quand Dieu nous a demandé de réaliser quelque chose, qu'il nous demande de l'offrir immédiatement et de le brûler pour lui. Il ne s'agit pas nécessairement de le brûler matériellement ! mais de le brûler de l'intérieur, en étant toujours prêt à tout quitter. C'est très rude et ce n'est pas commode, parce que nous aimons bien pouvoir nous continuer dans nos œuvres, surtout si nous n'avons pas d'enfants, puisque nos œuvres (tout ce que nous avons pu faire ou fonder...) sont en quelque sorte les fils de notre intelligence et de notre cœur. Or les enfants sont la gloire des parents ; les œuvres sont donc la gloire de ceux qui les ont faites. Et dans la mesure où elle devient la gloire de celui qui l'a faite, l'œuvre ne peut plus être la gloire de Dieu : nous préférons nos œuvres à la lumière.

Il y a donc là une très belle leçon de théologie, la plus belle de toutes, et elle contient tout. Nous allons y revenir pour essayer de comprendre l'unité de cette leçon de théologie : le mystère de la grâce et de la foi, le mystère de l'Incarnation, le mystère de la Rédemption, le mystère de l'amour du Père pour Jésus manifesté à la Croix, le mystère de la liberté des hommes... tout y est. Si nous pénétrons dans cette leçon de théologie, nous comprenons tout. Il est important de voir en parallèle ce passage et le dialogue de Jésus avec la Samaritaine, parce que Nicodème et la Samaritaine sont un peu les deux extrêmes de l'humanité. Nous, nous sommes entre les deux : les uns plus du côté

19. Jn 5, 17.

de Nicodème, les autres plus du côté de la Samaritaine, et il faut bien comprendre la différence entre les deux. C'est toujours impressionnant de voir la différence qui existe entre le terme de ce dialogue de Jésus avec Nicodème et le terme de son dialogue avec la Samaritaine. Pour la Samaritaine, c'est le coup de foudre, alors que chez les intellectuels cela n'existe pas (c'est impossible !). La Samaritaine abandonne sa cruche – c'est à dire son instrument, son outil, en définitive sa supériorité à l'égard du Christ (Jésus n'a pas de cruche, alors que la Samaritaine en a une), et elle va tout de suite auprès des Samaritains. A Nicodème, Jésus n'a pas dit : « Es-tu d'accord ? », parce que c'est la dernière des choses qu'il faut demander aux intellectuels ! Quand on prêche à des théologiens, il ne faut jamais leur demander s'ils sont d'accord ; il faut les laisser partir dans la nuit, il faut les laisser partir sans rien dire, et c'est tout : le Saint-Esprit fera son œuvre, il les convertira. Nicodème, qui était venu dans la nuit, est reparti dans la nuit, et l'enseignement de Jésus a dû faire ensuite son chemin. Il y a donc une différence frappante entre la manière dont Nicodème et la Samaritaine réagissent ; la Samaritaine réagit immédiatement, et c'est plus agréable pour le cœur du Christ. Nicodème, lui, est parti sans rien dire. Heureusement que Jésus scrute son cœur et qu'il voit que Nicodème garde une bonne volonté. Cette bonne volonté, il faut toujours la présumer (les théologiens ont de bonnes intentions). Au moment du Sépulcre, Nicodème sera là, alors que beaucoup d'Apôtres, qui étaient sans doute présents à son entretien avec Jésus, ne seront pas là. Nicodème passera devant eux, à ce moment-là.

V

L'ENTRETIEN AVEC NICODÈME (2)

Nous avons jusque-là regardé d'une manière un peu descriptive cet entretien de Jésus avec Nicodème, nous avons vu sa grandeur, le niveau auquel cet entretien se situe. Tous les entretiens avec Jésus ont une très grande noblesse, et chaque fois nous est révélé un aspect du mystère de la Très Sainte Trinité et du mystère de l'amour de Dieu pour nous. Nous avons vu que pour comprendre à fond cet entretien, il faudrait le voir en parallèle avec le dialogue de Jésus et de la Samaritaine ; mais essayons d'abord de le regarder en lui-même, pour y pénétrer plus avant. C'est de la théologie au très grand sens du terme, c'est-à-dire au sens où la théologie est vraiment *contemplation de Dieu*. La théologie *doit* être une contemplation de Dieu, puisqu'il n'y a pas de connaissance de Dieu en dehors de la contemplation ; on ne peut pas analyser Dieu, on ne peut que le contempler. C'est du reste pour cela que la théologie est si exigeante, parce qu'elle réclame nécessairement que notre cœur soit purifié. Nous sommes tous plus ou moins théologiens, puisque nous sommes croyants et que nous avons tous un peu d'intelligence, une intelligence que, en tant que croyants, nous mettons au service de notre foi. Cela, c'est être « théologien » au sens le plus grand, même si nous ne sommes pas tous mandatés pour être professeurs de théologie. La théologie doit être ce regard, cette avidité de pénétrer par la contemplation dans le mystère de Dieu. Cet entretien de Jésus avec Nicodème nous fait entrer profondément dans la contemplation, et c'est, de fait, un des lieux les plus étonnants pour comprendre ce qu'elle est.

Remarquons d'abord (ou plutôt rappelons-le, car nous l'avons déjà noté) que Jésus va tout de suite à l'essentiel et laisse tomber ce qui est secondaire. A la salutation de Nicodème, Jésus ne répond pas par une salutation : il n'est pas venu pour saluer, mais pour nous faire entrer dans le mystère, ce qui l'autorise à dépasser les conventions. Nous

sommes bien obligés, nous, de respecter certaines conventions – il ne faut pas les briser pour le plaisir de les briser –, mais il faut être attentif à l'exigence de l'Esprit Saint qui peut demander un dépassement des conventions.

Jésus va donc tout de suite à l'essentiel, parce que Nicodème est un homme de bonne volonté. Il est conditionné par son milieu et, de fait, cela ne devait pas être facile de vivre à ce moment-là, particulièrement comme membre du Sanhédrin – de même qu'il n'est pas facile de faire partie d'une faculté de théologie aujourd'hui... Il faut beaucoup prier pour les théologiens et il faut les aimer, mais il faut aussi être très exigeant à leur égard, parce qu'ils doivent être de bons serviteurs, voués à la vérité. Nicodème est sûrement un homme de très bonne volonté, mais il est tout de même conditionné : il est Pharisien. Cela ne va pas de soi, d'être Pharisien, parce que les Pharisiens sont des gens « très bien ». A tous points de vue, Nicodème est très bien, et il n'est pas facile de dépasser ce conditionnement qui consiste à faire partie de ce qu'il y a de mieux dans le peuple d'Israël. Quand l'« emmaillotement » est trop fort et le tissu trop beau, trop puissant, il est difficile à la grâce de passer, parce qu'on est trop bien ficelé... Jésus va donc tout de suite à l'essentiel, en enseignant le mystère de la grâce liée à la foi. D'où l'importance de cet enseignement, parce que c'est le mystère de la grâce qui est l'aspect fondamental de toute la théologie.

Il faudrait exposer ici les différentes conceptions que les théologiens ont eues de la grâce, et les regarder à la lumière de ce texte. On verrait alors que toute conception de la grâce a des répercussions directes sur notre vie : notre vie d'oraison (cela va de soi), mais aussi notre manière de concevoir la charité fraternelle, et notre vie apostolique. Toute manière de concevoir la vie apostolique est dépendante d'une conception de la grâce ; ainsi, qu'on le veuille ou non, les théologiens ont une très grande responsabilité dans l'Eglise. Ils ont eu au concile Vatican II une très grande responsabilité et ils continuent de l'avoir, parce que les évêques n'ont pas toujours le temps de tout voir. Les évêques devraient, par grâce d'état, être des théologiens, mais quand ils ne peuvent pas l'être ils demandent conseil aux théologiens.

Nous comprenons alors que, face au Sanhédrin, face à ceux qui sont chargés de réfléchir sur la parole de Dieu, Jésus aille tout de suite à l'essentiel – surtout en présence de cet homme de bonne volonté. Il faut être de bonne volonté pour que l'Esprit Saint puisse tout de suite nous faire comprendre l'essentiel, sans perte de temps[1] ; et l'essentiel, ici, c'est le mystère de la grâce.

1. L'Esprit Saint n'aime pas que nous perdions du temps, alors que le démon nous en fait toujours perdre. Il nous fait constamment croire que les choses secondaires

Les deux naissances

La grâce est une naissance à la vie divine. Pour nous, il y a eu une première naissance à la vie humaine, puis une naissance à la vie divine, avec un intervalle (si bref qu'il ait pu être) entre les deux. Seule parmi toutes les créatures, Marie n'a eu qu'une seule naissance : c'est le privilège de l'Immaculée Conception. Elle est née pour Dieu, elle a été tout de suite conçue pour Dieu. Tandis que nous-mêmes, nous sommes tous des convertis – de la première, de la seconde ou de la onzième heure. Nous pouvons avoir été convertis dès notre berceau (nous n'en avons pas eu grande conscience !), mais nous sommes tout de même des convertis, puisque nous avons reçu le baptême après notre naissance. Et certains reçoivent le baptême beaucoup plus tard – mais peu importe : nous sommes tous des convertis, et c'est le lien entre ces deux naissances qui est à l'origine des difficultés de tous les théologiens.

Si, en effet, on fait une erreur à ce niveau de la naissance, cela aura sur la suite d'immenses conséquences. Aristote dit que les petites erreurs faites à la source ont par la suite d'immenses conséquences. On peut voir, en Suisse, la source du Rhône et celle du Rhin ; elles ne sont pas très éloignées. Mais quand on regarde l'embouchure du Rhône et celle du Rhin, et quand on voit ce que drainent l'un et l'autre, on constate que ce sont deux cultures très différentes : il y a une culture du Rhône et une culture du Rhin, alors qu'à la source il n'y a pas de grande différence. On comprend alors que si, sur le plan théologique, on fait une erreur de compréhension à l'égard de la naissance de l'homme – pourquoi l'homme naît-il ? et pourquoi Dieu a-t-il voulu que l'homme naisse de cette manière, en dépendance d'un père et d'une mère ? – cela a de grandes conséquences.

Dieu a voulu cet ordre de sagesse très étonnant, et il a voulu s'insérer dans la vie humaine de cette manière si extraordinaire qu'est le baptême. On discute aujourd'hui, au niveau pastoral, la question du baptême des enfants. Il est évident que cela touche la question de la grâce, et que les positions diverses présupposent des conceptions différentes de la grâce. Le mystère de la double naissance, voilà ce que Jésus expose tout de suite à Nicodème. Nous sommes nés à la vie humaine, et nous ne pouvons pas le nier puisque nous sommes là. Nous avons quitté notre berceau – du moins normalement, même si,

sont essentielles. Il nous pousse à nous intéresser aux bagatelles, aux choses qui changent (et qui changent très rapidement), et il nous fait croire qu'elles sont très importantes.

de temps en temps, nous avons envie d'y retourner. Les psychologues parlent d'un « complexe océanique » très curieux, qui nous donne envie de retourner au berceau. C'est étonnant. On voit cela chez l'enfant qui, subitement, n'est plus le dernier. Pendant trois ans il est resté le petit dernier ; comme enveloppé d'un berceau ambulant, il captait l'attention de tout le monde : il était le benjamin. Et voilà qu'une petite sœur arrive, sans qu'on lui en ait demandé la permission ! Il n'est donc plus le dernier... alors il veut retourner au berceau, et parfois cela dure toute la vie... Ces choses-là sont importantes. Il ne faut pas les exagérer (de fait, on les exagère facilement parce qu'on ne regarde que le conditionnement), mais il est tout de même très important de voir que le point de départ, d'une certaine manière, est toujours présent.

C'est le propre des êtres vivants : dans le monde purement physique, on abandonne ce qui est au point de départ ; dans le monde des vivants, on ne peut jamais complètement l'abandonner. On le dépasse, on l'assume, mais cela veut dire qu'il est toujours présent. Nous sommes nés selon la chair et le sang, avec un certain atavisme, puis nous avons reçu telle ou telle éducation, et nous gardons toujours cela. Il ne faut pas croire qu'on va pouvoir, à un moment donné, faire une grande rupture et supprimer tout le passé pour être « soi-même ». Celui qui dit cela n'est jamais lui-même ; il ne peut pas l'être, précisément parce que le propre de l'être humain est d'assumer tout ce qu'il a vécu auparavant, en reconnaissant qu'il a reçu telle ou telle éducation, qu'il a tel ou tel atavisme, qui le conditionne (mais il peut, redisons-le, dépasser son conditionnement et ses limites).

Après notre naissance à la vie humaine, il y a eu une autre naissance : la naissance à la vie divine, autrement dit notre naissance *dans la grâce*. Parce qu'elle est naissance à la vie *éternelle*, cette naissance est *toujours actuelle*, elle nous est incomparablement plus présente que la naissance naturelle. Le « berceau » de la grâce est toujours présent, on ne le quitte jamais. Nous devons évidemment progresser dans la grâce : la grâce est une vie qui doit se développer toujours plus, et qui doit aller toujours plus loin ; mais de fait, le point de départ, notre naissance à la vie divine, est toujours présent. Si nous ne pouvons pas nous séparer de notre naissance à la vie humaine, nous l'avons cependant dépassée, et nous la dépassons ; le mystère de la grâce est autre, parce qu'il s'agit d'une réalité divine.

Il serait intéressant de bien réfléchir sur la différence qui existe entre le devenir dans l'ordre purement *physique*, le devenir dans l'ordre de la vie *humaine*, et le devenir dans l'ordre de la *grâce*. On ne réfléchit pas assez sur cette question, alors qu'elle est très importante parce qu'il

s'agit pour nous de vivre de plus en plus le mystère de la grâce de Dieu et d'être de plus en plus enfants de Dieu. Or le devenir de la grâce n'est pas du tout le même que le devenir de notre vie humaine[2].

Nous ne pouvons pas traiter longuement cette question. Notons seulement que dans le développement de la vie humaine, le fils se développe plus vite que la mère, en ce sens qu'il se développe plus qu'elle. Quand la mère a eu son enfant, elle continue d'être mère et elle progresse comme mère ; mais son enfant progresse, comparativement, beaucoup plus vite qu'elle, il change beaucoup plus. Car on change beaucoup plus entre un an et vingt ans qu'entre trente et cinquante ans. A partir d'un certain âge, ayant déjà vécu pas mal d'épreuves, on change moins. Il y a dans la vie humaine un printemps, un été, un automne et un hiver. La montée de la sève, puis une période de grand enrichissement, puis peu à peu un déclin, psychologiquement parlant.

Nous sommes très sensibles aujourd'hui, étant donné notre regard psychologique, à ce devenir. Mais le regard psychologique ne doit pas supprimer les autres points de vue plus profonds : en effet, le devenir concerne le *conditionnement*, alors qu'il y a en nous quelque chose de plus profond qui est notre *finalité* humaine. Mais il est très difficile – on le souligne beaucoup aujourd'hui, et c'est vrai – de maintenir une fidélité dans un conditionnement dont on voit toute la complexité…

Venons-en à la naissance à la vie divine. C'est tout à fait autre chose et son rythme est tout autre, parce que notre vie divine – à la différence de la vie humaine – est rythmée par l'Esprit Saint, elle est au rythme même de la Très Sainte Trinité. Au niveau humain, nous sommes à l'*image* de Dieu, ce qui est déjà très beau ; notre rythme de croissance est celui de l'image, qui implique quelque chose de spirituel et de corporel, de sensible, de charnel. Au niveau de la grâce nous sommes à la *ressemblance* de Dieu[3], et c'est autre chose.

Jésus rappelle donc à Nicodème ce que celui-ci risquait d'oublier : que dans l'ordre divin, dans l'ordre de la grâce, nous sommes toujours en train de naître. Eternellement le Verbe de Dieu procède du Père ; il naît éternellement du Père. C'est une procession éternelle qui est une naissance éternelle : le Fils est toujours « dans le sein du Père », *in sinu Patris*[4], il est éternellement « auprès » du Père[5] ; il n'y a pas de

2. Sur cette différence du devenir de la grâce et du devenir humain, voir TH. DEHAU, *Dieu est comme une mère*, dans : *Comme un mendiant et un voleur*, Saint-Paul 1993, pp. 11-15.

3. Cette interprétation de Gn 1, 26 est celle de certains Pères de l'Eglise (notamment saint Irénée) ; le texte grec la permet (à la différence de l'hébreu).

4. Jn 1, 18.

5. Cf. Jn 1, 1-2 (en grec : πρός τόν Θεὸν).

devenir en lui, puisqu'il est tout de suite Dieu, qu'il est tout de suite dans la perfection, comme Fils bien-aimé. Or ce qui est vrai de la Très Sainte Trinité est vrai de ce qui, en nous, nous fait vivre directement du mystère de Dieu. La grâce, puisqu'elle est participation à la nature de Dieu[6], nous apparente à la Très Sainte Trinité ; elle fait de nous des enfants de Dieu, des fils de Dieu, et cette naissance à la vie divine est éternelle. C'est une naissance qui se fait – Jésus le souligne – dans l'obscurité de la foi et la pauvreté de l'espérance ; c'est parce qu'il y a la foi et l'espérance qu'il y a la possibilité d'une croissance. Mais cette croissance, étant à l'intérieur même du mystère de la grâce, reste toujours liée à une naissance.

Là, nous ne pouvons que balbutier... Car normalement la croissance consiste à quitter le berceau, alors qu'ici la croissance de notre vie divine ne nous fait pas quitter le berceau mais nous y enracine de plus en plus, puisque plus nous progressons dans la grâce, plus nous naissons à la vie divine. C'est pour cela que cette naissance est si importante. Et au fond, toute notre vie contemplative, toute notre vie d'oraison, consiste à prendre conscience de cette naissance : nous naissons actuellement à la vie divine. Que ce soit dans une obscurité totale ou que le Saint-Esprit nous donne une foi un peu lumineuse, un peu brûlante d'amour, nous naissons à la vie divine. Nous naissons, nous aussi, *in sinu Patris*, comme le Verbe, avec lui et en lui : il n'y a pas de distance entre Dieu et nous.

Nicodème oubliait cela. Il était très attentif à la parole de Dieu et à ses promesses, au Messie qui devait venir : ce Jésus est-il le Messie ? Voilà ce qui intéresse Nicodème. N'oublions pas le texte de saint Matthieu rapportant la venue des mages à Jérusalem. Les mages sont allés consulter les sages, et donc les docteurs de la Loi – ou du moins, leur interrogation a amené Hérode à rassembler les grands prêtres et les scribes[7]. Nicodème vivait à ce moment-là ; était-il parmi eux ? Nous n'en savons rien, mais c'est très possible. En tout cas, il y a eu dans Jérusalem et surtout parmi les docteurs un frémissement, quelque chose d'assez étonnant. On a consulté les Ecritures, on a dit où devait naître le Messie, et l'on s'est dit : « Oui, après tout, c'est vrai, il y a peut-être là quelque chose... ». Et puis c'est retombé. C'est souvent ainsi que les choses se passent, mais ceux qui sont un peu saisis par la grâce n'oublient pas. Or Nicodème est saisi par la grâce ; trente ans après il n'a pas oublié, et il se demande : « Y a-t-il là quelque chose ? » Trente ans, après tout, ce n'est pas grand-chose ! Du point de vue de la

6. Cf. 2 P 1, 4.
7. Cf. Mt 2, 1-4.

croissance humaine, c'est beaucoup, mais du point de vue divin, c'est bien peu. Nicodème était donc très attentif à ce qui devait arriver... mais il oubliait peut-être le mystère fondamental : la naissance à la vie divine.

THÉOLOGIE DE LA GRÂCE

Comment Jésus présente-t-il cette naissance ? C'est une question que nous ne devons pas négliger, car tout l'enseignement du Christ tourne autour de cette naissance, de même que toute la théologie est là pour nous faire comprendre le mystère de la grâce. La philosophie est là pour nous faire comprendre les dimensions de l'homme, et la théologie celles de la grâce. Insistons sur ce point : la théologie est là pour nous faire comprendre *ce qu'est la vie de la grâce*, et nous devons constamment revenir à cela, puisque nous ne pouvons parler de la Très Sainte Trinité que parce qu'il y a en nous cette connaturalité profonde avec le mystère de Dieu, cette naissance à la vie trinitaire.

Jésus parle donc d'une naissance. C'est très important pour nous. La grâce n'est pas quelque chose qui vient simplement s'ajouter, contrairement à une certaine conception que l'on rencontre parfois : on dit que la grâce vient perfectionner la nature et qu'il faut donc que la nature soit bien structurée, que les hommes soient bien évolués pour que la grâce puisse s'implanter. Celle-ci est alors conçue comme quelque chose qui vient « au sommet ». C'est vrai d'une certaine façon, mais la grâce n'est pas seulement au sommet, elle est en même temps ce qu'il y a de plus radical et de plus profond en nous. Dire que la grâce vient uniquement perfectionner l'homme, permettre à l'homme d'être plus homme (on dirait assez facilement cela aujourd'hui), c'est très apologétique : « C'est merveilleux ! Voyez ce que, par la grâce, cet homme est devenu ! Sans la grâce, il ne serait jamais devenu cela ». Le but de la grâce est-il de permettre à l'homme d'être plus homme ? Ou bien le premier but (la finalité) de la grâce, est-il que nous soyons en premier lieu enfants de Dieu ? Enfants de Dieu en étant hommes, c'est cela qui est si grand. Dieu ne « boude » pas l'humain, parce qu'il a voulu l'homme comme son chef-d'œuvre, son image. Mais en créant l'homme il ne crée pas un fils bien-aimé (cela, c'est l'œuvre de la grâce) ; il crée une *image*, qui est et qui doit devenir toujours plus « à la ressemblance de Dieu ».

Il faut que la grâce arrive à transformer du dedans, et non de l'extérieur, tout ce qu'il y a en nous de grand, de noble. Du dedans, la grâce doit épanouir *tout notre être*. Quelqu'un qui a la foi, normalement,

doit avoir une intelligence plus ouverte, plus épanouie (disons « normalement », parce que n'est pas toujours le cas). Normalement, celui qui a la grâce doit avoir, par la charité, une volonté magnanime ; cela devrait être une conséquence immédiate, parce que la charité nous permet d'aimer à la manière de Dieu. Celui qui a la grâce doit normalement, par l'espérance, avoir une force plus grande, un courage plus grand. Il est normal que la grâce nous rende plus homme, parce que nous sommes créés à l'image de Dieu et qu'être enfant de Dieu, fils de Dieu, permet d'être plus homme. Mais ne confondons pas la *finalité* et les *effets*. La grâce a comme finalité de nous orienter vers Dieu immédiatement ; elle nous fait enfants de Dieu, et c'est pour cela que c'est une naissance. Ce n'est pas seulement quelque chose qui vient s'ajouter, comme un petit chapeau au-dessus de la tête, si beau que soit ce chapeau... Pensons aussi à un toit : c'est extraordinaire, un très beau toit ; il y a parfois des toits qui prennent toute la maison... Mais la grâce n'est pas quelque chose qui vient s'ajouter. C'est beaucoup plus que cela, c'est quelque chose qui reprend tout, c'est une *naissance* (au sens le plus fort).

Si la grâce est une naissance, elle est donc source d'une nouvelle vie ; si elle était uniquement quelque chose qui venait s'ajouter pour perfectionner, elle ne serait pas source d'une nouvelle vie. On oublie trop souvent cela aujourd'hui, et de ce fait on ne peut plus saisir toute la force de ce « levain » dont parle l'Evangile[8], ni comprendre la force de cette parole de Jésus : *Il faut naître d'en haut.* Jésus dirait la même chose aux théologiens d'aujourd'hui : « Ne concevez pas la grâce seulement comme un perfectionnement permettant d'être plus homme, et ne regardez pas seulement la grâce comme quelque chose que l'homme doit assimiler ». Nous n'assimilons jamais la grâce, puisqu'elle exige de nous un dépassement. Parce qu'aujourd'hui nous sommes trop marqués par des philosophies de l'immanence, nous avons de la peine à accepter les dépassements, à accepter quelque chose qui soit au-delà de nous – d'où la difficulté à accepter ce dépassement de la grâce. Celle-ci reste toujours pour nous un mystère, et il n'est pas facile de porter en soi un mystère et d'être enveloppé, porté par un mystère. Nous avons tellement l'habitude de n'accepter que ce que nous comprenons ! Certains, aujourd'hui, croient qu'il est très intelligent de n'accepter que ce que l'on comprend, alors que c'est au contraire un signe de manque d'intelligence. Il faut le dire tout bas, mais il faut tout de même le dire : c'est un signe de manque d'intelligence ; l'homme intelligent sait qu'il y a des choses qui sont plus intelligentes que lui, et il accepte qu'elles le dépassent.

8. Mt 13, 33 ; Lc 13, 20-21.

Jésus, parlant du mystère de la grâce, dit donc que c'est une naissance « d'en haut ». C'est vraiment quelque chose qui « tombe » un peu sur nous, (« d'en haut »), mais cela reste une naissance. C'est très curieux. C'est donc à la fois quelque chose qui nous dépasse complètement (elle vient « d'en haut ») en nous donnant une nouvelle finalité, une nouvelle vie, et quelque chose qui nous porte et qui est toujours en nous une source. La grâce est une source, source d'une nouvelle vie qui vient d'en haut. Nous sommes, par elle, conjoints au mystère de Dieu.

Nicodème, manifestement, est dépassé : *Comment un homme peut-il naître une fois qu'il est vieux ?* Cette réflexion de Nicodème est assez jolie, et très intelligente. Nicodème est pris par le conditionnement, comme beaucoup d'intellectuels. Dans l'Evangile de saint Jean, on voit que les oppositions des intellectuels s'élèvent toujours à partir de l'*origine* et du *conditionnement*. Cela nous fait comprendre comment les tentatives du démon pour arrêter le mystère de la grâce (et donc nos tentations) sont *toujours* du côté du conditionnement. C'est par là que nous freinons, et non par la finalité. *Comment un homme peut-il naître une fois qu'il est vieux ?* C'est vrai, une fois qu'il est vieux, et même dès qu'il a quitté le berceau, il est difficile pour lui de recommencer ; du point de vue humain, on ne peut pas recommencer. *Peut-il une seconde fois entrer dans le sein de sa mère et naître ?* Nicodème est persuadé que Dieu est capable de faire des choses extraordinaires, parce qu'il croit, en bon Israélite, à tous les miracles faits par Dieu durant l'Exode ; il ne considère pas ces choses comme des petites histoires, il y voit vraiment une intervention de Dieu pour son peuple. Si Dieu est capable de sauver le peuple d'Israël du joug du Pharaon, peut-être est-il capable aussi de permettre à l'homme de revenir dans le sein maternel ? En fait, cela ne va pas, parce qu'il y aurait alors comme une régression, ce ne serait pas une naissance d'en haut. Dieu n'est pas source de régression, il est toujours source d'épanouissement, il fait toujours aller plus loin.

On voit bien que Nicodème est inquiet ; c'est pourquoi il y a un peu d'ironie, parce que très facilement, quand on est inquiet, on cache son inquiétude par l'ironie. C'est une manière très élégante de ne pas avouer qu'on ne comprend pas, qu'on ne voit pas. C'est pourquoi Jésus ré-insiste : cette naissance se fait à partir de *l'eau et de l'Esprit.* Il est vrai qu'exégétiquement, on ne peut pas dire que l'Esprit Saint soit mentionné ici. Mais théologiquement, on peut le dire. Selon le conditionnement, on ne peut pas le dire ; mais selon la finalité, on le peut. Il faut naître de l'eau et de l'Esprit Saint, de l'Esprit de Dieu. Cette nouvelle naissance se fait d'en haut – l'Esprit de Dieu –, et en

même temps, elle se fait d'en bas – l'eau. L'eau est d'en bas et elle montre que cette naissance, qui se fait d'en haut, se réalise dans la gratuité la plus absolue. Tout ce qui vient de l'Esprit permet une naissance, dans l'amour (puisque l'Esprit Saint est l'Amour), en même temps qu'une naissance dans la lumière et la vérité. La grâce nous apparente à l'Esprit Saint, elle nous fait vivre du souffle de l'Esprit. La grâce est un souffle, elle implique une source qui est un souffle, puisque l'Esprit Saint est un souffle d'amour.

Le symbolisme de l'eau

Que signifie le symbolisme de l'eau ? Il serait très beau de regarder ce symbolisme à travers toute l'Ecriture, où l'eau symbolise des réalités multiples. Nous ne retiendrons ici que deux symboles, parce que ce sont sans doute les deux principaux. L'eau est le symbole de la vie, ce qui se comprend très bien car l'eau permet la vie et elle est une bénédiction de Dieu, comme la vie elle-même. Dans tous les pays où il y a des problèmes d'aridité et de sécheresse qui conduisent à l'infécondité, on comprend que l'eau soit regardée comme une bénédiction de Dieu. Le symbolisme se sert toujours du conditionnement pour exprimer la réalité : l'eau est une *condition* de la vie, puisqu'il n'y a pas de vie sans eau. C'est pourquoi l'eau exprime le vivant qui naît à la vie divine. Ici, l'eau symbolise sans doute la bonne volonté de l'homme : nous ne pouvons naître à la vie divine que s'il y a en nous cette bonne volonté, que si nous acquiesçons. C'est pour cela qu'on demande à celui qu'on baptise s'il a la foi. En exprimant sa foi, il exprime son désir et sa bonne volonté. L'eau, c'est donc la bonne volonté de l'homme.

Nicodème se croyait toujours premier du côté de l'intelligence, mais Jésus est allé plus loin que lui. Il y a ici une réponse merveilleuse : cette naissance à la vie divine n'implique pas de rentrer dans le sein maternel, elle se fait à partir de l'Esprit et de l'eau, cet Esprit qui, dès le point de départ, plane sur les eaux[9] (l'Esprit source de fécondité). Mais si l'eau représente notre bonne volonté, on peut dire, plus profondément, qu'elle représente sans doute celle qui maintient en nous cette bonne volonté ; autrement dit, l'eau symbolise le mystère de la maternité divine de Marie. Marie est présente à toutes les naissances qui se font à partir de l'Esprit ; nous pouvons le dire, et cela éclaire ce symbolisme. A lui seul, il ne permettrait pas de parler

9. Gn 1, 2.

tout de suite de Marie ; mais parce que nous connaissons l'économie divine et le rôle de Marie comme Mère à la Croix, parce que nous savons que Marie est mère et donc source de notre grâce, nous pouvons très bien dire cela. Jésus a un regard infiniment plus pénétrant que nous et à travers un symbole il peut nous faire entrer dans toute la profondeur du mystère.

La naissance à partir de l'Esprit Saint, dans la gratuité de l'Esprit Saint, se réalise avec notre consentement (l'eau, notre bonne volonté), car Dieu ne nous violente jamais ; mais il nous porte et nous devance. Dieu nous apprend à dire oui, pour pouvoir vraiment nous prendre et nous saisir entièrement ; et cela, c'est le mystère de la maternité divine de Marie qui s'exerce sur notre bonne volonté. Qui apprend à l'enfant à être de bonne humeur ? C'est sa mère ; et la bonne volonté, c'est être de bonne humeur pour Dieu. Dès que nous sommes de mauvaise humeur pour Dieu, nous ne sommes plus dans une attitude de bonne volonté et nous arrêtons la naissance selon l'Esprit (puisque cette naissance est toujours actuelle), nous l'empêchons d'être plénière. Bien sûr, il s'agit ici d'une mauvaise humeur *entretenue.* On peut être de mauvaise humeur parce qu'il fait froid, parce qu'on a mal digéré ou qu'on est fatigué ; on est alors un peu de mauvaise humeur, mais ce n'est pas entretenu, ce n'est pas voulu. La mauvaise volonté *entretenue,* le murmure entretenu, et cette intersubjectivité du murmure par laquelle on se communique les uns aux autres les mauvaises choses et on les maintient (de sorte que cela fermente), tout cela arrête la naissance selon l'Esprit, qui, encore une fois, est toujours actuelle.

C'est par cette naissance qu'on entre dans le *royaume de Dieu,* de plain-pied. Par la grâce nous sommes fils, et donc héritiers, et cohéritiers du Christ[10]. Tout le mystère de Dieu nous est donné par le mystère de la grâce. Jésus va le préciser avec une très grande netteté : *Ce qui est né de la chair est chair : ce qui est né de l'Esprit est esprit.* C'est beau de voir que cette distinction nous est donnée là, directement dans l'Ecriture, et que ce n'est pas une distinction des théologiens. C'est une distinction capitale et fondamentale : *Ce qui est né de la chair est chair.* Notre vie humaine ne peut pas, par elle-même, atteindre cette naissance qui nous dépasse complètement car elle vient d'en haut : *Ce qui est né de l'Esprit est esprit.* Nous sommes, par la grâce, à la dimension de l'Esprit de Dieu ; la grâce a donc des exigences que notre intelligence humaine, si métaphysique soit-elle, et notre cœur humain, si grand soit-il, ne connaissent jamais. Ramener la grâce à ce que nous pouvons comprendre, c'est supprimer son

10. Cf. Rm 8, 16-17.

mystère ; car la grâce nous donne la foi et celle-ci nous permet d'aller *au-delà de ce que nous comprenons* et d'adhérer à un mystère qui nous dépasse. Par le fait même il y a, dans le rythme de la grâce, des exigences qui dépassent *infiniment* ce que nous pouvons comprendre, parce que le mystère de Dieu dépasse infiniment la capacité de notre intelligence humaine.

Hélas, nous arrêtons très facilement ces exigences de la grâce. On parle beaucoup aujourd'hui de refoulements. Le refoulement, c'est arrêter les appels instinctifs de la chair et du sang ; c'est, plus profondément encore, arrêter des désirs, des « appétits » naturels qui sont en nous. Il y a des refoulements intellectuels qui sont plus terribles que beaucoup d'autres choses, et des refoulements de la volonté qui, eux aussi, sont terribles ; enfin, les refoulements dans l'ordre surnaturel sont les plus forts : ce sont ceux qui arrêtent les élans de la grâce, la soif de la grâce, ce souffle qui vient de l'Esprit Saint, qu'on arrête au nom d'une prudence. Certes, entre le bon grain et le mauvais, le discernement n'est pas facile à faire. Mais il faut être très attentif, parce qu'il y a en nous une source de vie qui dépasse notre prudence : nous sommes nés de l'eau et de l'Esprit.

La voix du vent

Parce que Nicodème doit commencer à être très attentif, Jésus se fait aussi très attentif à lui : *Ne t'étonne pas...* Jésus nous dit cela chaque fois que nous sommes un peu dans l'étonnement : « Que faut-il faire ? Le mystère de la grâce, où va-t-il me conduire ? » Chaque fois, Jésus nous répond : *Ne t'étonne pas si je t'ai dit : Il vous faut naître d'en haut. Le vent souffle où il veut, tu entends sa voix...*

N'oublions pas que la voix, dans l'Evangile de saint Jean comme dans l'Apocalypse, est presque toujours le souffle de l'Esprit Saint. C'est très important à comprendre, parce que la parole de Dieu est une parole *vivante*, par l'Esprit Saint. Il y a donc les intonations de l'Esprit Saint, que l'exégèse ne peut pas nous donner. Heureusement que l'Esprit Saint se met à l'abri et ne peut pas être capté par les méthodes humaines ! La parole peut être d'une certaine manière captée par certaines méthodes exégétiques, mais pour le souffle et la voix, c'est impossible. Le propre de l'Esprit Saint (qui nous rappelle tout ce que Jésus nous a dit[11]), est de faire que la parole de Dieu devienne une parole vivante, et une voix puissante, comme dit l'Apocalypse,

11. Cf. Jn 14, 26.

« comme le mugissement des grandes eaux »[12]. Il faut de temps en temps entendre le Saint-Esprit comme « le mugissement des grandes eaux » ; quand il s'empare d'une parole du Christ, celle-ci s'inscrit en nous avec force. C'est alors une parole substantielle qui s'inscrit au plus intime de notre cœur. A ce moment-là nous commençons un peu à pénétrer le mystère, même si, bien sûr, il reste un mystère.

Le vent souffle où il veut, tu entends sa voix, mais tu ne sais ni d'où il vient ni où il va : c'est la sainte ignorance de la foi. La foi, c'est l'ignorance du *comment* : le *comment* de l'origine et le *comment* de la manière dont la foi se développe. C'est pour cela que le mystère de la foi est encore plus difficile dans un monde comme le nôtre où la science a beaucoup développé le sens du *comment.* Toute notre culture, pétrie de psychologie et de sociologie, est une culture du *comment.* Il est donc beaucoup plus difficile d'être croyant dans notre monde qu'au Moyen Age où la culture était beaucoup plus humaine et gardait le sens de la finalité. La foi, qui est l'ignorance du *comment*, est ce qui nous donne le sens de la *finalité,* d'une finalité divine.

C'est bien ce qui nous est montré ici, et c'est une merveilleuse manière de présenter ce qu'est le mystère de la foi. Nous naissons à la vie divine dans la foi, donc dans l'ignorance : nous ne savons pas d'où cela vient ni où cela va. Nous sommes dans la situation d'enfants qui n'ont pas encore vu le regard de leur Père. Nous sommes comme de petits aveugles : nous ne voyons pas, et nous devons rester en face de Dieu et déjà vivre du face-à-face dans l'obscurité. Ce n'est pas une situation facile, de n'avoir pas encore vu le regard de notre Père, ni celui de notre Mère. Même ceux qui ont eu une apparition de la Sainte Vierge n'ont pas vu le visage de leur Mère tel qu'ils le verront dans la vision béatifique ; toute apparition doit être dépassée, car elle n'est pas la vision béatifique. Et même si nous avons eu des expériences très profondes – au point de nous trouver comme en face de Dieu –, il faut encore les dépasser. Il faut voir plus loin que toutes les expériences, et toujours revenir à la foi.

Si nous nous arrêtons à nos expériences, nous ne sommes plus entièrement en dépendance de l'Esprit Saint. C'est une très grande pauvreté, et c'est bien ce que Jésus dit ici : *Ne t'étonne pas si je t'ai dit : il vous faut naître d'en haut. Le vent souffle où il veut, tu entends sa voix, mais tu ne sais ni d'où il vient ni où il va. Ainsi en est-il de quiconque est né de l'Esprit.* Celui qui est né de l'Esprit est comme suspendu au mystère de l'Esprit Saint. Il ne sait pas d'où il vient ni où

12. Ap 1, 15.

il va. Il doit être dans cette docilité plénière à la « voix ». Tout ce qui en lui est image de Dieu est pris et porté par la grâce, renouvelé et transformé par elle, mais il ne peut pas, par lui-même, voir ce que Dieu lui indique comme route. Au baptême, on ne nous donne pas une carte Michelin – c'est dommage ! Si on nous donnait une carte Michelin en nous disant : « Voilà l'itinéraire que vous devez suivre », ce serait beaucoup plus simple, même si c'était une carte aérienne ! Mais non ; il faut marcher dans l'obscurité comme si on voyait – « comme s'il voyait l'invisible, il tint ferme »[13].

Il faut souvent relire le chapitre 11 de l'Epître aux Hébreux, cette sorte d'hymne à la foi qui est extraordinaire et qui nous fait comprendre l'attitude du croyant : il est debout, face à Dieu, dans cette attitude contemplative. Nous ne voyons rien, puisque nous n'avons pas encore vu le visage de notre Père, mais nous savons que lui nous regarde et qu'il nous voit dans sa lumière, et qu'il n'y a rien en nous qui soit obscurité pour lui. Tout est lumineux pour lui, sauf notre mauvaise volonté. Si nous avons bonne volonté, alors nous sommes lumineux pour Dieu, tout est dans une luminosité absolue. N'est-ce pas merveilleux, de vivre cela dans la foi ? C'est comme cela que nous devons contempler : nous sommes dans la lumière du Père et nous rejoignons cette lumière. Dans l'amour, nous sommes *un* avec lui, et nous acceptons alors cette obscurité. On accepte facilement l'obscurité dans l'amour, alors qu'en dehors de l'amour, c'est intolérable. Pour notre intelligence scientifique, c'est très rude, et pour notre intelligence philosophique, ce n'est pas facile non plus ; et pour notre intelligence d'idéaliste, c'est insupportable.

Il est très difficile d'accepter le mystère de la foi, parce que ce n'est pas une situation de bien-être. C'est une situation difficile, héroïque, que Dieu nous demande. Il y a vraiment un certain héroïsme à être croyant dans le siècle d'aujourd'hui, surtout si nous sommes au milieu d'intellectuels. Il faut un certain héroïsme pour maintenir la foi dans toute sa force, c'est-à-dire une foi contemplative, une foi qui ne diminue pas la vérité mais qui veut aller toujours plus loin. Il s'agit d'écouter la « voix », et de savoir que l'Esprit Saint nous conduit là où il veut, et comme il veut, selon son rythme.

C'est grand, cet enseignement sur la grâce. Il n'y a que Jésus qui puisse dire cela, et toute la théologie est faite pour que nous le comprenions. Si nous n'avons pas fait beaucoup de théologie, cela n'a pas d'importance ; il y a des suppléances du Saint-Esprit, grâce auxquelles, très vite, nous comprenons la parole de Dieu. La parole de

13. He 11, 27.

Dieu est donnée en premier lieu au croyant, et non pas d'abord au théologien. Le théologien est un serviteur, alors que l'enfant a une noblesse unique. N'allons pas objecter que l'enseignement que nous commentons ici est donné à Nicodème. Il est donné à Nicodème, oui, mais précisément pour réveiller sa foi, pour qu'il ne s'arrête pas à ses conclusions théologiques, mais qu'il les dépasse et redevienne un tout-petit qui vient de naître – ce qui est difficile. Chaque fois que le théologien relit l'Ecriture, chaque fois qu'il veut faire oraison, il doit accepter de naître à la vie divine. C'est pour cela que l'oraison est si difficile pour le théologien, parce qu'il continue à raisonner, comme s'il avait quelque chose à apprendre à Dieu ! En effet, il a fait des trouvailles (il en est très conscient, il pense même parfois qu'il fallait attendre le XX^{e} siècle pour découvrir cela !) ; alors il continue à raisonner, et il n'est plus celui qui naît à la vie divine, celui qui écoute « la voix ».

Jésus va continuer sa leçon de théologie, après le petit intermède où il a purifié Nicodème en lui faisant comprendre que le royaume de Dieu est pour lui et qu'il faut y entrer tout de suite (et cette correction fraternelle de Jésus à l'égard de Nicodème nous vise tous). Jésus purifie Nicodème pour qu'il entre tout de suite dans le royaume. Il va lui donner cette grande lumière sur le mystère de l'Incarnation et de la Rédemption, sur le mystère de l'amour du Père. Tout est là. Tout le mystère de l'Incarnation est pour que Jésus soit source de grâce pour nous, pour que la grâce nous soit donnée par le Fils[14]. Le mystère de la grâce nous lie au Fils et à l'Esprit, et il nous lie au Fils dans son mystère d'immolation : *Comme Moïse éleva le serpent au désert, ainsi faut-il que soit élevé le Fils de l'homme.* C'est Jésus à la Croix qui est source de grâce, à travers son cœur blessé : le Verbe qui s'est fait chair est source de grâce pour nous, même si la source première de la grâce est le Père : *Dieu a tant aimé le monde…*

Le mystère de l'Incarnation et de la Croix

Voyons maintenant comment Jésus présente le mystère de l'Incarnation : *Nul n'est monté au ciel hormis celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme qui est au ciel.* Le mystère de l'Incarnation peut se présenter de diverses manières. Les théologiens disent que le Verbe « assume la nature humaine », et le Prologue de Jean dit, avec

14. Cf. Jn 1, 17 : « La grâce et la vérité nous sont venues par Jésus-Christ ».

une force étonnante, que le *Logos*, le Verbe, est « devenu chair »[15]. Cela, nous ne pouvons le comprendre vraiment (si l'on peut dire) que dans la révélation ultime du coup de lance ; là, vraiment le Verbe est « devenu chair » puisque, à cause de la mort, c'est-à-dire de la séparation de l'âme et du corps, le Verbe est alors uni immédiatement au *cadavre* de Jésus, à la chair au sens très fort. Le mystère du coup de lance, que saint Jean nous rapporte, a une signification ultime, et est donc d'une grande importance pour nous du point de vue théologique, puisqu'il est comme la révélation dernière : tout s'achève par ce coup de lance.

La Révélation s'achève donc, non par une parole, mais par un geste, et un geste qui se traduit dans le cœur de Jésus, dans sa chair ; et cela parce que le mystère de l'Incarnation est avant tout ordonné à nous faire entrer dans le mystère de l'amour du Père. Toute l'Alliance nouvelle est une alliance d'amour ; or le geste exprime plus l'amour que la parole, et c'est pour cela que tout s'achève dans ce mystère de la blessure du cœur du Christ. D'une certaine manière, nous devrions lire toute l'Ecriture à la lumière de cette ultime révélation. Si nous avions cette intelligence de l'économie divine, cela changerait beaucoup de choses, parce que nous comprendrions que l'ultime révélation est la blessure du cœur du Christ.

Ici, Jésus présente le mystère de l'Incarnation d'une manière un peu différente de celle du Prologue. Il montre beaucoup plus que le mystère de l'Incarnation est le lien de la terre au ciel. C'est un mystère de *présence* ; c'est Dieu qui est présent aux hommes, l'Emmanuel, « Dieu avec nous »[16]. Il y a là, sous-jacente, la grande vision du Fils de l'homme telle qu'on la trouve chez le prophète Daniel (nous l'avons noté précédemment). Jésus, dans son Incarnation, demeure toujours au ciel ; il ne quitte pas le sein du Père, il ne quitte pas Dieu pour être au milieu de nous. Par le fait même, par le mystère de l'Incarnation, c'est le ciel qui est présent au milieu de nous, et c'est en même temps l'humanité qui monte vers Dieu. Jésus est vraiment le grand prêtre, le médiateur, et donc celui qui fait le lien entre le ciel et la terre. Dans le mystère même de l'Incarnation, il est le médiateur, il réalise l'alliance nouvelle entre Dieu et l'humanité. A partir de l'Incarnation, l'homme est Dieu dans le Christ, et le corps de l'homme, qui fait partie de notre univers, est en Dieu C'est cela qui est extraordinaire, et c'est pour cela qu'il ne peut plus y avoir de déluge[17] ; l'humanité est liée à Dieu d'un

15. Jn 1, 14 : ὅ λόγος σάρξ ἐγένετο.
16. Mt 1, 23 (Is 7, 14).
17. Cf. Gn 9, 15.

lien *personnel.* Notre humanité est le sommet de l'univers dont, par notre corps, nous faisons partie. Et dans l'humanité sainte du Christ, notre corps – et la matière qui le constitue – *est Dieu.* Le mystère de l'Incarnation est quelque chose d'absolument inouï ; malheureusement nous y sommes tellement habitués que nous oublions parfois de le contempler de l'intérieur, c'est-à-dire dans la lumière du Père, en regardant cette manière dont le Père nous donne son Fils.

Le mystère de l'Incarnation est ordonné au mystère de la Rédemption, puisque si Jésus a assumé une nature humaine, c'est pour être notre Sauveur, et donc devenir source de grâce. Notre grâce est une grâce *chrétienne.* Cela veut dire que notre grâce n'est pas seulement une naissance d'en haut, de l'eau et de l'Esprit, mais une naissance qui se fait à partir du mystère du Fils de l'homme, de l'Agneau immolé. Notre grâce est liée à celle de Jésus, et c'est pour cela qu'elle a une plénitude. La grâce chrétienne implique une plénitude de qualité plus grande que la grâce de « justice originelle » (celle d'Adam et Eve avant le péché), parce qu'elle nous lie directement à celui qui est le Fils bien-aimé du Père. Nous sommes donc en connaturalité profonde avec le mystère du Christ, avec le mystère du cœur de Jésus. C'est ce que nous exprimons quand nous parlons du Corps mystique et que nous disons que nous sommes les membres du Christ ; nous voulons par là exprimer ce lien très particulier qui existe avec Jésus comme Tête, avec Jésus comme source de grâce.

Par le fait même, notre grâce est liée à la Croix du Christ ; elle a comme un poids qui la porte vers le mystère de la Croix, puisque nous sommes nés à la Croix. Ce lien n'est pas seulement une option libre (même si nous devons avoir cette option libre dans la foi et l'espérance) ; il y a dans la grâce quelque chose de plus, qui est ce lien – qu'on pourrait dire « ontologique » – avec la Croix du Christ. C'est pour cela qu'il y a vraiment en nous une orientation profonde de la grâce vers le mystère de la Croix du Christ.

C'est bien ce qui nous est montré ici, si nous regardons attentivement : *Comme Moïse éleva le serpent au désert, ainsi faut-il que soit élevé le Fils de l'homme, afin que tout homme qui croit en lui ait par lui la vie éternelle.* Notre foi porte premièrement sur le mystère du Christ crucifié ; son orientation profonde consiste à regarder Jésus crucifié comme Sauveur, c'est-à-dire comme source de vie, en comprenant que cette source de vie nous est donnée, que nous lui sommes liés. C'est important parce que, quand nous ne voulons plus regarder le mystère de la Croix, quand nous le mettons entre parenthèses, nous supprimons du même coup cette orientation profonde de notre grâce chrétienne qui nous lie au mystère du Christ ; nous faisons alors un

« refoulement » surnaturel terrible, de sorte que la foi ne peut plus s'épanouir pleinement en nous. A travers la Croix du Christ, notre foi rejoint la paternité de Dieu : *Oui, Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique.* Nous découvrons donc ce lien avec le Père ; et l'Esprit Saint, au-dedans de nous-mêmes, nous fait dire : « *Abba,* Père »[18]. C'est d'une certaine manière, comme le dit saint Thomas, le sommet de la vie mystique, de la vie contemplative : retourner vers le Père et découvrir ce lien de paternité.

Ce lien de paternité est un lien d'amour, et un lien d'amour qui a une force inouïe, puisque la paternité de Dieu sur nous se manifeste à travers le don qu'il nous fait de son Fils. Pour nous faire comprendre qu'il est Père, Dieu nous donne son Fils, et il nous le donne dans l'holocauste de la Croix, à travers cet holocauste. C'est le don le plus parfait qui puisse exister : le Fils nous est donné à la Croix d'une manière plus parfaite, plus plénière, qu'à l'Annonciation. Ce don est fait à chacun d'entre nous, et nous devons le recevoir tel que le Père nous le donne. Le Père a préféré notre vie divine à la vie temporelle de son Fils ; il a voulu se servir de la Croix, de l'holocauste de son Fils, pour nous faire comprendre sa prédilection d'amour.

Une prédilection d'amour, c'est toujours un choix, et il faut souvent nous demander quel est ce choix qui « pèse » sur nous – d'un poids d'amour[19] –, comment Dieu nous a aimés, quelle est la qualité de l'amour de Dieu sur nous telle qu'elle est manifestée à la Croix. C'est à la Croix que nous comprenons comment le Père nous aime dans notre vie divine, dans notre vie de fils, à travers l'holocauste de son propre Fils. Il nous aime en acceptant la mort de son Fils pour que nous vivions : voilà la préférence et la qualité d'amour du Père sur nous. C'est bien ce qui nous est montré ici.

Cela nous fait aussi comprendre, si nous sommes attentifs à ce texte, que le mystère de la Croix doit se regarder d'une façon ultime dans la lumière de l'*amour*, et non pas dans la lumière de la *justification* ou dans la lumière du *rachat*. Il est vrai que tout cela est impliqué dans la Croix : Jésus, à la Croix, fait œuvre de justice, c'est sûr, puisqu'il porte sur lui l'iniquité du monde. Mais il y a beaucoup plus, parce que la Croix est vraiment l'épiphanie de l'amour. Elle nous fait alors comprendre la qualité de l'amour du Père sur nous : *Oui, Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, pour que tout homme qui croit en lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle.*

18. Rm 8, 15 ; Ga 4, 6.
19. Cf. SAINT AUGUSTIN, *Confessions*, XIII, IX, 10, Bibl. aug. 14, p. 441.

Les sources de la grâce

Nous reviendrons sur la question du péché, mais nous voyons que nous sont montrées ici toutes les sources de la grâce. Et le rôle de la théologie est bien de nous faire comprendre ce qu'est la grâce *en nous en montrant les sources*. La grâce provient de l'Esprit, elle provient de l'Agneau immolé, elle provient de l'amour du Père, et elle provient de l'eau. Voilà toutes les sources. Ce texte de l'Evangile de Jean nous fait donc comprendre comment le mystère de la grâce nous lie immédiatement aux trois personnes divines. Nous sommes reliés à l'Esprit, nous sommes reliés au Verbe devenu chair, au cœur blessé du Christ, et nous sommes reliés à la paternité d'amour de Dieu sur nous. Notre grâce nous connaturalise à la Très Sainte Trinité, mais d'une façon particulière, dans l'ordre suivant : l'Esprit, le cœur blessé du Christ et donc le Verbe devenu chair, et le Père. Il y a là un ordre merveilleux. L'Esprit nous est donné à la Croix. C'est vraiment à la Croix que nous sommes nés, comme aime à le dire saint Augustin[20], par et dans l'Esprit. Naissant à la Croix par l'Esprit, nous sommes nécessairement conjoints au mystère de l'Agneau. Et parce que l'Agneau nous est donné par le Père, en étant conjoints à l'Agneau nous vivons de ce regard d'amour du Père sur nous. Voilà trois sources, qui sont les trois personnes divines, et cette source « instrumentale », comme disent les théologiens, qui est l'humanité sainte du Christ, instrument conjoint au Verbe de Dieu, un instrument unique qui intensifie encore le don. En effet, nous étant fait à travers l'humanité sainte du Christ, le don de la grâce connaît une plénitude qu'il ne connaîtrait pas autrement : parce que Jésus s'offre pour nous, cette offrande, nécessairement, nous attire plus profondément dans le mystère du Verbe de Dieu, de l'Esprit, et du Père.

Puis il y a l'eau, qui représente sans doute (nous l'avons vu) le mystère de la maternité divine de Marie. C'est encore un instrument de surabondance d'amour, qui n'était pas nécessaire. Dieu n'avait pas besoin de la maternité divine de Marie pour nous sauver ; mais il a voulu, de fait, que ce soit par sa maternité divine que se réalise le mystère du salut. Si donc nous voulons pleinement comprendre l'ordre de la sagesse de Dieu dans ce don de la grâce, nous voyons la place de celle qui est vraiment mère, donc source de vie. Car la mère est source de vie, et ici elle est source de vie divine. Associée au mystère de la

20. Voir notamment *Homélies sur l'Evangile de saint Jean*, IX, 10, Bibl. aug. 71, p. 531, et la note 69 de la p. 904.

Croix, Marie est donc associée au mystère de notre enfantement à la vie divine.

Mais à ce mystère nous sommes nous-mêmes associés, en ce sens que Dieu ne peut pas, ne veut pas, nous sauver sans nous. Dieu réclame notre *fiat* comme il l'a réclamé de Marie. Nous sommes donc associés non seulement à la croissance de la grâce, mais aussi à notre naissance à la vie divine. Il est très important pour nous de comprendre cela, et de ne pas en rester à l'attitude de celui qui reçoit. Plus la gratuité du don est grande, plus Dieu réclame notre coopération. C'est là un grand principe de l'économie divine, et on le retrouve constamment : plus la gratuité est grande, exigeant donc de nous un état de pauvreté, un état de réceptivité, plus Dieu, en même temps, réclame une coopération aimante. La réceptivité implique donc une grande activité, puisque coopérer au don d'amour, c'est se donner. On ne peut dire son *fiat* à la grâce qu'en étant soi-même totalement donné. L'eau, ce n'est pas seulement Marie, c'est aussi le *fiat* de notre consécration. Le don que nous faisons à Dieu de tout notre être, de tout ce que nous sommes, prolonge la consécration du baptême, et donc l'exigence de la grâce du baptême. Cela est profondément inscrit dans notre grâce liée à celle de Marie. La consécration que nous faisons au Christ, par Marie, nous fait alors vivre profondément le mystère de la grâce. Ce n'est pas quelque chose d'un peu « à côté », quelque chose qui serait une dévotion, et même cela ne relève pas seulement du don de piété ; c'est beaucoup plus que cela. C'est une exigence « ontologique » de la grâce, qui réclame un don plénier pour que *le mystère de la grâce* puisse se réaliser pleinement en nous. C'est bien ce qui nous est montré ici, dans cette naissance à partir de l'eau et de l'Esprit[21].

Adoration, oraison et contemplation

Cela doit nous aider à pénétrer dans le mystère de la contemplation chrétienne. Au niveau de l'analyse, il faut distinguer adoration et oraison, mais dans notre vie tout se tient. Nous n'allons pas dire : « Aujourd'hui, c'est une journée consacrée à l'adoration ; donc, pas d'oraison, pas de contemplation ». Ce serait stupide. Certes, nous avons des exercices successifs, et il y a des moments où le Saint-Esprit nous demande beaucoup d'adoration. Il nous met pour cela dans la sécheresse, au désert. C'est alors le lieu de l'adoration : on

21. Voir *Réponses aux questions*, n° 3, p. 265.

adore, on adore ... il faut creuser, creuser... C'est un excellent exercice, et quelquefois, c'est fatigant ! [22] Cela exige beaucoup de bonne volonté. C'est, du reste, un excellent exercice pour acquérir de la volonté, c'est même le meilleur ; or nous avons tous besoin d'acquérir un peu de volonté. C'est ce que voulait dire sainte Thérèse quand elle demandait à ses carmélites d'être fortes, « viriles », c'est-à-dire d'être des femmes qui savent vraiment ce qu'elles veulent et qui vont jusqu'au bout de ce qu'elles veulent. Ayons donc cette volonté profonde de creuser toujours plus profondément pour que nous ne soyons jamais des lieux où il n'y a plus d'eau. « Creuser » ainsi dépend de nous.

Quand l'Esprit Saint voit en nous cette bonne volonté de celui qui veut « creuser » par l'adoration, il nous donne un peu de rosée, un peu d'amour, pour que nous entrions dans ce mystère de l'intimité de l'amour, dans l'oraison : c'est Cana. C'est alors l'amour qui passe devant et qui transforme tout. Cela ne veut pas dire qu'on ne doive pas continuer *à faire des actes* d'amour, à exercer notre volonté. Ne pensons pas que quand l'Esprit Saint souffle, il suffit d'ouvrir toutes les voiles en disant : « Maintenant je n'ai plus qu'à me tourner les pouces, parce que le vent souffle ». Si nous faisons cela, le Saint-Esprit s'arrête, parce qu'il n'aime pas les enfants gâtés. L'éducation du Saint-Esprit ne fait jamais de nous des enfants gâtés : il ne peut pas supporter cela. Parce que les enfants gâtés considèrent que tout leur est dû. Dirons-nous que le Saint-Esprit nous est dû puisque nous sommes consacrés à Dieu ? Non, cela reste toujours gratuit et l'Esprit Saint aime notre coopération. Même si les voiles sont ouvertes, il faut ramer et dire à Dieu que nous l'aimons, que nous désirons l'aimer. Parfois le Saint-Esprit nous porte tellement que nous ne pouvons plus ramer ; il faut alors le laisser faire. Cela peut arriver ; et ce n'est pas réservé aux carmélites derrière leurs grilles, puisque nous devons vivre du même esprit (comme nous l'enseigne la petite Thérèse), et donc vivre vraiment de ce mystère d'intimité profonde avec le cœur du Christ, avec le cœur de Marie, avec le Père.

A l'intérieur de l'oraison il peut y avoir des grâces de contemplation, de lumière, de présence. Saint Thomas dit que la contemplation est tout simplement une anticipation de la vision béatifique ; c'est la hâte de l'Esprit Saint qui veut que nous soyons déjà face au Père, face

22. Cf. SAINTE THÉRÈSE DE JÉSUS, *Vie écrite par elle-même*, ch. 11 (*Œuvres complètes*, Le Seuil 1985, p. 108) : « Les âmes qui commencent à s'adonner à l'oraison (...) sont celles qui tirent péniblement l'eau du puits. Elles se fatiguent, en effet, pour recueillir leurs sens habitués à se répandre au dehors ; c'est là un très grand travail ».

à Jésus. La contemplation est donc bien ce face-à-face dans l'obscurité de la foi, mais avec un amour tellement fort que la présence dépasse tout ce qu'on pourrait voir. Nous le savons : quand la présence est très forte, nous n'avons plus besoin de voir. Dans la contemplation, cette présence se fait de plus en plus grande et de plus en plus forte.

Essayons de comprendre ce qu'est la *présence* à quelqu'un. Quand nous parlons, nous sommes présent à l'autre. Parfois il faut élever la voix pour réveiller ceux qui dorment, pour que, justement, ils soient présents... Quand on prêche du haut d'une chaire, ou quand on fait des cours de philosophie et que c'est difficile, il faut parfois réveiller l'auditoire pour que la présence se réalise. La présence est toujours réciproque ; il n'y a pas présence dans un seul sens. De deux personnes présentes l'une à l'autre il y en a, ordinairement, une qui agit, qui a les initiatives, et l'autre qui répond. Pour qu'il y ait présence, il faut qu'il y ait une action profonde de l'un sur l'autre, impliquant la réponse de l'autre.

Cela nous éclaire sur ce qu'est le mystère de la présence au niveau de la contemplation. Dieu agit sur nous en nous donnant la grâce ; c'est une action *actuelle*. Il nous attire en nous donnant la grâce sanctifiante et en nous donnant le secours actuel de la grâce, puisque les deux vont ensemble. Dieu agit donc actuellement et directement sur nous. Dans une foi aimante, nous prenons conscience de cette action de Dieu sur nous, et nous vivons de cette présence. Nous comprenons que cette action de Dieu sur nous par la grâce est une action qui nous atteint dans ce qu'il y a de plus intime et de plus profond en nous. Dieu n'agit jamais de l'extérieur, alors que nous, nous agissons de l'extérieur (c'est pour cela que la présence est nécessairement quelque chose d'un peu extérieur). Un vieux professeur, qui savait ce que c'était qu'être présent à ses étudiants, et dont les étudiants dormaient parfois, leur disait, quand il n'en pouvait plus : « Je peux bien vous donner l'intelligible, mais pas l'intelligence ». Cela, c'est pour montrer les limites de l'enseignement humain : on peut dire des choses très pensées, mais on ne sait pas comment c'est reçu. On sent cela dans n'importe quel enseignement, et dans toute vie humaine, dans tout contact humain, dans tout dialogue. Nous pouvons avoir quelque chose de très beau à dire à quelqu'un et constater qu'il ne comprend pas, alors que c'était pour nous quelque chose d'étonnant. Nous pouvons donner l'intelligible, mais pas l'intelligence... alors que l'intelligence du cœur est ce qu'il y a de plus important. Dieu, lui, nous donne l'intelligible et l'intelligence : il donne les deux. Par le don de la grâce, il nous donne la foi et il réveille notre intelligence. Il agit donc

de l'intérieur, au plus intime de nous-mêmes. Telle est l'action de l'Esprit Saint, celle de l'Agneau, celle du Père, et celle de la Mère. Il y a bien pour nous ces quatre grandes sources de vie, et elles sont toujours « en acte ». Le Père ne cesse de nous aimer et de nous communiquer la grâce – si nous voulons bien la recevoir. L'Agneau de Dieu, Jésus, ne cesse d'être source d'amour pour nous, de nous communiquer la grâce ; et il en va de même pour l'Esprit et Marie.

Quand, sous l'action de l'Esprit Saint, notre foi aimante saisit cette action directe de Dieu sur nous, nous reconnaissons alors celui qui agit sur nous, nous découvrons le visage du Père, nous découvrons le visage de Jésus, Agneau immolé ; nous découvrons le souffle et la voix de l'Esprit Saint, source d'amour ; nous découvrons Marie. Cela peut faire partie de notre contemplation. Il ne faut pas le chercher, mais c'est ainsi que cela a commencé, puisque l'ange a dit à Marie : « Je vous salue, pleine de grâce ». Il peut se faire que l'Esprit Saint, ou que l'Agneau, ou que Marie – c'est même très souvent Marie, parce qu'elle agit en mère –, nous fasse comprendre combien nous sommes aimés de Dieu. Dès que nous le comprenons nous remercions Dieu, nous sommes dans l'action de grâces ; en présence de Marie et avec Marie, nous remercions l'Agneau. Il faut souvent remercier l'Agneau de nous avoir donné son sang, de nous avoir donné sa vie, son amour. *L'action de grâces fait partie de la contemplation*, parce qu'elle est notre réponse à la personne qui nous aime et qui est pour nous source de vie. Il faut remercier le Père d'être Père, et de nous avoir donné Jésus.

La contemplation chrétienne nous fait vivre successivement, selon l'ordre de la sagesse de Dieu, de ces différentes sources de grâce. Nous apprenons à les regarder. Il y a alors une vraie présence d'intimité : nous comprenons que nous sommes vraiment en Dieu, que Dieu habite en nous et que nous habitons en lui – « Demeurez en moi, comme moi en vous »[23]. La grande révélation dans l'Evangile de saint Jean, c'est bien cela : demeurer ; mais demeurer, c'est réciproque, c'est une présence : on demeure auprès de quelqu'un et, quand il s'agit de Dieu, *en* quelqu'un.

Le Père nous attire et nous donne tout. Dans la mesure même où nous découvrons son don, nous découvrons l'attraction qu'il exerce sur nous, parce que celui qui nous attire le plus, c'est celui qui se donne, celui qui nous aime actuellement. Ce n'est pas seulement celui qui est bon, c'est celui qui *nous aime actuellement*. Découvrir le Père comme source d'amour, découvrir l'Agneau comme source d'amour,

23. Jn 15, 4 ; cf. 1 Jn 3, 24 ; 4, 13-16, etc.

découvrir l'Esprit Saint qui nous est donné, c'est découvrir ce don actuel du Père, du Fils et de l'Esprit. Il n'y a alors rien qui nous attire plus et nous demeurons dans cette attraction. La contemplation, c'est être attiré par le Père, c'est être attiré par l'Agneau : « Quand je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi »[24]. La contemplation, c'est être attiré par l'Esprit, par le souffle de l'Esprit, par l'aigle. La contemplation, c'est être attiré par Marie ; car Marie exerce sur nous son attraction de mère. Parfois l'Esprit Saint nous demandera de demeurer en Marie pendant tout le temps de l'oraison, et là sera pour nous la contemplation. Pourquoi ? parce que, tant que nous sommes sur la terre, les expériences sont partielles ; notre foi est totale, mais les expériences sont partielles. L'Esprit Saint peut donc nous donner une expérience profonde de la maternité divine de Marie sur nous et nous demander d'en vivre ; il peut nous demander d'être comme enfouis en elle, en sachant qu'elle regarde et aime Jésus pour nous, et que Jésus est alors beaucoup mieux regardé et aimé que si nous le regardions directement. Les moments de contemplation et ces lumières contemplatives sont partiels. Il faut être très docile à l'Esprit Saint pour le laisser nous faire vivre de ces diverses « demeures » et nous faire comprendre que c'est cela que Dieu attend le plus de nous. C'est par là, en effet, que nous vivons notre vie d'enfants de Dieu, et nous savons que plus notre contemplation sera intérieure et aimante, plus nous serons capables de devenir source d'amour pour les autres dans la charité fraternelle.

Quand nous découvrons combien le Père est source d'amour pour nous, combien l'Agneau est source d'amour pour nous dans un don total, sans rien se réserver, et combien Marie est source d'amour pour nous, alors l'Esprit Saint nous fait comprendre comment nous pouvons coopérer en devenant source d'amour pour ceux qui sont proches de nous. Le fruit direct de toute contemplation, c'est la charité fraternelle ; c'est par la contemplation que nous renouvelons notre charité fraternelle, parce qu'alors nous regardons tous ceux qui sont proches de nous d'un regard *intérieur*. Quand nous en restons à un regard uniquement extérieur, nous nous fatiguons. C'est fatigant, de voir toujours les mêmes têtes, si belles soient-elles ! Il faut regarder de l'intérieur pour ne jamais se fatiguer. Dieu ne se fatigue jamais, parce qu'il regarde toujours de l'intérieur, c'est-à-dire à partir de l'amour. Pour pouvoir vivre cela il nous faut entrer très profondément dans cette attraction du Père sur nous, dans cette attraction du cœur blessé de Jésus. C'est Dieu qui nous éduque, et il nous éduque à l'intériorité.

24. Jn 12, 32.

Lui seul peut éduquer à l'intériorité, dans la contemplation, en nous apprenant à nous laisser attirer. Il n'y aura pour nous d'intériorité que dans la mesure où nous laisserons Dieu exercer sur nous son attraction et où nous nous donnerons totalement, en réponse à cette attraction. Nous commencerons alors à aimer les autres comme Jésus les aime[25].

25. Cf. Jn 13, 34 et 15, 12.

VI

L'ENTRETIEN AVEC NICODÈME (3)

Revenons encore sur l'entretien de Jésus avec Nicodème pour essayer de préciser davantage ce qu'est la grâce. Il ne s'agit pas de faire ici un traité de théologie sur la grâce, mais il est important d'y voir un peu clair, puisque de fait, toutes les opinions théologiques tournent autour du mystère de la grâce. La valeur d'une théologie dépend toujours, en définitive, de la façon dont elle comprend ce que le Christ enseigne à Nicodème. Si nous regardons l'histoire de la théologie, nous voyons qu'il y a eu deux tendances extrêmes qui, précisément parce qu'elles sont extrêmes, ne sont pas exactes ; elles ne sont du reste que des opinions, elles ne sont pas la position la plus profonde de l'Eglise, celle à laquelle nous devons revenir, telle qu'elle nous est montrée dans l'Evangile de saint Jean.

Les trois grandes positions théologiques concernant la grâce

Selon la première, la grâce est considérée uniquement comme une qualité qui vient ennoblir la nature humaine, permettre à l'homme d'être plus homme ; la vie chrétienne est alors vue uniquement sous l'angle de l'efficacité méritoire et il n'y a plus, au sens propre, de caractère *substantiel* de la vie divine en nous. C'est ce qu'on appelle, en langage théologique classique, « le surnaturel *quoad modum* ». Cela veut dire que le surnaturel est uniquement un mode d'efficacité, il vient seulement permettre une nouvelle orientation, mais ne donne pas à la vie surnaturelle un caractère propre. De ce fait, les vertus théologales n'ont plus leur rythme propre. Autrement dit, la grâce n'est ordonnée qu'à l'épanouissement plénier de la nature. Nous tombons alors dans une position apologétique qui consiste à s'intéresser uniquement à la nature humaine dans son épanouissement. Du point de

vue apostolique, cela mène tout de suite à cette attitude : nous ne pouvons christianiser que des gens parfaitement développés, nous ne pouvons transmettre la parole de Dieu qu'après avoir donné à chacun le bien-être, nous ne pouvons vraiment parler du mystère de la grâce que lorsque nous sommes en face de quelqu'un qui a atteint une pleine maturité humaine. C'est une position dominante aujourd'hui.

Historiquement, cette position a pris naissance à Louvain avant d'être développée par les Jésuites, notamment par Molina. Cela a été la grande position de Louvain. Face au protestantisme il y a eu cette réaction : « Sauvegardons la liberté humaine ». Pour sauvegarder la liberté humaine – l'intention était excellente –, on a insisté énormément sur le fait que la grâce permettait à la nature humaine de se développer parfaitement, et ne pouvait donc pas être en opposition à l'égard de la liberté humaine. Il s'agit bien là d'une position dialectique.

L'autre position extrême pourrait être qualifiée d'illuminisme mystique. La grâce est regardée comme quelque chose qui n'a rien à voir avec la nature humaine. Elle est un don de Dieu, don fait à notre nature humaine qui est foncièrement mauvaise. C'est la position de Luther, qui prétend s'enraciner dans certaines affirmations de saint Augustin ; mais saint Augustin ne dit pas cela, même si certains passages de ses écrits peuvent donner lieu à cette interprétation. Il y a d'ailleurs toute une mystique qui va dans ce sens-là : la nature n'est rien, elle est mauvaise, foncièrement pécheresse ; ainsi, puisque tout ce qui vient de nous est mauvais, il faut laisser la grâce nous donner une nature complètement nouvelle – mais alors il n'y a plus que la grâce.

Ces positions sont les deux extrêmes qu'on retrouve à travers tout le développement de la théologie. Il serait très intéressant, au titre de l'histoire de la théologie, de comprendre que c'est constamment ce mystère de la grâce qui est déterminant – ce qui, du reste, est normal.

La position qui est sans doute la plus traditionnelle dans l'Eglise – traditionnelle au grand sens, c'est-à-dire celle qui est le plus enracinée dans la parole de Dieu et qui, par le fait même, est le moins œuvre d'opinions humaines et théologiques, est une position qui revient tout le temps à la source. C'est bien ce que nous devons faire : le théologien, s'il est un vrai théologien, doit constamment brûler ses opinions pour revenir à la source. Chaque fois que nous faisons cela, Dieu nous donne une nouvelle intelligence de son mystère. Il faut de temps à autre faire ces feux de joie – et ceci ne concerne pas seulement des théologiens dans l'ordre spéculatif, mais aussi des théologiens dans

l'ordre pratique. Il faut brûler toutes nos opinions pour la gloire de Dieu et tout reprendre à la lumière des sources de l'Evangile. C'est un grand rajeunissement, et c'est sans doute la seule manière de ne jamais vieillir. C'est dans nos opinions que nous vieillissons, parce que les opinions sont marquées par le conditionnement des hommes : nous sommes nés à telle époque, nous sommes dépendants de tel milieu, et ainsi de suite... Chez les théologiens d'aujourd'hui, les opinions théologiques sont très facilement liées à des opinions politiques, et donc au conditionnement de l'époque – qu'il s'agisse, en France, de la politique de Napoléon ou de celle de chefs d'Etat plus récents. C'est la même chose en Allemagne ; et comme la théologie allemande a une très grande influence sur la théologie française d'aujourd'hui, les mêmes conditionnements se reproduisent.

Cela, c'est exactement l'inverse de ce que le théologien doit faire, puisqu'il doit remonter à la source et avoir un regard d'éternité. C'est l'éternité qui assume le temps, et non pas le temps qui conditionne et détermine l'éternité. De telles théologies, tellement marquées par le conditionnement temporel et politique, sont vouées à l'échec. Cela pourra durer dix ans, et peut-être même pas : les modes théologiques durent aujourd'hui moins longtemps que les modes vestimentaires ou autres, parce qu'elles sont dépendantes des options politiques.

Afin de garder un regard pur, osons brûler toutes nos opinions pour Dieu et revenir à la limpidité de l'Ecriture. Si nous sommes attentifs à ce qui nous est montré dans l'Ecriture, et spécialement à ce grand enseignement de Jésus à Nicodème, nous voyons que la grâce est une seconde naissance. Tout est dit dans cette expression « seconde naissance », parce qu'une seconde naissance respecte la première ! « Le Fils ne peut faire de lui-même rien qu'il ne voie faire au Père »[1]. Le mystère de la Rédemption, qui est une re-création, ne s'oppose pas au mystère de la création, parce que la création est faite par amour. Tout ce qui est fait par amour est éternel : le mystère de la grâce ne s'oppose donc pas au mystère de la création, la seconde naissance ne s'oppose pas à la première.

Mais entre la première et la seconde naissance, il y a eu un drame ; il y a eu le péché, et le péché dit « originel », qui a radicalement abîmé l'œuvre de Dieu. Nous sommes tous nés dans le péché. Il est donc connaturel à notre psychologie, de sorte que le psychologue qui n'est que psychologue ne peut pas arriver à discerner ce qui, en nous, relève des concupiscences et ce qui relève de l'image de Dieu. Puisque nous sommes nés dans le péché, celui-ci est contemporain de toute notre

1. Jn 5, 19 ; cf. 8, 28.

vie. A cette contemporanéité du péché nous ne pouvons échapper que par le dépassement de la grâce. C'est dans ce dépassement que nous pouvons avoir le discernement de Dieu sur nous, pour, dans la foi, discerner progressivement ce qui, en nous, appartient à l'image de Dieu et ce qui relève du conditionnement du pécheur, des concupiscences – c'est-à-dire, en dernier lieu, de celui qui veut être notre père[2] et qui est en réalité un faux père, un « anti-père ».

L'anti-père, c'est Satan, c'est celui qui est toujours en opposition à l'égard de la véritable paternité et de la véritable maternité. C'est bien la double opposition de Satan : il est anti-mère et anti-père, il ne faut jamais l'oublier. Il a une opposition violente à l'égard de la paternité divine et à l'égard de la maternité de Marie ; mais – et c'est cela qui est extraordinaire –, il essaie d'être père, ou plutôt de faire croire que c'est lui qui doit tout dominer (ce qui est une caricature de la paternité).

La grâce et la foi vont nous permettre de faire le discernement, en nous, entre ce qui provient de notre état de pécheur et ce qui relève de l'image de Dieu, de notre vie divine. La grâce vient progressivement rétablir en nous l'image de Dieu ; elle ne s'oppose pas à l'image de Dieu qui est en nous, mais elle vient la transformer pour lui permettre d'être pleinement elle-même.

Cette seconde naissance présuppose la première. Mais comme la première naissance implique en nous deux aspects – notre état de pécheur et le don que Dieu nous fait d'une âme spirituelle créée à son image – la grâce va continuellement faire ce discernement entre ce qui nous relie au péché et ce qui au contraire est l'œuvre de Dieu, ce qui est la marque de Dieu sur nous. La grâce, loin de s'opposer à la nature en tant qu'image de Dieu, *imago Dei*, va prendre possession de cette image de Dieu et lui permettre d'être pleinement elle-même, mais elle n'est pas *premièrement* au service de l'épanouissement plénier de l'homme. La grâce nous permet de vivre à l'unisson du mystère du cœur du Christ et de la Très Sainte Trinité, à l'unisson du cœur de Marie.

La grâce chrétienne est en effet une grâce mariale, parce que Marie est instrument de grâce. Nous sommes liés à Marie et en connaturalité avec elle. C'est pour cela que la grâce chrétienne réclame le mystère de l'Immaculée Conception. C'est le privilège de Marie et, comme elle est mère, elle nous lie à son mystère, de sorte que dans le ciel nous serons tous immaculés[3]. Sur la terre, le moins qu'on puisse dire

2. Cf. Jn 8, 44.
3. Cf. Ep 1, 4.

est que nous ne le sommes pas ! mais si nous vivons avec Marie, nous sommes vraiment de sa race, et il y a en nous un reflet de son mystère. C'est pourquoi on peut dire que la grâce qui nous lie au Christ est une grâce mariale.

Par Marie et par Jésus, nous vivons du Père, du Verbe et de l'Esprit. C'est une grâce premièrement contemplative. Si nous considérons la grâce comme permettant premièrement l'exaltation de l'homme, nous dirons alors que la foi est liée premièrement à la prudence politique, et nous ne pourrons pas faire de théologie sans faire une politique. Cette tendance contemporaine, qui a gagné la France après avoir existé en Allemagne, entraîne donc nécessairement un engagement politique. Il y a là une confusion ; car, en réalité, la foi est premièrement contemplative et nous fait regarder Dieu. Il est vrai qu'elle doit informer toute notre vie, notre prudence personnelle et ensuite notre prudence politique (la grâce doit transformer toute notre vie, c'est le levain qui transforme la pâte). Mais ce n'est pas premièrement une lumière qui nous est donnée pour notre prudence politique ; c'est premièrement une lumière divine et contemplative. On voit donc que, selon la conception que nous avons de la grâce en théologie, nous aurons tout de suite des visions apostoliques différentes.

Le péché d'orgueil

Venons-en maintenant à la fin de l'entretien avec Nicodème. C'est moins beau, parce que c'est l'aspect humain, mais il est tout de même très important de recevoir ce regard sur le péché, d'avoir cette vision johannique du péché. Il y a en effet, dans l'Evangile de saint Jean et surtout dans l'Apocalypse, des passages qu'il faut bien connaître pour avoir une vision du péché qui soit très nette. Le chapitre 8 de l'Evangile est peut-être, du point de vue du péché, le lieu le plus important de toute l'Ecriture parce que c'est là que nous voyons comment le démon essaie de s'infiltrer pour être à la source de nos activités humaines. Quand Jésus dit à son peuple, aux Juifs : « Vous avez pour père le diable »[4], cela va très loin, parce que cela fait comprendre que *nous ne pouvons jamais pécher seuls.* Nous péchons toujours en union avec celui qui s'est révolté le premier. C'est pour cela que nous sommes toujours pardonnables ; alors que l'ange ne peut pas être pardonné parce qu'il a péché seul. Nous, nous péchons toujours sous l'influence de quelqu'un de plus intelligent que nous ; nous sommes donc

4. Jn 8, 44.

toujours un peu moins responsables. Le premier péché d'Eve a été commis sous l'influence d'une séduction, et nous-mêmes sommes toujours séduits par le péché.

Je parle ici du péché au sens le plus fort, c'est-à-dire du péché d'orgueil ; car c'est celui-là qui est par excellence le péché spirituel, celui qui lutte contre l'Esprit. Le péché d'orgueil, comme tel, c'est l'opposition à l'égard de l'amour. Les autres fautes sont secondaires ; elles sont importantes, c'est évident, mais elles sont secondaires parce que liées à la matière, à notre sensibilité, à notre imagination. Ce qui est le plus terrible, c'est le péché d'orgueil ; c'est lui qui nous fait être de la race du démon. C'est le péché d'orgueil qui s'oppose à l'Esprit et qui, étant péché d'orgueil, entraîne que nous ne le reconnaissions pas. Nous reconnaissons tout de suite nos péchés de faiblesse : « C'est idiot, une fois de plus j'ai péché ; je suis un imbécile. » On se trouve immédiatement imbécile d'avoir encore une fois succombé ; tandis que lorsqu'il s'agit du péché d'orgueil, nous ne disons pas du tout : « Je suis un imbécile », mais : « Je suis un être très intelligent, je suis le seul à comprendre cela, et les autres ne le comprennent pas ». Cela, c'est l'orgueil, qui nous met nous-mêmes en valeur, et c'est l'intelligence qui refuse l'amour.

C'est bien cela, le péché d'orgueil du démon : l'intelligence qui refuse l'amour, l'intelligence qui n'accepte plus d'être dans un état de docilité à l'égard de la volonté de Dieu. C'est pour cela que l'orgueil est toujours lié à la désobéissance. Le démon essaie de pénétrer au plus intime de notre intelligence par la désobéissance, parce que c'est par là qu'il va nous exalter ; c'est du reste normal, car la désobéissance est la négation pratique. Un enfant aime dire « non », et les psychologues le savent bien, ils parlent de « la phase négative ». Oui, il y a la phase négative, la phase du refus, mais il faut regarder un peu plus loin : ce n'est pas seulement la phase négative, c'est tout simplement l'intelligence qui commence à découvrir son autonomie. Alors on refuse. Evidemment, chez un enfant, ce n'est pas très dangereux, mais attention, c'est un point de départ...

Dès que nous disons oui, nous sommes dans une attitude d'acquiescement, de lien, de coopération ; nous reconnaissons qu'il y a quelqu'un devant nous, ce n'est déjà pas si mal. Au contraire, quand nous disons non, surtout quand nous nions constamment et que cela devient en nous un « pli » et une note dominante, c'est *nous* que nous regardons en premier lieu. Philosophiquement, il est très important d'étudier ce qu'est la négation, parce que cela éclaire quantité de choses du monde d'aujourd'hui. La négation permet l'exaltation de nous-mêmes, de notre intelligence ; tandis que dans l'affirmation, au contraire, on

accepte d'être dépendant de quelqu'un d'autre, relatif à quelqu'un d'autre. Ainsi l'obéissance, c'est le « oui » pratique : nous acceptons de coopérer, nous acceptons l'autorité qui est devant nous et avec laquelle nous coopérons. Dans l'obéissance, nous acceptons de faire œuvre commune avec quelqu'un ; c'est la grandeur de l'obéissance.

Dans l'obéissance, nous suivons un autre, alors que dans la désobéissance (négation pratique), nous choisissons de refuser pour faire notre œuvre. Quand nous obéissons, nous ne faisons jamais notre œuvre ; inversement, dès que nous désobéissons, nous nous replions sur nous-mêmes, nous nous regardons en premier lieu, et nous exécutons et réalisons ce qui nous semble être le mieux. On comprend alors que le démon ne conduise pas tout de suite à l'orgueil, mais que, par une série de désobéissances, il nous isole. L'isolement, au bout d'un certain temps, conduit à vouloir uniquement s'affirmer, et s'affirmer d'une manière absolue. Au bout d'un certain temps, nous ne nous apercevons même plus que nous sommes dans une attitude d'orgueil, alors qu'en réalité il n'y a plus que nous, et il n'y a plus que ce que nous pensons, ce que nous avons élaboré, ce qui vient de nous, qui soit intéressant : le reste n'a plus aucune valeur. C'est cela, l'orgueil.

C'est bien sûr le péché par excellence des intellectuels, des théologiens et des philosophes, des savants, de tous ceux qui cultivent leur intelligence. Mais il ne faut pas croire que ce soit le privilège de ceux-là. Il y a des formes d'orgueil qui touchent l'intelligence pratique et qui sont très tenaces, parfois même encore plus volontaires ; parce que c'est presque excusable, pour des spéculatifs, d'être orgueilleux. Mais c'est très désagréable pour les autres, et surtout Dieu n'aime pas cela, parce qu'il voudrait que dans la mesure où notre intelligence se développe, nous devenions plus contemplatifs, et donc plus réceptifs, plus dépendants de sa volonté. De même, plus nous sommes engagés dans une vie apostolique, plus nous devons être réceptifs à l'égard de Dieu, car là aussi le danger de l'orgueil est grand.

Car Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour condamner le monde, mais pour que le monde soit sauvé par lui. Voilà la finalité du mystère de l'Incarnation et de la Rédemption : c'est un mystère de *salut.* Jésus est source de notre salut, et sans lui nous ne pouvons rien faire[5]. Nous devons donc être liés à lui comme à celui qui est source de notre vie, source de notre lumière et de toutes nos activités. *Qui croit en lui n'est pas condamné* : la foi, dans ce qu'elle a de plus vital et de plus profond, implique la *pia affectio*, c'est-à-dire cette attitude aimante qui incline notre intelligence à devenir réceptive à l'égard de

5. Cf. Jn 15, 5.

la parole de Dieu et de sa volonté. La foi pleinement vivante est une foi tout imprégnée d'amour qui nous lie de plus en plus à la volonté du Père. Il faut donc bien comprendre qu'il est question ici d'une foi aimante.

Qui croit en lui n'est pas condamné. La foi qui sauve, c'est la foi liée à l'amour, c'est-à-dire une foi qui nous met dans une attitude de réceptivité à l'égard de la volonté du Père. C'est une foi qui adhère au mystère du Christ sauveur en comprenant que si le Christ est sauveur, il nous attire vers lui et nous demande d'avoir la même attitude que lui. C'est donc une foi qui nous permet de nous offrir au Père comme Jésus lui-même s'offre. C'est une foi qui nous connaturalise profondément au mystère de l'Agneau qui nous sauve.

Qui croit en lui n'est pas condamné, mais qui ne croit pas est déjà condamné, parce qu'il n'a pas cru au nom du Fils unique de Dieu. Comprenons bien cette parole : il s'agit ici d'un *refus* de la foi, d'un refus explicite du Sauveur, et non pas de ceux qui n'ont pas entendu parler du Christ ni de Dieu. Beaucoup plus d'hommes qu'on ne le pense ont soif d'un absolu. Le mot « Dieu » peut ne rien leur dire parce qu'il est lié à des systèmes, à des idéologies[6]. L'intelligence humaine peut rechercher un absolu qu'elle ne connaît pas, et ne pas le connaître n'est pas le refuser. Ici, il s'agit de ceux qui refusent : *Qui ne croit pas est déjà condamné.* Il s'agit de celui qui refuse la foi et qui refuse le Sauveur en connaissance de cause, en sachant *qui* il est. Celui-là est condamné. Il ne s'agit pas du tout de celui qui en reste à un désir, à un appel, et qui est « un homme de bonne volonté ». Celui-là est sauvé, parce qu'il est un homme de bonne volonté ; mais *celui qui ne croit pas est déjà condamné, parce qu'il n'a pas cru au nom du Fils unique de Dieu.* C'est à l'intérieur de l'acceptation et du refus de la foi en le Sauveur que se fait ce partage des eaux.

Mais comment se fait-il que certains puissent refuser celui qui est le Fils unique de Dieu, celui qui est notre Sauveur ? *Le jugement, le*

---

6. C'est terrible, mais c'est comme cela. Les idéologies ont annexé Dieu, alors que si les philosophes avaient été respectueux de Dieu, ils auraient compris qu'aucune philosophie ne peut l'annexer, parce que Dieu nous est donné à travers les traditions religieuses et à travers la Révélation. Ce ne sont pas les philosophes qui ont découvert Dieu ; c'est Dieu qui est venu vers nous pour nous faire découvrir ce qu'il est. Et le nom « Dieu » n'est pas un terme philosophique. Le philosophe découvre l'Absolu, il découvre qu'il existe nécessairement un Absolu que les traditions religieuses et la Révélation appellent Dieu. Il faut être très attentif à cela. Celui qui a annexé Dieu, c'est Descartes : il a annexé Dieu dans sa philosophie ; c'est une chose terrible, même si Descartes a fait cela pour qu'il n'y ait plus d'athées… Saint Thomas, lui, est très respectueux : il affirme que l'intelligence humaine cherche un absolu « que nous appelons Dieu » (cf. *Somme théol.*, I, q. 2, a. 3).

voici... – le jugement, c'est-à-dire le discernement. Le mot « jugement » a pris pour nous des significations très différentes. Ici, il s'agit d'un discernement : *Le discernement, le voici : la lumière est venue dans le monde, et les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière.* Voilà l'orgueil : préférer ce qui vient de nous. La philosophie de la créativité s'est beaucoup développée depuis le siècle dernier. Il est vrai que l'homme peut « créer », mais ne mettons pas un absolu dans la créativité. La philosophie de la créativité vient de Nietzsche, et aujourd'hui on répète ; on dit, entre autres, qu'il faut avoir des liturgies de créativité, comme si c'était cela l'essentiel de la liturgie ! Non, ce n'est pas cela l'essentiel, puisque la liturgie, au contraire, assume les traditions. Souvent, ceux qui font cette confusion ne s'en aperçoivent pas. L'astuce du démon consiste à atteler ensemble le bœuf et l'âne. S'il est dit dans l'Ecriture qu'on ne doit pas atteler ensemble le bœuf et l'âne[7], cela a une signification. Il est dit aussi qu'Israël ne doit pas se marier avec les Goïm. Il faut comprendre ce que tout cela veut dire. Le démon fait des confusions et certains ne s'en aperçoivent pas du tout : on pense que, quand on parle de « créativité dans la liturgie », cela veut dire tout simplement qu'il ne faut pas rester dans la monotonie, qu'il ne faut pas répéter indéfiniment les mêmes choses en tombant dans une routine. Mais attention, le mot « créativité » est présent, et ce mot veut dire, finalement, qu'on n'accepte que ce qui provient de nous. Au bout d'un certain temps, on n'acceptera que sa liturgie et ce ne sera plus la liturgie de l'Eglise. Cela arrive...

La liturgie de la créativité, inventée en petits groupes, est très dangereuse et est une conséquence de cet orgueil latent : n'acceptant plus que ce qui vient de lui, l'homme veut se considérer comme l'unique source d'où tout jaillit. Il faut toujours se méfier des slogans ; pas nécessairement les rejeter, mais il faut faire attention, parce que, quand nous parlons, nos mots véhiculent quantité de choses. Il faut donc veiller à ne pas emprunter n'importe quel mot pour n'importe quoi : Israël ne se marie pas avec les Goïm. Notre langage doit être un langage de foi et de chrétiens : *Est, est. Non, non*[8], donc avec une très grande netteté du point de vue de la finalité, de l'amour. Il faut qu'il y ait ce souci de vérité, ce souci de ne pas créer d'équivoques, de ne pas créer de confusions pour flatter, entraîner. Que, de temps en temps, nous soyons obligés de nous taire et de laisser faire, c'est évident ; mais il faut que, dans notre action apostolique, nous ayons le souci de ne conduire qu'à l'Evangile, de ne conduire qu'au Christ, et

7. Cf. Dt 22, 10 : « Tu ne laboureras pas avec un bœuf et un âne ensemble ».
8. Cf. Mt 5, 37 : « Que votre langage soit : Oui ? Oui. Non ? Non ».

que nous prenions garde à cette séduction constante du démon qui consiste à mettre notre créativité – ce qui provient de nous – en premier lieu.

C'est juste l'inverse de l'attitude de foi qui, selon le langage de saint Jean, demande de *recevoir.* La foi est une attitude de réceptivité parce que Dieu est « devant » nous. Le croyant, c'est celui qui suit. Si Dieu est devant nous, ce n'est pas nous qui créons. Rappelons-nous ces paroles de Nietzsche qui sont si fortes : « Dieu est une conjecture ; mais je veux que votre conjecture ne dépasse pas votre volonté créatrice. Sauriez-vous créer un Dieu ? Ne me parlez donc plus des dieux ! (...) Que je vous ouvre entièrement mon cœur, ô mes amis : s'il existait des dieux, comment supporterais-je de n'être pas Dieu ? Donc il n'y a pas de dieu »[9]. Le croyant, au contraire, est celui qui accepte qu'il y ait un Dieu créateur, et qu'il y ait un Sauveur. Il est donc celui qui suit. La foi est contemplative, elle n'est pas premièrement créativité ; elle demande donc une attitude de réceptivité d'amour.

Que la foi, ensuite, inspire un art chrétien, tant mieux. On a besoin, pour la liturgie d'aujourd'hui, de vrais artistes. Si nous sommes un véritable artiste, tant mieux, mettons notre art au service de Dieu ; mais nous savons qu'il est très difficile de mettre son art au service de la foi, que cela demande de très grandes purifications. Il ne faut pas croire que cela puisse se faire tout de suite.

Le premier but de la foi n'est donc pas premièrement la créativité, mais la réceptivité en vue de la contemplation. Si nous sommes vraiment dans cette attitude de réceptivité à l'égard de la parole de Dieu et de son amour, l'Esprit Saint pourra ensuite nous aider, dans la communication aux autres, à découvrir l'expression nécessaire pour atteindre le cœur. Mais ne confondons pas cette expression permettant d'atteindre les cœurs, et l'attitude fondamentale de la foi. C'est vrai pour la liturgie, et c'est vrai pour la théologie. Saint Jean nous donne ici une lumière très grande.

Le discernement, le voici : la lumière est venue dans le monde [elle est venue dans le monde, elle demande donc d'être *reçue*], *et les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises.* Ils ont donc préféré ce qui venait d'eux ; cela, c'est la faute d'orgueil. Dans l'orgueil on se fait premier, on se fait source, et on n'accepte plus que ceux qui sont nos adorateurs, que ceux qui nous suivent et nous reçoivent. On se met à la place de Dieu... Il faut demander au Saint-Esprit de nous faire un peu comprendre dans une lumière divine, ce qu'est l'orgueil. C'est très impor-

9. Voir *Ainsi parlait Zarathoustra*, Gallimard, Livre de poche 1965, pp. 100-102.

tant, parce que si nous avons bien vu, au moins une fois, ce qu'est l'orgueil, nous en avons alors horreur. Il faut vraiment en avoir horreur, une « sainte » horreur, parce que l'orgueil s'oppose absolument au mystère du Christ et au mystère de l'Esprit Saint. S'il y a de l'orgueil en nous, nous ne pouvons plus accepter l'œuvre de l'Esprit Saint en nous. Nous sommes alors vraiment, à ce moment-là, en dépendance de celui qui est l'orgueil par excellence, Satan, celui en qui il n'y a plus d'amour et qui essaie par tous les moyens de nous mettre à sa suite en faisant passer l'intelligence avant l'amour.

En effet, quiconque fait le mal hait la lumière et ne vient pas à la lumière. Fait donc le mal celui qui réalise son œuvre – qu'il s'agisse d'une œuvre intellectuelle (opinions théologiques ou philosophiques que nous considérons comme nécessairement vraies, et nécessairement les plus belles parce qu'elles viennent de nous !) ou de ce que nous avons réalisé au niveau pratique. Tout ce qui vient de nous peut être source d'orgueil, et nous sommes alors vraiment celui qui se met à la place de Dieu, à la place du Créateur et à la place du Christ. A ce moment-là nous nous mettons dans une attitude d'opposition à l'égard de la lumière et nous la refusons.

L'orgueil est source de tous les péchés. C'est cela que nous devons regarder en premier lieu, parce qu'il est évident que le grand assaut du démon, aujourd'hui, est de faire perdre la foi : « Le fils de l'homme, quand il viendra, trouvera-t-il la foi sur la terre ? »[10] C'est à ce mystère-là, au mystère de la foi, que nous devons être très attentifs. Les autres choses sont secondaires, mais le mystère de la foi est capital. Or la foi ne peut pas cohabiter avec l'orgueil : c'est impossible. Si notre intelligence « s'engraisse » (comme dit l'Ecriture[11]) dans l'orgueil et dans toute la vanité qui l'accompagne (même si la vanité est moins dangereuse, parce qu'elle est bête), cela devient très dangereux, parce que l'orgueil a quelque chose de lumineux. La « grosse » vanité est secondaire et elle est souvent punie par elle-même, parce qu'elle fatigue, tandis que l'orgueil n'est pas puni par lui-même. C'est même extraordinaire : l'orgueilleux arrive à s'imposer à travers tout, et il n'est pas puni. C'est très fatigant, de vivre avec quelqu'un qui est dans la vanité ; mais on peut le lui dire, et alors il se « dégonfle ». Mais l'orgueil, on ne peut pas le dégonfler parce qu'il est dans l'intelligence. La vanité touche l'imagination, et cela se dégonfle. L'orgueil est dans l'intelligence, il est comme une lumière métallique séparée de l'amour, une lumière implacable qui fait de l'orgueilleux, plus ou

10. Lc 18, 8.
11. Cf. Dt 32, 15.

moins, un solitaire. Il est toujours un peu seul parce qu'il méprise les autres – ce qui n'a rien d'étonnant puisqu'il n'y a que lui qui soit intelligent ! L'orgueilleux est vraiment celui qui s'oppose à l'amour.

L'orgueil, fatalement, chasse la foi, car il ne peut pas coexister avec elle. Quantité de gens rejettent la foi par orgueil. Ils n'en ont peut-être pas une conscience très claire, mais le démon s'est infiltré et a pénétré. Ils ont mieux aimé ce que faisait la « mafia » des gens qui sont du même niveau intellectuel... Ils ont mieux aimé cela, et ils ont rejeté ce qui venait de Dieu parce que ce n'était pas en connaturalité avec l'exaltation de leur intelligence.

Celui qui agit dans la vérité vient à la lumière. Normalement, notre intelligence est faite pour la lumière, nous sommes attirés par elle ; le danger réside dans ce qui vient de nous. Il faut donc demander au Saint-Esprit de tuer à la racine tout ce qui en nous provient de l'orgueil. C'est sans doute la première chose que nous devons demander, le reste en étant la conséquence ; et nous devons le demander très particulièrement dans le monde d'aujourd'hui. Alors nous deviendrons humbles, nous deviendrons pauvres, même si c'est difficile. Il faut d'abord arracher en nous ce qui risque d'être exaltation. C'est dit à Nicodème comme une chose capitale, comme une chose qui explique le rejet du Christ par Israël – ajoutons : comme ce qui explique aujourd'hui le rejet de l'Esprit Saint, alors que nous devrions être dociles à sa conduite.

LE CYCLE DE L'EPOUX

VII

LE DERNIER TÉMOIGNAGE DE JEAN-BAPTISTE

Au désert Jean-Baptiste découvre l'Agneau, et l'Agneau est donné en premier lieu à Israël. Les trois premiers moments de la vie apostolique de Jésus – les noces de Cana, la purification du Temple et l'entretien avec Nicodème – représentent bien les trois grands aspects de la miséricorde de Jésus à l'égard d'Israël, de l'Agneau à l'égard de son peuple. C'est une miséricorde *de surabondance*, comme nous le voyons à Cana. La Galilée est prête à recevoir cette miséricorde de surabondance, alors que pour Jérusalem c'est plus difficile ; aussi la miséricorde qui va lui être faite est une miséricorde *de purification*. A ceux qui ont beaucoup reçu, une grande purification est réclamée. Or Jérusalem a beaucoup reçu, elle a reçu des prédilections d'amour, c'est en elle qu'est le Temple de Dieu... et elle en oublie l'exigence, elle fait des compromis, elle oublie que le Temple, consacré au Père, est le lieu de l'adoration. Le peuple d'Israël est avant tout, dans l'économie divine, le peuple de l'adoration. Mais, hélas, on peut s'installer même dans l'adoration, on peut en devenir propriétaire ; on ne vit plus alors l'adoration dans ce qu'elle a de plus divin : il ne reste plus que les gestes, le côté extérieur. Jésus réclame donc une purification, et il faut bien comprendre, dans cette colère de l'Agneau, sa jalousie d'amour pour son peuple.

Nous avons vu ensuite l'entretien avec Nicodème, la miséricorde exercée à l'égard de l'*intelligence*. Sanctifier l'intelligence, c'est difficile ! Ce n'est pas ce qu'il y a de plus difficile, parce que le pouvoir est encore plus difficile à sanctifier ; mais déjà l'intelligence n'est pas facile à sanctifier. Cet entretien de Jésus avec Nicodème doit nous aider à comprendre comment Jésus désire que *nous soyons intelligents pour Dieu*. Dans notre monde où l'intelligence exerce une telle séduction, il faut que nous ayons le souci d'être le plus intelligents possible pour Dieu. Il ne s'agit pas ici du raisonnement, de l'intelligence

logique, mais de cette qualité de l'intelligence qui la fait pénétrer toujours plus avant, en comprenant que dans la parole de Dieu un mystère infini nous est révélé, un mystère infini de lumière et d'amour.

L'Agneau est l'Epoux

Après les trois grands gestes de miséricorde de l'Agneau, nous entrons dans le mystère de l'Epoux. L'Agneau est l'Epoux. Ces deux mystères sont les deux grands axes de la théologie johannique, et on rejoint ici la grande vision de l'Apocalypse. Dans l'Apocalypse, nous voyons en effet que toutes les décisions du Père – le mystère de la prédestination – se réalisent à travers la blessure de l'Agneau[1]. Qu'est-ce que la prédestination ? C'est le mystère de la Providence dans ce qu'il a d'ultime ; et la prédestination regarde en premier lieu la Femme. C'est la Femme qui est formée à partir du cœur de l'Agneau, comme Eve à partir du côté d'Adam[2], et l'Apocalypse s'achève sur les noces de l'Agneau. Or, si nous regardons l'Evangile de Jean, nous voyons que les deux grandes révélations réservées à Jean-Baptiste, le témoin, nous font pénétrer dans le mystère de l'Agneau et de l'Epoux. C'est au désert, dans la solitude, qu'il découvre l'Agneau ; puis il communique cette grande révélation à ses deux disciples les plus chers : Jean et André. Nous allons voir maintenant l'achèvement de cette révélation de l'Agneau dans le mystère de l'Epoux.

Nous pouvons sans doute dire qu'à partir du chapitre 3, verset 22, jusqu'au chapitre 6 (ou, plus précisément, jusqu'au chapitre 5, verset 19), nous sommes dans le cycle de l'Epoux. La nouvelle Alliance est l'alliance de l'Epoux et de l'épouse, et à travers la miséricorde de l'Agneau nous est dévoilée la jalousie de l'Epoux. Il faut découvrir ce qu'est cet amour spécial, cette jalousie de l'Epoux ; pour cela, essayons de suivre et de comprendre la théologie de l'Epoux qui nous est montrée ici.

Regardons d'abord la manière dont cette révélation est faite. En premier lieu, comprenons que Jean, au désert, a connu la très grande pauvreté du témoin : le témoin connaît sa pauvreté quand son message n'est pas reçu ; c'est cela qui blesse son cœur. Après avoir témoigné face aux lévites et aux prêtres, et constaté que ces lévites et ces prêtres n'avaient pas reçu son témoignage, Jean-Baptiste a connu très profondément la pauvreté du témoin. Nous voudrions tant que tout ce que

1. Ap 5, 6-10.
2. Gn 2, 21-22.

nous avons reçu puisse être communiqué, être donné ! Or ces lévites et ces prêtres n'ont pas demandé à Jean le baptême de pénitence... Il y a eu là un moment décisif dans l'achèvement de la grande attente de l'ancienne Alliance. C'est pour cela que Jean-Baptiste est si important et que l'Eglise primitive avait pour lui un tel amour. Nous devrions, dans le monde d'aujourd'hui, avoir ce même amour pour Jean-Baptiste. Ne séparons jamais Jean le Baptiste et Jean l'Evangéliste. Jean-Baptiste est à la racine, si l'on peut dire ; c'est là sa pauvreté, la pauvreté de celui qui annonce celui qui doit venir, la pauvreté du prophète et du témoin.

La jalousie des disciples de Jean-Baptiste

Venons-en maintenant au second témoignage de Jean-Baptiste. Ce passage de l'Evangile de Jean est beaucoup plus rude que celui où Jean-Baptiste annonçait l'Agneau. La révélation de l'Agneau s'est faite au pauvre, au témoin, elle s'est faite dans la solitude ; l'annonce de l'Epoux se fait en pleine lutte. On aurait sans doute attendu l'inverse !

Mais le Saint-Esprit bouleverse toujours les petits schèmes que nous avons. Nous, nous aurions dit que l'Epoux devait être révélé dans la plus grande intimité, alors que la révélation de l'Agneau, qui représente la miséricorde, pouvait se faire en pleine bagarre. Pas du tout : c'est juste l'inverse, et c'est déconcertant pour notre intelligence, de voir que la révélation de l'Epoux se fait en pleine lutte.

Après cela, Jésus se rendit avec ses disciples au pays de Judée. Il y séjourna avec eux et il y baptisait. Jean baptisait aussi à Aenon, près de Salim, car les eaux y abondaient [on comprend : pour donner le baptême d'eau, il faut que les eaux abondent]. *Et les gens venaient s'y faire baptiser. Jean n'avait pas encore été mis en prison*[3]. Pourquoi nous dire cela, qui est évident ? Si Jean baptise, il n'a donc pas encore été mis en prison. Quel est le sens de cette remarque ? Elle veut indiquer que cette mise en prison est toute proche, et que ce qui va être dit est l'ultime témoignage de Jean-Baptiste. C'est comme la dernière lumière que Dieu lui donne. Après avoir découvert l'Epoux, il pourra être mis en prison.

Or il s'éleva une discussion entre les disciples de Jean et un Juif à propos de purification. Les luttes sont très souvent, ou même le plus

3. Jn 3, 22-24.

souvent, au niveau de la liturgie (le savoir est rassurant), parce que la liturgie traduit dans notre sensibilité les choses les plus profondes de notre cœur. Ce sont les gestes – donc la liturgie – qui traduisent à travers notre sensibilité le mystère de notre adoration, de notre intimité avec Jésus. Or nous ne marchons pas tous du même pas ; il faut l'accepter, et avoir un très grand respect pour les sensibilités différentes, les générations différentes, ou tout simplement les mentalités différentes. C'est cela qui est souligné ici : *Or il s'éleva une discussion entre les disciples de Jean et un Juif à propos de purification.* La discussion provient de ce que cette purification est quelque chose de visible ; les intentions profondes de notre cœur, quand nous adorons, quand nous aimons dans le silence, personne ne peut rien en dire. Mais dès que cela se traduit dans des gestes, d'autres pourront dire : « C'est excessif » alors que nous désirions simplement manifester à l'extérieur ce qu'il y a de plus profond dans notre cœur. Nous pouvons le manifester différemment, comme il y a diverses manières de chanter. Nous ne chantons pas tous de la même manière, et ce qui convient pour les uns va moins bien aux autres ; il ne peut pas en être autrement. Mais tout cela est relatif, alors ayons un peu d'humour ! Il faut avoir un peu d'humour dans ces questions-là. Mettons l'absolu là où il est, et ne le mettons surtout pas là où il n'est pas. Ayons l'intelligence de comprendre qu'il y a des rythmes différents ; l'essentiel, c'est qu'ils traduisent toujours l'adoration, la louange, l'action de grâces.

Quand Jean est dans le désert et qu'il adore, il n'y a pas de discussion ; lorsque nous sommes tous dans le silence, c'est merveilleux ; mais dès que cela doit se traduire à l'extérieur, alors il y a des discussions. Pour la théologie, c'est un peu la même chose : il y a des discussions théologiques parce que nous traduisons quelque chose qui est au plus intime de notre foi et que cela se traduit nécessairement par la parole.

Ils allèrent donc trouver Jean [c'est intéressant, parce que cela montre tout de suite que Jean va être l'arbitre de la discussion : il est l'autorité] *et lui dirent : Rabbi, celui qui était avec toi de l'autre côté du Jourdain, celui à qui tu as rendu témoignage, le voilà qui baptise et tous viennent à lui.* Les jalousies entre des personnes spirituelles, c'est terrible, et ce sont les jalousies religieuses qui sont les plus terribles. La seule consolation (si l'on peut dire !), c'est de penser que, puisqu'on est jaloux, on est peut-être un peu spirituel… puisque la jalousie naît du côté spirituel. C'est comme la colère : on peut se dire que ce n'est pas si bête, une colère, parce que cela provient de notre intelligence ! C'est la passion la plus noble ; voilà au moins une petite satisfaction, même s'il faut bien sûr la dépasser. La jalousie n'est pas une

passion de l'« irascible », elle est du côté du « concupiscible » ; mais elle est ce qu'il y a de plus spirituel dans le concupiscible[4].

Une rivalité est donc en train de naître parce que Jésus, qui était venu après Jean, commence à emmener à sa suite tout le monde. Jean n'a pas eu la prudence de lui dire : « Reste derrière moi ». Il l'a laissé passer devant lui, il s'est effacé. Les disciples ont beaucoup de peine à avoir l'humilité du maître ; ils sont tellement contents d'avoir un maître merveilleux qu'ils veulent le glorifier. C'est pour cela qu'il est si difficile d'avoir l'autorité du maître tout en gardant l'humilité au milieu de la gloire que procure l'abondance des disciples. On pense à certaines processions de la Sainte Vierge en Espagne : les paroissiens veulent à tout prix que la statue de leur paroisse passe avant les autres ; et si jamais une autre passe devant, ils sont furieux. En fait, en voulant glorifier Marie on veut glorifier telle ou telle Madone. Que doit dire la Sainte Vierge ? On aimerait voir son sourire en face de cela ! Les disciples ont toujours un peu cette attitude, et c'est terrible. On voit bien ici que les disciples veulent prendre la défense de leur maître. Jean-Baptiste, pensent-ils, a manqué de sens politique : il a laissé passer Jésus devant lui, de sorte que tout le monde va à lui. Le nombre des disciples du Christ augmente et, par le fait même, le nombre de ceux Jean-Baptiste n'augmente plus de la même façon. Quand une nouvelle congrégation commence, c'est toujours ce qui se passe !

Jean nous montre ici l'amertume des disciples, et le murmure qui en résulte : *Celui à qui tu as rendu témoignage* [autrement dit : « C'est toi qui est responsable de cela »], *le voilà qui baptise et tous vont à lui.* Il y a donc un climat de jalousie, et la jalousie est toujours très obscure parce qu'elle relève de notre affectivité, du « concupiscible ». La colère est beaucoup moins obscure : ce sont les éclairs au milieu de l'orage, et c'est quelque chose d'assez net. Il faudrait regarder ici la première jalousie, que saint Jean rappelle dans sa première Epître[5] : celle de Caïn à l'égard d'Abel. Jean y est très sensible parce que sans doute Judas a été jaloux de lui ; il veut nous faire saisir qu'à l'intérieur même du groupe des Apôtres, il y a eu une jalousie terrible qui a conduit à la trahison. La jalousie, en effet, conduit à la trahison et au

4. Saint Thomas distingue les passions par leur objet. Certaines ont pour objet le bien (ou le mal) sensible ; ce sont les passions du *concupiscible* : amour ou haine, désir ou fuite, joie (jouissance) ou tristesse. D'autres ont pour objet le bien (ou le mal) sensible « ardu », difficile à atteindre ; ce sont les passions de l'*irascible* : audace ou crainte, espoir ou désespoir ; et la colère, la passion la plus noble, qui n'a pas de contraire. Voir *Somme théol.*, I-II, q. 23, a. 1 et 2.

5. Voir 1 Jn 3, 12.

fratricide. Celui qui est jaloux devient complètement aveugle, et est alors capable de n'importe quoi. Dans le passage qui relate la faute de Caïn, il est dit que la bête est là, tapie à la porte[6] : la jalousie est quelque chose qui monte dans notre imaginaire et qui y monte du dedans, de sorte qu'on ne la voit pas très bien. Ce n'est pas une tentation visible à l'extérieur ; c'est une tentation sourde qui nous saisit et qui nous rend tristes : notre visage est abattu, comme le dit la Genèse[7]. Voulant être le seul, l'unique, on n'accepte pas que l'autre passe devant nous. Dans la jalousie, il y a un orgueil camouflé, un orgueil dans l'ordre de l'amour ; c'est un esprit de possession et un manque de pauvreté. Si nous étions radicalement pauvres, il n'y aurait jamais de jalousie, parce que nous laisserions toujours l'autre passer devant nous. Demandons souvent à l'Esprit Saint de nous éclairer, de nous rendre lucides sur ce point.

Les disciples de Jean-Baptiste sont donc agacés devant ceux qui suivent Jésus. *Jean répondit : Nul ne peut rien s'attribuer qui ne lui soit donné du ciel.* Jean-Baptiste est un merveilleux père-maître, qui détecte exactement *où* se situe la tentation. *Nul ne peut rien s'attribuer qui ne lui soit donné du ciel* : soyons donc des pauvres, et comprenons que toutes les qualités que nous avons viennent de Dieu. Nous sommes tous, à la suite de la Femme, de Marie, revêtus de la splendeur du soleil[8], chacun d'entre nous à sa mesure. Toutes nos qualités – celles de l'intelligence, celles du cœur – viennent de Dieu ; ne nous arrêtons donc pas à nous, à notre avoir, mais comprenons que tout cela vient de Dieu, que nous sommes totalement dépendants de lui. C'est le point de départ de la pauvreté : nous y entrons quand nous reconnaissons que toutes les qualités que nous avons viennent de Dieu. Ce qui vient de nous, ce sont nos faiblesses et nos jalousies. *Vous-mêmes, vous m'êtes témoins que j'ai dit : « Je ne suis pas le Christ, moi, mais je suis envoyé devant lui ».* Jean-Baptiste remet ses disciples dans la vérité. Il est important, quand on est en face de tentations de jalousies, de se remettre dans un climat de vérité ; immédiatement les choses s'apaisent, parce que dans la jalousie nous ne voyons plus du tout où est l'ordre. Jean-Baptiste remet donc l'ordre. Il est très heureux que Jésus passe devant lui ; il est venu uniquement pour cela : laisser l'Agneau passer devant. Souvenons-nous du témoignage de Jean-Baptiste que Jean nous rapportait à la fin du Prologue de son

6. Voir Gn 4, 7 : « Si tu es bien disposé, ne relèveras-tu pas la tête ? Mais si tu n'es pas bien disposé, le péché n'est-il pas à la porte, une bête tapie qui te convoite ? pourras-tu la dominer ? »

7. Gn 4, 5-6.

8. Cf. Ap 12, 1.

Evangile : « Voici celui dont j'ai dit : Lui qui vient après moi est passé devant moi, parce qu'avant moi il était »[9]. Chaque chrétien, dans la mesure même où il est chrétien, doit toujours pouvoir s'effacer devant le Christ et reconnaître qu'il doit le laisser passer devant lui. C'est sans doute cela qui maintient en nous la pauvreté : accepter d'être à la suite du Christ, d'être tout entier relatif à lui, tout entier pour lui. Mais ce n'est pas toujours facile de laisser, par la foi, l'espérance et l'amour, Jésus passer devant nous, de l'accepter pleinement et d'en être dans la joie. Jean-Baptiste est dans la joie qu'André et Jean passent devant lui et puissent être pleinement et totalement disciples du Christ, alors que lui-même doit rester au désert... Si Dieu veut que nous restions au désert, nous y restons, mais nous montrons aux autres où est la source. Si nous sommes fidèles à Dieu nous recevrons alors, tout en étant au désert, la lumière que les autres reçoivent directement du Christ, et nous pénétrerons dans ses secrets tout comme ceux qui suivent l'Agneau.

L'ami de l'Epoux

Jean-Baptiste, restant au désert, reçoit la révélation directe de Jésus et comprend que l'Agneau est aussi l'Epoux, celui qui doit réaliser en plénitude le mystère de la nouvelle Alliance, qui est le mystère de l'Epoux et de l'épouse. *Qui a l'épouse est l'époux.* Voilà une magnifique définition de l'Epoux ; il est celui qui est tout entier relatif à l'épouse, celui qui la reçoit et qui l'aime d'un amour jaloux, unique et personnel. L'Agneau est celui qui porte l'iniquité du monde, c'est le bouc émissaire[10], celui qui pâtit. La miséricorde nous fait pâtir et porter la misère du monde. Le grand mystère, c'est que l'Agneau soit l'Epoux. C'est cela que nous devons demander à l'Esprit Saint de nous faire découvrir : comment la miséricorde conduit à cette jalousie de l'amour. Si nous regardons lucidement notre vie (qui n'est pas encore totalement sous la conduite de l'Esprit Saint), nous devons constater que ceux à l'égard de qui nous faisons des gestes de miséricorde nous restent généralement très extérieurs : nous sommes miséricordieux pour les « pauvres types », nous ne les abandonnons pas, mais nous ne faisons pas de ces pauvres les confidents de notre cœur. Nous avons instinctivement, dans notre vie, le registre de la miséricorde et celui de l'amitié. Nous avons nos amis, et puis nous avons les

9. Jn 1, 15.
10. Lv 16, 20-22.

pauvres. Humainement parlant, c'est normal. Psychologiquement parlant, il est tout à fait normal que nous exercions la miséricorde à l'égard des pauvres qui ont besoin d'un geste de bonté, de miséricorde ; et que, par ailleurs, nous ayons nos amis, sur lesquels nous pourrons nous reposer, ceux qui nous aideront et qui seront à l'unisson de notre cœur. Nous faisons naturellement cette distinction.

Ce qui est extraordinaire et unique dans l'amour divin, c'est que l'Agneau qui porte l'iniquité du monde est en même temps l'Epoux. Plus Jésus nous fait miséricorde, plus il nous prend dans son intimité. Il se sert de toutes nos faiblesses, de toutes nos blessures, de toutes nos limites, pour nous prendre dans une intimité plus grande et réaliser entre son cœur et notre cœur ce lien d'Epoux et d'épouse. Cela, il faut demander à l'Esprit Saint de nous le faire découvrir. C'est vraiment une grande lumière que Jean-Baptiste a découverte dans le désert, par et dans l'adoration. C'est en effet dans l'adoration que nous découvrons ce lien unique d'amour, ce lien personnel.

Qui a l'épouse est l'époux. Mais l'ami de l'époux... Jean-Baptiste se définit comme « l'ami de l'Epoux », celui qui ne fait pas nombre avec l'Epoux, celui qui ne fait qu'un avec lui. Notons la différence : avant qu'il ait découvert l'Agneau, quand il était seul au désert et qu'il était en face des lévites et des prêtres qui lui demandaient ce qu'il était, Jean-Baptiste disait : « Je suis la voix de celui qui crie dans le désert »[11]. Lorsque l'Agneau est passé, il se définit comme « l'ami de l'Epoux ». Il faut mettre en parallèle ces deux définitions, parce que ce sont deux abîmes dans le cœur de Jean-Baptiste. Ce sont aussi les deux abîmes de notre cœur. A certains moments, le Saint-Esprit nous fait comprendre que nous sommes la voix de celui qui crie dans le désert, un désert aride, dans une pauvreté lamentable : il n'y a rien, rien du tout. C'est l'œuvre de l'Esprit, qui burine notre cœur et qui nous appauvrit – et c'est plus particulièrement l'œuvre du don de crainte. A d'autres moments, si l'Agneau passe, on est alors (sans bien comprendre) l'ami de l'Epoux. C'est la chose la plus merveilleuse, d'être ainsi l'ami de l'Epoux, de comprendre que Jésus nous prend dans son intimité et nous donne son regard sur l'épouse. Ce qui est réservé à l'Epoux est donné à l'ami de l'Epoux. Cela, c'est unique et c'est vraiment le mystère de la charité chrétienne. Nous avons beaucoup de peine à le comprendre parce qu'il faut dépasser le point de vue psychologique pour entrer dans le mystère même de l'amour divin. C'est le mystère de la Très Sainte Trinité : le Fils ne fait pas nombre avec le Père, et l'Esprit Saint ne fait pas nombre avec le Père

11. Jn 1, 23.

et le Fils. Si la Très Sainte Trinité était conçue psychologiquement, il y aurait l'époux, l'épouse et l'enfant, le fruit de leur fécondité ; mais ce point de vue « méta-psychologique » n'exprime pas le mystère. Le Père est source unique du Fils et l'Esprit Saint est le fruit de l'unité du Père et du Fils dans l'amour. L'Esprit Saint est le fruit même de la surabondance d'amour du Père et du Fils dans leur unité.

Nous voyons ici le reflet de cet amour trinitaire dans le mystère de l'Epoux et de l'épouse et de l'ami de l'Epoux. Au moment où est révélé l'Epoux, est aussi révélé l'ami de l'Epoux. Cet ami de l'Epoux, c'est le pauvre, celui qui est au désert (celui qui se définissait comme « la voix de celui qui crie dans le désert »). Il a rencontré l'Agneau et, par le fait même, il lui est tout entier donné. L'Agneau l'a revêtu de sa miséricorde, il l'a pris dans son intimité. L'Agneau a réalisé entre son cœur et le cœur de Jean-Baptiste un lien tel que Jean-Baptiste devient l'ami de l'Epoux. On comprend alors qu'il soit dans la joie. Il est au-dessus de toute espèce de jalousie et de rivalité, alors que les autres, eux, regardent de l'extérieur. C'est lorsque nous regardons de l'extérieur que nous sommes jaloux et que naît la rivalité, parce que nous nous sentons alors comme rejetés, mis à l'écart, nous croyons qu'on n'a plus du tout besoin de nous... Nous sommes alors jaloux, parce qu'on aime toujours être au cœur de celui qu'on aime, au plus intime de celui qu'on aime. La jalousie se comprend très bien psychologiquement : ce n'est pas drôle d'avoir l'impression d'être rejeté. Il faut dépasser ce sentiment et découvrir la jalousie de l'amour du Christ. Seule la révélation de l'Epoux, de Jésus comme Epoux, peut corriger nos jalousies. C'est du reste normal : la jalousie humaine, la passion de jalousie, provient du désir d'être aimé et de posséder celui que nous aimons, de sorte que celui que nous aimons soit tout à nous. Or l'amour ne se corrige que par l'amour ; seul un amour supérieur peut assumer un amour inférieur. Il arrive que, voyant des jeunes s'aimer passionnément, les parents leur disent qu'ils sont fous, etc... Mais à ce moment-là, faire appel au devoir ne sert à rien, car le devoir n'a rien à faire dans ce cas-là. L'impératif catégorique de Kant ne joue pas quand on est pris par la folie de l'amour ! L'amour parle un autre langage que cet impératif catégorique ; si Kant avait aimé plus, il l'aurait compris... En face de l'amour, il faut prendre un langage d'amour et non pas un langage de devoir .

C'est ce que Jean-Baptiste comprend tout de suite. Il ne dit pas à ses disciples : « Vous êtes jaloux ; respectez la justice, faites attention au droit ». Il parle tout de suite de l'Epoux, de Jésus comme Epoux. Seule la jalousie divine de l'amour peut triompher de nos jalousies humaines, de nos petites ou de nos grandes jalousies passionnelles, car

ordinairement la jalousie est quelque chose d'assez monumental, de puissant. Cela nous prend dans ce qu'il y a de plus enraciné en nous. Il faut alors ce regard divin de l'Epoux, il faut découvrir Jésus comme Epoux, et comprendre qu'il nous aime d'un amour unique, d'un amour jaloux. Serions-nous seuls au monde que Jésus nous aurait donné tout son sang ; l'Eucharistie est là pour en témoigner, puisque dans l'Eucharistie Jésus se donne à chacun d'entre nous comme s'il était unique. L'amour de Dieu ne se partage pas, il se communique en plénitude. Du reste l'amour, d'une certaine manière, ne se partage jamais. On partage un repas, mais pas l'amour, parce qu'il demande la plénitude. Lorsqu'il s'agit de l'amour divin, le Christ se donne en plénitude à chacun d'entre nous comme s'il était unique ; seul l'amour substantiel, seul l'amour divin, peut réaliser cela[12] : c'est un mystère.

Mais l'ami de l'Epoux qui se tient là... C'est extraordinaire, ce *stabat* de Jean-Baptiste au désert : il se tient là comme Marie se tient au pied de la Croix[13] ; l'un et l'autre sont fixés dans cette attitude. *Mais l'ami de l'Epoux, qui se tient là,* qui est fixé dans le désert (peu importe la situation dans laquelle il se trouve), doit rester avec lui dans le désert. Il sait que l'amour qui le lie à l'Agneau et qui le lie à l'Epoux est au-delà du conditionnement humain, au-delà de ce que représentent les séparations humaines, les séparations physiques. C'est pour cela qu'il affirme : *Mais l'ami de l'Epoux qui se tient là et qui l'entend* ; l'ami de l'Epoux a l'oreille de l'Epoux, il l'entend dans la foi, il entend son amour, il croit en son amour.

Mais l'ami de l'Epoux qui se tient là et qui l'entend est ravi de joie à la voix de l'Epoux : ce qui ravit le plus l'épouse, c'est la voix de l'Epoux, plus que ce qu'il dit – comme dans le Cantique des cantiques, c'est la voix de l'épouse qui ravit l'Epoux[14]. Quand on aime beaucoup quelqu'un, ses intonations sont beaucoup plus importantes que le contenu de ce qu'il nous dit ; c'est pour cela que l'Esprit Saint est la voix, l'intonation. Jean-Baptiste, cet homme si austère, si pauvre, est ému par la voix de l'Epoux ; tout son être vibre à l'unisson de la voix de l'Epoux. *Mais l'ami de l'Epoux qui se tient là et qui l'entend est ravi de joie à la voix de l'Epoux.* Il entend ce que l'Epoux dit à l'épouse ; il n'y a plus de secrets pour lui. C'est le propre de

12. Voir ci-dessous, *Réponses aux questions*, n° 3, p. 267.

13. Voir, dans la Vulgate, Jn 1, 35 (*stabat Johannes*), 3, 29 (*amicus autem sponsi, qui stat*) et 19, 25 (*stabant autem juxta crucem Jesu mater ejus et...*).

14. Ct 2, 14 : « Ma colombe, cachée au creux des rochers, en des retraites escarpées, montre-moi ton visage, fais-moi entendre ta voix ; car ta voix est douce et charmant ton visage ».

l'ami[15] : il est celui à qui nous confions tous nos secrets, les secrets d'amour, les secrets profonds de notre cœur. Quand l'ami de l'Epoux entend la voix de l'Epoux pour l'épouse, ce n'est pas une indiscrétion ; ce n'est pas comme un étranger qui approcherait son oreille pour écouter ce qu'il ne devrait pas entendre. L'ami de l'Epoux, parce qu'il est l'ami de l'Epoux, et donc celui qui fait la même œuvre que lui (c'est le propre de l'ami), ne fait plus qu'un avec lui, et il est ravi de joie. Comme c'est grand de voir que l'Epoux est tout entier donné à l'épouse et que l'ami est ravi de joie devant ce don total ! Cela est possible parce qu'il est l'ami et qu'il ne regarde qu'une seule personne : l'Epoux. Il est tout entier tourné vers lui. Voilà la grandeur de la charité fraternelle, la victoire de l'amour divin sur la jalousie. Jean-Baptiste pourrait être jaloux de Jésus, il pourrait le considérer comme un rival ; mais non, il est dans la joie d'être l'ami. En Jean-Baptiste, Israël est l'ami de l'Epoux, et est dans la joie de voir que tous vont à Jésus ; mais on voit la différence qui sépare Jean-Baptiste des grands prêtres : eux regardent Jésus comme un rival et ont peur de son sacerdoce, ils ont peur que Jésus attire tout vers lui. Mieux vaut alors qu'il soit crucifié[16] ! Jean-Baptiste, au contraire, s'efface devant Jésus. Parce qu'il s'efface et laisse l'Agneau passer devant, celui-ci devient l'Epoux et lui demande d'être l'ami.

Voilà ma joie, elle est maintenant parfaite. Il faut que lui grandisse et que moi je décroisse. Jean-Baptiste, tout entier ami, tout entier relatif, est dans une plénitude de joie parce qu'il voit que l'Epoux aime l'épouse et lui est totalement donné. Nous pouvons, nous aussi, être l'ami de l'Epoux (c'est la plus grande chose) et entrer ainsi dans les secrets de l'Epoux pour l'épouse ; et Jésus veut que, dans la charité fraternelle, nous nous regardions les uns les autres en écoutant la voix de l'Epoux.

Et que moi je décroisse. « Décroître », c'est entrer dans une pauvreté toujours plus grande. Plus l'amour est fort, plus la pauvreté est grande, et il n'y a pas de limites dans la pauvreté. Jean-Baptiste était déjà bien pauvre quand il était au désert, mais sa pauvreté est encore beaucoup plus grande quand il a découvert l'Agneau, puis l'Epoux. Il est dans une pauvreté encore plus absolue, parce qu'il ne se regarde plus. Le pauvre, en effet, c'est celui qui ne se regarde plus parce qu'il est tout entier relatif à celui qu'il aime. Jean-Baptiste est tout entier relatif à Jésus, et c'est Jésus qui prend possession de son cœur. Jésus peut alors avoir une confiance totale en lui : puisqu'il est l'ami de l'Epoux, l'Epoux peut se

15. Cf. SAINT THOMAS, *Contra gentiles* IV, ch. 21 ; *Commentaire sur l'Evangile de saint Jean*, XV, n° 2016, éd. Marietti 1952 (la traduction des chapitres XII à XXI est à paraître dans un second volume aux éditions du Cerf).

16. Voir Jn 11, 47-50.

confier à lui. L'ami de l'Epoux peut entendre la voix de l'Epoux, cela le met dans la joie, la joie de disparaître pour laisser Jésus tout prendre.

Celui qui vient d'en haut est au-dessus de tous. Jean-Baptiste dit sûrement cela pour ses disciples, pour leur faire comprendre la grandeur de Jésus et leur montrer que, en face de Jésus, tout est relatif. *Celui qui vient d'en haut est au-dessus de tous. Celui qui vient de la terre est terrestre et parle en terrestre.* Nous retrouvons la même distinction que celle que Jésus faisait en parlant à Nicodème. On comprend que, du point de vue exégétique, cela puisse poser quelques petits problèmes. Mais si nous recevons l'Ecriture telle qu'elle nous est donnée, c'est beau de voir que Jean-Baptiste au désert fait, face à ses disciples, la même distinction que celle que Jésus fait face à Nicodème : « Ce qui est né de la chair est chair, ce qui est né de l'Esprit est esprit »[17]. Ce qui vient de la terre, c'est ce qui monte de la terre : ce sont les brumes qui montent, c'est toute cette jalousie qui monte. C'est compréhensible : il est normal que cela monte ; mais attention, c'est terrestre. Il faut alors regarder tout ce qui vient du soleil, de la lumière, tout ce qui vient directement du Christ. *Celui qui vient d'en-haut est au-dessus de tous* : c'est l'amour du Christ qui vient nous inonder, qui vient tout purifier en enlevant toutes ces brumes qui montent de la terre, qui montent de notre chair, de notre cœur humain blessé. Il est normal que notre cœur humain ait ces brumes qui montent de ses blessures, mais ce qu'il faut, c'est que tout soit irradié de cette lumière qui vient de Jésus. *Celui qui vient d'en haut est au-dessus de tous. Celui qui est de la terre est terrestre et parle en terrestre. Celui qui vient du ciel témoigne de ce qu'il a vu et entendu, mais son témoignage, nul ne le reçoit.* C'est bien ce que Jésus a dit à Nicodème : « Mais vous ne recevez pas notre témoignage »[18]. Ce qui vient d'en-haut, c'est une lumière d'amour qui vient agrandir notre cœur aux dimensions mêmes du cœur de Jésus, pour que nous puissions le recevoir.

Qui reçoit son témoignage certifie que Dieu est véridique. Si nous recevons le témoignage de Jésus, nous devenons immédiatement son ami. Nous ne faisons plus qu'un avec lui, parce que ce que Jésus vient nous révéler, c'est cet amour absolu et plénier. « De sa plénitude nous avons tous reçu »[19]. C'est la plénitude qu'il vient nous donner. *Celui que Dieu a envoyé prononce les paroles de Dieu qui lui donne l'Esprit sans mesure* : l'Epoux, c'est celui que Dieu a envoyé et qui prononce la parole de Dieu qui lui donne l'Esprit sans mesure.

17. Jn 3, 6.
18. Jn 3, 11.
19. Jn 1, 16.

L'Esprit – et donc l'amour – est communiqué sans mesure à Jésus. Jésus n'est pas seulement, comme nous, né de l'Esprit ; il reçoit l'Esprit sans mesure et ne fait donc qu'un avec l'Esprit. C'est dans la mesure où il y a en lui cette plénitude d'amour qu'il est l'Epoux, parce que l'Epoux est la source plénière de l'amour. *Le Père aime le Fils, il a tout remis en sa main. Qui croit au Fils a la vie éternelle ; qui refuse de croire au Fils ne verra pas la vie. La colère de Dieu pèse sur lui.* Jean-Baptiste dit cela à ses disciples, mais ils n'ont pas l'air de très bien comprendre car ils restent enfermés dans leurs petites luttes. Cela a commencé par des discussions liturgiques, puis cela a tourné à la jalousie quand ils ont vu que, de fait, tout le monde passait de l'autre côté. Jean-Baptiste est là pour leur rappeler la vérité et le primat de l'amour du Christ. Il n'y a pas de solution humaine, il n'y a qu'une solution divine. Toute notre vie est ainsi faite : il n'y a pas de solution humaine ; c'est pour cela que, de temps en temps, nous avons l'impression d'être dans des impasses ou des traquenards. Plus Dieu nous aime, plus il met devant nous des voies sans issue, ce qui n'est pas drôle... Par là il nous fait comprendre que la seule manière de s'en sortir, c'est justement de recevoir son amour. Alors tout s'éclaire. Lorsque nous ne comptons que sur notre prudence et notre vision humaine, nous sommes traqués, ce qui explique l'angoisse et le désespoir : on ne voit plus, on ne sait plus... Dieu nous met dans ces situations extrêmes – et il le fait pour l'humanité d'aujourd'hui plus que jamais – pour que nous comprenions que la seule lumière, c'est cet amour jaloux de l'Epoux.

L'Agneau qui porte l'iniquité du monde nous fait découvrir le cœur de l'Epoux, cette plénitude d'amour de l'Epoux, et cela à travers la lutte. Pourquoi Dieu permet-il que nous soyons vulnérables à certaines jalousies ? pour que nous découvrions davantage la jalousie de l'Epoux et que nous comprenions mieux que seul l'amour excessif du cœur de Jésus, son amour jaloux, nous permet de sortir de tous ces brouillards, de toutes ces obscurités, de toutes ces luttes, de toutes ces voies sans issue, pour nous mettre directement dans sa lumière : être l'ami de l'Epoux. Si nous sommes l'ami de l'Epoux, nous regardons alors avec le regard de l'Epoux et dans sa lumière ; et dans cette lumière tout s'éclaire, se pacifie, se simplifie divinement. Ce n'est pas une simplification qui serait comme une abstraction, selon notre manière de simplifier les choses. C'est une simplification par le sommet, dans la simplicité de l'amour. Celle-ci assume en effet toute la complexité de notre psychisme. La complexité demeure, mais elle est dépassée par cette lumière de l'Epoux[20].

20. Voir *Réponses aux questions*, n° 4, p. 268.

VIII

L'ENTRETIEN AVEC LA SAMARITAINE

La révélation du mystère de l'Epoux

Saint Paul nous dit que le Christ est l'Epoux de l'Eglise[1] et le concile Vatican II nous le répète[2]. C'est l'enseignement le plus traditionnel de l'Eglise : l'Alliance nouvelle est une alliance d'Epoux et d'épouse. Déjà, dans l'Ancien Testament, Yahvé se présentait comme l'Epoux[3]. Mais c'est encore beaucoup plus vrai avec Jésus, parce que dans l'Ancien Testament c'était à titre de promesse. Le prophète Osée, entre autres, nous montre d'une manière très profonde les désirs de Dieu sur son peuple. Or ces désirs vont se réaliser à travers le cœur de Jésus. Comment comprenons-nous que Dieu est amour, et qu'il n'est qu'amour ? A travers le cœur du Christ, à travers la soif qu'il a de réaliser cette alliance avec chacun de nous. Car si l'Eglise est l'épouse, cela veut dire que chacun d'entre nous est appelé à vivre ce mystère d'intimité. En effet, l'analogie de l'Epoux est là pour montrer l'intimité dans l'ordre de l'amour. C'est l'Epoux qui choisit l'épouse, c'est Jésus qui nous a aimés le premier[4], et ce premier amour demeure tout le temps. Il est premier parce qu'il est éternel ; il est premier parce que c'est lui qui est cause de notre amabilité : si nous sommes aimables, c'est parce que Dieu nous aime. Si nous sommes épouses, c'est gratuitement, et non pas en raison de nos mérites, ni en raison de notre intelligence, de nos capacités. Au-delà de nos qualités, de nos mérites et de nos fautes, cet amour nous pénètre au plus intime de nous-mêmes.

---

1. Ep 5, 25 sq. ; cf. 2 Co 11, 2.
2. Voir notamment *Lumen Gentium* §§ 6, 7, 9 ; *Gaudium et Spes* 48, § 2.
3. Is 54, 5 ; 61, 10 ; 62, 4-5. Cf. Os ch. 1 à 3, notamment 2, 21-22 (cf. ci-dessous, p. 172).
4. Voir Jn 15, 16 ; 1 Jn 4, 10.

La révélation du mystère de l'Epoux va se faire à travers l'entretien avec la Samaritaine, la rencontre avec ce père qu'est l'officier « royal » (*basilikos*) de Capharnaüm, et la rencontre avec l'infirme à la piscine de Bezatha. Il faut bien voir ces trois moments successifs qui représentent les trois grands dépassements qu'opère la jalousie de l'amour. Le premier dépassement regarde cette Samaritaine que nous appellerions aujourd'hui la « sœur séparée ». Les Samaritains, en effet, ne sont pas tout à fait « orthodoxes », ils sont mis de côté. Jésus cependant, à cause de son « trop grand amour »[5], adresse la parole à la Samaritaine.

Le second dépassement se réalise à l'égard de l'officier royal de Capharnaüm, qui n'est pas non plus Israël. Enfin, l'infirme à la piscine de Bezatha fait partie d'une communauté très particulière. C'est une communauté qui a l'air d'être bénie de Dieu, mais qui est pourtant assez spéciale. Ce ne doit pas être très drôle, de vivre dans une communauté comme celle-là ! Il faut toujours s'en souvenir : quand nous trouvons une communauté un peu lourde, rappelons-nous Bezatha : « Sous ces portiques gisaient une foule d'infirmes aveugles, boîteux, impotents, qui attendaient le bouillonnement de l'eau ». Dans cette communauté, chacun n'a qu'un seul désir : en sortir le plus vite possible. Normalement, dans une communauté, chacun a souci du bien commun, auquel tous les membres coopèrent. Là, c'est tout autre : le bien commun consiste… à partir le plus vite possible ! Tous ont l'œil sur l'ange qui doit descendre dans la piscine ; et quand cela se produit, le premier qui descend dans l'eau peut s'évader. Jésus va vers cette communauté qui est aussi un peu la communauté des rejetés, de ceux qui ne sont pas choisis, ceux que l'on considère un peu comme des excommuniés.

Insistons sur ce point parce que c'est très curieux : les gestes de l'Agneau – Cana, la purification du Temple, l'entretien avec Nicodème –, qui sont des gestes de miséricorde, sont réservés à Israël, et à Israël dans ce qu'il a de meilleur : les amis, le peuple religieux, les théologiens. Tandis qu'ici, dans le cycle de l'Epoux (nous verrons progressivement pourquoi on peut parler d'un « cycle de l'Epoux »), c'est la liberté de l'amour, la gratuité de l'amour, qui est au-delà de toutes les limites et qui brise toutes ces limites. L'amour de l'Epoux est toujours au-delà de ce que peuvent représenter les limites des conventions humaines, des conventions religieuses. Entre Israël et les Samaritains, il y a des frontières de traditions religieuses (on sait ce que peuvent être de telles frontières, quand on voit dans certains pays les fron-

5. Cf. Ep 2, 4 (Vulgate).

tières, plus terribles encore, qui peuvent exister entre catholiques et protestants). Mais l'amour jaloux de l'Epoux brise les frontières conventionnelles. Les hommes font des conventions, ils construisent des limites, ils s'abritent derrière des barrières ; mais voilà que Jésus, dans son amour, dépasse tout cela. Jésus, en tant qu'Epoux, va vers la Samaritaine, l'officier royal et son enfant qui agonise, et l'infirme à la piscine de Bezatha. Or chacun de ces trois aspects successifs, de ces trois moments, nous présente l'humanité dans une « situation-limite », comme on dirait aujourd'hui : la situation-limite de la Samaritaine, celle de l'enfant qui agonise, celle de l'infirme à la piscine de Bezatha.

Là nous voyons la signature du Saint-Esprit : nous ne pourrions pas inventer ces choses-là. Dieu parle en se servant des hommes. Il montre la situation-limite de la femme, celle de l'enfant et celle de l'homme – autrement dit de l'humanité dans sa totalité ; mais comme Dieu a toujours un langage très concret, il se sert de la Samaritaine, de l'enfant qui agonise et de l'infirme de la piscine pour nous faire comprendre cette situation-limite de l'humanité. C'est dans ce contexte que nous découvrons l'amour jaloux de l'Epoux : Dieu permet certaines situations-limites pour nous faire comprendre son amour jaloux. Il faut que l'homme soit très pauvre pour recevoir gratuitement l'amour jaloux du Christ. De fait, on ne peut pas aller beaucoup plus loin que ces trois pauvretés. Il faudrait pouvoir saisir en même temps ces trois aspects. Nous sommes malheureusement obligés, parce que nous sommes dans le temps, de les regarder successivement ; mais il faut essayer, dans un regard intérieur, de comprendre ce regard jaloux du Christ crucifié sur l'humanité qui est dans la situation de la Samaritaine, sur l'humanité qui agonise et sur l'humanité qui est dans la situation de l'infirme. Si nous essayions de comprendre cet enseignement en profondeur, nous y retrouverions d'une façon étonnante la situation du monde d'aujourd'hui. Saint Thomas nous rappelle toujours, à la suite des Pères de l'Eglise, que Dieu parle non seulement en se servant du langage humain, mais aussi en se servant des hommes. Nous, nous ne pouvons pas nous servir des hommes pour parler (ce serait alors des mannequins, des robots, et non plus des hommes) ; mais Dieu se sert des hommes pour nous faire comprendre son amour de la manière la plus concrète qui soit. Car la parole en effet ne traduit jamais parfaitement l'amour. On trahit toujours l'amour quand on le *dit* : il se *vit*, et il se vit entre des personnes à travers, parfois, des situations extrêmes.

JÉSUS RÉVEILLE LE CŒUR DE LA SAMARITAINE

Regardons maintenant ce premier moment. *Quand Jésus apprit que les Pharisiens avaient entendu dire qu'il faisait plus de disciples et en baptisait plus que Jean – bien qu'à vrai dire ce ne fut pas Jésus qui baptisa mais ses disciples* [cette petite remarque de Jean le théologien est très intéressante, parce qu'elle nous fait comprendre que Jésus ne baptisait pas, mais que c'était ses disciples qui le faisaient], *il quitta la Judée et retourna en Galilée*[6]. Jean-Baptiste, lui, est obligé de toujours rester au même endroit, parce qu'il doit être debout là où Dieu lui a demandé de demeurer, et il doit guérir, faire l'office de prophète et de père-maître. Jésus, lui, dès qu'il est en face de la jalousie, s'en va. Il y a une sorte d'absence du Christ... *Il lui fallait traverser la Samarie* [ceux qui sont allés en Israël connaissent ce lieu extraordinaire qu'est la Samarie]. *Il arrive donc à une ville de Samarie appelée Sychar, près de la terre jadis donnée par Jacob à son fils Joseph.* La Samarie a toujours été un lieu stratégique, parce que c'est un lieu de passage. *Là se trouve le puits de Jacob.* Il y aurait ici beaucoup de choses à dire sur les puits. Ils sont très importants dans le désert, puisqu'ils gardent l'eau, à la différence des sources. Saint Augustin souligne la différence entre le puits et la source[7]. Il est vrai qu'au fond d'un puits, il peut y avoir une source, c'est ce qui arrive pour les bons puits ; mais il y a tout de même de grandes différences entre la petite source qui jaillit et le puits qui garde l'eau.

Là se trouvait le puits de Jacob. Jésus, fatigué par la route, s'était donc assis près du puits. Pour la première fois dans l'Evangile de saint Jean, Jésus s'isole par rapport à ses Apôtres. Quand Nicodème est venu le soir, les Apôtres étaient là, mais on comprend que ces Galiléens peu cultivés n'intimidaient guère Nicodème, l'homme de la ville, le théologien qui connaissait parfaitement sa culture. Les Apôtres, eux, n'étaient pas très cultivés ! mais Jésus a voulu choisir des cœurs généreux. Jean était sans doute le plus intelligent, celui qui connaissait le plus le grand prêtre et peut-être l'école rabbinique. Ce qui est sûr, c'est que dans le cas de Nicodème, Jésus pouvait très bien parler en présence des Apôtres ; cela ne le dérangeait pas du tout. Tandis que lorsqu'il s'agit de la Samaritaine, c'est tout autre chose : celle-ci n'aurait pas parlé si Jésus avait été entouré de ses douze Apôtres ; elle n'aurait pas parlé devant un Pierre ou devant un

6. Jn 4, 1.

7. Voir notamment *Homélies sur l'Evangile de saint Jean*, XV, 5, Bibl. aug., 71, p. 763 ; voir aussi SAINT THOMAS, *Commentaire sur l'Evangile de saint Jean*, IV, n° 562 et n° 577, vol. I, pp. 263 et 267-268.

Barthélemy, cet homme intelligent qui *sait* qu'il connaît. Il faut que Jésus soit seul, et pour cela il se sert de la fatigue. N'oublions pas cela quand Dieu nous met dans l'obligation de nous reposer alors que nous ne l'avons pas voulu : c'est sans doute pour quelque chose de très important...

Jésus, fatigué par la route... Il est rare de voir Jésus fatigué par la route, et saint Augustin le souligne : le Verbe de Dieu, qui a la force de Dieu, accepte le conditionnement humain de la fatigue[8] ; il l'accepte pour être plus proche de l'humanité fatiguée. De fait, la Samaritaine est fatiguée, et elle représente l'humanité en situation-limite de fatigue. Nous voyons ici comment Jésus doit s'adapter, alors que pour Nicodème il n'y a aucune adaptation ; il n'est pas nécessaire de s'adapter à un intellectuel, avec lui il faut être dans la vérité jusqu'au bout.

Jésus fatigué par la route s'était donc assis près du puits. C'était environ la sixième heure. Midi est l'heure la plus chaude, et il faut bien voir ce que cela représente en Samarie. Jésus reste là, tandis que les Apôtres vont être occupés par l'organisation du repas[9]. Jésus leur a peut-être dit qu'il avait besoin de silence, qu'il était fatigué... *Une femme de Samarie vint pour tirer de l'eau* : les femmes sont obligées de faire la corvée d'eau en plein midi, pendant que les hommes font la méridienne. Ce sont des choses qui arrivent ! J'ai gardé d'Algérie ce souvenir étonnant : c'était au moment de la cueillette des olives ; le soir, on voyait les femmes revenir avec des corbeilles énormes sur la tête ; parfois même c'était des troncs d'arbre qu'elles portaient : cela faisait presque une croix. Et les hommes, toute la journée, prenaient le café. Comme je portais l'habit dominicain et qu'il y avait là un « homme de prière », je pouvais m'adresser à cet homme de prière, grâce à l'interprète qui était là. J'ai donc eu l'audace de lui dire : « Comment se fait-il que toutes ces femmes travaillent toute la journée et que les hommes continuent à palabrer, à boire du café et à ne rien faire ? » Il a eu alors cette parole laconique mais extraordinaire : « La tradition ! » Cela fait comprendre beaucoup de choses... On se met à l'abri derrière la tradition (quand elle est du bon côté, évidemment).

---

8. Voir *op. cit.*, pp. 765 sq.

9. Les Apôtres sont très facilement pris par l'organisation, c'est leur grande tentation (certes il en faut, de l'organisation, mais il faut la mettre à sa place). Et ils sont pris par l'organisation du repas parce qu'ils ont faim. Jésus aussi a faim, mais il a assumé sa faim ; quand il a rencontré la Samaritaine, il n'a plus du tout pensé à sa fatigue. Il fallait pourtant qu'il soit fatigué pour pouvoir attendre : celui qui est fatigué attend... Jésus attendait cette pauvre femme pour être seul avec elle.

Cette pauvre femme est donc réduite à la corvée d'eau en plein midi, et cela en dit long ; mais il n'y a pas que cela, nous savons bien qu'il y a autre chose : dans le cœur de cette femme il y a un désespoir. Et quand on est dans une trop grande fatigue ou un trop grand désespoir, ou une trop grande amertume, on ne fait plus que des gestes imposés, machinaux, qui deviennent presque instinctifs. *Jésus lui dit : « Donne-moi à boire ».* C'est Jésus qui prend l'initiative, c'est lui qui interroge. Nicodème était venu spontanément vers Jésus, il en avait pris l'initiative. Ici, cette femme n'aurait pas pu prendre l'initiative. C'est l'homme, et c'est le Juif, qui doit la prendre. La Samaritaine, normalement, se serait tue. Elle aurait sans doute regardé Jésus d'un drôle d'œil, sans rien oser lui dire…

Entendons bien cette parole de Jésus, qui éclaire les rencontres auprès d'un puits que l'on peut voir dans l'Ancien Testament et qui sont des rencontres nuptiales[10]. La première est celle du serviteur d'Abraham qui doit venir chercher une épouse pour Isaac, le fils de son maître[11]. Ce n'est pas facile, pour un serviteur, de chercher une épouse pour le fils de son maître ; c'est pourquoi il invoque Dieu, dans une magnifique prière où il supplie Dieu de l'éclairer, parce que ce n'est pas lui qui peut choisir : il faut donc que la Providence s'y mette. Le mot d'ordre : « Donne-moi à boire » permet à ce serviteur d'Abraham de rencontrer Rébecca.

Il y a ensuite la rencontre de Jacob avec Rachel[12]. Là, ce n'est plus le serviteur qui choisit une épouse pour le fils de son maître, c'est Jacob qui a le « coup de foudre ». C'est la première fois, ou même peut-être la seule, que nous voyons dans l'Ecriture un coup de foudre dans l'amour humain. Le mot d'ordre est le même : « Donne-moi à boire ». Il y a ainsi comme une montée, un *crescendo* divin : Rébecca, Rachel, la Samaritaine. Disons bien : « crescendo *divin* », car humainement, ce n'est pas tout à fait un crescendo, sauf de Rébecca à Rachel ! De Rachel à la Samaritaine il y a plutôt une chute…

Jésus, le serviteur de Yahvé et non plus d'Abraham, Jésus qui est le vrai Jacob, rencontre la Samaritaine. Ce n'est pas précisément Rébecca, ni Rachel : c'est l'humanité dans son état de désespoir, dans son état d'amertume extrême[13] ; c'est l'humanité qui souffre, l'humanité pécheresse. *Jésus lui dit : « Donne-moi à boire ».* Là encore il faudrait demander au Saint-Esprit de nous faire comprendre l'intonation de Jésus. C'est un dialogue, et Jésus a dû dire cette parole avec une

10. Voir *Réponses aux questions*, n° 5, p. 270.
11. Voir Gn 24, 10 sq.
12. Voir Gn 29, 1-11.
13. Cf. Is 38, 15-17.

intensité qui a bouleversé le cœur de la Samaritaine. Cela l'a réveillée, cette pauvre femme qui était sans doute un peu abrutie ; quand on fait une corvée en plein midi, on ne pense pas à grand-chose. Si c'était aujourd'hui, elle aurait fredonné un petit air à la mode. Nous n'avons pas une grande subtilité d'intelligence quand nous faisons la vaisselle, et la subtilité de l'intelligence n'est pas non plus très présente en plein midi ; on est un peu engourdi, on n'est pas très attentif, on fait les choses machinalement. Et voilà que Jésus réveille cette pauvre femme : *Donne-moi à boire.* Puis Jean souligne tout de suite que *ses disciples en effet s'en étaient allés à la ville acheter des provisions.* Jésus était seul, et c'est pourquoi il peut intervenir de cette manière pour réveiller le cœur de la Samaritaine[14].

La Samaritaine lui dit : « Comment, tu es Juif, et tu me demandes à boire à moi, une Samaritaine ? » Voilà la première réaction, la stupeur. Elle ne comprend pas que Jésus, ce jeune Juif de trente ans, dans toute sa force et sa beauté, puisse lui parler. La Samaritaine est bouleversée. Jean souligne alors : *Les Juifs en effet n'ont pas de relations avec les Samaritains.* C'est une simple constatation, il ne porte pas de jugement de valeur. Les Juifs n'ont pas de relations avec les Samaritains parce qu'ils sont un peu à côté. *Jésus lui répondit : « Si tu savais le don de Dieu et qui est celui qui te dit : Donne-moi à boire, c'est toi qui l'en aurais prié et il t'aurait donné de l'eau vive ».* Jésus interroge pour apprendre à la Samaritaine à demander ; il se fait mendiant pour lui apprendre à demander, car elle ne sait plus le faire. Quand on est dans un état de désarroi aussi profond que celui dans lequel elle se trouve, on ne sait plus demander ; car pour demander il faut avoir des désirs, c'est-à-dire quelque chose qui anime encore notre cœur. Autrement, on ne peut rien dire. La Samaritaine est tellement dans la grisaille, et une grisaille opaque, qu'elle ne peut rien demander. Elle accepte, tout simplement, et d'une acceptation qui n'est pas de l'ordre de l'amour : elle pâtit, c'est tout. C'est pourquoi Jésus se sert tout de suite de son étonnement qui est pour elle une manière de se réveiller : *Si tu savais le don de Dieu et celui qui te dit : Donne-moi à boire, c'est toi qui l'en aurais prié et il t'aurait donné de l'eau vive.* Nous essaierons de comprendre ce symbolisme du langage du Christ, et il faudra le comparer avec celui du dialogue avec Nicodème. Il y a là deux langages très différents, et c'est beau de voir le parallélisme entre ces deux grands dialogues, ces deux grands enseignements de

14. Quel âge a cette femme ? Nous n'en savons rien : Jésus a eu la délicatesse de ne pas le lui demander, et ce n'était pas cela qui l'intéressait. Ce qui intéressait Jésus, c'était de remettre cette femme dans la vérité, parce qu'elle ne savait plus du tout où elle en était.

Jésus, celui de l'Agneau et celui de l'Epoux ; l'un à l'intelligence d'Israël, l'autre à cette pauvre femme dans le désarroi.

Seigneur, lui dit-elle, tu n'as rien pour puiser. La voilà réveillée, et elle a l'œil : elle sait bien qu'elle a une supériorité sur Jésus, et elle la met tout de suite en valeur. Comme Samaritaine elle est dans un état d'infériorité, mais puisqu'elle a de quoi puiser l'eau dans le puits elle a une supériorité. La technique est ici une supériorité par rapport à Jésus. La Samaritaine met en pleine lumière ce qu'elle a vu tout de suite : Jésus n'a rien et il n'est pas habitué à venir puiser de l'eau ; elle, par contre, y est habituée. *Seigneur, lui dit-elle, tu n'as rien pour puiser. Le puits est profond* [elle en a l'expérience, elle sait ce que c'est]. *Où la prends-tu donc l'eau vive ?* Cet homme est un intellectuel de la ville, il a des idées curieuses : il parle d'eau vive et il ne sait même pas ce que c'est que puiser l'eau dans un puits ! *Où la prends-tu donc l'eau vive ? Serais-tu plus grand que notre père Jacob ?* Seconde supériorité : elle rappelle la grande tradition des Samaritains, qui est leur supériorité : *Serais-tu plus grand que notre père Jacob qui nous a donné ce puits et y a bu lui-même, ainsi que ses fils et ses bêtes ?* Il y a là un leitmotiv de l'Ecriture. Le puits est le point de rencontre des hommes, avec toute leur progéniture et leurs bêtes. C'est un lieu « œcuménique ». Tous se retrouvent là, comme Jacob, ses fils et ses bêtes... Réveillée par Jésus, cette femme a pour première réaction de se donner un peu d'assurance ; et pour se donner de l'assurance, il faut sortir de son complexe d'infériorité, ce qu'elle fait en voyant tout de suite sa supériorité sur Jésus, même si c'est une très petite supériorité : elle a de quoi puiser, alors que lui n'a rien. Puis – seconde supériorité – la tradition à l'égard de ce puits. C'est Jacob qui l'a donné, c'est tout de même quelque chose...

Jésus lui répondit : « Quiconque boit de cette eau aura soif à nouveau [la Samaritaine le sait ! c'est la raison de la corvée quotidienne]. *Mais qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura plus jamais soif ».* Nous voyons là encore la manière dont Jésus instruit : il se sert d'une expérience, l'expérience de cette femme. Elle sait ce qu'est ce labeur quotidien ; alors, à partir de là, il montre la grandeur de son don. *Mais qui boira l'eau que je lui donnerai n'aura plus jamais soif. L'eau que je lui donnerai deviendra en lui source d'eau jaillissant en vie éternelle.* Cela devient de plus en plus extraordinaire : le puits est extérieur à elle et voilà qu'elle va devenir une source ? Cela dépasse toutes les promesses de Jacob !

Seigneur, lui dit la femme, donne-la moi cette eau, afin que je n'ai plus soif et que je n'ai plus à passer ici pour puiser. Elle comprend matériellement, un peu comme Nicodème. Il n'y a pas une telle diffé-

rence entre la capacité de réceptivité de la Samaritaine et celle de Nicodème face à l'enseignement de Jésus : les deux comprennent matériellement. C'est toujours notre situation, parce que nous sommes un peu entre Nicodème et la Samaritaine. Et si nous sommes entre les deux, il est intéressant de voir que l'un et l'autre comprennent matériellement les paroles de Jésus, car nous faisons de même, nous avons beaucoup de peine à comprendre divinement ce qu'il dit. Instinctivement, nous ramenons tout à notre condition : « Un homme, quand il est vieux, peut-il naître une autre fois ? »[15] C'était l'angoisse de Nicodème, et c'est tout à fait compréhensible. Au contraire, la Samaritaine se précipite sur ce don : c'est merveilleux, elle va être libérée de la corvée d'eau. Si tous ceux qui suivent Jésus étaient libérés de leur condition humaine, si le simple fait de suivre Jésus nous dispensait de travailler et que tous les jours la manne soit donnée, et les cailles, bien servies, bien cuites, ce serait merveilleux ! A ce moment-là, ce serait facile. La Samaritaine a tout de suite cette réaction : *Seigneur, lui dit la femme, donne-la moi cette eau, afin que je n'ai plus soif et que je n'ai plus à passer ici pour puiser.* La corvée d'eau en plein midi est pour elle un cauchemar. Le puits de Jacob est, certes, un lieu magnifique, mais tout de même, le puits est profond, et il faut y venir en pleine chaleur...

JÉSUS REMET LA SAMARITAINE DANS LA VÉRITÉ

Jésus lui dit : « Va, appelle ton mari et reviens ici ». Jésus retourne la situation. Comme c'est curieux ! Dès que Nicodème a manifesté un désir, immédiatement Jésus l'a humilié ; dès que la Samaritaine exprime un désir – être libérée de cette corvée d'eau –, Jésus l'humilie. Pourtant, son cœur a commencé à se réveiller : Jésus s'est fait mendiant pour que cette femme se fasse mendiante. Or ici, elle est bien mendiante ; elle ne sait d'ailleurs pas très bien ce qu'elle demande. Mais cela n'a pas d'importance pour Jésus ; le principal est qu'il y ait un désir dans son cœur. Ce que Dieu regarde, ce sont les désirs de notre cœur, alors que les hommes regardent les résultats. Il est vrai que si nous avons de très grands désirs et que nous ne faisons rien, le travail ne se fait pas. Il ne suffit pas de dire : « J'ai eu l'intention de faire le repas de midi », pour que la famille soit rassasiée. Mais l'intention, la véritable intention, est bien au-delà des résultats ; les

15. Jn 3, 4.

hommes s'arrêtent aux résultats alors que Dieu regarde les véritables *intentions* de notre cœur (et non les projets).

La Samaritaine exprime un désir : *Donne-la moi cette eau, afin que je n'ai plus soif et que je n'ai plus à passer ici pour puiser.* Son cœur se réveille, et voilà qu'immédiatement Jésus l'humilie : *Va, appelle ton mari, et reviens ici.* Il veut purifier son cœur. – *Je n'ai pas de mari*, répond-elle, et sans doute d'une façon très catégorique. *Jésus reprit : « Tu as raison de dire que tu n'as pas de mari, car tu as eu cinq maris, et l'homme que tu as maintenant n'est pas ton mari. En cela tu dis vrai ».* Jésus reconnaît la vérité de son cœur, mais ce n'est pas tout à fait comme cela qu'elle disait : *Je n'ai pas de mari.* Il y a là pour elle un domaine dans lequel il ne faut pas entrer, c'est le domaine privé, le domaine de son cœur. Le domaine de la corvée d'eau en plein midi, elle veut bien qu'on en parle, c'est communautaire ; c'est le domaine du travail, et elle ne demande pas mieux que d'en être libérée. Mais le domaine profond de son cœur, il ne faut pas que Jésus y pénètre. Pourtant Jésus veut y pénétrer, parce qu'il a saisi profondément la blessure de son cœur. Et en un rien de temps il va enlever tout ce poids, cette succession d'amertumes qui ont fermé le cœur de cette femme ; elle a eu cinq déceptions successives – car il semble que cela n'aille pas très bien non plus avec le cinquième homme, on le voit à la manière pour le moins spontanée dont elle répond : *Je n'ai pas de mari.*

Là encore il a dû y avoir un grand silence. Les silences de l'Evangile ne nous sont pas dits, mais il a dû y avoir un grand silence quand Jésus a plongé le regard intérieur de cette femme sur une blessure qu'elle n'osait plus regarder. Les blessures les plus profondes de notre cœur, nous n'aimons pas les regarder, parce que nous avons une certaine pudeur. C'est dur, de reconnaître tous nos échecs… alors nous préférons ne plus regarder ; mais Jésus, lui, regarde.

La femme lui dit : « Seigneur, je vois que tu es un prophète ». Elle reconnaît que ce regard de Jésus sur elle est un regard divin, le regard du prophète, c'est-à-dire celui qui voit ce que les autres ne voient pas. Parce qu'il a le regard de Dieu il voit l'invisible, ce qui est caché, et il pénètre très loin. *Seigneur, je vois que tu es un prophète.* Elle n'a pas envie qu'il aille plus loin. Jésus l'a libérée d'un très grand poids, et immédiatement elle en vient à l'angoisse profonde de son cœur de femme, de créature : *Nos pères ont adoré sur cette montagne. Et vous, vous dites : c'est à Jérusalem qu'on doit adorer.* Incomparablement mieux que les méthodes psychanalytiques, Jésus débarrasse cette femme de tout le poids qui l'empêchait d'être vraie. Nous sommes vrais quand nous adorons. Cela, c'est la vérité de la créature ; l'adora-

tion nous met dans la vérité pratique. Cette femme n'adorait plus, elle ne pouvait plus adorer ; trop d'épaisseurs, trop de choses erronées, trop d'amertumes, s'étaient accumulées sur son intelligence et son cœur. Et Jésus, en un rien de temps, la délivre de tout cela en la remettant dans la vérité ; sans du tout l'accuser, mais en lui disant simplement : « Tu as raison de dire cela, là tu dis vrai ». Malgré ses fautes successives, malgré ses mensonges pratiques dans l'ordre de l'amour, elle a gardé la capacité de dire quelque chose de vrai. C'est par là qu'elle peut rencontrer le prophète, le reconnaître. Notre intelligence, malgré nos fautes, garde le souci de la vérité. Jésus débarrasse donc cette femme du poids qui l'encombrait, qui la maintenait dans la situation-limite de celui qui ne sait plus ou il va (la vie n'avait plus d'issue pour elle) ; par l'adoration il la remet dans sa vérité profonde. *Nos pères ont adoré sur cette montagne. Et vous, vous dites : C'est à Jérusalem que l'on doit adorer.* Elle expose là à Jésus la grande question qui était celle de son enfance, elle qui avait grandi au milieu des discussions religieuses et liturgiques entre Juifs et Samaritains : faut-il adorer au Temple, ou sur les hauts lieux ? Là, quand elle pose cette question, elle est vraie, parce que l'adoration est ce qu'il y a de plus fondamental dans notre vie.

Le véritable œcuménisme

Jésus lui dit : « Crois-moi, femme, l'heure vient où ce n'est ni sur cette montagne, ni à Jérusalem que vous adorerez le Père. Vous, vous adorez ce que vous ne connaissez pas. Nous, nous adorons ce que nous connaissons, car le salut vient des Juifs ». Remarquons bien ce « nous ». Le « nous » de Jésus en face de Nicodème – « Nous parlons de ce que nous savons »[16] –, c'était celui de la Très Sainte Trinité ; ici, quand Jésus dit : *Nous, nous adorons ce que nous connaissons,* c'est le « nous » du Christ lié aux Apôtres, lié au peuple d'Israël. Cette manière dont Jésus répond à la Samaritaine est très importante pour nous, parce qu'en réagissant face à une discussion liturgique, il nous fait comprendre ce qu'est le véritable œcuménisme : il faut dépasser les querelles. Si Dieu a permis certains frottements, certaines divisions, certains schismes, c'est toujours pour une unité plus profonde. Chaque fois que Dieu permet le mal, c'est pour un plus grand bien. Nous, quand on nous a fait mal, nous « boudons », et c'est pour cela que certaines brisures s'enveniment et deviennent alors quelque chose

16. Jn 3, 11.

de très mauvais. Dieu, lui, ne boude jamais ; on le voit bien quand le peuple d'Israël réclame un roi[17]. Certes il y a, pour cet épisode, des traditions différentes, mais retenons ici cette tradition qui nous est donnée : le prophète Samuel déclare qu'il ne faut pas de roi, que seul Yahvé est le Roi d'Israël ; et malgré tout, parce que le peuple le désire et insiste, Dieu lui donne un roi et le consacre. Dieu se sert de toutes les brisures et de toutes les séparations pour réaliser quelque chose de plus grand[18]. C'est ce que nous voyons ici : Dieu a permis la séparation entre Juifs et Samaritains pour quelque chose de plus grand.

Crois-moi, femme, l'heure vient où ce n'est ni sur cette montagne ni à Jérusalem que vous adorerez le Père. Jésus ne nous demande jamais de revenir en arrière, parce que Dieu est toujours devant. Même quand il y a eu des bêtises, il ne faut pas retourner en arrière. On voit cela dans les disputes aujourd'hui, ou dans les discussions théologiques au niveau œcuménique. Les théologiens ont tendance à retourner en arrière, ils essaient de discuter sur ce qu'ils connaissent, c'est-à-dire sur le passé, alors que l'Esprit Saint pousse à aller de l'avant. Il faut toujours avancer, sous le souffle de l'Esprit Saint. C'est pour cela que Jésus dit à cette femme : *L'heure vient où ce n'est ni sur cette montagne, ni à Jérusalem que vous adorerez le Père. Vous, vous adorez ce que vous ne connaissez pas. Nous, nous adorons ce que nous connaissons, car le salut vient des Juifs.* Jésus, ici, montre bien que la vraie tradition provient des Juifs et non pas des Samaritains ; ceux-ci, à un moment donné, se sont séparés[19]. Et l'unité que fait le Saint-Esprit n'est pas la confusion. Il n'y a pas d'œcuménisme des « vases commu-

17. 1 S 8, 1-22.

18. L'amour de Dieu pour nous est infini. Quand il voit que nous n'acceptons pas ce qu'il nous demande, il nous laisse libres ; il ne nous enlève jamais notre liberté. Mais il nous attend « au tournant », et il nous reprend. C'est cela que veut dire ici l'expression « Dieu ne boude pas ». Bouder, ce serait dire : « Tu as fait ton expérience, c'est toi qui l'as voulu, je te laisse te débrouiller ». Cela, nous le disons, et nous avons conscience de réagir ainsi. Nous sentons bien les limites de notre amour. Il faut aimer beaucoup pour ne jamais abandonner quelqu'un qui « rue dans les brancards », pour le suivre partout et être toujours là. Dieu peut nous donner cet amour-là : il le donne à ceux qui sont vraiment pères, à celles qui sont vraiment mères, il donne cet amour-là qui nous met en connaturalité avec son propre amour. Alors on ne peut jamais abandonner quelqu'un, parce qu'on est animé par la miséricorde qui devance et qui va toujours plus loin, qui laisse la liberté mais qui reprend tout et qui se sert de la faute pour aller plus loin – ce qui est le propre de la miséricorde de Dieu.

19. Le démon essaie souvent de nous faire perdre du temps dans des querelles liturgiques. Ce n'est pas nouveau : nous voyons ici que cela existait déjà entre les Samaritains et les Juifs. Ils oubliaient que l'essentiel, c'était d'adorer ; ils regardaient beaucoup plus la *manière* d'adorer que l'adoration elle-même. Voilà la tactique du démon : nous faire croire que l'essentiel est de savoir si c'est à Jérusalem ou sur les hauts lieux, sur la montagne, qu'il faut adorer.

niquants », comme le pensent certains théologiens. En effet, certains disent : « Il faut que les catholiques vivent ce que les protestants vivent et que les protestants vivent ce que les catholiques vivent ». C'est ce qu'on disait à Fribourg pendant la semaine de l'unité : « Les curés parlent comme des pasteurs, et les pasteurs comme des curés »... Mais ce n'est pas comme cela que l'unité se fait (à ce niveau-là il n'y a qu'une unité psychologique et sociologique). Sans doute, quand les membres d'une famille ont été séparés longtemps, ils ont des mœurs un peu différentes ; il faut alors faire de petites concessions en famille pour se retrouver, et au bout d'un certain temps cela va. Mais cela, c'est une unité au niveau psychologique, alors que l'œcuménisme est une question de *foi*, ce qui est tout à fait différent. Ce ne sont pas les vases communiquants, c'est un dépassement dans l'ordre de la foi. L'œcuménisme exige de nous d'aller plus loin dans la foi ; voilà ce que demande la jalousie de l'Epoux. Nous le voyons dans Ezéchiel, le grand prophète de l'unité, au retour de la captivité[20] : c'est la *jalousie* de Dieu qui réclame l'unité, parce que l'unité est toujours un mystère d'amour. C'est donc la jalousie de l'amour qui demande de dépasser les divisions ; et quand il s'agit de l'œcuménisme, il faut demander aux catholiques comme aux protestants d'aller plus loin dans leur foi. C'est dans la mesure où les uns et les autres seront plus totalement donnés au Christ que l'unité se fera, parce que seul le Christ peut faire l'unité. C'est la même chose par rapport à Israël. Il faut demander aux Juifs d'aller jusqu'au bout des exigences de leur foi et de leur adoration ; à ce moment-là ils découvriront la pleine lumière. Il ne faut pas revenir au moment de la séparation, mais aller jusqu'au bout des exigences de la fidélité – tel est l'enseignement que Jésus nous donne en disant : *Crois-moi, femme...* C'est la première fois que Jésus regarde la Samaritaine en lui disant : « femme ». Il regarde donc dans le cœur de la Samaritaine la créature, celle qui est capable d'adorer. De la même façon, pour que l'unité se fasse, il faut revenir aux fondements, à ce qu'il y a de vrai du côté des catholiques et du côté des protestants, du côté des chrétiens et du côté d'Israël. Il s'agit d'être vrai, et d'être

En affirmant que *le salut vient des Juifs* Jésus n'est pas partisan, mais il tranche admirablement. Il y a une Tradition profonde, qu'il ne faut pas confondre avec les petites traditions. Les petites traditions d'il y a trente, quarante ou cinquante ans, ce sont des traditions de mémoire d'homme, et non de mémoire de Dieu. *La Tradition*, c'est la mémoire de Dieu dans le cœur de l'homme. Dès que nous sommes pour les petites traditions, nous devenons partisans. On peut être partisan d'un style artistique, mais quand il s'agit des choses divines il faut aller beaucoup plus loin. Il ne faut pas alors être des artistes, il faut entrer dans quelque chose de beaucoup plus profond qui est la « lame de fond » de toute notre vie : l'adoration en esprit et en vérité.

20. Ez 36, 5 sq. et 37, 15-28.

pleinement vrai, sans cacher sa foi, sans vouloir faire des unions au niveau psychologique ou au niveau sociologique. Ce serait un manque de respect à l'égard de la foi de l'autre ; il faut respecter la foi de l'un et de l'autre, et aller le plus loin possible dans les exigences de la foi.

Crois-moi, femme, l'heure vient où ce n'est ni sur cette montagne, ni à Jérusalem que vous adorerez le Père. Vous, vous adorez ce que vous ne connaissez pas [là Jésus corrige la Samaritaine : il faut qu'elle aille plus loin]. *Nous, nous adorons ce que nous connaissons, car le salut vient des Juifs. Mais l'heure vient, et nous y sommes, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité.* L'unité se fait d'abord au plus intime de notre cœur, dans une adoration *en esprit et en vérité*, qui est tout intérieure. Cela ne veut pas dire que la prière liturgique soit supprimée ; mais elle ne fait pas par elle-même l'unité : elle manifeste au contraire les distinctions. Quand les oppositions sont fortes, il faut aller au-delà pour revenir à ce qui est l'essentiel : la rectitude profonde de notre cœur en face de Dieu dans l'adoration. *Car ce sont là les adorateurs tels que les veut le Père. Dieu est Esprit, et ceux qui adorent, c'est en esprit et en vérité qu'ils doivent adorer.* Ce que Jésus dit là est très exigeant : l'unité doit se faire auprès de Dieu parce que Dieu est un, parce que Dieu est Amour. C'est Dieu qui veut l'unité ; et ce n'est pas nous qui la faisons, c'est lui qui la fait. C'est une œuvre divine, ce n'est pas une œuvre humaine. Ce n'est même pas une œuvre théologique ; les théologiens se disputent toujours un peu, parce qu'ils veulent avoir raison. Quand il s'agit de l'unité, il s'agit d'être vrai pour aller jusqu'au bout des exigences de l'amour de Dieu, grâce au dépouillement et à la pauvreté que l'adoration met dans notre cœur. *Dieu est Esprit* [c'est-à-dire : il est Amour ; l'Esprit, c'est le souffle de l'Amour], *et ceux qui adorent, c'est en esprit et en vérité qu'ils doivent adorer.*

La femme lui dit : « Je sais que le Messie, celui qu'on nomme le Christ, doit venir ». Jésus réanime dans le cœur de cette femme tout ce qu'elle avait oublié. A cause des malheurs de sa vie elle avait oublié son éducation religieuse, elle avait oublié ce qu'est l'adoration. Quand Jésus a débarrassé son cœur de toute cette amertume, elle redevient la créature qui a soif d'adorer. Alors, immédiatement, l'espérance revient : *Je sais que le Messie, celui qu'on nomme le Christ, doit venir. Quand il viendra, il nous annoncera tout.* Cette femme était réduite à l'amertume et au désespoir, et voilà que, subitement, tout reprend vie en elle. *Jésus lui dit : « Je le suis, moi qui te parle ».* Notons la rapidité avec laquelle Jésus se révèle à elle. Pourquoi ? parce qu'elle a soif, parce qu'elle a le désir d'aller jusqu'au bout, de découvrir le Messie. Jésus peut alors lui faire cette révélation : *Je le suis, moi qui te parle.*

Là-dessus, ses disciples arrivèrent; le dialogue a duré le temps nécessaire pour acheter les provisions. *Ils étaient surpris de le voir parler à une femme. Toutefois, pas un ne dit : « Que lui veux-tu ? » ou : « Pourquoi lui parles-tu ? »*. On voit à la fois le respect des Apôtres à l'égard de Jésus et l'étonnement de le voir parler à cette Samaritaine. Cela ne se fait pas...

La femme alors, laissant là sa cruche... c'est le signe de sa conversion, et le signe de la légèreté de son cœur : la seule supériorité qu'elle avait sur Jésus était d'avoir une cruche (c'était tout de même quelque chose !). Mais après avoir rencontré le Christ, elle accepte d'être son disciple, de lui être complètement relative, et donc de ne plus emporter sa cruche ; c'est toute l'efficacité qu'elle abandonne. La cruche, en effet, est le signe de l'efficacité, le signe de la technique. Elle abandonne tout cela. En découvrant Jésus nous découvrons la finalité, l'amour ; l'efficacité est alors complètement dépassée. Si quelqu'un lui avait enlevé sa cruche avant qu'elle rencontre Jésus, la Samaritaine aurait réagi vivement, parce qu'elle avait absolument besoin de cette cruche pour puiser de l'eau. Mais elle a rencontré Jésus... et tout est changé. *La femme, alors, laissant là sa cruche, courut à la ville et dit aux gens : « Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait »*. Comme elle en a « fait » beaucoup, on comprend que les hommes (surtout les hommes) viennent vers cette femme qui, publiquement, annonce qu'elle a rencontré un prophète extraordinaire... le Messie. En fait elle n'affirme pas qu'elle a rencontré le Messie ; elle fait beaucoup mieux, elle interroge : *Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait. Ne serait-ce pas le Christ ?* Sachant que les hommes n'aiment pas être instruits par des femmes, elle pose simplement la question : *Ne serait-ce pas le Christ ?* Il faut qu'ils le découvrent eux-mêmes. *Ils sortirent de la ville et s'acheminaient vers lui.* C'est la première femme apôtre, la première femme témoin du mystère de Jésus. Et une fois que les hommes ont découvert le Christ, ils ne prêtent plus aucune attention à l'instrument qui les y a conduits. Cela, c'est la pauvreté de l'instrument...

Entre temps, les disciples le pressaient en disant : « Rabbi, mange » [voilà la préoccupation des Apôtres !]. *Mais lui, il leur dit : « J'ai à manger une nourriture que vous ne connaissez pas »*. Il y a ici comme une rupture entre Jésus et les Apôtres. Alors qu'eux, pendant ce temps-là, étaient uniquement occupés par l'organisation temporelle, Jésus a été entièrement pris par la rencontre avec cette femme ; son cœur d'Epoux est tout entier possédé par son amour pour cette pauvre femme.

Les deux parties du dialogue

Avant de poursuivre la lecture de cet Evangile, essayons d'entrer plus profondément dans la richesse de ce dialogue, dans un regard de théologie mystique. Il y a en effet une magnifique théologie dans cet enseignement de Jésus, qui est tout à fait différent de celui qu'il a donné à Nicodème. Il faut les mettre en parallèle, parce qu'il est important de voir comment Jésus parle à l'intelligence d'Israël et comment il parle à cette pauvre femme que tout le monde considère comme une pécheresse publique et que l'on rejette... alors que Jésus va vers elle et lui donne le meilleur de son cœur.

Ce dialogue de Jésus avec la Samaritaine peut paraître extrêmement discontinu – de fait, la conduite de Dieu sur nous nous paraît quelquefois très discontinue –, mais en réalité il y a une continuité radicale et très profonde.

Il y a dans ce dialogue deux parties. Dans la première, Jésus prend l'initiative : *Donne-moi à boire* ; il s'agit du mystère du don de Dieu, du mystère de l'eau vive. Puis, au moment où la femme commence à exprimer son désir – *Donne-la moi, cette eau* –, Jésus veut la remettre devant la vérité, parce qu'il ne peut pas lui donner cette eau tant qu'elle n'est pas capable de la recevoir ; or elle ne sera capable de recevoir ce don du Christ que dans la mesure où elle adorera en acte. N'oublions jamais cela : le Saint-Esprit ne peut agir sur nous que si nous sommes dans une attitude d'adoration, par laquelle nous sommes *entièrement remis au bon plaisir de Dieu.* Il est vrai que le Saint-Esprit, de temps en temps, agit sur nous même si nous ne sommes pas en adoration ; mais alors, c'est le *fortiter*[21] de l'Esprit Saint qui nous terrasse ! Normalement, le Saint-Esprit n'agit sur nous que dans la mesure où nous sommes dans cette attitude d'adoration et dans la mesure où nous le lui demandons.

La première partie, c'est donc la révélation de l'eau vive ; nous essaierons d'en voir la signification. Au moment où Jésus veut mettre la Samaritaine dans la vérité – *Va, appelle ton mari, et reviens ici* –, il y a comme une brisure, puisque la femme ne veut pas qu'on aille plus loin. Elle arrête le dialogue, mais le reprend dans un autre sens : le mystère de l'adoration. On voit donc bien ces deux parties : Jésus prend l'initiative – *Donne-moi à boire* – ; puis c'est le tour de la Samaritaine, mais pour elle il vaut mieux prendre l'initiative dans une autre direction : comme cela, Jésus descendra moins dans certains détails ! Elle est subtile, cette femme, et c'est étonnant de voir que

21. Cf. note 45, p. 77.

Jésus, qui est infiniment plus intelligent qu'elle, la laisse faire. Il a d'abord pris l'initiative, puis à partir d'un certain moment il laisse la femme la prendre. Il est heureux de voir cette femme revivre. Cela, c'est la tendresse du Christ : il aime s'effacer devant nous pour nous laisser avoir nos initiatives.

Vient alors la seconde partie du discours, où cette femme parle de l'adoration. Jésus, alors, lui répond et se révèle comme le Messie. On pourrait donc croire qu'il y a dans ce discours deux choses tout à fait différentes : le thème de l'eau vive et l'exigence de l'adoration. En réalité, si nous regardons plus profondément au lieu de rester seulement à l'extérieur, nous voyons que, sous la conduite de l'Esprit Saint, il y a une unité profonde dans cet enseignement de Jésus ; une unité très différente de celle que nous trouvons dans l'enseignement de Jésus à Nicodème, mais une unité très profonde.

L'EAU VIVE

Essayons donc de la saisir. Que représente l'eau vive ? Que représente le don de Dieu ? Jésus, évidemment, s'adapte à cette femme qui vient chercher de l'eau au puits. A partir de là il lui montre que chercher de l'eau dans ce puits, c'est très bien, mais que *quiconque boit de cette eau aura soif à nouveau.* Il y a donc là quelque chose de relatif, ce n'est pas une finalité. Cette femme est au niveau de l'efficacité, des moyens, du conditionnement humain. Avoir de l'eau pour boire et se laver, c'est une nécessité du conditionnement humain ; c'est nécessaire pour vivre. La femme ne pense qu'à cela, aux nécessités de la vie qui s'imposent ; elle ne pense à rien d'autre. Jésus, lui, pénètre très profondément au-delà de ce conditionnement pour indiquer tout de suite à cette femme *pourquoi* il est là auprès d'elle. Il vient pour être source d'un don, et ce don, c'est l'eau vive. Que signifie l'eau vive ? Nous avons vu que l'eau, c'est notre bonne volonté, et que l'eau, c'est la Femme, Marie. L'eau vive, c'est le mystère de la charité, de l'*agapè.* A Nicodème, Jésus enseigne la naissance ; c'est le mystère de la grâce. A la Samaritaine, parce qu'elle n'est pas l'intelligence d'Israël, il enseigne ce qu'est l'*agapè*, la charité, l'eau vive. Qu'est-ce que Jésus vient donner ? Quel est le don de l'Epoux ? C'est un don d'amour, gratuit et jaloux, c'est-à-dire un don personnel et absolu. Jésus désire redonner le sens de la vie à cette femme et, à travers elle, à l'humanité qui se trouve dans la même condition qu'elle – réduite à la corvée d'eau en plein midi –, cette humanité pécheresse qui ne pense plus qu'à l'efficacité, qui a perdu complètement le sens de la finalité et ne sait plus ce qu'est le sens de la vie.

Le sens de la vie, ce n'est certes pas de puiser l'eau en plein midi ! Quand nous sommes plongés dans l'efficacité, nous ne savons plus quel est le sens de notre vie. La vie n'a de sens que quand nous aimons, elle n'en a pas autrement. Elle n'a de sens que quand nous avons découvert une finalité, quand nous avons découvert une personne capable de nous aimer et qui nous aime. A ce moment-là, la vie prend son sens ; sinon, elle reste la corvée d'eau en plein midi, ce qui peut se décliner de multiples façons, car des techniques très poussées, y compris l'ordinateur, restent une corvée d'eau en plein midi. C'est toujours la même chose : c'est de l'ordre des moyens. Jésus vient apporter à cette femme le don de l'Epoux, c'est-à-dire son cœur, son amour. C'est un amour tellement fort qu'il donne à l'épouse de pouvoir répondre à l'amour de l'Epoux : *Mais qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura plus jamais soif. L'eau que je lui donnerai deviendra en lui source d'eau jaillissant en vie éternelle.* Cette eau vive, cette charité que Jésus, comme Epoux, veut nous donner, doit devenir en nous une source d'eau jaillissante. C'est donc bien le mystère de la charité, le mystère de l'*agapè*. Jésus nous donne gratuitement son amour mais il attend notre réponse, il attend de nous une coopération[22]. Nous recevons l'amour pour répondre à l'amour. Que Jésus, en nous donnant son amour, transforme notre cœur et lui permette d'aimer et de devenir source d'amour, n'est-ce pas la chose la plus étonnante qui soit ? Cela n'est évidemment pas entièrement vrai du point de vue d'un amour humain : ce n'est pas parce que nous aimons une personne qu'elle sera capable de répondre à notre amour. Nous le voudrions bien, mais notre amour humain n'est pas créateur, tandis que l'amour divin l'est. En communiquant son amour, Jésus permet cette transformation profonde de notre cœur qui devient lui-même *source d'eau jaillissant dans la vie éternelle*, et donc source d'amour. Voilà le don de l'Epoux ; et il se fait mendiant – *Donne-moi à boire* – pour que l'épouse demande. L'amour ne peut être donné qu'à celui qui réclame l'amour. Nous ne pouvons pas forcer quelqu'un à aimer ; pour communiquer l'amour, il faut que l'autre le demande. C'est pour cela que l'Epoux se fait le mendiant – *Donne-moi à boire* –, afin de communiquer ce don et pour que l'épouse comprenne qu'il faut qu'elle soit elle-même mendiante de l'amour de l'Epoux.

22. Voir *Réponses aux questions*, n° 6, p. 272.

L'ADORATION EN ESPRIT ET EN VÉRITÉ

Quelle est la réponse de l'épouse ? Quelle est la transformation que l'amour du Christ réalise dans le cœur de l'épouse ? Le cœur de l'épouse, c'est la Samaritaine, l'humanité qui a perdu le sens de sa destinée profonde et qui est dans une situation-limite. Que fait la charité en nous quand Jésus nous donne son amour ? La première chose que la charité doit réaliser en nous, c'est de transformer notre adoration. Nous comprenons alors le lien entre la première et la seconde partie du dialogue. Ce n'est pas par hasard si, après l'eau vive, la Samaritaine interroge sur l'adoration ; là elle est mue par le Saint-Esprit. En interrogeant de cette manière, elle comprend que l'adoration est la réponse qu'elle doit donner, parce que la charité vient transformer, diviniser notre volonté. Notre volonté humaine, dans ce quelle a de plus profond, est faite pour adorer Dieu ; elle n'est droite, elle n'est vraie, que quand elle adore Dieu. On oublie trop aujourd'hui que non seulement l'homme est capable d'adorer Dieu, mais que remonter jusqu'à Dieu par l'adoration est ce qu'il y a de plus fondamental dans notre intelligence et notre volonté de créature. Nous comprenons alors que la première chose que réalise en nous la charité, le don de l'Epoux, c'est justement de pouvoir y répondre en épouse. Parce que nous sommes de pauvres petites créatures, nous ne pouvons pas répondre comme le Fils bien-aimé répond au Père : le Père donne tout au Fils et le Fils donne tout au Père, parce qu'ils sont Dieu, dans l'unité ; c'est la réponse propre à Dieu. Nous qui sommes seulement des petites créatures (mais intelligentes pour Dieu, capables de l'adorer), nous ne pouvons pas répondre d'une réponse égale au don de l'Epoux. Notre réponse d'épouse est de reconnaître que l'amour de Jésus, l'Epoux qui est le Fils bien-aimé du Père, est un amour absolument gratuit. L'épouse répond donc dans une adoration *en esprit et en vérité*. C'est la réponse adéquate de l'épouse, parce qu'elle répond en assumant tout ce qu'elle est, en assumant sa propre nature toute transformée par l'amour et remontant jusqu'à Dieu. Voilà la grandeur de l'adoration : nous ne sommes épouses de Jésus que quand nous adorons en esprit et en vérité, c'est-à-dire dans une adoration qui provient de l'amour, qui est toute transformée par l'amour, et qui s'achève dans une attitude d'abandon et de remise de tout notre être – une adoration qui s'achève dans une contemplation .

Une des grandes tentations du monde d'aujourd'hui, c'est d'oublier l'adoration : même les théologiens ne veulent plus en parler. Mais alors, la charité nous ferait l'égal de Jésus ? Il n'y a même plus de respect à son égard, il n'y a plus qu'une espèce de camaraderie, ce qui est

insupportable, parce que Jésus est Dieu et que nous devons le regarder comme le Père nous l'a donné. Il est notre Dieu, il est notre Créateur en tant qu'il est le Fils bien-aimé du Père. Nous ne pouvons donc regarder Jésus en vérité que dans la mesure où nous reconnaissons concrètement que nous sommes une créature, autrement dit dans la mesure où nous adorons. Sans adoration, nous ne savons pas ce qu'est notre état de créature ; nous le savons peut-être spéculativement, mais nous ne le savons plus pratiquement, « expérimentalement ». Le savoir pratiquement, c'est adorer ; à ce moment-là, nous pouvons regarder Jésus. Si nous n'adorons plus, nous ne regardons plus Jésus que comme un homme, autrement dit, nous ne savons plus qui il est. Rien d'étonnant, alors, si nous ne reconnaissons plus ses paroles dans l'Ecriture. Certains en arrivent à dire que dans l'Ecriture, il y a très peu de paroles de Jésus, peut-être une seule, et que tout le reste vient de la communauté des croyants. On voit bien la dialectique qui conduit à cela : Jésus n'est plus regardé comme Dieu parce qu'il n'est plus adoré. C'est pour cela qu'il est si important de comprendre ce que Jésus dit à la Samaritaine, à cette humanité fatiguée…

Jésus regarde cette humanité comme l'épouse, celle qui doit répondre à l'amour de l'Epoux ; c'est *cette alliance* que Jésus veut réaliser, et la réponse de l'épouse est dans l'adoration en esprit et en vérité, une adoration toute transformée par l'amour, tout entière sous le souffle de l'Esprit, où nous nous effaçons complètement en comprenant que nous ne sommes rien en face de Dieu. Nous ne sommes rien, et pourtant Dieu nous aime et nous rend capables de l'aimer. Nous ne sommes rien par nous-mêmes, nous avons tout reçu de lui ; nous le reconnaissons et nous lui demandons de nous donner toujours davantage son amour. Reconnaître ainsi notre pauvreté fondamentale creuse en nous un appel pour que Dieu nous donne de plus en plus son amour.

L'adoration en esprit et en vérité, c'est donc reconnaître ce que nous sommes et adorer le Père avec l'Epoux, avec Jésus. Voilà le plus grand désir du Christ : amener au Père des adorateurs. C'est la plus grande chose que Jésus réclame de nous : faire œuvre commune avec lui dans l'adoration à l'égard du Père. C'est pour cela qu'il se donne à nous dans le mystère de l'Eucharistie ; l'Eucharistie est en effet un mystère d'adoration qui exige donc de nous que nous apprenions auprès de Jésus ce geste qui est à la fois fondamental et ultime : l'adoration en esprit et en vérité, avec lui[23]. Ce qu'il y a de plus fondamental dans le

23. L'Apocalypse doit nous aider à comprendre ce dialogue de Jésus avec la Samaritaine, parce qu'elle nous montre que toute la grande prière du ciel est une

cœur de Jésus, c'est bien l'adoration à l'égard du Père, puisque c'est comme cela qu'il commence sa vie – l'Epître aux Hébreux nous le dit en citant le Psaume : « Tu m'as formé un corps pour faire ta volonté »[24] – et que son dernier geste – l'offrande de tout lui-même sur la Croix – est aussi une adoration, un holocauste d'amour.

Jésus demande donc à l'épouse de faire œuvre commune avec lui. Nous le comprenons bien : le propre de l'époux est d'associer l'épouse à son œuvre, pour que ce soit l'œuvre commune de l'époux et de l'épouse. Il faut qu'ils soient *un* dans cette même œuvre : adorer le Père en esprit et en vérité. Nous comprenons là l'unité profonde du sacerdoce du Christ et du sacerdoce royal des fidèles, parce que l'œuvre propre du prêtre, c'est l'adoration, et que l'œuvre royale de l'épouse, c'est d'adorer en esprit et en vérité, en communion avec lui.

L'ADORATION EST VITALE POUR NOUS

Nous avons commencé à voir comment, en tant qu'Epoux, Jésus lui-même révèle son amour jaloux, cet amour unique qui réclame le don radical de tout nous-mêmes. C'est cela qu'il faut comprendre : l'Epoux reprend tout, il recrée tout. L'épouse, selon le langage de l'Ecriture, c'est la femme formée par Dieu à partir du sommeil de l'homme, et que Yahvé présente à l'homme. L'homme dit alors : « Os de mes os, chair de ma chair »[25]. Ce premier langage énigmatique de l'Ecriture est très important, puisque c'est le premier balbutiement, qui ne sera parfaitement compréhensible que dans le mystère de la Croix, dans la grande extase d'amour de l'Epoux. L'Epoux n'est Epoux que dans l'extase d'amour, celle de la Croix, où il ne dit plus rien, sauf le cri de soif[26], le *Donne-moi à boire.* Le *Donne-moi à boire* de Jésus à la Samaritaine prend toute sa signification dans ce cri, cet appel de l'Epoux dans l'extase d'amour – il est tout entier tourné vers le Père et veut attirer l'épouse dans le même mystère. L'Epoux, en effet, donne à l'épouse ce qui lui est le plus cher, il lui donne sa vie ; or la vie de Jésus, c'est son lien avec le Père, c'est son intimité avec lui. C'est cela qu'il veut donner à l'épouse, et qui est si bien exprimé à la Croix par le cri de soif. L'épouse naît alors de l'Epoux, de la bles-

prière d'adoration éternelle. Quand nous adorons Dieu, nous faisons quelque chose d'éternel. Quand notre adoration est « en esprit et en vérité », nous sommes en communion profonde avec l'Eglise du ciel, par et dans le cœur du Christ.

24. He 10, 5-7 ; Ps 40, 7-9.

25. Gn 2, 23.

26. Jn 19, 28.

sure de son cœur[27], pour réaliser la même œuvre que lui (à sa manière, puisqu'elle est une créature alors que l'Epoux est Dieu).

Le Père nous a donné son Fils pour qu'il soit l'Epoux et qu'il prenne possession de la nature humaine. Les Pères de l'Eglise ont toujours vu dans le *fiat* de l'Annonciation la réponse de l'humanité à Dieu par Marie ; l'humanité accepte librement cette alliance de l'Epoux et de l'épouse qui se réalise par le mystère de l'Incarnation. C'est Dieu qui prend possession de la nature humaine pour être l'Epoux et pouvoir nous conduire en son mystère même, dans son intimité. Et l'épouse doit répondre à sa manière, c'est-à-dire dans la foi, l'espérance et l'amour – le *sponsabo in fide, in justitia et in misericordia* du prophète Osée[28]. Cette réponse de l'épouse dans la foi se réalise grâce au mystère de l'eau vive, au don royal que l'Epoux fait à l'épouse en lui donnant une vie toute nouvelle. Ce don de l'eau vive doit, par le mystère de l'adoration, prendre possession de toutes les forces vives de l'épouse, de tout ce qu'elle est, de toute la créature comme créature. Nous avons de la peine à découvrir à quel point l'adoration est vitale en nous, et à comprendre qu'il ne faut surtout pas la moraliser. L'adoration est quelque chose de fondamental, qui est toujours relié à l'ordre de la sagesse et qui est donc au-delà de toute moralisation. C'est pour cela que le sabbat, fondement de la Loi, est un au-delà de la Loi. Le sabbat représente l'exigence de l'adoration, l'exigence de cette *libération profonde de l'homme* qui, remontant à la source, découvre l'adoration. Il faut que notre volonté soit liée à la volonté du Christ, selon l'expression (déjà citée) de saint Paul : *Hoc enim sentite in vobis, quod et in Christo Jesu*[29] : « Sentez de la même manière que le Christ Jésus », ou « Ayez en vous la pensée même qui est dans le Christ Jésus ». Le *sentite* latin veut dire ici à la fois penser, aimer, vouloir. Notre identification avec le Christ – « Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi »[30] –, cette identification *de vie* se réalise pour l'épouse dans le mystère de l'adoration en esprit et en vérité.

C'est pour cela que l'adoration est quelque chose de si vital en nous : nous ne vivons au sens le plus fort que quand nous adorons, il faudrait en être convaincu. Quand nous n'adorons plus, nous sommes des êtres errants, nous perdons du temps. Il est évident que nous ne

27. Voir ci-dessus, note 00, p. 00.

28. Os 2, 19-20 (Vulgate) : « Je t'épouserai [ou : te fiancerai à moi] pour toujours dans la justice et le jugement, et dans la miséricorde, et dans la tendresse, et je t'épouserai dans la foi… »

29. Ph 2, 5. Cf. ch. III, p. 59 et note 9.

30. Ga 2, 20.

pouvons pas être toujours en acte d'adoration : nous devons travailler ! mais le travail doit se faire à l'intérieur de cette attitude d'adoration, en se laissant transformer par elle. L'adoration met en œuvre tout le capital de vie qui est en nous, que Dieu nous a donné ; nous le lui remettons, et par là nous nous disposons à être entièrement sous le souffle de l'Esprit Saint, qui ne peut s'emparer de nous que dans la mesure où nous adorons.

Vivre de l'Esprit Saint

Revenons encore un instant au symbolisme de l'eau vive, car il y aurait là beaucoup à dire. Saint Thomas, à la suite des Pères de l'Eglise, fait cette remarque très simple : il y a l'eau qui est gardée dans les citernes et les puits – elle est conservée – et l'eau vive qui est conjointe à la source[31]. On peut faire le même parallélisme entre la parole vivante et la parole répétée. Les vieux professeurs savent bien ce que c'est que de répéter des cours... et les étudiants le savent aussi, hélas : c'est mortel ! La parole vivante est liée actuellement à notre pensée. Quand celui qui nous enseigne est fatigué, il prend ses notes et il répète ; mais quand il n'est pas fatigué, quand il est suffisamment vivant, il essaie toujours de *découvrir* ce qu'il doit transmettre. On a le droit de répéter quand on passe des examens, mais pas quand on fait un cours ; c'est toute la différence. Lorsqu'on enseigne, on doit être source, source d'intelligence. C'est difficile ! c'est là le secret de la pédagogie, et toutes les méthodes pédagogiques doivent permettre qu'un puits devienne une source.

L'eau vive, c'est donc l'eau liée à la source ; et la source de toute vie, c'est l'Esprit Saint. C'est pour cela que nous pouvons dire que l'eau vive est l'*agapè*, la charité, l'amour divin lié à cette source de tout amour qu'est l'Esprit Saint. L'eau vive, c'est ce lien actuel que nous avons avec l'Esprit Saint, c'est l'Esprit Saint lui-même qui jaillit dans notre cœur. Et parce que nous sommes, dans l'eau vive, à la source de l'amour, nous sommes, par le fait même, des sources jaillissantes pour le Christ, pour le Père, pour nos frères. C'est sous la motion du don de sagesse que nous aimons le Père et que nous retournons vers lui, dans cet amour qui saisit toute notre adoration en esprit et en vérité. Le mystère de l'eau vive, c'est notre conjonction vitale à l'Esprit Saint, en comprenant que nous ne vivons profondément *que* sous le souffle de l'Esprit Saint. « Ce sont ceux qui sont mus par

31. *Commentaire sur l'Evangile de saint Jean*, IV, n° 577, vol. I, pp. 267-268.

l'Esprit Saint qui sont fils de Dieu »[32], ceux qui ont dans leur cœur ce souffle, cette eau vive, et qui vivent dans ce jaillissement d'amour. C'est cela, le don de l'Epoux, le don actuel de Jésus, son don d'amour.

Nous comprenons alors pourquoi Jésus dit : *Mais qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura plus jamais soif*; parce que celui-là est alors toujours uni à la source. A certains moments nous ne la voyons plus – c'est justement cela l'épreuve de la foi –, et nous sommes angoissés, comme le petit Ismaël. Nous sommes au désert et, ne voyant rien à l'horizon, nous avons l'impression qu'il n'y a plus rien du tout. Il faut alors écouter l'ange qui nous dit de regarder, et qui nous montre que la source est là[33]. Nous ne la voyons pas, mais nous savons qu'elle est là, que nous lui sommes unis et qu'elle fait vivre notre cœur, et que nous sommes inondés et enveloppés de l'amour de l'Esprit Saint. Si nous pouvions voir une âme en état de grâce, nous verrions Dieu, parce que si cette âme est sous le souffle de l'Esprit Saint elle lui est conjointe et elle est enveloppée par lui.

Qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura plus jamais soif, parce qu'il est uni à la source et que l'Esprit Saint est donné sans mesure. *L'eau que je lui donnerai deviendra en lui source d'eau jaillissant en vie éternelle.* Ce n'est pas seulement recevoir l'amour, être revêtu de l'amour, c'est quelque chose de beaucoup plus grand, parce que cet amour nous est donné de telle manière que *nous devenons nous-mêmes sources d'eau jaillissant*, avec et dans l'Esprit Saint[34]. Nous le devenons pour le Père qui attend la réponse de l'épouse avec celle de l'Epoux ; avec Jésus nous devenons sources d'amour, et nous le devenons pour nos frères.

Ce symbolisme de l'eau vive est donc quelque chose de très fort puisqu'il signifie une participation immédiate à l'Esprit Saint dans notre cœur, une participation à son amour[35]. Cet amour s'incarne en quelque sorte dans l'adoration en esprit et en vérité, qui est « en vérité » parce qu'elle nous saisit dans ce qu'il y a de plus fondamental en nous : notre condition de créature.

---

32. Rm 8, 14.

33. Voir Gn 21, 17.

34. Jn 7, 37-39 : « Le dernier jour de la fête, le grand jour, Jésus, debout lança à pleine voix : "Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive, celui qui croit en moi !" selon le mot de l'Ecriture : De son sein couleront des fleuves d'eau vive. Il parlait de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croient en lui… »

35. Voir Saint Thomas, *Somme théol.*, II-II, q. 23, a. 3, ad 2 ; q. 24, a. 7.

ANGOISSE ET ADORATION

La seule manière de lutter contre l'angoisse, c'est l'adoration. Aujourd'hui où l'angoisse étreint le monde et saisit, en particulier, quantité de jeunes, il faut bien comprendre qu'on ne peut lutter contre l'angoisse qu'en faisant des actes d'adoration. Celui qui est angoissé dira sans doute qu'il ne peut plus en faire ; mais il faut tout de même essayer, pour tâcher de retrouver le roc. Celui qui est angoissé s'enfonce dans du sable mouvant. C'est ce qu'il y a de terrible dans l'angoisse : plus on remue, plus on s'enlise ; on est alors complètement inhibé, ne sachant plus avancer. Il faut donc redécouvrir le roc pour pouvoir rebondir. L'adoration permet cela, puisque nous nous appuyons alors sur ce roc qu'est le cœur de Jésus. C'est avec lui, cachés comme la colombe au creux du rocher[36], que nous faisons cet acte d'amour.

La réponse de l'épouse, nous l'avons vu, c'est d'adorer avec l'Epoux, avec Jésus ; mais c'est aussi d'adorer Jésus, le Fils bien-aimé. Nous adorons le Père avec Jésus et, de ce fait, nous regardons Jésus dans la lumière du Père. Le Père n'adore pas, mais il aime le Fils, et il nous fait comprendre que notre amour pour Jésus demande d'adorer l'Epoux. Nous pouvons adorer Jésus comme Epoux, et nous devons le faire, surtout dans l'Eucharistie. Aujourd'hui, on entend parfois dire qu'il ne faut plus adorer Jésus dans l'Eucharistie. Si, il faut maintenir cette adoration – c'est le Père qui nous le demande –, parce que le Pain que le Père nous donne[37] est divin, il est notre Dieu. Nous adorons donc Jésus dans l'Eucharistie, et nous l'adorons dans sa gloire éternelle. Notre adoration a ainsi deux aspects : nous adorons le Père avec Jésus – et là, nous sommes éduqués par l'Epoux ; et quand l'épouse adore le Père avec l'Epoux, le Père lui fait comprendre comment adorer Jésus.

PRUDENCE HUMAINE ET PRUDENCE CHRÉTIENNE

Jésus va ensuite se tourner vers les Apôtres, car les voilà qui reviennent, et la Samaritaine comprend alors qu'il vaut mieux qu'elle s'en aille ; et elle s'en va pour devenir apôtre. L'alliance de l'Epoux et de l'épouse fait de l'épouse un témoin ; la Samaritaine devient témoin de Jésus auprès de tous ces hommes. Ce n'est pas facile, pour une

36. Cf. Ct 2, 14 (cité p. 146, note 15).
37. Cf. Jn 6, 32-33.

femme, d'être témoin, d'être apôtre auprès des hommes. Nous voyons d'ailleurs le réalisme de ce passage : cette femme est témoin en disant qu'elle a « rencontré un homme qui lui a dit tout ce qu'elle a fait ». C'est une magnifique prédication, parce qu'on sait qui est cette femme : une pécheresse publique ; et voilà que cette femme se réjouit d'avoir rencontré un homme qui lui a dit tout ce qu'elle avait fait. Ce n'est pas tout à fait normal : elle n'aurait pas dû être si heureuse d'avoir rencontré un homme qui lui ait dévoilé toutes ses fautes. Et voilà qu'elle en est heureuse, parce que son cœur, subitement, est allégé ; toutes ses fautes ont disparu. Elle a rencontré un homme qui l'a complètement libérée de ses fautes et qui l'a remise dans la vérité première. Or c'est la vérité qui rend libre[38]. Cette femme est désormais libre, et c'est cela qui frappe le plus tous ces hommes : cette pécheresse qu'ils connaissaient triste est maintenant joyeuse, elle est comme rajeunie intérieurement. Jésus a redonné une signification à sa vie ; elle peut alors témoigner.

Pendant ce temps-là les Apôtres retrouvent Jésus, ou plus exactement il leur fait comprendre qu'il s'est passé quelque chose d'assez particulier. Pendant qu'ils étaient pris par l'organisation, Jésus a rencontré cette femme et réalisé l'œuvre du Père : *Ma nourriture, c'est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé.* Cette phrase est très importante pour nous, et il faut bien voir dans quel contexte Jésus la dit : il dit cela à des hommes affamés. Les Apôtres sont allés acheter des provisions, et ils n'ont qu'un seul désir : se mettre à table et manger ; mais voilà que Jésus leur dit : *Ma nourriture, c'est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé.* L'accomplissement de la volonté du Père doit être notre nourriture, comme c'est la nourriture du cœur de Jésus. Les Apôtres ne le comprennent pas encore ; ils le comprendront plus tard, mais là ils ne comprennent pas que Jésus a vécu quelque chose d'extrêmement profond : sa nourriture, c'est d'aimer, c'est la volonté du Père, et la volonté du Père est toujours une volonté d'amour et de sanctification[39]. L'œuvre du Père, c'est le salut des âmes, c'est le salut de la Samaritaine ; l'œuvre du Père, c'est que Jésus redonne à cette Samaritaine le sens de l'adoration.

Jésus interpelle ses Apôtres qui ne savent plus très bien où ils en sont : *Ne dites-vous pas : « Encore quatre mois avant que vienne la moisson » ?* Voilà le regard des Apôtres : ils sont dans le temps. Dès que nous sommes pris par l'organisation, nous sommes dans le temps et nous regardons les choses de l'extérieur. *Eh bien, je vous le dis,*

38. Cf. Jn 8, 32.
39. 1 Th 4, 3 ; Ep 1, 4.

levez les yeux, et voyez : les champs sont blancs pour la moisson. Ce passage nous fait comprendre la hâte du cœur de Jésus, la hâte du cœur de l'Epoux, cette hâte de l'amour qui brûle le conditionnement humain parce qu'elle est au-delà de ce conditionnement. *Ne dites-vous pas : « Encore quatre mois avant que vienne la moisson » ?* Les Apôtres restent à un regard extérieur, au niveau du conditionnement humain, dans le temps ; Jésus veut les faire passer à un regard beaucoup plus profond pour qu'ils deviennent les amis de l'Epoux. Il faut que les Apôtres soient les amis de l'Epoux[40], et donc qu'ils regardent l'épouse dans le regard de Jésus ; car c'est cela, être l'ami de l'Epoux.

Certes, il ne faut pas prétendre supprimer toute organisation ; la charité, la grâce du Christ, l'eau vive, ce don royal de l'Epoux, ne suppriment pas notre prudence, et la prudence est la vertu de l'organisation ; un homme prudent sait organiser, il sait juger exactement : *Encore quatre mois avant que vienne la moisson.* Voilà le réalisme de la prudence humaine, qui consiste à bien comprendre l'efficacité des moyens *en vue de la fin* (il faut un très grand réalisme dans la prudence). Or la grâce ne supprime pas la nature, et donc la hâte de l'Epoux ne supprime pas la prudence ; mais elle la dépasse. Jésus nous demande donc de comprendre : humainement parlant, c'est vrai, il y a *encore quatre mois* ; mais *je vous le dis, levez les yeux et voyez : les champs sont blancs pour la moisson.* Voilà la hâte de l'amour, au-delà du jugement prudentiel ; elle ne supprime pas le jugement prudentiel, mais elle l'assume et le transforme.

Nous devons tous acquérir la prudence, et nous devons l'acquérir pour la dépasser. Nous ne pouvons, de fait, la dépasser que si nous l'avons acquise ; autrement ce serait l'escamoter, et ce n'est pas ce que Dieu nous demande. Il demande que nous acquérions tous la prudence au grand sens du terme, c'est-à-dire ce réalisme très grand dans l'ordre des moyens *en vue d'une fin*, et non la prudence étriquée d'un homme qui ne s'engage jamais, la prudence proverbiale du paysan : « Peut-être que oui, peut-être que non ». Le prudent est un homme qui s'engage dans sa finalité ; il connaît les moyens et il les organise en vue de la fin. Dans la prudence, il faut constament tout reprendre pour essayer d'organiser le mieux possible. Jésus ne supprime pas cela, mais il demande de le dépasser (et on ne peut le dépasser que si cela existe). La vie chrétienne nous demande d'essayer constamment, autant que nous le pouvons, d'acquérir les vertus de justice, de prudence, de force et de tempérance. Il ne faut jamais dire : « Maintenant, c'est fait ». Non, nous nous rééduquons sans cesse. La seule diffé-

40. Cf. Jn 3, 29.

rence, c'est qu'au point de départ nous avions des tuteurs, alors que maintenant, nous n'en avons plus : c'est nous-mêmes qui devons nous éduquer, c'est nous-mêmes qui devons comprendre qu'il faut constamment acquérir ces vertus, mais pour les dépasser, pour permettre à l'amour de l'Epoux de tout brûler et de nous mettre au-delà de cette attitude humaine vertueuse. La loi nous aide à être vertueux, elle est faite pour cela. Pas un iota de la loi ne disparaît, mais la loi est dépassée[41]. Ne réduisons pas la vie chrétienne à la morale, à l'acquisition des vertus. Parfois, on entend dire : « Dans un monde comme aujourd'hui, il faut à tout prix que les chrétiens soient vertueux, et qu'ils soient avant tout vertueux ; il faut avant tout que la loi soit appliquée et que la morale soit rappelée sur tous les toits ». En réalité, l'attitude chrétienne n'est pas premièrement cela ; un perfectionnisme vertueux n'est pas chrétien. S'arrêter à l'organisation et s'y reposer, ce n'est pas chrétien. Le but n'est pas de faire des communautés parfaitement organisées, où tout fonctionne parfaitement. Il faut un regard nouveau, celui du Christ : *Levez les yeux et voyez, les champs sont blancs pour la moisson.* Ce n'est pas facile, concrètement ; mais toute notre vie chrétienne exige cette incarnation de notre amour pour le Christ, cet amour de l'épouse pour l'Epoux qui réclame que tout soit assumé. C'est pour cela qu'il faut les vertus, pour que tout soit assumé, que tout soit pris et transformé par l'amour.

Adoration et obéissance

Il y a un autre point sur lequel il faut revenir, parce que c'est un aspect très important, un des grands lieux de l'Evangile de Jean : *Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé et d'accomplir son œuvre.* C'est la première fois qu'est employé le mot ἔργον, l'œuvre. Toute l'activité du Christ est d'accomplir l'œuvre du Père, jusqu'à la Croix qui est par excellence l'œuvre du Père ; et pour nous, faire, avec Jésus et en lui, l'œuvre du Père, l'*opus Dei*, c'est adorer. L'œuvre de Dieu n'est donc pas quelque chose d'extérieur : elle nous prend dans ce qu'il y a de plus vital en nous.

Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé et d'accomplir son œuvre. L'adoration, qui nous met dans une attitude de docilité foncière à l'égard du Père, nous permet d'accomplir son œuvre. Elle s'achève dans notre travail, qu'elle transforme. Toute notre activité humaine, toute notre activité artistique, peut être trans-

41. Cf. Mt 5, 17-18.

formée par l'adoration, parce que celle-ci est quelque chose de tellement radical qu'elle peut tout prendre : cela saisit vraiment ce qu'il y a de plus fondamental dans notre âme, lorsque nous nous remettons entre les mains du Père. Nous sommes sortis de lui et nous retournons vers lui. Nous reconnaissons que notre corps a été façonné par le Père et que notre âme provient de son souffle d'amour. Nous nous remettons donc totalement entre ses mains.

Jésus fait comprendre ici aux Apôtres que l'accomplissement de la volonté du Père est sa nourriture. C'est donc ce qui le fortifie. La nourriture est là pour réparer nos forces et nous fortifier. Notre nourriture consiste à être en contact avec la volonté du Père et à faire que cette volonté passe à travers nous : *Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé et d'accomplir son œuvre*. C'est donc la volonté du Père qui passe, à travers l'Epoux, dans le cœur de l'épouse, pour qu'elle fasse la même œuvre que lui.

Puis Jésus souligne la hâte de son cœur de Fils voulant accomplir la volonté du Père, parce que l'obéissance que le Père réclame de lui – et donc aussi de nous – est une obéissance filiale, une obéissance d'amour. Le propre de l'obéissance d'amour, à la différence de l'obéissance légale ou même morale, c'est qu'elle implique une hâte. Nous voulons aller le plus loin possible dans l'exécution de la volonté de celui que nous aimons. Nous voulons nous y précipiter, parce que nous sommes attirés et que nous savons que c'est *par là* que notre amour se fortifiera et s'incarnera. C'est par là que l'amour prendra toute sa vérité ; car l'amour, dans les désirs, n'est qu'un germe, un appel, il n'est pas encore totalement vrai. Il n'est parfaitement vrai que dans l'obéissance : *Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé*.

Pour nous faire comprendre cette hâte, Jésus dit alors : *Ne dites-vous pas : Encore quatre mois avant que vienne la moisson ? Eh bien je vous dis : Levez les yeux et voyez, les champs sont blancs pour la moisson*. Quand nous exécutons la volonté de Dieu, quand nous obéissons filialement, les champs sont blancs. C'est dans l'obéissance que la moisson se réalise ; c'est pour cela que Jésus est mort dans l'obéissance. Comme le souligne l'Epître aux Philippiens[42], c'est *par l'obéissance* que se réalise l'holocauste de la Croix. C'est par l'obéissance que Jésus accomplit l'œuvre que le Père lui demande de faire ; c'est cela qu'il regarde avant tout. Le mystère de la Croix du Christ est un mystère d'obéissance, et chaque fois que nous obéissons nous sommes reliés à cette obéissance de la Croix : nous faisons l'œuvre du Fils, en

42. Ph 2, 8.

épouse. Nous continuons l'œuvre du Fils : « Comme le Père m'a envoyé, je vous envoie »[43]. Toute notre vie consiste à découvrir cette volonté de Dieu sur nous pour obéir pleinement, et obéir dans l'amour.

Il faut donc bien saisir tout ce que l'eau vive doit réaliser en nous : premièrement l'*adoration* – c'est elle qui est la première obéissance –, et deuxièmement l'*œuvre* dans cette adoration – l'obéissance –, pour que cette adoration devienne un holocauste. En effet notre adoration, qui est premièrement intérieure, se prolonge et s'incarne grâce à notre travail et, par là, elle devient un holocauste.

Qu'est-ce que l'holocauste ? c'est lorsque l'adoration prend possession de tout l'être du Christ, de tout son corps, de toutes ses forces, et que toutes ses énergies sont saisies par la volonté du Père. Pour nous, l'holocauste consiste à réaliser pleinement la volonté du Père dans le service qu'il nous demande, dans le travail qu'il nous demande d'accomplir. Cela devient un holocauste d'amour dans la mesure où ce travail est le prolongement de notre adoration, elle-même fruit de l'eau vive – autrement dit : dans la mesure où l'amour transforme notre adoration et notre obéissance. A ce moment-là, nous pouvons dire que nous regardons les choses dans le regard même du Christ.

Il y a en effet deux manières de regarder – nous le voyons bien dans la suite du dialogue. C'est important et il y aurait beaucoup de choses à dire sur la prudence transformée par l'amour, qui nous fait regarder les choses de l'intérieur, alors que la prudence humaine regarde uniquement l'organisation. Lorsque nous disons : *Encore quatre mois*, nous sommes au rythme de notre prudence humaine ; tandis que lorsque nous sommes au rythme du cœur de Jésus – parce que nous lui sommes conjoints et que nous faisons l'œuvre de l'épouse –, alors nous regardons avec la hâte de l'amour. C'est cela que Jésus aime voir en nous. Qu'est-ce qui réjouit le cœur de Jésus ? c'est cette hâte de l'amour de l'épouse, c'est que nous soyons entièrement donnés, mais donnés *réellement*, et non pas seulement par le désir ; que ce désir s'incarne dans toutes nos activités, et que toutes celles-ci soient vraiment l'accomplissement plénier de la volonté du Père.

Ces paroles de Jésus sur la moisson, il faut les lire aussi dans la perspective de l'Apocalypse, où nous voyons Jésus comme moissonneur[44]. Jésus est, dans l'Apocalypse, celui qui vient moissonner pour tout offrir au Père. Cela, c'est pour nous faire comprendre que, dès cette terre, il y a un achèvement, le jugement dit « dernier » se réalise. Nous, nous avons toujours tendance à projeter le jugement dernier en

43. Jn 20, 21.
44. Ap 14, 15-16.

dehors, loin dans le futur ; mais n'oublions pas que, comme le dit saint Thomas, la contemplation est une anticipation de la vision béatifique. Chaque fois que, dans nos examens de conscience, nous demandons pardon à Dieu de toutes les bêtises que nous avons pu faire, nous anticipons le jugement particulier. Nous pouvons aussi, à travers nos activités, anticiper le jugement général ; c'est l'espérance eschatologique qui le permet et qui met alors, dans notre prudence surnaturelle, cette hâte d'amour : vivre comme si c'était la dernière journée. A ce moment-là, nous pouvons vraiment dire que nous faisons œuvre commune avec Jésus moissonneur. Nous voyons là comment la réponse de l'épouse à l'Epoux doit saisir toutes nos activités et les transformer de l'intérieur. C'est bien l'œuvre de l'eau vive.

IX

LE PÈRE DE L'ENFANT QUI AGONISE

Nous voici arrivés au second moment du cycle de l'Epoux, moment qui va encore nous révéler l'amour jaloux de l'Epoux, mais d'une tout autre manière. La première situation-limite de l'humanité regardait la femme : la femme dans l'amertume de son cœur, celle qui n'est plus aimée et qui ne sait plus aimer, est brisée par le péché et réduite à la corvée d'eau en plein midi. La femme est la première à être brisée par le péché ; celui-ci entame plus profondément le cœur de la femme que celui de l'homme, parce que le cœur de la femme est plus fragile, plus fait pour l'amour. Et comme le péché détruit l'amour, on comprend qu'il brise davantage la femme. La femme le ressent plus profondément, et c'est pour cela que, pour révéler le mystère de l'Epoux, c'est elle que Jésus regarde en premier lieu. C'est la femme qui montre le mieux la soif de l'amour du Christ, la victoire de l'Epoux, parce que c'est elle qui est le plus capable d'aimer. Elle est toujours responsable de l'amour. La femme peut être soit séductrice, soit médiatrice d'amour, il ne faut jamais l'oublier ; elle est séductrice quand elle charme pour faire dévier, et médiatrice quand elle attire pour relier.

L'OFFICIER ROYAL DEVIENT MENDIANT

Dans cette rencontre de Jésus avec la Samaritaine il y a quantité de détails qui nous aident beaucoup à découvrir le cœur de l'Epoux. Dans ce nouveau passage, difficile à interpréter à cause de sa sobriété, c'est beaucoup moins net ; il faut être très attentif pour découvrir, à travers cette nouvelle rencontre, la jalousie de l'Epoux. *Les deux jours écoulés, Jésus partit de là pour la Galilée. Il avait déclaré lui-même qu'un*

prophète ne jouit d'aucun égard dans sa patrie[1]. Cette parole nous fait comprendre la tristesse du Christ, et le proverbe qu'il reprend nous fait comprendre qu'il accepte le conditionnement des hommes. « Nul n'est prophète en son pays » : Jérusalem tue ses prophètes, Athènes rejette ses philosophes... *A son arrivée en Galilée, les Galiléens l'accueillirent.* Jean souligne cela comparativement à la Samarie où Jésus a été reçu admirablement. C'est là qu'il a été le mieux reçu, bien mieux qu'à Jérusalem. Pourtant il quitte la Samarie pour retourner en Galilée. On ne peut pas dire qu'il y soit mal reçu, mais ce n'est pas du tout le même accueil.

Ils avaient vu tout ce qu'il avait fait à Jérusalem lors de la fête, car eux aussi étaient allés à la fête. Ils étaient tous montés à la fête, évidemment, et ils avaient vu ce qu'avait fait Jésus à Jérusalem, ses miracles ; ils sont donc heureux de le retrouver. *Il retourna alors à Cana de Galilée, où il avait changé l'eau en vin.* Depuis le miracle des noces, Cana devient peut-être le lieu d'un pèlerinage (on va peut-être y regarder les jarres dans lesquelles le vin avait été mis...). *Or il y avait un officier royal.* Il est difficile de savoir exactement ce qu'était cet officier, ce fonctionnaire, ce *basilikos*. Tout ce qu'on sait, c'est qu'il a l'autorité, qu'il est habitué à commander et qu'il est là pour maintenir l'ordre. *Or il y avait un officier royal dont le fils était malade à Capharnaüm.* Ceux qui ont été sur les lieux connaissent la montée qu'il faut faire de Capharnaüm à Cana. Cet officier, parce que son fils est malade, agonisant, va aller au-devant de Jésus ; lui qui ne fait pas directement partie du peuple d'Israël, il va devenir mendiant, mendiant du Christ. Il va réclamer de Jésus un geste, en sachant (parce qu'il a entendu parler de lui) que Jésus est capable de le faire. *Ayant appris que Jésus était arrivé de Judée en Galilée, il alla le trouver, et il le priait de descendre guérir son fils.* Voilà la première demande, qui n'est d'ailleurs pas directement citée. Jean montre simplement l'attitude de cet officier qui se précipite vers Jésus avec le désir de le faire descendre à Capharnaüm auprès de son fils.

Le fonctionnaire redevient père

La souffrance rend ce fonctionnaire capable de quitter sa dignité de fonctionnaire pour redevenir un homme, un père. De fait, quand un père est un haut-fonctionnaire et que tout « marche » bien (que ce soit

1. Jn 4, 44. Cf. Mt 13, 57 et Mc 6, 4 : « Un prophète n'est méprisé que dans sa patrie, dans sa parenté et dans sa maison ».

dans le monde des affaires, de l'efficacité, ou dans le monde des intellectuels), il arrive que le haut-fonctionnaire tue le père. Cela arrive, quand tout réussit trop bien. Les hommes sont très pris par leur fonction, et plus ils réussissent, plus la fonction prend de place. Il faut parfois une grande souffrance pour que le cœur du père se réveille et que le haut-fonctionnaire disparaisse. Il y a là un petit examen de conscience à faire, parce que nous avons tous en nous un haut-fonctionnaire... ne serait-ce qu'à nos propres yeux. Nous avons tous une certaine charge, une certaine responsabilité ; et quand cela se passe bien, l'attitude du fonctionnaire risque de prendre en nous une très grande place, et le cœur de l'homme créé à l'image de Dieu risque d'être complètement enfoui.

Cet homme de Capharnaüm quitte son domaine de haut-fonctionnaire pour aller au devant de Jésus. Ce n'est pas normal, ce n'est pas inscrit dans sa fonction, cela ne fait pas partie du règlement, ni de son efficacité de haut-fonctionnaire : cela relève de son cœur de père. Secoué parce que son fils agonise, il redevient alors un homme responsable, en tant que père, de son enfant. Il essaie donc par tous les moyens de redonner la vie à son fils. Or il a appris qu'il y avait en Israël un prophète qui pourrait peut-être guérir son fils ; il se précipite donc vers Jésus et lui dit tout de suite le désir de son cœur. Il le dit maladroitement, parce qu'il est habitué à commander. Celui qui est habitué à commander, quand il prie, continue de commander à Dieu... mais ce n'est pas la vraie prière. C'est difficile, la prière de demande, parce qu'il faut être mendiant. Quand nous sommes habitués à commander, il nous est difficile de devenir mendiants. De temps en temps nous faisons comme ce fonctionnaire, nous commandons à Dieu. Mais la prière de demande n'est pas un commandement que nous donnons à Dieu ; si nous la comprenons comme cela, elle ne sera jamais écoutée. La prière, en réalité, c'est le pauvre qui expose les désirs de son cœur, mais en tant que pauvre, donc sans aucun droit. Il est très difficile de prier de cette façon-là. La prière de demande, de supplication, n'est pas facile du tout, parce que quand nous sommes affligés nous « projetons » nos désirs sur Dieu, comme diraient les psychologues. C'est facile d'identifier la prière et la projection sur Dieu de nos désirs : nous l'envahissons alors de nos désirs, nous les lui imposons, et nous en chargeons le Christ pour qu'il prenne tout cela sur lui... C'est instinctif, nous sommes ainsi faits.

Ayant appris que Jésus était arrivé de Judée en Galilée, il alla le trouver, et il le priait de descendre guérir son fils qui se mourait. Cet homme a fait son petit projet : il faut à tout prix que Jésus vienne, qu'il soit présent auprès de son fils ; il faut redescendre à Capharnaüm avec

lui. C'est un très beau désir, puisqu'il s'agit d'obtenir que Jésus le suive et vienne dans sa maison. La démarche de cet homme traduit aussi son angoisse, et là on voit que son amour de père lui fait oublier sa dignité de fonctionnaire royal. Cet amour réveille en lui son cœur de père, et est plus grand que le sens qu'il a de sa dignité d'officier royal. Cependant, l'amour qu'il a pour son fils ne le met pas encore suffisamment dans un état de pauvreté à l'égard de Jésus : pour demander, il faut être un mendiant et un pauvre, il faut n'être rien du tout… et le savoir ; mais cet homme a encore un désir trop grand d'efficacité.

Ce désir reste sans doute premier chez lui, puisque Jésus, l'Epoux qui « sonde les reins et les cœurs »[2], répond : *Si vous ne voyez signes et prodiges, vous ne croirez donc pas !* Jésus n'accepte pas sa demande, parce que cet homme demande avec un désir trop grand d'efficacité : il réclame un signe, un prodige, il veut à tout prix que son fils soit guéri. Jésus, à ce moment-là, a l'air de s'éloigner. Il lui fait une correction fraternelle que ce fonctionnaire n'est pas habitué à recevoir, lui qui est plutôt habitué à ce qu'on exécute immédiatement ce qu'il demande. Jésus veut lui apprendre la pauvreté, ce qui est difficile pour un fonctionnaire parce qu'il prolonge psychologiquement, dans sa prière, son attitude de fonctionnaire. Mais Jésus n'écoute que le cri de l'enfant dans le désert[3]. La seule prière qui « émeuve » Dieu, c'est le cri du pauvre. Saint Thomas nous dit que toute prière de demande est efficace, à condition que ce soit une *vraie* prière de demande[4] – et c'est là le difficile. Dieu écoute toujours la prière de demande si elle est celle du mendiant, du petit, de celui qui sait qu'il n'a aucun droit. Dès que nous avons un droit, notre prière n'est plus celle du pauvre, mais celle du fonctionnaire. C'est cela qui nous est montré ici : *Si vous ne voyez signes et prodiges, vous ne croirez donc pas !* Ce que Jésus réclame de ce fonctionnaire royal, c'est une purification de son cœur, une conversion de son cœur. La foi ne peut être vivante que dans le cœur du pauvre, de celui qui se fait totalement dépendant de Dieu et qui accepte tout de sa part.

Le fonctionnaire aurait pu rétorquer à Jésus : « Je suis un fonctionnaire royal : comment peux-tu me parler ainsi ? » Mais non, cet homme a un cœur droit, un cœur pur ; il accepte donc tout de suite la correction. Son cœur est pur parce que c'est le cœur d'un père (l'amour purifie notre cœur) et l'amour qu'il a pour son fils le met

2. Ps 7, 10.
3. Voir Gn 21, 17.
4. Voir *Commentaire sur l'Evangile de saint Jean*, XVI, 23-24, n° 2142 (traduction à paraître).

dans la vérité. Un père qui aime son fils est vrai en face de Dieu, du fait même qu'il aime son fils. Parce que cet homme est dans la vérité, il est alors capable d'entendre la correction du Christ, ce qui n'est pourtant pas facile. Il faut être dans la vérité pour pouvoir aller encore plus loin dans la vérité. De fait, il y a déjà quelque chose de très vrai dans le cœur de ce père : son amour pour son fils est plus grand que le sens qu'il a de son pouvoir.

N'oublions jamais ce que le début de la Genèse nous apprend : nous sommes créés à l'image de Dieu, et nous restons conformes à sa sagesse dans la mesure où nous respectons l'ordre qui existe entre le *dominium*[5], l'intelligence et l'amour. Si l'amour n'est plus ce qui achève tout, si l'intelligence veut dominer, nous ne sommes plus conformes à la sagesse de Dieu. Selon cette sagesse, tout *dominium* qui est en nous, tout pouvoir qui est en nous, doit être ordonné à l'intelligence, et toute l'intelligence doit être ordonnée à l'amour. Nous voyons bien dans le cœur de ce père que son *dominium*, son pouvoir de fonctionnaire royal, est dépassé par l'amour qu'il a pour son fils. La maladie de son fils l'a remis devant la réalité profonde : ce qu'il y a de plus profond dans son cœur, c'est son amour pour son fils. Dieu ne sanctifie pas le fonctionnaire comme fonctionnaire, mais comme homme, il ne faut jamais l'oublier. Nous ne pouvons pas être sanctifiés en tant que fonctionnaires, si royal que soit le fonctionnaire ; ce qui est sanctifié, c'est l'image de Dieu qui est en nous, c'est l'homme, c'est le père, c'est le fils.

La relation entre le père et le fils n'est pas une relation de fonctionnaire, elle va beaucoup plus loin – nous le voyons bien ici. Cet homme ne peut être en relation avec Jésus que parce qu'il a accepté de porter la souffrance de son fils. Son enfant ne pouvant pas venir à Jésus, il va en son nom auprès de Jésus et il lui expose la détresse de son fils. Ce père devient donc *médiateur* pour son fils. Il présente l'angoisse, l'agonie de son fils, et c'est pour cela qu'il peut accepter la correction de Jésus. Sa prière, alors, se transforme : *Seigneur, répondit l'officier, descends avant que ne meure mon petit enfant.* Il insiste donc mais sa demande a un tout autre accent, sa prière se fait suppliante, elle

5. Voir Gn 1, 26 : « Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance, et qu'il *domine* sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur les bestiaux, sur toutes les bêtes sauvages et sur tous les reptiles qui rampent sur la terre ». Dieu n'a pas voulu faire un univers parfait : il l'a confié à l'homme en lui laissant le soin d'achever son œuvre. Ce *dominium* est communiqué à l'homme en premier lieu, avant la fécondité (v. 28) qui, elle, n'est pas propre à l'homme. Il y a là quelque chose qui apparente l'homme au Créateur ; mais chez l'homme cette autorité *peut* ne pas respecter la finalité des êtres créés, elle peut être utilisée d'une manière tyrannique.

devient la prière d'un pauvre. Il montre la détresse de son cœur : il ne peut rien pour son enfant. Et il s'adresse à Jésus en reconnaissant toute son autorité : « Seigneur ». En disant cela il sait ce qu'il dit ; il a compris qu'il devait devenir tout relatif à Jésus en le considérant comme son « Maître et Seigneur »[6].

Jésus lui dit : « Va, ton fils vit ». Le cœur du Christ est touché par la prière de ce père qui montre le désarroi de son cœur parce que son enfant agonise, et il reçoit la prière de cet homme avec un amour plus grand encore que le père lui-même ne peut le penser. Le père demandait à Jésus de descendre, et voilà que Jésus, dans sa hâte d'amour, lui dit tout de suite : *Va, ton fils vit.*

La prière de demande

Jésus reçoit notre demande à sa manière, et c'est du reste ce qui nous déroute : le dialogue avec Jésus n'est jamais celui que nous pensons, parce que Jésus nous aime toujours plus que nous ne nous aimons. Jésus a pour nous un amour infiniment plus grand, une hâte d'amour qui va bien plus loin que nous ne le pensons. Cela nous déroute, parce que nous aimons de telle et telle manière, et nous voulons que Jésus nous aime de cette même manière. Mais Jésus nous aime d'une manière telle qu'il nous déloge ; il nous remet dans une attitude de pauvreté radicale qui nous oblige à avoir confiance en la manière dont *lui* nous aime : « *Va, ton fils vit ». L'homme crut à la parole que Jésus lui avait dite et se mit en route.* Jésus réclame de cet homme la foi, la confiance absolue : croire en son amour, croire que Jésus a pris toute la responsabilité de cet enfant qui se meurt, et croire qu'il aime plus cet enfant que son père ne l'aime.

Il descendait déjà de la côte quand ses serviteurs venus à sa rencontre lui dirent que son enfant était vivant. Il leur demanda à quelle heure il s'était trouvé mieux. C'est hier, lui dirent-ils, que la fièvre l'a quitté. Le père reconnut que c'était à l'heure même où Jésus lui avait dit : « Ton fils vit ». Et il crut, lui et tous les siens. Ce fut là un second signe accompli par Jésus à son retour de Judée en Galilée. C'est donc le « second signe » accompli à Cana. Cette manière dont Jésus répond à la demande du père est très significative si l'on veut découvrir ce qu'est la prière de demande. Jésus répond immédiatement à la demande du père, mais pas selon la *modalité* de cette demande : il dépasse la modalité et ne regarde que la *finalité* de la demande. C'est

6. Voir Jn 13, 13-14.

pour cela que les réponses de Jésus nous déroutent de temps en temps, parce qu'il a une hâte d'amour beaucoup plus grande que la nôtre. Nous, nous sommes toujours retardés par le conditionnement ; nous nous croyons pauvres mais nous ne le sommes pas, nous sommes encore encombrés.

Cet homme a d'abord cru, ce qui lui a permis de quitter Jésus. C'est curieux, cette foi qui permet de repartir seul. Il n'a pas voulu emmener Jésus ; il a cru que sa parole était efficace, qu'elle était comme une parole créatrice qui pouvait réaliser ce qu'elle signifiait. Il a fait œuvre commune avec Jésus en croyant à cette parole, puisqu'il fallait sa foi pour que cette parole se réalise pleinement.

Jésus veut toujours que, dans la prière de demande, il y ait œuvre commune. Pour cela il réclame notre foi. Très souvent, nos prières ne sont pas efficaces parce que nous manquons de foi et d'espérance. Notre prière, alors, ne peut pas se réaliser parce que notre coopération n'est pas suffisante. C'est simple et c'est grand, comme théologie de la prière de demande.

L'œuvre de l'Epoux

Ce qui est plus difficile, c'est de comprendre, à travers ce geste, le mystère de l'Epoux. Comment découvrir le lien entre Jésus-Epoux et la prière de demande de cet homme ? Nous découvrons bien le caractère royal du Christ, puisque cet officier royal se met en dépendance de lui, mais il y a sans doute quelque chose de plus caché et de plus important à saisir : la rencontre de Jésus-Epoux avec ce père et par lui avec l'enfant qui agonise.

Jésus-Epoux prend possession du cœur de l'homme et lui donne une nouvelle vie. Jésus-Epoux regarde l'humanité dans sa détresse, celle qui correspond à ses péchés personnels et celle qui correspond aux conséquences du péché originel. A cause des conséquences du péché originel, l'image de Dieu qui est en nous est constamment en état d'agonie. N'est-ce pas terrible, l'agonie d'un enfant, d'un tout petit ? C'est une des choses les plus effrayantes à voir, parce que ce n'est pas normal, un enfant qui meurt (et il meurt sans pouvoir rien dire...). L'agonie de l'enfant de cet officier représente l'image de Dieu qui est dans notre âme, et qui constamment agonise[7]. Si nous regar-

7. Chacun d'entre nous, dans son âme spirituelle, est à l'image et à la ressemblance de Dieu, et nous ressemblons plus à Dieu qu'à nos propres parents. N'oublions jamais cela, car c'est très important. Evidemment, lorsque nous regardons de l'extérieur, nous

dons l'humanité d'aujourd'hui et, dans cette humanité, l'image de Dieu, nous avons l'impression qu'elle est complètement enfouie. Il semble parfois que les hommes n'aient plus aucun sens de ce qu'est Dieu, alors que Dieu est leur Père et leur source ; ils sont comme dans un état d'agonie parce que l'image de Dieu, en eux, est comme un enfant qui agonise. Et Jésus, en tant qu'Epoux, regarde cette humanité pour redonner vie à l'image de Dieu qui est en elle. Car la grâce ne supprime pas l'image de Dieu qui est en nous ; elle la reprend et lui redonne sa véritable signification. N'est-ce pas cela qui nous est montré ici ?

Préfiguration du mystère de la Croix

Regardons ce geste dans la lumière de la Croix. En effet, tous les gestes de la vie apostolique de Jésus prennent leur signification plénière à la Croix ; c'est pour cela que saint Jean souligne qu'il s'agit d'un *signe*, exactement comme pour le miracle de Cana. Si c'est un signe, nous ne pouvons comprendre ce geste du Christ que dans la lumière plénière de ce qui sera réalisé à la Croix. Posons-nous la question : ce père, ce fonctionnaire, cet officier royal dont le cœur de père est réveillé par l'agonie de son enfant, ne nous montre-t-il pas quelque chose de l'unique paternité, celle du Père, dont toute paternité tire son nom[8] ? Le Père, le Créateur, ne demande-t-il pas à son Fils de sauver l'enfant qui agonise ? Si nous sommes attentifs à l'œuvre propre du Christ qui recrée toute chose, ne pouvons-nous pas dire qu'à la Croix Jésus répond à la demande du Père ? A la Croix Jésus redonne vie à l'humanité, il écoute la demande du Père. Saint Jean nous dit d'une façon très explicite que Jésus accomplit dans l'obéissance l'œuvre du Père, parce que le Père la lui a demandée[9]. Il faut pourtant bien

voyons avant tout l'atavisme, les ressemblances multiples et diverses. Mais si nous avions un regard suffisamment profond, nous comprendrions que dans notre âme spirituelle nous sommes tous immédiatement à la ressemblance de Dieu. Cette ressemblance de Dieu qui est en nous est souvent, à cause des conséquences du péché, dans un état d'agonie. Quand nous regardons l'humanité autour de nous, quand nous nous regardons nous-mêmes soumis à tant de luttes, à tant de bagarres, nous voyons que l'image de Dieu qui est en nous est souvent dans l'état de l'enfant qui agonise.

8. Ep 3, 15. Toute paternité vient de Dieu, c'est là sa grandeur, et toute maternité aussi. La maternité de la Très Sainte Vierge exprime aussi pour nous le mystère de la paternité divine. Il est du reste normal que la paternité divine se réfléchisse à la fois dans la paternité et la maternité.

9. Voir Jn 14, 30-31. Voir aussi ce que dit saint Paul : Rm 5, 19 ; Ph 2, 8. Mais n'oublions pas que cette obéissance est celle d'un Fils à l'égard d'un Père qui n'est qu'amour. Quand l'autorité est entièrement prise par l'amour – l'autorité d'un Père, et

comprendre ce qu'est l'obéissance du Fils bien-aimé à l'égard du Père. Nous, nous ramenons toujours l'obéissance à des commandements impératifs ; mais quand le Père demande quelque chose à son Fils bien aimé, ce n'est pas un ordre impératif, c'est comme une prière : il expose au Fils bien-aimé les désirs de son cœur. A la Croix le Père présente à Jésus, à son Fils bien-aimé, l'humanité en état d'agonie, cette humanité complètement défigurée et qui ne se reconnaît plus... Le Père présente à Jésus l'enfant qui agonise et Jésus, par son holocauste d'amour, par le mystère de la Rédemption qui est l'œuvre de l'Epoux, redonne vie à l'enfant, redonne vie à l'image de Dieu qui est en nous : *Va, ton fils vit.* Il y a là tout un aspect du mystère de la Croix que nous avons de la peine à comprendre : la Croix est l'œuvre commune du Père et du Fils, alors que nous, bien souvent, nous voyons uniquement l'œuvre du Fils. Interprétant mal saint Paul, nous avons tendance à opposer, à comprendre de l'extérieur cette parole : « Lui qui n'a pas épargné son propre Fils, mais l'a livré pour nous tous... »[10], alors qu'il faut la comprendre de l'intérieur. Pour cela, il faut comprendre que le mystère de la Croix est une œuvre commune. L'œuvre du Père, l'œuvre du Créateur, est entièrement reprise par Jésus, parce que cette œuvre est bonne ; c'est pour cela que le mystère de la Croix est une re-création, c'est pour cela que le mystère de la Croix redonne vie à l'enfant qui agonise.

Il faudrait entendre le Père nous présenter à Jésus quand nous sommes dans la détresse, quand nous sommes vraiment en agonie, quand nous sentons que la vie s'éteint en nous... Il faut découvrir cette miséricorde du Père qui nous porte et qui nous présente à l'Epoux, à Jésus, parce qu'*il veut que ce soit Jésus* qui nous redonne vie, une vie nouvelle, qui à la fois est toute relative à celle de Jésus – puisque c'est la vie que donne l'Epoux – et, avec Jésus, toute relative au Père.

d'un Père qui est Dieu –, cette autorité s'exerce selon une modalité très particulière. Il ne s'agit plus d'un commandement inscrit sur de la pierre. Yahvé est obligé d'inscrire les commandements sur la pierre à cause des pécheurs, et la Loi est donnée pour nous faire comprendre que nous sommes pécheurs (voir notamment Rm 4, 15 ; 5, 13 et 20 ; 7, 7). La Loi n'est pas donnée aux fils, elle ne *peut pas* être donnée aux fils. Quand le Père demande à son Fils de sauver l'enfant qui agonise, c'est une demande d'amour : le commandement se transforme en supplication. Il nous est peut-être déjà arrivé dans notre vie que quelqu'un qui nous aime beaucoup et qui a autorité sur nous (peut-être notre propre père selon la chair et le sang), nous demande quelque chose de pénible, dans des circonstances particulièrement graves. S'il vient nous dire : « Je ne peux compter que sur toi, alors je t'en supplie... », cette supplication est plus forte que tous les ordres, que tous les commandements.

10. Rm 8, 32.

Il faudrait, pour bien comprendre cela, mettre en parallèle la demande de la Femme et celle du Père, la demande de Marie à Cana – « Ils n'ont plus de vin » – et la demande du Père devant l'enfant qui agonise. Il y a là un parallélisme curieux, qui peut nous aider à comprendre que le sacerdoce mystique de Marie, le sacerdoce mystique de la Femme, est le prolongement de la demande du Père. Il y a un lien entre la Femme et le Père. Le sacerdoce du Christ existe parce que le Père lui a remis tout pouvoir, et le sacerdoce de la Femme prolonge le sacerdoce de Jésus ; il est donc directement lié au mystère de la demande du Père.

Il y a, dans ce lien entre le sacerdoce royal des fidèles et la demande du Père, quelque chose qui est difficile à bien préciser (parce que cela reste souterrain), mais qui va sans doute très loin. C'est pour cela que le sacerdoce des fidèles se traduit par une grande prière de supplication : *Ils n'ont plus de vin* et *Descends avant que ne meure mon petit enfant*. C'est la grande demande du Père qui se traduit ainsi, à travers notre cœur, dans le sacerdoce royal des fidèles. Il faut demander à l'Esprit Saint de nous aider à comprendre la signification profonde de la prière de demande. C'est quelque chose de très radical et de très profond, puisque c'est être uni au désir du Père.

Dieu a voulu que toute la Révélation s'achève dans l'Evangile de Jean, et elle s'achève par la révélation du coup de lance, que seul Jean rapporte. C'est la dernière lumière qui nous soit donnée ; or c'est toujours ce qui est ultime qui éclaire tout le reste. La blessure du cœur de Jésus nous donne donc sans doute l'ultime lumière sur toute la Révélation, parce que c'est une révélation d'amour – « Dieu est amour »[11] ; et parce que c'est une révélation d'amour elle se fait (nous l'avons dit) à travers un geste, et la blessure du cœur est le geste par excellence parce qu'elle nous fait découvrir ce qu'il y a de plus secret dans le cœur du Christ et qui ne pouvait pas se dire, qui ne pouvait se manifester que de cette manière.

Si vraiment l'Evangile de Jean est ce qu'il y a d'ultime dans la Révélation, il y a en lui un ordre de sagesse. Nous avons vu l'ordre du début de cet Evangile : le cycle de l'Agneau (qui est très ordonné), puis le cycle de l'Epoux (dont l'ordre est peut-être plus caché), avec la Samaritaine et la médiation du père. Il y aurait beaucoup à dire ici sur la médiation. La médiation de Marie, nous y sommes « habitués » en quelque sorte ; mais la médiation du père, c'est autre chose ; le père, normalement, c'est l'autorité, et voilà que subitement l'autorité disparaît, et il est médiateur. Pour être médiateur, il faut en effet – et c'est

11. 1 Jn 4, 16.

pour cela que c'est si rare – accepter de ne plus être premier. Or le père, comme père, est « principe ». Il faut qu'il dépasse sa paternité pour devenir médiateur devant une paternité plus grande que la sienne. D'une manière générale, dès que nous avons un brin d'autorité, nous l'exerçons tout de suite. C'est le péché dominant de l'homme... et de la femme aussi, du reste. Nous trouvons toujours un plus petit que nous, un plus jeune, sur lequel nous pourrons exercer une certaine autorité. Si nous exerçons l'autorité en pauvre, comme un service, nous pouvons être médiateurs ; mais si nous l'exerçons dans le sens d'un *dominium*, d'un pouvoir, c'est fini : nous ne sommes plus médiateurs. Il y a alors quantité de choses qui ne peuvent plus se faire.

Cet officier-père souffre à cause de l'agonie de l'enfant ; cette agonie le met dans un état de vulnérabilité tel qu'il accepte d'abdiquer son autorité et d'être celui qui demande, celui qui supplie, tout entier tendu vers Jésus pour lui exposer la souffrance de son enfant. Après l'avoir purifié Jésus répond à sa demande : *Va, ton fils vit.* Voilà le regard de l'Epoux sur l'agonie de l'enfant : l'amour de l'Epoux est un amour substantiel qui donne la vie. L'amour humain voudrait bien donner la vie mais il ne le peut pas, parce qu'il n'est pas substantiel. Seul l'amour divin donne la vie[12]. L'amour du Christ re-crée toutes choses, il reprend tout et fait œuvre commune avec le Père dans le mystère de la Croix : comme le Père a créé notre âme à l'image de

12. Pour nous, il y a toujours une distinction entre l'amour et la vie ; l'amour est comme l'épanouissement ultime de la vie. Notre vie est substantielle, et notre amour humain ne l'est pas ; nous voudrions bien qu'il le soit, mais il ne l'est pas. Les philosophes disent que l'amour humain est « intentionnel », pour essayer d'exprimer qu'il n'est pas premier, qu'il est dépendant d'un autre : il est dépendant d'un bien, d'une fin, qui nous attire ; il est tout entier ordonné vers cette fin. Quand nous aimons beaucoup quelqu'un, nous sommes persuadés que l'amour que nous avons pour cette personne sera capable de la transformer. Qui n'a pas entendu ces déclarations extraordinaires, ces dialogues entre parents et enfants, quand un enfant commence à aimer quelqu'un qui n'est pas tout à fait dans la perspective des parents ? Cela peut arriver, surtout aujourd'hui. Celui qui aime – qu'il s'agisse du garçon ou de la fille, dans ce cas ils ont le même langage – dit : « Je l'aime tellement que j'arriverai à le (ou la) transformer ». Cela prouve que l'amour, qui provient de la vie, veut arriver à transformer l'autre, pour qu'il soit parfait. L'ami désire que celui qu'il aime soit parfait ; hélas, on sait que cela n'arrive pas toujours ! Notre amour humain n'est pas capable de transformer celui que nous aimons. Nous le croyons dans la ferveur imaginative de l'amour ; nous sommes alors persuadés que notre amour est unique, et qu'il arrivera à opérer ces transformations merveilleuses. Mais notre amour n'est pas substantiel, il n'est pas créateur ; notre amour dépend de l'autre.

Il en va autrement du Christ ; l'amour de son cœur sacerdotal est un amour substantiel qui ne fait qu'un avec sa vie, parce que la vie de Dieu est amour. Dans le Christ, tout est amour, puisqu'il est le Fils de Dieu. L'amour qu'il a pour nous est donc un amour capable de nous transformer, parce que c'est un amour qui recrée, qui reprend tout, qui est source de vie.

Dieu, le Christ reprend tout en se servant de l'agonie, conséquence du péché, pour nous donner une vie nouvelle. Voilà le regard du cœur de l'Epoux sur le tout-petit. Jésus se sert de certaines situations extrêmes où nous sommes en agonie pour pouvoir agir royalement, en Epoux. En définitive, pourquoi Dieu permet-il l'agonie ? Pour redonner la vie. C'est pour pouvoir redonner la vie que le cœur de l'Epoux permet des situations extrêmes – et l'agonie de l'enfant en est bien une : c'est la situation-limite de la famille, la brisure de la famille. L'enfant, en effet, est une promesse de vie. Le cœur du Christ-Epoux se dévoile alors devant l'agonie de l'enfant : son sacerdoce d'Epoux est source de vie. Ce n'est pas seulement la miséricorde, c'est l'amour qui se donne, et qui se donne de telle manière qu'il redonne vie[13]. On pourrait dire que ce sacerdoce ne donne pas seulement l'amour mais la racine même de l'amour : la vie.

« Que celui qui peut comprendre comprenne »

Nous ne pensons pas assez à ce moment si extraordinaire où le Père demande au Fils de vivre le mystère de la Croix. N'est-ce pas une chose inouïe dans l'économie divine ? Et c'est peut-être là que nous saisissons le plus profondément ce qu'est le sacerdoce de Jésus. C'est le sacerdoce du Fils qui répond au Père, et qui répond dans une obéissance toute filiale, une obéissance toute d'amour. Le Père supplie le Fils, dans son commandement d'amour, de regarder l'enfant qui agonise, de regarder l'image de Dieu qui agonise dans les hommes. La réponse de Jésus à cette demande du Père est alors de donner lui-même sa vie pour que l'enfant vive : c'est le bon pasteur qui donne sa vie pour ses brebis[14].

Cela nous est suggéré ici d'une manière très discrète, mais réelle, et ce dialogue de Jésus avec ce père nous aide à comprendre ce qui n'est pas dit à la Croix. Rappelons-nous que les plus grands secrets sont communiqués d'une manière symbolique, ils sont dits sans être dits : à nous de les découvrir (« Qui peut comprendre comprenne »[15]). C'est cela qui est si mystérieux dans la parole de Dieu, et c'est pour cela qu'on peut y découvrir, comme le dit saint Augustin, une infinité de sens si on la regarde de l'intérieur. Dès que nous regardons la rencontre de Jésus avec ce père, ce fonctionnaire royal, dans la lumière de

13. Voir *Réponses aux questions*, n° 7, p. 276.
14. Cf. Jn 10, 11 sq.
15. Mt 19, 12.

la Croix, c'est-à-dire dans la lumière de la sagesse de Dieu, nous découvrons quantité de choses et nous entrevoyons ce qu'est le cœur royal de l'Epoux : il donne sa vie pour sauver l'image du Père inscrite dans le cœur des hommes, il donne sa vie pour redonner vie aux hommes. Voilà bien la jalousie d'amour de l'Epoux. Un amour n'est vrai que quand on est capable de donner sa vie pour celui qu'on aime ; tant qu'on n'en est pas capable, cela risque de n'être que des paroles. C'est pour cela que c'est si difficile d'aimer, et si difficile de savoir si notre amour est un véritable amour. Etre capable de donner sa vie pour ceux qu'il aime, voilà l'amour du cœur de l'Epoux. En tant qu'Epoux, il accepte de disparaître pour que l'épouse reçoive tout de lui : il donne sa vie. La parole : *Va, ton fils vit*, il faut l'entendre de Jésus crucifié, et comprendre ce que cela implique. Pour que le fils vive, il faut que Jésus accepte de mourir. Nous étions « nés tout entiers dans le péché »[16] ; pour que l'image de Dieu en nous vive, Jésus nous donne sa vie à travers son holocauste d'amour.

Nous voyons donc là combien l'amour de l'Epoux est un amour radical, une source de vie qui reprend tout. Cela reste bien sûr mystérieux : les rapports du Fils et du Père sont toujours mystérieux et ils sont évoqués d'une manière extrêmement discrète, parce qu'il y a des choses qu'on ne peut pas dire d'une manière très explicite, mais qu'il faut découvrir.

16. Cf. Jn 9, 34.

X

L'INFIRME DE LA PISCINE DE BEZATHA

L'infirme de la piscine de Bezatha représente la troisième situation-limite de l'humanité. Nous avons vu la situation-limite de *la femme* au cœur rempli d'amertume parce qu'elle n'est plus aimée et qu'elle n'aime plus. Une seule chose la valorise : l'efficacité (restreinte) de sa cruche. Mais même s'il s'agissait de l'efficacité puissante d'une machine, cela reviendrait au même : l'efficacité ne remplacera jamais l'amour.

Seconde situation-limite de l'humanité : *l'enfant* qui agonise, l'image de Dieu en nous qui agonise. Quand les hommes ne veulent plus regarder le mystère de leur lien avec Dieu, quand ils considèrent l'adoration comme une aliénation et leur dépendance à l'égard de Dieu comme un esclavage, c'est l'image de Dieu qui agonise dans leur cœur. Si nous étions plus intelligents, nous comprendrions qu'adorer Dieu, c'est nous libérer.

La troisième situation-limite, celle de *l'homme* comme tel, est l'échec, l'incapacité de travailler ; nous allons le voir chez cet homme qui est dans un état d'infirmité depuis trente-huit ans et qui, au lieu d'être entouré et aidé, est réduit à l'isolement. Il faut, en lisant ce passage de l'Evangile, essayer de saisir comment le regard sur cet infirme nous permet de mieux comprendre le cœur de l'Epoux – puisque c'est cela que nous devons découvrir : le regard de Jésus-Epoux sur la femme, sur l'enfant et sur l'homme.

« Je n'ai personne... »

Après cela, il y eut une fête des Juifs [Jean le souligne, et c'est important pour mieux voir le contraste ; il s'agit sans doute de la Pentecôte, la grande fête de l'action de grâces] *et Jésus monta à*

Jérusalem [après la Samarie et la Galilée, c'est de nouveau Jérusalem]. *Or il existe à Jérusalem, à la piscine des brebis, le bâtiment qu'on appelle en hébreu Bezatha*[1] [c'est-à-dire coupure, faille]. Ceux qui connaissent Jérusalem savent qu'on pense avoir redécouvert cette piscine à côté de l'église Sainte Anne, et donc non loin du Temple. Mais on ne sait sur cette piscine que très peu de chose ; il s'agirait peut-être d'un lieu païen qui serait resté à Jérusalem. Ce n'est pas impossible ; il est certain, en tout cas, que c'était le lieu où se groupaient les rejetés, ceux qui étaient considérés comme des excommuniés – puisque, en Israël, celui qui était affligé de certaines maladies était considéré comme impur[2].

Il a cinq portiques ; sous ces portiques gisaient une foule d'infirmes, aveugles, boiteux, impotents, qui attendaient le bouillonnement de l'eau. Quand nous trouvons que la communauté dans laquelle nous vivons est lourde, pensons à la piscine de Bezatha ! N'est-ce pas une communauté assez particulière, la « communauté de base » des non-choisis, de ceux qui sont laissés de côté ? Si encore ces infirmes, aveugles, boiteux, impotents, s'aimaient, cela irait ! l'infirme pourrait se servir des jambes de l'aveugle et prêter ses yeux à l'aveugle. Mais ce n'est pas cela qui se passe ; les membres de cette communauté n'ont qu'un seul désir : en sortir. Le bien commun, au lieu d'être à l'intérieur et immanent, est à l'extérieur : on attend en vue de s'échapper le plus vite possible. Voilà la spiritualité de cette communauté !

Car l'ange du Seigneur descendait par intervalles dans la piscine. Qu'est-ce que cela veut dire ? c'est difficile à préciser. Il s'agit apparemment d'un lieu païen, et l'ange du Seigneur y descendait, présence mystérieuse et miséricordieuse de Dieu (n'oublions pas que Bezatha n'est pas loin du Temple). Il y avait donc, « par intervalles », c'est-à-dire de temps en temps, des visites de Dieu ; à ce moment-là *l'eau s'agitait, et le premier qui y entrait après que l'eau avait bouillonné se trouvait guéri, quel que fût son mal.* Extraordinaire présence de Dieu au milieu de ces « pauvres types » qui sont tous là à attendre le bouillonnement de l'eau et qui s'y précipitent sans beaucoup de charité, sans laisser passer un autre devant eux. On a l'impression que c'est vraiment la course ! Et dans une communauté où il y a si peu de charité, la situation est particulièrement difficile pour les infirmes : ils sont sûrs d'arriver les derniers… *Il y avait là un homme qui depuis trente-huit ans était infirme.* Trente-huit ans de vie commune dans ce milieu et ce climat ! On peut se représenter l'amertume de cet homme

1. Jn 5, 1-2.
2. Voir Lv ch. 13-15.

dont la situation-limite est encore pire que celle de la Samaritaine. Combien de fois, en trente-huit ans, l'ange est-il venu, faisant renaître en lui l'espérance !... et un autre est passé devant lui. Aucun ne l'a pris sur son dos, aucun ne l'a porté pour qu'il puisse se plonger dans l'eau. Aucun ne lui a dit : « Cette fois, c'est ton tour, depuis le temps que tu es là ! » Et voilà que Jésus va directement vers lui, qui est sans doute le doyen de cette communauté. *Jésus, le voyant étendu et sachant qu'il était dans cet état depuis longtemps déjà, lui dit : « Veux-tu guérir ? »* Comme pour la Samaritaine, Jésus prend l'initiative : *Veux-tu guérir ?* C'est une question élémentaire : il est évident que cet homme veut guérir. Mais Jésus veut sonder son cœur, voir où en est sa détresse : cet homme est-il encore capable d'exprimer un désir ? Jésus attend toujours que nous exprimions un désir, il a soif que nous lui disions nos désirs ; c'est pour cela qu'il veut faire dire quelque chose à cet homme qui est dans une telle amertume et un tel isolement.

Seigneur, lui répondit l'infirme, je n'ai personne pour me plonger dans la piscine quand l'eau se met à bouillonner ; et, le temps que j'y aille, un autre descend avant moi. Cela en dit long sur son amertume. Pour lui, il n'y a qu'une seule source de salut : être plongé dans la piscine ; c'est la seule voie, et il le sait. Mais il est impuissant et personne ne s'occupe de lui. C'est pourquoi, quand Jésus lui dit : *Veux-tu guérir ?*, il ne répond même pas : « Oui, je le désire ». Il montre l'impossibilité dans laquelle il se trouve, il étale sa condition d'infirme. C'est très curieux : il est ligoté dans sa condition d'infirme. A nous aussi il arrive parfois d'être ligotés dans notre conditionnement, quand il n'y a plus la moindre espérance. Tout ce que nous pouvons alors entendre, nous le comprenons en fonction de notre conditionnement. Mais Jésus veut nous en faire sortir parce que, quand nous restons dans notre conditionnement, nous ne pouvons pas aimer ; l'amour exige qu'on dépasse le conditionnement. Mais les philosophies contemporaines, qui ne regardent que le conditionnement de l'homme, ne peuvent que l'y enfermer et le rendre incapable d'écouter l'appel de Dieu : *Veux-tu guérir ?*

Je n'ai personne... Voilà l'isolement de cet homme. Dans toute communauté il y a des solitudes, des isolements ; il y a des moments où nous sommes infirmes et où nous sentons la solitude – c'est normal. Et parfois Dieu permet les communautés pour qu'on soit davantage solitaire. Mais pour cet homme il s'agit d'un isolement et il a de la peine à l'accepter, puisque cela l'empêche de se sauver : *Je n'ai personne pour me plonger dans la piscine quand l'eau se met à bouillonner ; et le temps que j'y aille, un autre descend avant moi.* On imagine cette course vers l'eau, et ce pauvre type qui reste là. Il ne

marche pas, il essaye de jouer des coudes, d'avancer comme il peut ; mais même s'il arrive tout près de l'eau, un autre descend avant lui. On comprend alors que son amertume soit terrible, au point qu'il n'y ait plus en lui aucun désir.

Remarquons que la Samaritaine, elle aussi, était incapable d'avoir encore un désir ; et quand il n'y a plus de désir, c'est le désespoir, qui est la grande détresse de l'humanité, sa situation-limite. De même que la Samaritaine fait machinalement le geste de venir puiser de l'eau, cet infirme attend passivement en sachant qu'un autre passera devant lui. Il attend tout de même, mais il n'a plus aucune espérance, puisque quand Jésus lui demande s'il veut guérir il est incapable de dire « oui ».

La charité fraternelle de cette communauté, encore une fois, est assez spéciale : elle est faite de cloisons. Or Jésus va directement à ce lieu, et là il va vers le plus misérable. Saisissons bien vers quoi se porte le regard de Jésus et qui il choisit. Il ne va pas en premier lieu au Temple mais à la piscine de Bezatha, dans cette communauté de rejetés, de maudits ; et, dans cette communauté, il regarde celui qui est dans la plus grande amertume.

Jésus lui dit : « Lève-toi, prends ton grabat et marche ». A l'instant, l'homme fut guéri, il prit son grabat et il marchait... D'habitude, Jésus demande toujours à l'homme une certaine coopération. Il en a demandé une au père de l'enfant, ainsi qu'à la Samaritaine qui a dialogué avec lui et a reçu son enseignement sur l'adoration en esprit et en vérité. Ici, c'est un cas vraiment extrême. Cet homme est incapable de coopérer parce qu'il est dans un trop grand désespoir ; aussi Jésus ne lui demande-t-il rien. Nous sommes là en face de la gratuité pure, et c'est sans doute ici que, à travers toute l'Ecriture, nous touchons la plus grande gratuité. Il n'y a plus aucune coopération, plus rien. Cet homme plongé dans sa misère, replié sur lui-même, n'entend même pas ce que dit Jésus. Malgré cela Jésus lui donne un ordre, un ordre qui lui redonne vie : *« Lève-toi, prends ton grabat et marche ». A l'instant l'homme fut guéri, il prit son grabat et il marchait.*

Or c'était un jour de sabbat. Jésus sait bien que c'est le jour du sabbat, et il fait exprès d'aller ce jour-là auprès de ces pauvres types qui, eux, vivent un drôle de sabbat ! Cette communauté ne vivait-elle pas un sabbat très particulier, et particulièrement cet infirme depuis trente-huit ans ?

Les Juifs dirent donc à celui qui venait d'être guéri [dès qu'il quitte cette communauté de maudits, toute proche du Temple, l'infirme retombe sous le regard des Juifs, des Pharisiens] : *« C'est le sabbat. Il ne t'est pas permis de porter ton grabat ».* Quand Jésus lui a dit :

Lève-toi, prends ton grabat et marche, l'infirme a dû ressentir une petite secousse... et il a obéi. Mais voilà que le premier acte qu'il pose, en portant son grabat et en marchant, lui attire la dure critique des Juifs qui, eux, n'ont pas vécu le sabbat comme lui : depuis trente-huit ans il était réduit à l'immobilité, tandis que les autres ont respecté le sabbat d'une manière juridique. Jésus l'ayant libéré, on comprend qu'il puisse partir léger ; mais immédiatement il reçoit ce jugement qui l'accable : *C'est le sabbat. Il ne t'est pas permis de porter ton grabat.*

Il leur répondit : « Celui qui m'a guéri m'a dit : Prends ton grabat et marche ». Pauvre homme, il a un psychisme un peu délabré ! Cela peut bien arriver quand on a trente-huit ans d'immobilisation dans une communauté comme celle-là : « Dis-moi qui tu fréquentes, et je te dirai qui tu es ». Ayant si longuement fréquenté ces pauvres gens, il ne doit pas être très brillant du point de vue psychologique ; et, de fait, il est incapable de porter la responsabilité de son acte. Plutôt que de répondre aux Juifs : « Voyez ce que j'ai vécu pendant trente-huit ans ! », il met tout sur le dos de celui qui l'a guéri : *Celui qui m'a guéri m'a dit : « Prends ton grabat et marche »*.

L'AMOUR GRATUIT

Ils lui demandèrent : « Quel est l'homme qui t'a dit : Prends ton grabat et marche ? » Mais l'infirme l'ignorait, car Jésus avait disparu dans la foule qui se pressait en cet endroit. Enfermé dans la communauté des maudits, cet homme ne connaissait pas Jésus. Celui-ci était connu autour du Temple, parce qu'il en avait chassé les vendeurs ; mais cela n'avait pas atteint cette communauté de rejetés. Jésus prend les devants et, gratuitement, vient vers cet homme qui l'ignorait complètement. L'officier royal, lui, avait entendu parler de Jésus, et il avait pris l'initiative d'aller au-devant de lui. Ici, Jean souligne que Jésus a pris cette initiative gratuitement et d'une manière absolue. *Mais l'infirme l'ignorait...*

Plus tard, Jésus le rencontre dans le Temple et lui dit : « Te voilà guéri ; ne pèche plus désormais ; il t'arriverait pis encore ». Cette seconde rencontre, qui a lieu dans le Temple, est très curieuse. Cet homme est redevenu un homme normal (il a dû mettre son grabat dans un coin en attendant le lendemain !). Jésus le rencontre donc dans le Temple, le regarde, va vers lui et le met en garde. Cette seconde rencontre est pour éduquer son cœur, alors que la première était pour lui rendre vie : *Te voilà guéri ; ne pèche plus désormais*. Jésus sait que cet

homme a dans son cœur de grandes faiblesses, et il veut le corriger : *« Il t'arriverait pis encore ». L'homme s'en alla dire aux Juifs que c'était Jésus qui l'avait guéri.* On voit bien de nouveau le psychisme délabré : l'homme veut décharger sa conscience. Accusé par les Juifs, il va leur dire : « Voilà, c'est lui, c'est Jésus », pour se débarrasser de leurs questions.

C'est pourquoi les Juifs harcelaient Jésus, parce qu'il faisait cela le jour du sabbat. C'est la première brisure entre le peuple d'Israël et Jésus parce qu'il a accompli un miracle le jour du sabbat. *Mais il leur répliqua : « Mon Père travaille toujours, et moi aussi je travaille ».* En réalité, le grec dit : « Mon Père œuvre toujours, et moi aussi j'œuvre ». L'œuvre du Christ, le travail du Christ, c'est la Croix.

Mais c'était pour les Juifs une raison de plus pour vouloir le tuer, puisque non content de violer le sabbat, il appelait encore Dieu son propre Père, se faisant ainsi l'égal de Dieu. Seconde raison de supprimer Jésus : non seulement il fait des miracles le jour du sabbat, mais, quand il veut donner le pourquoi de ses actes, il déclare faire la même œuvre que le Père : *Mon Père œuvre toujours, et moi aussi, j'œuvre.*

Cet épisode, où nous voyons le regard de Jésus dans toute sa gratuité d'amour, est très fort. Jésus n'attend aucune reconnaissance. Il sait qu'en faisant ce geste à l'égard de cet homme (qui est infirme non seulement dans son corps mais aussi dans son âme) il va se compromettre. L'amour qu'il a pour cet homme l'emporte sur sa gloire, sa renommée, sur l'estime que les hommes ont pour lui. En faisant ce geste le jour du sabbat, Jésus sait que l'infirme sera incapable de le défendre ; il sera même – plus par bêtise que par mauvaise intention – source de la première brisure entre Israël et Jésus. La bêtise des hommes est la chose la plus terrible à supporter, Péguy l'a dit avec force. Certes, ce pauvre homme a beaucoup d'excuses ; si nous étions restés trente-huit ans dans une communauté comme celle-là, trente-huit ans dans cet isolement et cette détresse, cela nous aurait aussi fait perdre notre intelligence, jusqu'à devenir bêtes. Notre environnement rejaillit forcément sur nous : lorsque nous sommes auprès de quelqu'un de très intelligent, nous devenons intelligents ; quand nous sommes à côté de gens très généreux, nous devenons généreux. Quand nous sommes à côté d'infirmes, d'aveugles, de boiteux, d'impotents, et qu'il n'y a aucun regard d'amour autour de nous, ce contexte ne favorise pas l'épanouissement de notre intelligence ni celui de notre cœur…

Pourtant c'est *cet homme-là* que Jésus regarde, en sachant qu'il y a dans son âme une faille, une fissure, une incapacité de prendre ses responsabilités ; malgré cela Jésus fait ce geste d'amour gratuit, et cela

relève du mystère de l'Epoux : aimer sans attendre de réponse, aimer dans une gratuité absolue. Seul Dieu peut faire cela, et il le fait. L'œuvre du Créateur, et l'œuvre de Jésus à la Croix, c'est d'aimer dans cette gratuité absolue, et la gratuité la plus absolue qui soit, une gratuité substantielle. De cela, nous ne sommes pas capables ; nous avons toujours, dans l'amour humain, besoin d'une réponse. Cependant, dans l'amour divin auquel il nous est donné de participer (la charité), nous avons les mœurs du Christ et pouvons aimer non seulement sans attendre de réponse, mais en sachant que nous recevrons peut-être, comme réponse à notre amour, sinon une trahison ou un reniement, du moins une lâcheté qui nous livrera à nos ennemis. Cela fait partie du mystère de l'amour divin, et Jésus l'a vécu pour nous. N'a-t-il pas choisi Judas qui l'a trahi ? Ne disons pas que Jésus a manqué de prudence en le choisissant. Mais Judas, qui était libre, a répondu à ce choix en livrant Jésus, en le trahissant. De même Jésus a choisi Pierre en sachant qu'il le renierait, et il a choisi les neuf en connaissant leur lâcheté. Jésus nous choisit en sachant que nous sommes de pauvres types, capables de renier et d'être lâches ; malgré cela il nous poursuit de son amour, un amour qui nous enveloppe complètement et qui nous aime au-delà de toute réponse. Et c'est parce qu'il nous aime vraiment dans cette gratuité absolue que Jésus a une telle joie quand il reçoit une vraie réponse. Il nous a aimés d'une manière si gratuite et si profonde que lorsque nous répondons à son amour, avec toutes nos misères et nos faiblesses (nous répondons toujours faiblement, mais nous essayons tout de même de répondre), il y a dans son cœur une très grande joie, parce que pour quelqu'un qui aime avec cette qualité divine, la moindre réponse réjouit le cœur.

LE TEMPLE ET LE SABBAT – LA LIBÉRATION

Mais pourquoi Jésus fait-il ce geste le jour du sabbat ? Il y a ici deux choses à bien saisir : le mystère du Temple et le mystère du sabbat. Le mystère du Temple, c'est la consécration d'un *lieu* de rencontre de Dieu avec les hommes, avec son peuple. Le mystère du sabbat, c'est la consécration du *temps*. Lieu et temps sont les deux grands aspects du conditionnement humain. Notre conditionnement psychologique est structuré par ces deux grandes « arêtes » que Kant a très bien saisies. On avait certes compris cela avant lui, mais il le manifeste d'une manière étonnante, en montrant que tout le conditionnement de notre pensée relève de l'espace et du temps.

De fait, pour que son peuple lui soit vraiment consacré, Dieu réclame la consécration d'un lieu (le Temple) et la consécration du temps (le sabbat). Le sabbat a été institué avant le Temple parce que le temps est plus profondément enraciné en nous que l'espace, qui est toujours un peu plus extérieur. Notre psychisme, notre imagination, sont plus marqués par le temps, et l'ordre du temps est le premier ordre que nous découvrons (l'enfant découvre progressivement ce qu'est l'ordre dans la sucession du temps). Le sabbat était là pour que la succession des jours soit consacrée à Dieu, pour que l'homme se reconnaisse comme une créature dépendante de Dieu, et pour que cette dépendance soit vécue à l'intérieur même de son travail. C'est pour cela qu'il y a toujours une opposition entre le sabbat, le repos de Dieu (il faut voir l'importance de l'année sabbatique pour Israël) et le temps du travail. Le sabbat, c'est le temps de l'adoration, c'est la liturgie du don de Dieu ; c'est Dieu qui vient et qui donne, et qui veut libérer son peuple. La grande libération, en effet, se réalise par l'adoration. Nous ne pouvons nous libérer de nos esclavages que par l'adoration ; c'est elle qui nous permet d'entrer dans la liberté des enfants de Dieu[3].

Le jour du sabbat est donc le jour de la libération. Mais les hommes ont pris possession du sabbat d'une manière juridique. Il s'est établi ainsi autour du sabbat tout un juridisme qui exigeait qu'on ne puisse, ce jour-là, faire qu'un nombre limité de pas. Voilà ce qui arrive quand les hommes s'emparent d'un don de Dieu. Le sabbat venait de Dieu, c'était un don de Dieu pour rappeler au peuple d'Israël l'exigence de l'adoration, et donc la libération de l'amour ; mais les hommes en ont pris possession pour en faire « leur chose », et c'est pour cela qu'ils l'observent de cette manière si rigoureuse : *C'est le sabbat, il ne t'est pas permis de porter ton grabat.* Ce sont les hommes qui ont imposé au sabbat leurs lois, alors que telle n'était pas l'intention profonde de Dieu. Le grand sabbat, c'était le jour de la Pâque, le jour de la libération du peuple d'Israël, le jour où Yahvé était venu au secours de son peuple esclave du Pharaon. Jésus vient redonner au sabbat sa signification profonde. Il s'oppose à cette main-mise des hommes sur le sabbat, car il ne peut pas tolérer que les hommes prennent possession des dons de Dieu alors qu'ils devraient en respecter la gratuité ; c'est sans doute pour cela que Jésus choisit le jour du sabbat pour faire un geste purement gratuit : par là il redonne au sabbat sa signification, il fait comprendre que le sabbat est pour l'homme, et non pas l'homme pour le sabbat[4]. C'est pour libérer le cœur de l'homme que le sabbat est

3. Rm 8, 21.
4. Mc 2, 27.

donné, par et dans le mystère de l'adoration ; et parce que le sabbat est pour l'homme, Jésus, voyant cet infirme le jour du sabbat, le libère ce jour-là. En faisant cela il ne s'oppose pas au sabbat tel que Dieu l'a donné à son peuple, il s'oppose au durcissement juridique qui vient des hommes. Il entre dans l'intention profonde du Père, et c'est pour cela qu'il peut dire : *Mon Père travaille toujours, et moi aussi je travaille.*

Notons que le sabbat, selon la Genèse, exprime le repos du Créateur, du Père[5], alors qu'ici Jésus justifie son geste en parlant du « travail » du Père. Il y a de temps à autre dans l'Ecriture des choses qui paraissent opposées. Ici, cela nous oblige à essayer de bien comprendre ce que sont le repos et le « travail » du Père. Jésus vient pour tout recréer, pour reprendre toute l'œuvre du Père et l'achever. Les Juifs avaient compris matériellement le repos de Dieu, alors que c'est un repos contemplatif, un repos d'amour. C'est par l'adoration que nous découvrons ce mystère de la contemplation du Père et que nous entrons dans le repos de Dieu. Nous comprenons donc que Jésus veuille libérer cet infirme le jour du sabbat. Il veut le libérer pour qu'il puisse adorer librement, pour qu'il puisse reconnaître cette miséricorde d'amour du Père sur lui, et il fait ce geste le jour du sabbat pour que cet infirme comprenne que la miséricorde qu'il exerce à son égard achève la miséricorde du Père, et que le Père, à travers Jésus, lui redonne vie. Les hommes trop pris par le juridisme ne comprennent plus les intentions profondes et ils les jugent selon leur propre compréhension juridique ; ils ne peuvent alors que s'opposer au geste du Christ. Jésus vient libérer l'homme de cette contrainte juridique et de cette manière qu'a l'homme de posséder par le juridisme. C'est bien cela, le geste de l'Epoux : libérer l'homme pour qu'il soit capable d'aimer, et d'aimer librement, comme Jésus le fait ici à l'égard de cet infirme.

5. Voir Gn 2, 2-3 ; Ex 20, 11.

XI

LA THÉOLOGIE DU CŒUR DE L'ÉPOUX

En essayant de comprendre le regard de Jésus sur la Samaritaine, puis, à travers la prière du père, sur l'enfant qui agonise, et enfin le regard de Jésus sur l'infirme à la piscine de Bézatha, nous pourrions faire la théologie du cœur de l'Epoux. Comme nous l'avons dit, Dieu parle en se servant des hommes. Si vraiment le témoignage de Jean-Baptiste – « Qui a l'épouse est l'Epoux » – nous introduit dans cet aspect du mystère de Jésus qui, comme Epoux, brise les limites (va au-delà de toutes les limitations humaines), nous pouvons découvrir que l'amour du Christ comme Epoux dans son sacerdoce se révèle premièrement dans « le don de Dieu »[1], le don de l'eau vive, qui réclame de nous une réponse. C'est en premier lieu cela et, d'une certaine manière, tout est dit là. Si nous essayons d'approfondir, nous voyons que le don royal que l'Epoux fait à l'épouse, c'est de lui donner la possibilité de répondre à son amour par l'adoration en esprit et en vérité. Nous dirions, nous, que la réponse de l'épouse doit être celle de la contemplation ; et c'est vrai, c'est une réponse de contemplation et d'amour, mais par l'intermédiaire de l'adoration. Car on ne pénètre dans le mystère de la contemplation que par l'adoration : c'est la porte étroite[2].

Contemplation, méditation, oraison

La contemplation est le don le plus intime de tout nous-mêmes à celui qui se donne à nous. Nous ne pouvons contempler que celui qui nous attire et qui nous aime, car la contemplation est une œuvre

1. Jn 4, 10.
2. Cf. Mt 7, 13-14 ; Lc 13, 24.

d'amour, dans un amour réciproque. On ne contemple ni des idées, ni des principes, heureusement. On saisit des principes, on médite sur des idées, mais on ne peut contempler qu'une personne vivante. Dans la méditation, on peut « ruminer ». Quand on a du temps pour lire l'Ecriture, on peut la méditer, ce qui mobilise notre intelligence au service de la parole de Dieu. C'est excellent en ce sens que c'est labourer la terre et enlever les gros cailloux, en vue d'être plus capable de vivre de foi, d'espérance et d'amour. Mais la contemplation et l'oraison sont autre chose, elles tendent immédiatement à un contact direct et personnel. Instinctivement, nous retombons facilement dans la méditation, parce que c'est un domaine où nous pouvons devenir spécialistes (au bout d'un certain temps, on peut acquérir une certaine méthode de méditation), tandis qu'on n'est jamais spécialiste de l'oraison et de la contemplation : il faut recommencer tous les jours, et il faut accepter d'être des pauvres. C'est du reste pour cela que si facilement le démon siffle à nos oreilles : « La contemplation, c'est bien pour les âmes privilégiées, mais ce n'est pas pour toi. Tu n'es pas assez intelligent, tu n'aimes pas assez ; prends donc le tablier de la servante ». C'est bien, de prendre le tablier de la servante, mais il faut comprendre que Jésus a sur nous un regard beaucoup plus profond : « Vous n'êtes plus mes serviteurs, mais mes amis »[3]. Le service, c'est très important et il faut tout le temps y revenir, parce que Dieu n'aime pas les paresseux. Il faut relire de temps en temps ce que disent les Proverbes et l'Ecclésiastique pour voir que la paresse est une chose que Dieu n'aime pas du tout[4]. Il faut donc corriger constamment le petit paresseux qui est en nous. Ne disons pas : « Chez moi, il n'y a pas de danger ». Nous portons tous les conséquences du péché originel, et parmi elles il y a la paresse. Il faut donc constamment revenir au travail, cela nous purifie. Le travail est notre « sac de cendres », c'est la grande pénitence de notre monde d'aujourd'hui. Avant de faire des pénitences surrérogatoires, il faut d'abord faire son travail en pleine conscience, le mieux possible, en y donnant toutes ses forces, sans garder de réserves pour le lendemain. Il faudrait que chaque soir nous n'ayons plus aucune réserve d'énergie, que tout ait été donné. Si nous mourons dans la nuit, nos réserves ne nous serviront à rien[5] ; il vaut donc beaucoup mieux avoir tout donné dans le travail. Cependant il ne faut pas s'arrêter au travail, il faut entendre l'appel de l'Epoux et comprendre combien cet appel est impératif, plus important encore que le travail.

3. Cf. Jn 15, 15.
4. Voir Pr 6, 6-11 et beaucoup d'autres lieux ; Si 22, 1-2.
5. Cf. Lc 12, 20.

Cet appel de l'Epoux, nous y répondons par l'adoration en esprit et en vérité, qui nous conduit à une attitude d'abandon, dans une prière intérieure d'amour et d'intimité qui nous donne soif de contemplation. Il faut en effet avoir soif de la contemplation, soif de ce regard sur le regard de Jésus : « Je l'avise et il m'avise », comme dans l'histoire du Curé d'Ars, ou plutôt : « Il me regarde et je le regarde ». C'est cela, la contemplation. C'est ce qu'il y a de plus simple, de plus spontané dans notre vie chrétienne, et de plus profondément enraciné dans la charité. C'est ce regard d'intimité, cette proximité d'amour que nous devons avoir avec Jésus : nous reposer auprès de lui et lui demander de nous communiquer ses secrets d'amour, de nous apprendre à regarder le Père comme il le regarde. C'est très simple.

La méditation est très bonne si nous avons du temps à consacrer à Dieu, et ordinairement il faut la maintenir. Si nous pouvons consacrer toutes les semaines une ou deux heures à lire l'Ecriture, c'est excellent. Bien sûr, il faut surtout lire le Nouveau Testament, mais il faut lire aussi l'Ancien, pour mieux saisir le Nouveau. Mais si, quand nous lisons ainsi la parole de Dieu, le Saint-Esprit nous prend très profondément et nous plonge dans le silence, nous comprenons que la méditation est ordonnée à l'oraison. Il ne s'agit pas de dire alors au Saint-Esprit : « Laissez-moi, je fais maintenant ma méditation ! » Non, il faut laisser le Saint-Esprit nous prendre, même si tout le temps de la méditation doit y passer. Il est du reste très possible que le lendemain, quand nous irons à l'oraison, nous soyons comme du bois sec, d'une aridité absolue. Il ne faudrait pas se dire alors : « J'aurais dû méditer hier, pour être aujourd'hui un peu plus aimant dans l'oraison ». Pas du tout : il faut accepter la sécheresse dans l'oraison, cela fait partie de l'œuvre de l'Esprit Saint. L'Esprit Saint aime assécher le bois, il aime nous mettre dans ces états de sécheresse pour voir notre fidélité. Quand nous avons des consolations, quand nous sommes inondés de joie et de larmes, c'est merveilleux, cela pourrait durer toute la journée ; mais le Saint-Esprit, à ce moment-là, ne sait pas si nous sommes vraiment fidèles, parce qu'il y a une bonne part de satisfaction personnelle. Si donc il nous plonge dans l'aridité, c'est pour un exercice plus pur de l'amour. Il faut alors faire des actes d'amour et des actes d'adoration, il faut dire à Jésus notre désir de l'aimer. Il faut accepter cela, parce que l'éducation du Saint-Esprit implique de purifier en nous toutes les petites satisfactions. A cause du péché originel, nous sommes toujours des êtres très tournés vers nous-mêmes et avides de consolations, avides de ressentir quelque chose, de voir que la petite chrysalide, comme dit saint François de Sales, est bien vivante, et qu'il y a en nous une vie chrétienne profonde. Nous

sommes avides de comprendre tout cela. C'est pourquoi ces temps de sécheresse sont toujours très rudes, mais il faut les accepter.

Nous pouvons momentanément nous dispenser de méditation, mais nous ne pouvons jamais nous dispenser de l'oraison. Il faut être farouche là-dessus, parce que l'oraison fait partie de notre vie. Nous n'avons pas le droit, au nom de notre générosité personnelle, de supprimer le temps de l'oraison ; l'obéissance seule peut l'exiger à certains moments.

Il peut très bien arriver que, à cause de notre travail, nous n'ayons plus le temps de méditer. Il faut cependant, autant que possible, essayer d'équilibrer nos vies en trouvant toutes les semaines, ou au moins tous les mois, un moment de méditation et de lecture de l'Ecriture, car il est très important d'exercer un peu notre intelligence pour Dieu. L'oraison et la contemplation, elles, font partie de notre vie et nous ne pouvons donc pas nous en dispenser ; il faut en avoir une soif ardente, et comprendre que l'oraison et la contemplation doivent s'infiltrer à travers toute notre vie. Mais pour cela il faut des temps forts, des moments consacrés entièrement à l'oraison et à la contemplation, qui soient brûlés pour cela – même si, encore une fois, pendant ces moments d'oraison, nous avons l'impression de perdre notre temps. Ne cédons pas alors à la tentation de lire le dernier livre de théologie dont tout le monde parle, ne profitons pas du temps d'oraison pour le lire. Cela, c'est une astuce du démon qui essaie de nous ramener vers la méditation. Lire un livre de théologie, c'est de la méditation, et c'est excellent... sinon les théologiens n'en écriraient pas ! Lisons donc les bons livres, mais en sachant que cela reste de la méditation. Dans l'oraison nous sommes en contact direct, non plus seulement avec la parole de Dieu mais, à travers cette parole, avec Jésus lui-même qui se donne personnellement à nous et à qui nous nous donnons sous le souffle de l'Esprit Saint, dans des actes d'adoration et d'amour.

On peut lire l'Ecriture pendant l'oraison, parce que c'est la parole de Dieu ; il faudrait du reste avoir toujours l'Evangile avec soi, pour le lire un peu quand, de fait, c'est plus difficile. Mais si on peut répéter *intérieurement* certaines paroles de Jésus : « Donne-moi à boire », « J'ai soif », « Si tu savais le don de Dieu », « Voici l'Agneau de Dieu », « Demeurez en moi et moi en vous », c'est mieux que de lire ; ces paroles s'inscrivent alors dans notre cœur, elles sortent des profondeurs de notre cœur et nous font entrer dans ce contact direct avec Jésus, ce contact personnel avec l'Epoux, qu'est l'oraison. Jésus-Epoux veut et réclame de nous cette intimité profonde, parce qu'il veut nous communiquer ses secrets. Le propre de l'Epoux est de com-

muniquer ses secrets à l'épouse ; et les secrets de l'Epoux, c'est la parole qu'il nous adresse comme une parole d'amour qui doit s'inscrire au plus intime de notre cœur et le transformer.

La rencontre avec la Samaritaine nous montre donc admirablement comment nous devons *répondre à l'appel de l'Epoux*. La rencontre de Jésus avec le fonctionnaire royal de Capharnaüm nous fait comprendre comment nous devons exposer à Jésus-Epoux *les désirs les plus profonds de notre cœur*. Nous devons lui dire nos angoisses, nous devons le supplier de nous redonner vie et de nous donner la possibilité de vivre tout proches de lui. L'Eglise insiste aujourd'hui sur la prière de demande pour que nous entrions dans cette pauvreté. Ne pensons pas qu'exposer les désirs de notre cœur ne fait pas partie de l'oraison. Evidemment, il ne s'agit pas de faire une litanie de nos désirs (ou des désirs de ceux que nous aimons), que nous écririons pour la débiter pendant une demi-heure... Non, cela ne ferait pas partie de l'oraison. Ce qui en fait partie, ce sont les désirs profonds qui nous font supplier Jésus de nous donner une nouvelle vie. L'Epoux donne une nouvelle vie, il ressuscite les morts : voilà ce que fait l'oraison.

Enfin, le contact de Jésus avec l'infirme de la piscine de Bezatha doit nous faire comprendre *la confiance* que nous devons avoir à l'égard de Jésus, une confiance qui dépasse tout. Nous n'avons pas envie de le trahir, nous n'avons pas envie d'être dans l'état de bêtise du pauvre infirme ; nous voulons, dans la mesure du possible, être intelligents pour lui. Le contact de Jésus avec l'infirme de la piscine de Bezatha nous fait comprendre que Jésus enveloppe de son amour les plus pauvres, les plus déshérités, ceux qui ne savent même pas lui répondre, ceux qui, sans le savoir, trahissent. Chacun de nous trahit toujours un peu, sans le savoir, et quand nous nous en apercevons nous sommes saisis de panique : « L'oraison, ce n'est pas pour moi ». Le regard de Jésus sur l'infirme doit alors nous faire comprendre que son amour est une source toute gratuite d'amour et que nous ne devons mettre aucune limite à la confiance que nous avons en lui : il nous aime actuellement, il nous enveloppe de son amour, et il réclame de nous un sourire, il réclame de nous une parole d'amour.

L'Agneau, l'Epoux, le Fils

Après la rencontre de Jésus avec la Samaritaine, avec cet officier royal et l'infirme de Bezatha, saint Jean va nous donner le grand discours du Fils. *Jésus reprit donc la parole et leur dit...* Voilà qui est tout à fait johannique : on ne voit pas la succession. Il aurait pu y avoir un lien : dans quel contexte Jésus a-t-il dit ces paroles ? A-t-il vraiment dit cela pour confirmer ce qu'il vient d'affirmer : « Mon Père travaille toujours et moi aussi je travaille » ? Cela n'a pas beaucoup d'importance. Ce qui est sûr, c'est que nous sommes ici en présence de Jésus qui nous révèle lui-même son regard sur le Père : *En vérité, en vérité, je vous le dis, le Fils ne peut rien faire de lui-même, qu'il ne le voie faire au Père*[6]. Il est important de le souligner, puisque nous sommes là au terme du premier moment de la vie apostolique de Jésus.

Arrêtons-nous à quelque chose qui est très caractéristique de saint Jean, comparativement aux synoptiques. Jean nous montre le mystère de l'Agneau, le mystère de l'Epoux et le mystère du Fils. Voilà ce qui ponctue ce premier moment de la vie apostolique de Jésus, où tout est très ordonné. Il y a dans ces chapitres 2 à 6 un très grand ordre de sagesse : le cycle de l'Agneau, le cycle de l'Epoux, le Fils. Qu'est-ce que Jean, mû par l'Esprit Saint (et dépositaire des secrets de Marie) veut par là nous faire comprendre du mystère de la vie apostolique de Jésus ?

Jean nous montre comme un au-delà de ce que représentent les grandes « fonctions » de Jésus – Prophète, Roi et Prêtre –, alors que les synoptiques nous montrent Jésus avant tout sous l'un ou l'autre de ces trois aspects, comme achevant tout ce qui était annoncé dans l'ancienne Alliance. Dans l'ancienne Alliance, en effet, Dieu gouverne son peuple en se servant de prêtres, de prophètes et de rois. Il est donc normal de voir Jésus achever en lui-même ce mystère du sacerdoce, de la fonction prophétique et de la royauté. Jean vient nous faire comprendre – et c'est sans doute très important à bien saisir aujourd'hui – que si Jésus est Prêtre, Prophète et Roi, c'est comme Agneau et comme Epoux ; c'est-à-dire que son sacerdoce est un sacerdoce d'amour, que sa royauté est une royauté d'amour, et que, en tant que prophète, il nous révèle l'amour. Ce n'est pas une fonction, c'est *une vie* qu'il nous communique. La grande tentation est de ramener le sacerdoce à une fonction, et de ramener le rôle prophétique du Christ à une fonction. C'est une tentation, car Jésus est le Fils bien-aimé qui nous communique sa vie. Jean veut donc nous faire comprendre que le

6. Jn 5, 19.

sacerdoce du Christ, qui est royal et qui implique un aspect prophétique, est un sacerdoce d'amour qui prend tout.

Parce que ce sacerdoce est un sacerdoce d'amour, il va s'exprimer de deux manières (les deux grands aspects de l'amour) : par le don et par l'accueil. Si nous faisons la métaphysique de l'amour, nous voyons que l'amour a toujours ces deux grandes dimensions : l'extase et l'accueil. Dès que nous aimons, nous sommes en « extase » (du grec *ek-stasis*). Il ne s'agit pas ici d'une extase charismatique ; cela veut simplement dire que dès que nous aimons, nous sommes au-delà de nous-mêmes, nous nous quittons, nous sommes tout entiers tournés vers la personne que nous aimons ; et, parce que nous sortons de nous-mêmes, parce que nous nous quittons, nous devenons accueillants. Il faut se quitter pour être accueillant, il faut aimer l'autre pour être capable de le recevoir. C'est le sens des deux grands symbolismes que Jean nous donne pour nous faire comprendre le cœur sacerdotal du Christ dans ce qu'il a de plus profond. L'accueil de Jésus, c'est le mystère de l'Agneau, c'est la miséricorde. Nous ne sommes accueillants que dans la mesure où nous sommes miséricordieux, et la vraie miséricorde est faite de douceur et d'humilité. Le symbolisme de l'Agneau nous fait comprendre cet accueil substantiel qui prend tout. C'est pour cela que l'Agneau est blessé, c'est pour cela qu'il est dans cet état de passivité. Quand nous sommes accueillants nous recevons l'autre, nous sommes tout entiers pour lui.

Quant au symbolisme de l'Epoux, il exprime le mystère du don, du don personnel ; c'est le mystère de l'extase. Par là Jean nous fait saisir que dans le sacerdoce du Christ la victime ne fait qu'un avec le prêtre[7], parce que c'est un sacerdoce d'amour. Parce que le sacerdoce lévitique n'était pas un sacerdoce d'amour, les prêtres de l'ancienne Alliance ne pouvaient offrir comme victimes que des taureaux et des boucs. Parfois, hélas, le sacerdoce lévitique continue, quand nous aimons mieux offrir le voisin que nous offrir nous-mêmes. Le sacerdoce du Christ demande de s'offrir soi-même, parce que l'amour exige la vérité, le réalisme. Nous ne pouvons donc plus offrir des taureaux et des boucs pour exprimer notre amour. C'est trop facile, d'offrir le voisin pour montrer qu'on aime ; c'est nous-mêmes que nous devons offrir. Le sacerdoce du Christ fait de Jésus lui-même la victime, victime d'amour (c'est le mystère de l'Agneau), et ce sacerdoce d'amour est possible parce que c'est *le sacerdoce du Fils*.

Ainsi, après nous avoir montré le mystère de l'Agneau et celui de l'Epoux, Jean nous introduit dans le mystère du Fils. Jésus est Agneau

7. Cf. Saint Thomas, *Somme théol.*, III, q. 22, a. 2.

et Epoux parce qu'il est Fils. Tout le rôle de Jésus comme Agneau et comme Epoux, donc toute sa miséricorde sur nous et tout son don d'amour gratuit, sont là pour nous apprendre à être, avec et en lui, fils bien-aimés du Père. Jésus nous saisit dans sa miséricorde, il nous purifie dans son sang et il nous attire dans son amour, dans son cœur, comme son épouse, pour que nous comprenions qu'avec lui et en lui nous sommes fils bien-aimés du Père.

Il est important de saisir l'ordre qui nous est montré là. Cela nous aide à mieux comprendre le rythme profond de notre vie chrétienne. Jésus nous conduit au Père, il nous présente au Père, et il veut que nous vivions pleinement et totalement notre vie de fils bien-aimés du Père. Jésus Agneau, Jésus Epoux, nous conduit au mystère de cette filiation éternelle d'amour. L'Esprit Saint, au plus intime de notre cœur, nous fait dire « Père ! »[8]. Pour saint Thomas, la plus grande expérience de notre vie chrétienne, notre plus grande expérience mystique, c'est quand l'Esprit Saint, au plus intime de notre cœur, nous fait dire « Père ! » avec et en Jésus. Il nous fait dire « Père » dans cette unité profonde qui nous unit au Christ et grâce à laquelle nous pouvons avoir sur le Père le regard de Jésus lui-même. Voilà pourquoi ce discours de Jésus comme Fils est si important pour nous : il nous fait comprendre comment nous devons vivre notre vie de fils de Dieu.

8. Rm 8, 15 ; Ga 4, 6.

LA RÉVÉLATION DU FILS

XII

LE FILS MANIFESTE ET ACHÈVE L'ŒUVRE DU PÈRE

Le chapitre 5, à partir du verset 19, est un passage très important de l'Evangile de saint Jean, où Jésus nous fait lui-même découvrir les intentions profondes de son cœur. A la Croix il les vit dans le silence, avec les quelques grandes paroles qui sont comme son testament. Ici, comme nous sommes dans la vie apostolique, Jésus parle pour révéler aux Apôtres ce qu'il est. Quand les Juifs demandent à Jean-Baptiste : « Que dis-tu de toi-même ? », Jean-Baptiste répond qu'il est « la voix de celui qui crie dans le désert »[1]. Jésus, lui, nous révèle ce qu'il est comme Verbe de Dieu, comme Fils, ce qu'il est pour le Père, ce qu'il est en lui-même, ce qu'il est par rapport à l'Esprit Saint. Ce grand discours du chapitre 5 est un enseignement contemplatif, qui ne peut pas se comprendre autrement. La théologie est contemplative ou elle n'est pas, parce qu'elle parle de Dieu et que Dieu ne peut être atteint que d'une manière contemplative. Quand la théologie n'est plus qu'une analyse, et une analyse qui se veut scientifique grâce à des méthodes scientifiques, elle oublie sa finalité. Jésus nous apprend ce qu'est la théologie toute tournée vers Dieu, en mettant le langage humain au service de sa vision du Père (c'est bien cela, la théologie : mettre le langage humain au service de la vision de Dieu, de la vision de la Très Sainte Trinité). Ce chapitre est un moment capital. Ce n'est pas le seul, puisque dans la « dernière semaine » nous avons encore de ces moments extrêmement importants où Jésus révélera l'intimité de son cœur ; mais dès maintenant il nous révèle ce qu'il y a de plus secret dans le cœur de l'Agneau, dans le cœur de l'Epoux : son regard sur le Père, le regard du Verbe qui est « dans le sein du Père ». Le Verbe qui est dans le sein du Père, c'est celui qui

1. Jn 1, 23 (Is 40, 3).

justement est ce secret d'amour[2] porté par le Père et tout entier donné au Père.

« Le Fils ne peut rien faire de lui-même »

Jésus reprit donc la parole et leur dit : En vérité, en vérité je vous le dis, le Fils ne peut faire de lui-même rien qu'il ne voie faire au Père ; ce que fait celui-ci, le Fils le fait pareillement. Cette première affirmation souligne l'unité parfaite qui unit le Père et le Fils dans l'action, la réalisation. Etre Fils de Dieu, c'est ne rien faire en dehors de la vision du Père. Tout ce qui est fait en dehors de la vision du Père n'est pas l'œuvre du Fils, et donc ce n'est pas quelque chose d'éternel ; tout ce que le Fils fait est éternel. Il y a là pour nous une purification très radicale par rapport à nos activités et à toutes nos agitations : il faut savoir discerner, dans notre activité de chrétien, ce qui est véritablement chrétien et ce qui n'est qu'agitation. Le démon est le prince de l'agitation, ne l'oublions pas. De sa queue, il fait tomber sur la terre « le tiers des étoiles »[3], ce qui n'est pas mal comme agitation ! Mais c'est dans le temps, ce n'est pas quelque chose d'éternel. Si nous voulons agir en chrétiens, nous devons toujours agir dans la lumière du Père ; c'est pour cela que nous avons tant besoin de moments de silence pour nous remettre toujours dans cet axe – autrement nous le perdons, et nous perdons du temps. Or le démon cherche par tous les moyens à nous faire perdre du temps. Chez ceux qui se sont consacrés à Dieu, c'est même la première chose qu'il essaie de faire ; ensuite il essaie de nous tenter, mais la première chose est bien de nous faire perdre du temps en nous écartant peu à peu de cet axe profond qui devrait structurer toute notre vie, et pour nous le faire perdre davantage. Jésus le dit tout de suite, c'est donc important, puisque c'est la première chose qu'il nous fait découvrir : *Le Fils ne peut faire de lui-même rien qu'il ne voie faire au Père ; ce que fait celui-ci, le Fils le fait pareillement.* C'est une grande lumière pour interpréter toute l'Ecriture, et particulièrement la vie apostolique de Jésus. Tout ce que Jésus fait, c'est ce

2. Voir *Commentaire sur l'Evangile de saint Jean*, I, n° 218, vol. I, p. 138. Saint Thomas, à la suite de saint Augustin, parle souvent du *verbum cordis*. Voir Saint Augustin, *Homélies sur l'Evangile de saint Jean* XIV, 7, Bibl. aug. 71, pp. 734-736 ; *La Trinité*, XV, xi, 20, Bibl. aug. 16, pp. 471-477. Saint Thomas, *Somme théol.*, I, q. 27, a. 1 ; q. 37, a. 1 ; *Commentaire sur l'Evangile de saint Jean*, XIV, n° 1874, vol. II (à paraître) ; *In Symbolum Apostolorum*, a. 3, n° 897 ; etc.

3. Ap 12, 4.

que le Père fait, et c'est d'accomplir, d'achever l'œuvre du Père. Il est celui qui achève, il est, comme dit l'Apocalypse[4], l'*Amen* du Père.

Dans cette lumière nous comprenons que le geste de Jésus redonnant vie[5] le jour du sabbat, ce « travail » du Christ, est celui du Père. Or que veulent faire les Juifs, les Pharisiens ? Séparer l'œuvre du Fils de l'œuvre du Père, mettre en opposition l'œuvre du Fils et celle du Père. Le Père nous a donné le sabbat, et Jésus ne le respecte pas : il n'est donc pas en conformité avec le Père.

Remarquons que le démon a toujours la même tactique. Jésus a dit à ses Apôtres : « Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie »[6]. La mission de l'Eglise est donc bien celle du Fils, elle prolonge l'œuvre du Fils, et l'œuvre du Fils est celle du Père. Or que fait le démon aujourd'hui ? Il sépare l'œuvre de l'Eglise de celle du Christ comme il a voulu, pour le peuple d'Israël, mettre le doute, semer la confusion, séparer l'œuvre du Fils de celle du Père. C'est la même chose, même si le contexte est totalement différent ; c'est la même unité que le démon veut briser. Il n'accepte pas cette unité d'amour, de surabondance d'amour, qui existe entre le Père et le Fils, et que Jésus vient nous révéler. Jésus vient permettre à l'action du Père de surabonder, c'est-à-dire d'être pleinement et totalement une œuvre de miséricorde, et de pure miséricorde, donc de pur amour.

En vérité, en vérité, je vous le dis : le Fils ne peut faire de lui-même rien qu'il ne voie faire au Père ; ce que fait celui-ci, le Fils le fait pareillement. Jésus manifeste l'œuvre du Père et il l'achève. Ce n'est pas une répétition, et l'Eglise non plus n'est pas une répétition de Jésus, elle est un achèvement ; mais nous, nous sommes souvent tentés d'en faire une répétition, de même que les Juifs voulaient que l'œuvre de Jésus soit une répétition de l'ancienne Alliance. Ils jugeaient le Christ en fonction de la Loi et nous, nous jugeons l'Eglise en fonction de nos opinions sur la Tradition, alors que celle-ci ne nous appartient pas : c'est l'œuvre du Saint-Esprit dans le cœur des saints. Nous-mêmes sommes la Tradition, si nous voulons être fidèles. Nous ne pouvons donc pas juger l'Eglise, et nous n'avons pas non plus le droit de juger le Saint-Père, en tant qu'il est le vicaire du Christ. Dès que nous le jugeons, nous nous mettons en dehors de l'Eglise, nous ne sommes plus dans la foi.

Il peut y avoir des choses qu'on ne comprenne pas ; mais est-il dit dans l'Evangile : « Vous devez tout comprendre » ? Marie « gardait

4. Ap 3, 14 ; cf. 2 Co 1, 19-20.

5. En redonnant ses jambes à l'infirme Jésus lui redonne bien, d'une certaine manière, la vie, car l'homme qui ne peut pas se mouvoir ne peut pas vivre pleinement.

6. Jn 20, 21.

dans son cœur »[7] ce qu'elle ne comprenait pas, autant ou plus que ce qu'elle comprenait. Ce que nous ne comprenons pas, gardons-le dans notre cœur encore plus que ce que nous comprenons et prions d'autant plus. Garder les choses que l'on comprend et celles que l'on ne comprend pas, c'est le privilège de la foi. En philosophie, ou dans les sciences humaines, on n'a à garder que les choses que l'on comprend ; celles qu'on ne comprend pas, on les oublie très vite. C'est vrai aussi dans la vie pratique : une cuisinière ne retient que ce qu'elle sait faire ; ce qu'elle ne sait pas faire, elle l'oublie. Nous oublions ainsi quantité de choses ; cela fait partie de notre instinct de conservation, et cela prend une force étonnante quand nous sommes fatigués : nous oublions quantité de choses pour survivre ! Quand il s'agit de la foi, on n'oublie rien – la foi est la « mémoire de Dieu » –, et on reçoit à la manière de Dieu ; c'est pour cela que Marie garde les choses qu'elle comprend et celles qu'elle ne comprend pas.

Pour nous qui sommes croyants il peut y avoir, dans les secousses que l'Eglise vit aujourd'hui, des choses que nous comprenons et d'autres que nous ne comprenons pas dans la conduite du Saint-Père. Mais le Saint-Esprit ne nous demande pas de tout comprendre, il nous demande de tout garder dans notre cœur. Nous risquons toujours de dire : « Ce que dit le Saint-Père, c'est très bien pour les questions doctrinales ; mais pour les choses pratiques, cela ne va pas ». Nous faisons ainsi, nous-mêmes, un discernement, alors que nous devrions simplement reconnaître qu'il y a des choses que nous ne comprenons pas ; et ce n'est pas parce que nous ne comprenons pas que nous allons nous opposer et critiquer. Que nous communiquions à des amis nos inquiétudes, que nous demandions des explications, c'est normal ; mais il faut bannir les critiques officielles. La correction fraternelle (nous l'avons déjà dit) ne doit pas être publique, elle ne doit jamais être imprimée et publiée : voilà un grand principe à retenir. Pourquoi ? parce que la correction fraternelle se fait toujours d'un homme à un autre homme. L'Evangile nous le dit : « Si ton frère vient à pécher, reprends-le seul à seul. (...) S'il n'écoute pas, prends encore avec toi un ou deux autres »[8]. Ne disons pas trop vite : « Je ne peux pas l'atteindre directement, donc je publie ». Agir ainsi n'est pas selon l'Evangile, cela vient de nous. Il faut être très net aujourd'hui sur ce point, ne serait-ce que pour ne pas perdre de temps. Il y a en effet quantité de braves gens qui perdent du temps parce qu'ils manquent un peu d'intelligence divine...

7. Cf. Lc 2, 19 et 51.
8. Mt 18, 15-16.

« CAR LE PÈRE AIME LE FILS... »

Gardons fidèlement ce principe lumineux que Jésus nous donne : *Le Fils ne peut faire de lui-même rien qu'il ne voie faire au Père ; ce que fait celui-ci, le Fils le fait pareillement.* Il faut, ici, bien comprendre comment unifier notre action avec celle de Jésus. Comment pouvons-nous faire vraiment œuvre d'Eglise, c'est-à-dire prolonger l'action du Christ – puisque nous ne faisons œuvre d'Eglise que si nous prolongeons l'action du Christ ? Comment pouvons-nous dire en toute vérité que ce que nous faisons est l'œuvre du Christ ? Pour lui (si l'on ose dire), c'est simple : quoi qu'il fasse, il peut dire en toute vérité que c'est l'action du Père. Et là quel est le grand critère, quelle est la grande raison ? C'est l'amour, l'*amour actuel* : *Car le Père aime le Fils.* Notre action ne peut être conforme à celle de Jésus que si nous l'aimons *actuellement* ; dès que notre amour n'est plus actuel, « en acte »[9], nous tombons dans l'agitation. Le démon est le prince de l'agitation parce qu'il n'aime plus ; il peut encore agir, mais il est dans l'agitation. *Car le Père aime le Fils et lui montre tout ce qu'il fait.* Le lien infiniment profond qui existe entre le Père et le Fils, cet amour réciproque et unique, se manifeste en ceci, qu'il n'y a pas de secret entre le Père et le Fils : *il lui montre tout ce qu'il fait.* Tout ce que le Père fait, le Fils le sait. C'est l'exigence de l'amour, nous le savons bien. Plus on aime, plus la limpidité est profonde et plus il y a communication des secrets. L'ami ne cache rien à celui qu'il aime[10]. Certes, pour nous, c'est toujours dans l'obscurité de la foi, mais il y a cette lumière d'amour : *le Père aime le Fils...*

Le Père aime le Fils et lui montre tout ce qu'il fait. Il lui montrera des œuvres plus grandes encore que celles-ci, et vous en serez stupéfaits. Les œuvres plus grandes que celles-ci (c'est-à-dire que la guérison de l'infirme à la piscine de Bezatha), c'est éminemment l'œuvre de la Croix. C'est la Croix qui éclaire toutes les œuvres de Jésus et tout le mystère de l'Eglise. L'Eglise est conforme à l'action du Christ quand ce qu'elle fait est dans le prolongement du mystère de la Croix, en harmonie avec ce mystère – en comprenant bien ce qu'est le mystère de la Croix, tel que Jean nous le fait découvrir : le mystère de la glorification du Fils par le Père et du Père par le Fils. La Croix et la gloire ne font qu'un : Jésus *est* la Résurrection[11], et c'est dans la lumière de la Résurrection qu'il vit le mystère de la Croix. L'Eglise

9. Cf. 1 Jn 3, 18.

10. Voir SAINT THOMAS, *Commentaire sur l'Evangile de saint Jean*, XV, n° 2016, vol. II (à paraître) ; *Contra Gentiles*, IV, ch. 21.

11. Jn 11, 25.

doit donc, elle aussi, vivre la Croix dans la lumière de la Résurrection. Il ne s'agit pas de se replier sur la douleur en disant : « Je suis d'autant plus conforme à l'action du Christ que je souffre davantage ». Non, ce n'est pas cela qui fait la conformité au Christ : c'est l'intensité de l'amour et c'est notre conformité à la volonté du Père. Qu'il y ait de la joie ou qu'il y ait de la souffrance, peu importe, c'est secondaire. Quand nous regardons en premier lieu la joie ou en premier lieu la souffrance, nous ne sommes pas en pleine conformité avec le volonté du Christ et celle du Père. Pour être pleinement conforme à cette volonté, et donc continuer l'œuvre de la Croix, il faut n'avoir qu'un seul désir : celui d'aimer en accomplissant la volonté du Père.

Pour cela il faut vivre une attitude radicale d'abandon, pour que toutes nos petites volontés propres s'effacent. C'est difficile, parce que nous avons toujours des volontés propres. Il faut (comme sœur Elisabeth de la Trinité) vouloir s'appeler « Volonté de Dieu »[12], volonté du Père et volonté du Fils. C'est cela l'Eglise : c'est la volonté de Jésus qui s'accomplit dans le cœur des saints. Tout le reste, c'est second, cela disparaîtra.

Il y a certes de la zizanie au milieu du bon grain[13], puisque l'Eglise est dans la lutte, mais nous ne pouvons pas faire nous-mêmes le discernement ; nous devons donc accepter cela et chercher à travers tout la volonté de Dieu. C'est trop facile de dire : « Moi, je suis pour l'Eglise des purs, et je fais moi-même le discernement entre la zizanie et le bon grain. Donc le jour où il y aura de la zizanie à Rome, je n'obéirai plus ». Nous n'avons pas le droit de faire cela ; nous devons accepter la condition humaine dans laquelle le mystère de l'Eglise se réalise. Dieu a voulu qu'il en soit ainsi : l'alliance avec Pierre est une alliance avec un homme. Le Christ a converti le cœur de Pierre, mais en lui laissant son tempérament, en lui laissant ses qualités et ses défauts ; nous pouvons donc avoir plus d'affinités avec un pape (ou un supérieur) qu'avec un autre, mais du point de vue de l'obéissance cela n'a *aucune* importance.

On me permettra ici d'évoquer un souvenir d'autrefois, au couvent du Saulchoir. C'était après l'élection d'un prieur. Le Père Sertillanges, rencontrant un jeune père tout souriant, manifestement joyeux, lui dit : « Que se passe-t-il ? » – « C'est merveilleux, répond le jeune père : on a élu aujourd'hui mon candidat ! C'est un jeune, il nous comprendra ».

---

12. Voir NI 12, in *Œuvres complètes*, Le Cerf 1996, p. 903 : « Quel nom voudriez-vous avoir au ciel ? » – « Volonté de Dieu ». Cf. Is 62, 4 (selon la Vulgate) : « Tu seras appelée « ma volonté en elle » (...), parce que le Seigneur a mis en toi sa complaisance ».

13. Cf. Mt 13, 26 sq.

Le Père Sertillanges le regarde alors et lui dit : « Vous n'êtes pas fier ! » Et comme l'autre ne comprend pas il explique : « Vous n'êtes pas fier ! Vous obéissez à un homme ? Vous dites que vous êtes dans la joie parce que c'est votre candidat ; mais on n'obéit pas à un homme, on obéit à un envoyé de Dieu ». Obéissons, nous aussi, à ceux qui sont pour nous des envoyés de Dieu, en nous remettant complètement entre les mains de Dieu. Dès que nous commençons à discuter, à raisonner, c'est fini : nous sommes battus d'avance par le démon, qui est plus dialecticien que les meilleurs dialecticiens. La dialectique consiste à diviser le tout en deux parties : nous séparons le bon grain et le mauvais grain, nous divisons, et nous ne regardons plus la finalité, alors que nous devrions obéir dans l'amour en regardant la finalité.

La Résurrection est l'œuvre du Père et du Fils

Ce passage du chapitre 5 est donc très important pour nous, parce qu'il nous donne une lumière prodigieuse sur la manière dont Jésus obéit. Il nous fait comprendre que dans l'attitude du Fils il n'y a rien de dialectique. C'est la finalité qui commande tout : *Car le Père aime le Fils*. Voilà la grande raison : nous sommes aimés du Père, nous sommes aimés de Jésus, et c'est pour cela que nous obéissons. Il n'y a pas d'autre critère : nous sommes aimés, et nous savons que cet amour est actuel. *Car le Père aime le Fils et lui montre tout ce qu'il fait ; et il lui montrera des œuvres plus grandes que celles-ci, et vous en serez stupéfaits*, c'est-à-dire dans l'admiration : le mystère de la Croix est pour nous sagesse[14]. Voilà donc ce qui nous est montré d'une manière si forte : l'unité de l'action grâce à l'amour. C'est toujours l'amour qui permet l'unité de l'action dans l'obéissance.

Comme le Père en effet ressuscite les morts et les rend à la vie, ainsi le Fils donne vie à qui il veut. L'œuvre principale et ultime que le Père a confiée au Fils, c'est de ressusciter les morts. Tout le mystère de Jésus s'achève dans la Résurrection ; il ne peut pas s'arrêter avant. Or la résurrection de la Tête et celle des membres sont un même mystère, parce que tout ce qui regarde la Tête regarde les membres et que tout ce qui regarde les membres regarde la Tête. En disant *Comme le Père en effet ressuscite les morts*, Jésus pense à lui-même, c'est évident ; il acceptera la mort pour nous faire comprendre que le Père ressuscite les morts. La Résurrection du Christ est pour nous modèle

14. Cf. 1 Co 1, 17-2, 15.

(cause exemplaire : « comme » le Père a ressuscité Jésus) et fin (ce vers quoi nous tendons et qui nous finalise : la cause finale).

Comme le Père en effet ressuscite les morts et les rend à la vie, ainsi le Fils donne vie à qui il veut. La Résurrection est l'œuvre du Père et elle est l'œuvre du Fils. Jésus lui-même est source de sa propre Résurrection ; saint Thomas, quand il analyse ce mystère, n'hésite pas à dire que l'âme du Christ unie au Verbe est vraiment cause instrumentale de la Résurrection[15], et que même le corps du Christ, le cadavre de Jésus, lié au Verbe, est cause instrumentale. Jésus s'offre librement et, parce qu'il s'offre librement, le Père veut que le mystère de la Résurrection soit l'œuvre commune du Père et du Fils. Cela va très loin, et cela devrait jeter une grande lumière sur le mystère de notre propre résurrection parce qu'elle est dans le prolongement de celle de Jésus. Le Père a voulu que le Fils soit lui-même cause de sa propre Résurrection, pour nous faire comprendre que c'est par lui que nous sommes ressuscités. Le sacerdoce du Christ est un sacerdoce qui s'achève dans l'œuvre de la Résurrection ; c'est même là sa dimension particulière – il est le sacerdoce de la Résurrection –, parce que c'est un sacerdoce de vie et d'amour, et que tout s'achève dans le mystère de la Résurrection. Le Père a voulu remettre à son Fils « tout pouvoir »[16] pour qu'il puisse lui-même réaliser cette œuvre : résurrection au niveau de la vie divine qui nous est donnée par la grâce (qui est semence de gloire[17]), et résurrection à l'égard de notre pauvre corps humain qui connaîtra un jour la gloire de Jésus.

Voilà donc l'œuvre commune réalisée à travers la Croix : le Père veut que le Fils donne la vie à qui il veut. Jésus explique : *Car le Père ne juge personne ; tout jugement, il l'a remis au Fils, afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père. Qui n'honore pas le Fils n'honore pas le Père qui l'a envoyé.* Nous entrons là dans le grand mystère des « effacements ». Ici c'est l'effacement du Père à l'égard du Fils, comme il y aura l'effacement du Fils à l'égard de l'œuvre de l'Esprit Saint, à l'égard du mystère de l'Eglise. Il y a là un très grand mystère qui ne peut être dévoilé que par l'amour. Quand nous aimons intensément quelqu'un, nous nous effaçons devant lui. Il ne s'agit pas ici d'humilité. Ne parlons pas d'humilité en Dieu, car ce n'est pas juste ; disons « effacement d'amour », cela va beaucoup plus loin. L'humilité n'en est qu'un écho, et il faut avoir compris cet effacement

15. *Somme théol.*, III, q. 53, a. 4. *Super primam Epist. ad Cor.*, XV, nn. 913-914. *Super Epist. ad Rom.*, IV, n° 379. *Commentaire sur l'Evangile de saint Jean*, II, n° 403, vol. I, p. 201.

16. Mt 28, 18 ; cf. Jn 3, 35 ; 17, 2...

17. Cf. 1 P 1, 23.

du Père à l'égard du Fils pour saisir l'exigence profonde de l'humilité et de la pauvreté. En Dieu, il n'y a pas d'humilité ni de pauvreté. Saint Bernard, à la suite de saint Paul[18], le souligne avec force quand il dit que, grâce au mystère de l'Incarnation, la pauvreté a pu pénétrer dans le mystère de la Très Sainte Trinité.

Le jugement

Jésus montre ici cet effacement du Père : *le Père ne juge personne.* Qu'est-ce que juger quelqu'un ? Il faut prendre ici « juger » au sens le plus fort : discerner, faire le partage entre le bien et le mal. Autrement dit : juger, c'est discerner ceux qui sont bons de ceux qui sont mauvais. Or pour ce jugement le Père s'efface. Cela ne veut pas dire qu'il n'est pas capable de juger mais qu'il remet tout jugement au Fils, au Verbe devenu chair, au sacerdoce du Christ. Tout jugement est remis au sacerdoce du Christ, et cela nous est montré admirablement quand, dans l'Apocalypse, il est dit que seul l'Agneau « comme égorgé »[19] peut enlever les sceaux du livre. Tout le mystère de la prédestination se réalise à l'intérieur de la blessure du cœur de l'Agneau ; nous sommes prédestinés dans le sang du Christ, et dans la blessure du cœur de l'Agneau, ce qui nous fait saisir que la prédestination est un mystère d'amour et de surabondance d'amour.

Le Père ne juge personne. Tout jugement, il l'a remis au Fils. Et voilà qu'au chapitre 8 Jésus dira : « Moi, je ne juge personne ; ou s'il m'arrive de juger, moi, mon jugement est valable, parce que je ne suis pas seul »[20]. C'est très mystérieux, ce jugement, ce discernement à l'intérieur de l'amour. Quand on aime, on s'efface ; ainsi le Père s'efface devant le Fils, pour nous montrer tout l'amour qu'il a pour le sacerdoce de Jésus. Il veut que toute autorité – autorité d'amour – soit remise à Jésus. Jésus, lui, s'efface devant « l'autre Paraclet »[21], l'Esprit Saint[22], qui conduit l'Eglise ; et il veut que l'Eglise fasse elle-même le discernement, en son nom, au nom du Christ.

Pourquoi le Père a-t-il remis tout jugement au Fils ? *Afin que tous honorent le Fils, comme ils honorent le Père. Qui n'honore pas le Fils n'honore pas le Père qui l'a envoyé.* Jésus nous fait comprendre ici cette volonté expresse du Père, que nous passions par la médiation du

18. Cf. 2 Co 8, 9.
19. Ap 5, 6.
20. Jn 8, 15.
21. Jn 14, 16.
22. Voir Jn 16, 7 : « Il vaut mieux pour vous que je m'en aille… ».

sacerdoce du Fils. Si le Père s'efface, s'il remet tout jugement au Fils, c'est pour que nous glorifiions le Fils, pour que nous l'honorions comme nous honorons le Père. Or comment devons-nous honorer le Père ? En l'adorant. Honorer une personne, c'est reconnaître sa dignité propre, et nous n'honorons pas de la même manière les diverses autorités. Le propre de l'honneur est de regarder la personne dans sa dignité de personne. Si donc nous voulons honorer Dieu, si nous voulons honorer le Père comme il demande d'être honoré, il n'y a qu'une seule voie : l'adoration en esprit et en vérité. Adorer le Père en esprit et en vérité, c'est l'honorer en tant qu'il est notre Père, notre Créateur, c'est reconnaître que tout vient de lui et doit retourner vers lui. Il n'y a pas d'autre manière d'honorer le Père, parce que l'adoration n'est due qu'à Dieu (le geste propre à notre relation avec Dieu, c'est d'adorer). Dans la démocratisation d'aujourd'hui l'adoration est supprimée, on fait de Dieu un « copain ». On ne reconnaît plus la place première de Dieu, on ne reconnaît plus l'ordre divin où Dieu est le Créateur ; on nivelle par le bas, ce qui revient à supprimer la dignité de la personne, et peut même aboutir à éliminer le mystère du Père et du Créateur. C'est pour cela qu'il faut beaucoup insister sur l'adoration dans le monde d'aujourd'hui. Celui qui n'adore plus est un errant, et il se laisse prendre au jeu de toutes les propagandes. Il faut adorer pour être docile au Saint-Esprit, et pour être dans la vérité pratique. Redisons-le : nous ne sommes vrais que si nous adorons.

Jésus nous fait comprendre ici que cette adoration due au Père est due aussi au Fils : *Afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père*. Nous devons donc adorer Jésus, en particulier dans l'Eucharistie, puisque l'Eucharistie est le don du Fils. Nous adorons celui qui est pour nous source de vie, de lumière et d'amour. La source de toute lumière et de tout amour, c'est le cœur de l'Agneau, et à travers lui c'est le Père. Jésus s'efface pour que nous remontions vers le Père, et le Père s'efface pour que nous nous cachions dans le cœur du Christ. *Afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père* : il faut garder ces paroles dans notre cœur et y revenir souvent.

Qui n'honore pas le Fils... Cela, c'est tout à fait le style johannique : on affirme d'abord, et ensuite on reprend la même chose d'une façon négative, pour que ce soit bien enraciné dans notre cœur. Ce n'est pas une répétition ; c'est parce que nous avons besoin de l'affirmation et de la négation pour bien comprendre. *Qui n'honore pas le Fils n'honore pas le Père qui l'a envoyé*. C'est très fort, et il faut prendre garde aujourd'hui, dans l'œcuménisme des religions, à la tentation de mettre le Christ entre parenthèses pour être (pense-t-on) plus proche des autres. C'est un procédé du démon pour nous faire perdre

du temps. Si nous sommes chrétiens nous n'avons pas le droit de mettre le Christ entre parenthèses, car le chrétien est celui qui a compris que le Christ est l'Envoyé du Père. Dans nos échanges avec ceux qui cherchent il est normal que nous essayions d'être proches : la miséricorde le demande ; à ce moment-là, nous pouvons préférer nous taire pour être tout proches d'eux. Mais dans notre vie profonde, dans notre vie personnelle, nous ne pouvons pas mettre Jésus entre parenthèses : *Qui n'honore pas le Fils n'honore pas le Père qui l'a envoyé.* Le sacerdoce de Jésus est vraiment l'axe profond dont nous ne devons jamais nous écarter. La grande sainte Thérèse n'hésite pas à dire que, dans sa vie, elle a eu, à un certain moment, la tentation de vouloir dépasser l'humanité sainte de Jésus pour entrer (pensait-elle) dans une unité plus profonde avec Dieu. C'est la tentation d'un certain intellectualisme au niveau mystique, un certain néoplatonisme qui cherche l'unité et qui place la déité au-dessus de tout. Sainte Thérèse elle-même s'y est laissée prendre, mais elle a très vite vu qu'elle perdait du temps, et que nous ne pouvons pas mettre entre parenthèses l'humanité sainte de Jésus[23]. Dieu le Père veut que ce soit à travers l'Agneau que nous pénétrions au plus intime de son mystère : *Afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père. Qui n'honore pas le Fils n'honore pas le Père.*

Dans ce premier moment du discours de Jésus, du verset 19 au verset 24, nous voyons les relations d'intimité qui existent entre le cœur du Fils et le Père, leur unité d'action : l'œuvre du Fils est l'œuvre du Père ; ce ne sont pas deux œuvres juxtaposées. Pourquoi cette unité d'action ? Parce qu'il y a un amour unique qui se révélera pleinement à la Croix. A cause de cet amour unique, l'œuvre propre du Père, qui est de ressusciter les morts, c'est le Fils qui l'accomplit. Et pour bien faire comprendre que c'est le Fils (avec le Père) qui ressuscite, le Père s'efface : *le Père ne juge personne.* Juger, c'est l'autorité suprême ; seul celui qui a l'autorité suprême peut enlever une peine de mort, porter un dernier jugement. L'autorité du Père est donc remise au Fils ; cela fait partie des échanges mystérieux au sein de la Très Sainte Trinité. C'est l'amour substantiel du Père pour le Fils qui permet cela ; nous, nous ne pourrions pas le faire. Un père de famille ne pourrait pas dire : « Je t'aime tellement que je te remets toute autorité » – ce serait une abdication. Nous n'avons pas le droit de faire cela, mais nous devons admirer ce que le Père fait, et comprendre cette transmission de l'autorité, qui se fait dans l'amour : *Le Père ne juge personne ; tout jugement, il l'a remis au Fils*, dans un effacement qui ne peut se

23. Voir notamment sa *Vie*, ch. 22, *op. cit.*, pp. 219-227.

comprendre que dans la lumière de l'amour substantiel. C'est peut-être, du reste, ce qui nous fait le mieux saisir ce qu'est l'amour substantiel du Père pour le Fils. La grandeur du jugement et l'effacement en face du jugement ne peuvent se saisir que par cet amour substantiel du Père pour le Fils, un amour personnel qui prend tout le mystère du Père pour le donner au Fils.

Autorité et jugement

Avant d'aborder le second moment du discours de Jésus, revenons encore sur cette affirmation : *Le Père ne juge personne ; tout jugement, il l'a remis au Fils*. Le jugement, nous l'avons dit, est lié à l'autorité suprême, c'est-à-dire à l'autorité royale. Comme disaient les anciens – et Aristote reprend cela dans sa *Politique*, en se référant à toutes les grandes traditions –, le roi, c'est le père, c'est l'autorité qu'on ne discute pas. L'autorité démocratique est une autorité relative, tandis que l'autorité royale est une autorité qu'on ne discute pas (il ne s'agit pas ici de faire de la politique, mais simplement de comprendre ce qu'on veut dire quand on parle d'autorité royale). L'autorité royale, c'est l'autorité suprême, et c'est une autorité paternelle. C'est donc une autorité qui est enracinée dans les exigences les plus profondes de l'homme.

Comment l'autorité s'enracine-t-elle dans le jugement ? Nous avons beaucoup de peine à le comprendre aujourd'hui, parce que nous n'avons plus vraiment conscience de ce qu'est le jugement. Qu'est-ce que le jugement ? C'est l'opération parfaite de l'intelligence (il s'agit en effet de l'intelligence, et non de la « raison » ou de l'« entendement »), de l'intelligence qui saisit les principes, c'est-à-dire qui saisit la finalité. Une intelligence n'est vraiment intelligence, au sens le plus vital, que dans la mesure où elle remonte à la source. C'est l'intelligence qui découvre la source, comme l'exprime si bien Péguy quand il fait un discernement entre les hommes qui descendent le fleuve et ceux qui remontent à la source. La plupart d'entre eux descendent le fleuve, pour cela il n'est pas nécessaire d'être très intelligent : il suffit de faire comme tout le monde, de se laisser aller… même les cadavres descendent le fleuve. Celui qui veut être intelligent remonte le fleuve pour découvrir la source. Toute fécondité provient, en fait, d'un retour à la source, mais remonter à la source est difficile ; il faut parfois accepter d'être seul.

L'intelligence remonte donc à la source, et par là elle découvre ce qui donne sa signification profonde à toute notre vie. C'est par le juge-

ment que nous sommes capables de distinguer l'unique nécessaire de toutes les choses secondaires. Le jugement est un *discernement* qui nous fait saisir ce qui est premier au sens profond (donc ultime), ce qui est capable de nous attirer et d'ordonner toute notre vie. Le jugement, cette capacité de saisir ce qu'il y a d'ultime et ce qu'il y a de plus fondamental dans notre vie, de découvrir la source, est ce qui nous donne notre autonomie. Comprenons bien (car c'est très important) que l'autonomie d'un être vivant provient de son intelligence ; tant que nous n'avons pas fait nous-mêmes ce discernement, nous dépendons de l'opinion de ceux qui sont autour de nous. Quand on demande à quelqu'un : « Pourquoi faites-vous cela ? », il répond parfois spontanément : « Tout le monde le fait. » On comprend alors qu'il descend le fleuve, qu'il n'a aucune autonomie : il est complètement dépendant de son milieu. Par contre, si on demande à quelqu'un : « Pourquoi faites-vous cela ? » et qu'il réponde : « Il me semble que c'est cela que je dois faire parce que c'est là que je retrouve la source », on est en face de quelqu'un qui est autonome. C'est cela que nous faisons quand nous comprenons qu'il faut adorer, découvrir la source. Si nous écoutons la « bonne presse », elle ne nous dira pas qu'il faut adorer, elle nous dira : « Engagez-vous dans l'action catholique », « Faites de la politique », et ainsi de suite, parce que c'est à la mode. Mais alors nous ne découvrirons pas la source.

Quelqu'un qui a l'autorité doit savoir pourquoi il pose tel ou tel acte : il les pose parce qu'il a redécouvert la source. La source nous donne l'autonomie, et une autonomie qui a quelque chose de royal. Nous devons nous-mêmes savoir comment organiser notre vie : Dieu nous le demande. La foi ne supprime pas cette recherche de l'intelligence. Ne disons pas : « Cela, c'est pour les intellectuels ». La plupart des intellectuels d'aujourd'hui sont des gens qui descendent le fleuve, ils n'ont plus aucune autonomie de pensée. On a dit que les gens qui sont le plus sensibles à la mode, ce ne sont pas les femmes, ce sont les intellectuels et les théologiens. De fait, les intellectuels et les théologiens sont terriblement sensibles à la mode. Or quand on l'est, on veut faire comme tout le monde ; dès qu'on a vu le dernier chapeau sorti, on veut le porter ! Tout le monde se précipite dessus parce que c'est à la mode, surtout quand c'est annoncé à l'avance. Les intellectuels sont terriblement coquets, et il faut reconnaître qu'il y a une véritable coquetterie chez certains théologiens aujourd'hui ! De certains on peut se demander s'ils cherchent réellement la vérité ou s'ils ne sont pas plutôt à l'affût de ce qui sort de telle ou telle université à la mode. Il serait très facile de discerner les différentes modes intellectuelles d'aujourd'hui ; il faut les saisir, et voir que cela supprime l'autonomie. Un

être vraiment humain sait ce qu'il fait, il a redécouvert la source ou, plutôt, il s'efforce sans cesse de la redécouvrir, parce que ce n'est pas fait une fois pour toutes. Tous les jours nous devons la redécouvrir, tous les jours nous devons approfondir cette autonomie de notre être.

Que l'autonomie foncière d'un être provienne de sa capacité de discernement, cela n'a rien à voir, encore une fois, avec le fait d'être intellectuel ou pas intellectuel ; c'est une question *humaine*. Ce n'est pas une question de culture ni d'information (au contraire, les gens se perdent quelquefois dans l'information, et alors ils ne savent plus) ; c'est une question d'intelligence et, pour le chrétien, une question *de foi*. La foi nous rend intelligents pour Dieu et aussi pour le prochain. La foi aiguise notre autonomie, parce que nous ne dépendons que de Dieu ; nous sommes alors souverainement indépendants, et Dieu aime que nous ayons cette indépendance. Il faut se rappeler ici la fable de La Fontaine, *Le loup et le chien*. Le chien est gras et dodu, il mange bien, il a tous les jours sa pitance ; mais tous les jours aussi le collier le serre un peu plus. Le loup, lui, est maigre. Il a opté pour l'autonomie la plus radicale, c'est-à-dire pour orienter sa vie comme il le veut, tandis que le chien a abdiqué, il descend le fleuve. Péguy et La Fontaine se rejoignent, avec deux symbolismes tout à fait différents. Celui de Péguy est un peu plus poétique, mais celui de La Fontaine nous montre mieux les choses. Soyons donc tous des loups ! mais des loups pour le Seigneur, des loups « baptisés », c'est-à-dire qui ramènent toutes les brebis à la bergerie, auprès du Bon Pasteur, en sachant qu'il faut parfois montrer les dents, mais sans jamais mordre. C'est cela, le loup « baptisé » : il montre les dents mais ne mord jamais. Il a une très grande force intérieure : il a des dents, mais il ne mord pas, parce qu'il aime et que l'amour passe devant.

Il faut comprendre que la foi nous donne cette autonomie fondamentale en Dieu, et cette autonomie fondamentale à l'égard de tous les hommes. En Dieu nous avons cette autonomie, parce que nous sommes reliés directement au Christ et que sa royauté nous est donnée. Chacun d'entre nous est de race royale et sacerdotale, c'est dit dans l'Ecriture[24]. La grâce nous donne cette royauté du Christ : *Le Père ne juge personne ; tout jugement, il l'a remis au Fils*. En nous donnant sa grâce, le Fils nous donne cette autonomie foncière ; il nous donne cette possibilité de discernement, pour que nous soyons capables d'orienter notre vie librement dans son amour. Cela va très loin, ce jugement lié au pouvoir royal et au sacerdoce du Christ. C'est

24. Cf. 1 P 2, 9 ; Ap 1, 6 ; 5, 10 ; 20, 6.

un pouvoir royal dans l'amour : c'est cela, avoir des dents sans mordre ; c'est discerner avec beaucoup de netteté et comprendre que dans ce discernement, l'amour (amour à l'égard du Christ et à l'égard de ceux qui sont proches de nous) doit être de plus en plus pur.

Le réalisme de la foi

Second moment de ce grand discours (ponctué par les *Amen, amen*) : *En vérité, en vérité je vous le dis : celui qui écoute ma parole et croit à celui qui m'a envoyé a la vie éternelle et n'est pas soumis au jugement.* C'est le Fils qui juge, mais il nous fait comprendre que, dans le mystère de la foi, nous sommes d'une certaine manière au-delà du jugement. *Qui croit à celui qui m'a envoyé a la vie éternelle et n'est pas soumis au jugement, mais il est passé de la mort à la vie.* Dans ce second moment, c'est Jésus, le Fils, qui se présente directement à nous, puisque le Père veut que ce soit *lui* que nous regardions, et que nous le regardions pour lui-même. Comment se présente-t-il ? Comme celui qui réclame de nous la foi. *En vérité, en vérité je vous le dis, celui qui écoute ma parole et croit à celui qui m'a envoyé...* Il s'agit de découvrir dans la parole de Jésus l'autorité du Père. La parole de Jésus est la parole de Dieu, comme il le dit très nettement : « Ma doctrine n'est pas de moi, mais de celui qui m'a envoyé »[25]. La doctrine de Jésus est celle du Père, comme la doctrine du Père est celle de Jésus.

Il faudrait que tous les théologiens puissent eux-mêmes dire cela en toute vérité : « Ma doctrine n'est pas de moi : c'est celle de Jésus ». Ils ne sont d'Eglise que dans la mesure où ils s'effacent devant le Christ, parce que Jésus lui-même s'est effacé devant l'Eglise, et qu'on ne peut répondre à l'amour que par l'amour. Il faudrait toujours demander aux théologiens si vraiment leur doctrine est celle de l'Eglise. Cela ne supprime en rien la recherche ou le progrès ; c'est même plutôt la seule manière de progresser. Tout progrès se fait à l'intérieur même de la Tradition, à l'intérieur même de la vérité. Le progrès n'est pas en opposition à l'égard du mystère de la Tradition de l'Eglise, il le prolonge.

En vérité, en vérité je vous le dis, celui qui écoute ma parole et qui croit à celui qui m'a envoyé... Ici Jésus montre à la fois le renouvellement et l'enracinement : *celui qui écoute ma parole...* Jésus n'hésite pas à dire cela. Ayant reçu toute autorité du Père, il peut dire en vérité :

25. Jn 7, 16.

celui qui écoute ma parole. C'est dit dans une pauvreté totale, mais aussi avec autorité ; Jésus réclame que nous écoutions sa parole : c'est la parole du Fils, que nous devons recevoir avec amour.

Et qui croit à celui qui m'a envoyé [dès que nous recevons la parole de Jésus, le Père est présent], *celui-là a la vie éternelle* : voilà le grand mystère de la foi, qui nous met dans l'éternité. La foi, c'est vivre le mystère de l'éternité dans le temps, c'est faire que l'éternité assume chaque instant de notre vie. C'est par l'instant présent, et par lui seul, que l'éternité peut assumer le temps, et nous ne serons vraiment croyants que dans la mesure où l'éternité assumera réellement chaque instant de notre vie. Si nous vivons de l'instant présent dans la foi, nous vivons quelque chose d'éternel, nous sommes saisis par l'éternité : c'est le mystère de Dieu qui s'empare de nous. Le mystère de l'Incarnation, pour nous, c'est Dieu présent à l'intérieur de la succession du temps.

« Il est grand, le mystère de la foi ! » Il faut avoir ce réalisme de la foi, et comprendre l'exigence contemplative de la foi. Il faut s'élever jusque-là. La foi ne s'arrête pas à la parole de Dieu mais à la Vérité première qui nous parle, au mystère de Dieu qui nous parle. Ne définissons pas la foi par la parole, parce que celle-ci n'est qu'un moyen. La parole de Dieu est un moyen divin, merveilleux, un moyen conjoint à sa source, mais la foi nous permet, au-delà d'elle, de pénétrer dans le mystère de Dieu et d'en vivre. C'est pour cela que la foi nous donne la vie éternelle. Quand nous nous arrêtons au moyen, nous risquons toujours de matérialiser et, au bout d'un certain temps, de regarder la parole pour elle-même. Nous oublions alors que c'est la parole *de Dieu*. Il faut donc bien saisir la grandeur du mystère de la foi, qui nous permet d'être à l'écoute actuelle de Dieu et d'être enseignés directement par lui : « L'onction que vous avez reçue de lui demeure en vous, et vous n'avez pas besoin qu'on vous enseigne »[26]. La foi nous permet de nous mettre dans la lumière même de la vie contemplative de Dieu, de demeurer avec le Verbe dans le sein du Père et de comprendre (dans l'obscurité) que nous naissons actuellement à notre vie d'enfant de Dieu. Tout ce que l'Esprit Saint nous demande, c'est de vivre avec la plus grande intensité cette naissance éternelle. *Celui qui écoute ma parole et croit à celui qui m'a envoyé a la vie éternelle et n'est plus soumis au jugement, mais il est passé de la mort à la vie*. Celui qui a la foi vit à l'unisson du cœur du Christ, il vit donc dans l'unité avec le Père : il est dans le mystère même de Dieu. Pour celui qui *est dans l'amour* il n'y a plus de jugement : il est au-delà du

26. 1 Jn 2, 27.

jugement. Celui qui est jugé, c'est celui qui se replie sur lui-même et qui réclame la justice. Le mystère de la foi lui-même nous justifie ; c'est une justification divine, une naissance à la vie divine, à la vie éternelle. C'est pour cela que le mystère de la foi nous purifie. La foi unit l'adoration et la contemplation, et c'est cela qui nous purifie radicalement.

Vivre dans la lumière de la Résurrection

Ce grand discours de Jésus, il faudrait essayer de le recevoir directement de lui, tel qu'il a été reçu par Marie. En effet, Jean n'a sans doute pas gardé intégralement dans son cœur un discours aussi étonnant, lui qui était si jeune quand il l'a entendu. N'est-ce pas plutôt Marie qui a gardé dans son cœur tous les grands discours de Jésus, et spécialement celui-ci ? Car c'est bien comme cela que Marie regardait Jésus, dans sa relation intime avec le Père : *Le Fils ne peut rien faire de lui-même qu'il ne voie faire au Père*. Chaque fois que Marie regardait Jésus agir dans sa vie apostolique, elle le voyait comme le grand « sacrement » du Père. La vie apostolique de Jésus était comme la manifestation de l'action même du Père qui reprenait tout, qui achevait tout et qui, dans sa miséricorde, agissait à travers le sacerdoce de son Fils bien-aimé. Dans cette action, Marie découvrait l'amour que le Père a pour le Fils. L'amour est fécond, et il faut le regarder à travers sa fécondité ; car l'amour en lui-même est toujours secret, et c'est à travers sa fécondité qu'on le découvre.

Cet amour secret entre le Père et le Fils reste et restera éternellement l'objet de notre contemplation. La vision béatifique consistera à contempler l'amour du Père pour le Fils et du Fils pour le Père ; et nous sommes déjà, dès cette terre (où notre foi, essentiellement contemplative, nous fait anticiper la vision béatifique), appelés à contempler à la suite de Marie, et comme elle l'a contemplé, l'amour du Père pour le Fils et l'unité que cet amour réalise entre le Père et le Fils : « Le Père et moi, nous sommes un »[27]. Le Père communique tout au Fils et, pour bien nous faire comprendre qu'il communique tout au Fils, il veut faire du Fils la source de la Résurrection : *Comme le Père en effet ressuscite les morts, ainsi le Fils donne vie à qui il veut.* Le Père veut que ce soit le Fils qui achève son œuvre. Toute l'œuvre de Dieu, en effet, s'achève dans la Résurrection qui est vraiment l'œuvre ultime de l'amour et de la miséricorde. Là nous comprenons que

27. Jn 10, 30.

l'œuvre divine est toujours une œuvre de résurrection pour l'homme, puisque la Résurrection, c'est la vie victorieuse de la mort, et la vie qui demeure à jamais. L'action ultime du Père, réalisée à travers le sacerdoce du Fils, est cette œuvre de résurrection.

Il faut aimer regarder l'Eglise dans la lumière de la gloire. C'est comme cela que nous devons la regarder. De même que Jésus a vécu tout le mystère de la Croix, et déjà toute sa vie apostolique, dans la lumière de la grande affirmation : « Je suis la Résurrection »[28], de même nous devons toujours regarder le mystère de l'Eglise, et nos propres vies, dans la lumière de la Résurrection. C'est cela qui mettra en nous une espérance toujours plus grande, puisque l'espérance vit déjà la victoire de l'amour.

Parce que le Père veut que tout s'achève par l'œuvre du Fils qui ressuscite les morts, qui « donne vie à qui il veut », on comprend qu'aussitôt après Jésus nous dise que le Père veut que tout discernement se fasse par le Fils. Le mystère du sacerdoce du Christ, c'est le Père qui s'efface pour laisser le Fils juger. Quand Jésus donne à ses Apôtres le pouvoir de remettre les péchés et de les retenir[29], il s'agit d'un discernement dans l'ordre de l'amour, et c'est le même pouvoir que celui de Jésus. Il faut comprendre le sacrement de réconciliation dans cette lumière, comme lié à la Résurrection. Chaque fois que le prêtre absout, chaque fois qu'il fait le geste de pardon du Christ, son action est directement liée à la Résurrection de Jésus, et par là elle prépare le mystère de notre propre résurrection. Tout cela est directement lié à ce qui nous est montré ici : *Comme le Père en effet ressuscite les morts et les rend à la vie, ainsi le Fils donne vie à qui il veut. Car le Père ne juge personne ; tout jugement, il l'a remis au Fils* [comprenons bien le lien qui existe entre cette remise du pouvoir de discernement, de jugement, et le mystère de la Résurrection], *afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père. Qui n'honore pas le Fils n'honore pas le Père qui l'a envoyé.* Demandons à la Sainte Vierge de nous aider à comprendre ce lien substantiel d'amour entre le Fils et le Père, et revenons souvent, dans l'oraison, à ce texte de saint Jean, parce que ce qu'il y a de plus fondamental dans toute notre contemplation est bien d'entrer dans ce grand secret qui nous est révélé : le lien du Fils avec le Père.

Jésus, ensuite, se présente à nous : *En vérité, en vérité, je vous le dis : celui qui écoute ma parole et croit à celui qui m'a envoyé a la vie éternelle et n'est pas soumis au jugement, mais il est passé de la mort*

28. Jn 11, 25.
29. Voir Jn 20, 23 ; Mt 16, 19 et 18, 18.

à la vie. Le fruit du sacrement de réconciliation, du sacrement du pardon, est de redonner la foi, pour permettre de ne plus être soumis au jugement et de *passer de la mort à la vie*. C'est très important aujourd'hui, où les attaques du démon sont particulièrement vives par rapport au mystère de la foi et de l'espérance. Soyons très attentifs à cela, parce que nous sommes responsables de nos frères et que nous devons les aider à être fidèles dans la foi et l'espérance.

XIII

LE TÉMOIGNAGE DU PÈRE

Troisième moment de ce grand discours : *En vérité, en vérité je vous le dis : l'heure vient – et nous y sommes – où les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui l'auront entendue vivront.* Ce troisième moment montre le lien entre le Fils et l'Esprit Saint, lien qui sera explicité dans les derniers chapitres de l'Evangile de Jean, à partir du chapitre 14. C'est en effet au moment de la dernière semaine que Jésus sera prophète de l'Esprit Saint : il annoncera alors le mystère du don du Paraclet et nous révélera lui-même l'action propre de l'Esprit Saint.

Ce discours du chapitre 5 est donc bien un discours trinitaire : nous voyons successivement Jésus face au Père, Jésus qui se présente à nous comme l'Envoyé, celui qui a reçu toute autorité, puis Jésus lié à l'Esprit Saint. C'est en effet le mystère de l'Esprit Saint qui nous est montré ici, d'une façon encore très voilée mais réelle, puisque, selon l'Evangile de Jean, la voix liée au souffle, c'est l'Esprit. *En vérité, en vérité, l'heure vient, et nous y sommes* : la vie apostolique de Jésus est liée à la Croix et son heure est celle de la Croix[1], où l'Esprit Saint est donné[2]. *L'heure vient – et nous y sommes – où les morts entendront la voix du Fils de Dieu. La voix du Fils de Dieu*, c'est l'Esprit Saint qui ressuscite les morts, comme Jésus lui-même et le Père lui-même ressuscitent les morts. La résurrection des morts est l'œuvre de la Très Sainte Trinité à travers le sacerdoce de Jésus.

Les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui l'auront entendue vivront. Il faut entendre la voix du Fils de Dieu, entendre le souffle de l'Esprit Saint et se laisser animer par lui. La foi s'achève dans ce mystère de participation immédiate à l'amour de Dieu dans

1. Voir Jn 12, 27 ; 13, 1 ; 17, 1 ; et déjà 2, 4.
2. Voir Jn 7, 39.

l'Esprit Saint. « C'est l'Esprit qui vivifie »[3], et c'est lui qui nous permet d'être au-delà de la mort en vivant du mystère de la Résurrection du Christ et de sa gloire.

Ainsi, tout est centré sur le mystère de la Résurrection ; nous n'y pensons pas assez, parce que nous ne vivons pas assez de ce mystère. Et pourtant la vie chrétienne ne peut être vécue pleinement que dans la lumière de la Résurrection, en comprenant que cette Résurrection *se fait actuellement*, à travers le mystère de la grâce qui est semence de gloire. Nous devons vivre *actuellement* du mystère de la Résurrection ; c'est cela la vie éternelle, c'est cela, vivre de l'éternité. Eternellement, nous serons des êtres ressuscités, mais nous devons *déjà* vivre sur terre de ce mystère de la Résurrection qui est l'œuvre du Père, du Fils et de l'Esprit Saint en nous.

Mourir pour vivre

Les morts entendront la voix du Fils de Dieu. Ainsi, il faut être mort pour *entendre la voix du Fils de Dieu* ? Cela signifie sans doute la pauvreté, et une pauvreté radicale. Celle-ci ne fait-elle pas de nous des morts à certains moments, quand nous avons l'impression de n'être plus que du bois sec ? C'est à ce moment-là que nous devenons capables d'entendre la voix du Fils de Dieu. *L'heure vient (...) où les morts entendront la voix du Fils de Dieu.* Il faut bien voir ce qu'il y a de contradictoire dans cette affirmation. Au niveau psychologique, au niveau humain, c'est tout à fait contradictoire : par définition, les morts n'entendent pas la voix, puisqu'ils sont morts. Mais la voix du Fils de Dieu leur rend la vie, et c'est déjà vrai dès cette terre, c'est déjà vrai dès maintenant. Nous entendons la voix du Fils de Dieu quand nous acceptons d'entrer dans une pauvreté extrême qui consiste à être comme sans vie, à accepter d'être comme mort : mort à nous-mêmes, mort à tout ce qui hier était encore notre vie.

Et ceux qui l'auront entendue vivront. Comme le Père en effet dispose de la vie, ainsi a-t-il donné au Fils d'en disposer lui aussi et il l'a constitué souverain juge parce qu'il est Fils de l'homme. Pourquoi Jésus est-il souverain juge ? *parce qu'il est Fils de l'homme.* C'est bien le mystère du sacerdoce de Jésus, du Fils de Dieu qui est aussi le Fils de l'homme. Jésus est prêtre en tant qu'il est homme et Fils de Dieu. C'est cela qui est admirable dans le sacerdoce de Jésus ; son sacerdoce unit la divinité et l'humanité dans ce qu'il y a de plus pro-

3. Jn 6, 63.

fond, de plus intime : le cœur du Fils à l'égard du Père et, comme Fils de l'homme, le cœur du Fils à l'égard de la Mère, Marie.

Comme le Père en effet dispose de la vie, ainsi a-t-il donné au Fils d'en disposer lui aussi. Le Père remet au Fils son pouvoir de Père, son autorité : disposer de la vie. Essayons de bien comprendre cela. Le mystère du Créateur, comme tel, ne peut pas se transmettre au sacerdoce du Christ ; le Christ comme prêtre n'est pas l'instrument de la création, parce que le Créateur, dans son acte créateur, ne peut pas se servir d'un instrument. La création regarde l'être et nous rend totalement dépendants de Dieu dans notre être, en tant que créatures. Mais Dieu, comme Père, dispose de la vie et communique la vie, et là il peut se servir d'instruments.

L'ÊTRE ET LA VIE

Il est très important, dans le monde d'aujourd'hui, de bien comprendre que Dieu, comme Créateur, atteint notre *exister*, notre *être*. C'est *dans notre être* que nous sommes radicalement dépendants de la toute-puissance de Dieu. Mais Dieu, au sens rigoureux, n'est pas *créateur* de la vie : il est Père, il *communique* la vie, il dispose de la vie. C'est pour cela que, en tant que Père, il peut se servir d'instruments, dans l'ordre naturel comme dans l'ordre surnaturel. Dans l'ordre surnaturel, l'instrument est le sacerdoce du Christ qui « recrée » toute chose, ou plus exactement redonne vie à toute chose. C'est ce qui nous est montré ici : *Comme le Père en effet dispose de la vie, ainsi a-t-il donné au Fils d'en disposer lui aussi et il l'a constitué souverain juge parce qu'il est Fils de l'homme.* Nous devons donc bien distinguer le mystère de la création et le mystère de la paternité. Déjà les philosophes grecs, les néoplatoniciens (qui ont du reste beaucoup influencé les Pères de l'Eglise), distinguaient bien ces deux aspects. Ce qui est très frappant, c'est que, à la source de tout l'athéisme contemporain, c'est la confusion entre le Créateur et le Père qui est cause des oppositions si violentes à l'égard de Dieu. Pensons à Feuerbach, qui a joué un rôle décisif dans la genèse de l'athéisme contemporain ; pour lui, Dieu n'est qu'une projection des nostalgies humaines, de notre soif d'infini. La confusion radicale de Feuerbach consiste à confondre l'intentionnalité infinie de notre vie spirituelle et l'infini ontologique. Par le fait même, si nous sommes créés par Dieu, il n'y a pas d'autonomie possible, il ne peut pas y avoir de liberté. Feuerbach confond l'être et la vie, et en les confondant il voit une contradiction entre la dépendance dans l'être et l'autonomie du vivant, la liberté de l'esprit. La

créature, comme créature, est dépendante de Dieu (c'est évident). Le vivant, comme vivant, est autonome, et l'homme libre, comme homme libre, a son autonomie. Feuerbach confond l'être et la vie (comme le fait toute pensée idéaliste) ; et après lui tous les autres ont répété cette confusion, jusqu'à Sartre. Si on fait cette confusion, le Créateur devient insupportable, c'est clair. Or nous avons, au niveau humain, l'expérience de l'autonomie de notre vie, de l'autonomie de notre liberté, mais *nous n'avons pas* l'expérience de notre dépendance à l'égard du Créateur. C'est seulement dans la foi que nous adhérons à cette dépendance. Dans la foi, en effet, nous reconnaissons que nous sommes une créature de Dieu ; mais au niveau philosophique, au niveau humain, nous n'avons pas l'expérience de notre dépendance à l'égard de Dieu – tout en ayant, encore une fois, celle de notre autonomie au niveau vital. C'est pourquoi on oppose les deux et la confusion se fait très facilement, et au nom de l'autonomie vitale on refuse la dépendance à l'égard d'un Dieu créateur.

Il faut donc être très attentif à ce que l'Ecriture elle-même nous enseigne. Le Prologue de Jean, nous l'avons déjà vu, fait la distinction entre l'être, la vie et la lumière. Nous sommes totalement dépendants du Créateur dans notre être, et c'est au-delà de toutes nos expériences humaines ; mais dans notre vie nous avons une autonomie, parce que Dieu communique la vie de l'esprit à sa créature. En tant qu'il communique la vie à sa créature, il est Père. C'est pour cela qu'il nous est dit ici de cette manière si forte : *Comme le Père en effet dispose de la vie* [Jésus ne dit pas : « crée la vie », mais « dispose de la vie », c'est-à-dire communique la vie], *ainsi a-t-il donné au Fils d'en disposer lui-même*. Au niveau de la vie, nous l'avons dit, Dieu peut se servir d'instruments, et dans l'ordre de la grâce il se sert de l'humanité sainte du Christ, du sacerdoce du Christ.

Et il l'a constitué souverain juge, parce qu'il est Fils de l'homme. N'en soyez pas surpris : l'heure vient où tous ceux qui gisent dans la tombe en sortiront à l'appel de sa voix. Ceux qui auront fait le bien ressusciteront pour la vie ; ceux qui auront fait le mal ressusciteront pour la damnation. Le mystère ultime, celui de la Résurrection, est l'œuvre de l'Esprit Saint (évoqué ici par la voix), l'œuvre du sacerdoce de Jésus et l'œuvre du Père. *L'heure vient – et nous y sommes* : pour le croyant, pour celui qui espère, ce mystère de la Résurrection est présent, il n'est pas lointain. Quand nous nous bornons à attendre la résurrection générale, nous restons au niveau psychologique. Dans la foi c'est tout proche, puisque la foi nous fait vivre dans l'éternité. C'est le « bientôt » de Dieu, qui n'est pas *notre* « bientôt ».

PRÉDESTINATION ET LIBERTÉ

Ceux qui auront fait le bien ressusciteront pour la vie ; ceux qui auront fait le mal ressusciteront pour la damnation. C'est le discernement de l'amour, le discernement que fait l'Agneau sous le souffle de l'Esprit Saint. Le désir de Dieu est que nous ressuscitions pour la vie, mais il nous laisse libres. Si nous optons pour la justice en refusant la miséricorde, nous ne pourrons ressusciter que pour la damnation. Jésus va mettre cela en lumière, en montrant que l'homme, dans sa liberté, choisit. Ce choix reste toujours difficile, et il ne faut jamais juger les autres de l'extérieur parce que c'est au plus intime de nous-même que se fait cette option, et elle se fait progressivement. Chaque jour nous optons un peu plus pour la miséricorde, chaque jour nous optons un peu plus pour l'amour. Cela ne se fait pas d'un seul coup, à un moment donné, à une date précise, parce que nous sommes des êtres qui, à cause de leur conditionnement, ne se laissent que progressivement attirer par le Père. Cette option en faveur de la miséricorde, de l'amour, est l'effet de l'attraction du Père sur nous, de l'attraction de Jésus sur nous ; mais parce que nous sommes en devenir, cette option se réalise progressivement. C'est pour cela que nous devons toujours espérer quand nous voyons que ceux qui nous entourent n'ont pas compris cette double attraction du Père et du Fils[4] ; nous avons toujours la possibilité de les porter dans notre prière pour qu'ils comprennent. L'être humain, étant dans un devenir, est long à comprendre, et surtout très long à comprendre l'amour. Nous en avons tous l'expérience : nous mettons très longtemps à comprendre ce qu'est notre vocation chrétienne. Même si nous avons eu le « coup de foudre » (qui peut, du reste, être un peu imaginatif), nous mettons longtemps à répondre à cet appel.

Ce qui est vrai du bien est encore beaucoup plus vrai du mal, et il y a toujours une possibilité de reprise, parce que, comme nous l'avons vu, l'homme ne pèche jamais seul : il pèche toujours en étant séduit par le démon. Il peut donc toujours être repris par la miséricorde.

Je ne puis rien faire de moi-même : je juge selon ce que j'entends, et mon jugement est juste. Ceci correspond bien à ce qui nous est dit au chapitre 8 : « Mon jugement est valable, parce que je ne suis pas seul : il y a moi et celui qui m'a envoyé »[5]. Le Père remet au sacerdoce de Jésus tout jugement, mais Jésus ne juge jamais de lui-même, puis-

4. Voir Jn 6, 44 et 12, 31 : « Nul ne peut venir à moi si le Père qui m'a envoyé ne l'attire » ; « et moi, élevé de terre, j'attirerai tout à moi ».

5. Jn 8, 16.

qu'il ne peut rien faire de lui-même. Il juge selon ce qu'il entend, c'est-à-dire dans sa relation d'amour avec le Père, dans son intimité avec le Père. Le jugement de quelqu'un est juste quand il veut se conformer pleinement à celui d'un plus grand que lui. Jésus, en tant que prêtre, est totalement soumis au Père. Le Père lui remet tout pouvoir, mais Jésus ne veut qu'une seule chose : accomplir la volonté du Père. *Je juge selon ce que j'entends, et mon jugement est juste, car ce n'est pas ma volonté que je cherche, mais la volonté de celui qui m'a envoyé.* Cette parole nous fait entrer dans la révélation intime du cœur de Jésus, telle qu'elle a été gardée par Marie, et elle rejoint bien ce que Jésus disait plus haut : *Le Fils ne peut faire de lui-même rien qu'il ne voie faire au Père. Ce que fait celui-ci, le Fils le fait pareillement.* Jésus reprend cela d'une autre manière, pour que nous comprenions mieux cette unité profonde dans l'opération, dans l'action, entre lui et le Père.

Cette intimité profonde qui existe entre le cœur de Jésus et le Père, elle est dans l'Esprit Saint qui relie le Fils au Père ; et en nous, toute l'action de l'Esprit Saint, lien du Père et du Fils, consiste à nous relier au Père, à nous mettre dans une dépendance totale à l'égard du Père, de sorte que notre unique désir soit d'accomplir sa volonté. L'Esprit Saint qui, au plus intime de nous-même, rend témoignage que nous sommes enfants de Dieu[6], veut mettre en nous ce désir d'accomplir pleinement la volonté du Père.

Théologie du témoignage

A partir du verset 31 on entre dans quelque chose d'un peu différent : la théologie du témoignage. On peut dire que, constamment, Jean nous montre la grandeur du témoignage ; il nous fait comprendre que le chrétien est témoin, c'est-à-dire martyr (en grec, c'est le même mot). Jésus, ici, va nous faire entrer dans le mystère même de son témoignage : *Si je me rends témoignage à moi-même* [n'oublions pas que Jésus est attaqué, qu'il parle ici face aux Juifs qui refusent de voir en lui l'Envoyé du Père puisqu'il a fait un miracle le jour du sabbat], *mon témoignage ne vaut pas.* Nul ne peut se justifier soi-même. Quand nous sommes attaqués et qu'on nous condamne, nous savons bien que nous sommes incapables de nous justifier nous-mêmes. Nous faisons alors appel à un autre, et cela peut être un plus petit que nous qui a été témoin, comme dans les accidents. Si nous étions seuls, nous

6. Rm 8, 16.

ne pourrions pas nous rendre témoignage. Nous pouvons être sincères, mais la sincérité n'est pas un témoignage, parce qu'elle n'est pas l'objectivité. Il y a témoignage quand quelqu'un nous dit objectivement les choses : « Cela s'est passé ainsi ». Nous pouvons nous-mêmes dire : « Oui, je crois que c'est ainsi » – mais cela, c'est la sincérité. *Si je me rends témoignage à moi-même, mon témoignage ne vaut pas* : c'est beau, d'entendre cela de la part de Jésus ! Il reconnaît qu'il est dans la condition d'un homme, qu'il est « devenu semblable aux hommes »[7], et il l'accepte. C'est peut-être là, dans ce fait de ne pas pouvoir se rendre témoignage à soi-même, que nous saisissons le plus ce que c'est, pour Jésus, d'accepter la condition d'un homme. Ne pas pouvoir se rendre témoignage à soi-même, accepter que ce qui est le plus intime en nous demeure caché aux yeux des autres, voilà qui montre bien la précarité de la condition de l'homme. Si Jésus, qui est Dieu, peut dire que son témoignage ne vaut pas, c'est parce qu'il est le Verbe « devenu chair »[8] qui a accepté de vivre selon notre condition humaine. C'est le mystère de son sacerdoce. Le sacerdoce de Jésus, en effet, c'est le Verbe devenu chair qui accepte de vivre pleinement notre condition humaine.

Un autre me rend témoignage, et il vaut, je le sais, le témoignage qu'il me rend. Cet autre, c'est le Père, et son témoignage est intérieur ; les hommes ne peuvent pas le percevoir. Pour Jésus, c'est là le principal : se savoir en conformité avec la volonté du Père. De même pour nous : l'essentiel, c'est le témoignage intérieur de l'Esprit Saint qui, au plus intime de nous-mêmes, nous fait enfants de Dieu – mais cela reste un témoignage purement intérieur.

Un autre me rend témoignage, et il vaut, je le sais, le témoignage qu'il me rend. Vous avez envoyé trouver Jean et il a rendu témoignage à la vérité. Non que je relève du témoignage d'un homme ; si je dis cela, c'est pour votre salut. Jean était la lampe qui brûle et qui luit, et vous avez voulu jouir un instant de sa lumière. Jésus reconnaît que selon l'économie divine, l'économie du Père, Jean devait être le témoin, auprès du peuple d'Israël, de la venue du Messie. Cependant Jésus ne dépend pas du témoignage de Jean-Baptiste ; si ce dernier est envoyé, c'est pour le peuple d'Israël : *Non que je relève du témoignage d'un homme. Si je dis cela, c'est pour votre salut. Mais pour moi, j'ai plus haut que le témoignage de Jean : les œuvres que le Père m'a donné d'accomplir, ces œuvres mêmes que je fais me rendent ce témoignage que le Père m'a envoyé.* Il y a là toute une théologie du

7. Ph 2, 7.
8. Jn 1, 14.

témoignage : le Père, Jean-Baptiste, les œuvres. Ces différents témoignages enveloppent le mystère de Jésus : le témoignage intérieur, qui est le seul repos pour le cœur de Jésus, et qui est le témoignage du Père – autrement dit la conformité totale de la volonté de Jésus-prêtre à la volonté du Père ; le témoignage de Jean-Baptiste pour le peuple d'Israël (Jésus le reconnaît et en souligne l'importance) ; enfin, plus profondément que ce témoignage de Jean-Baptiste, il y a les œuvres de Jésus : *Mais pour moi, j'ai plus haut que le témoignage de Jean : les œuvres que le Père m'a données d'accomplir, ces œuvres mêmes que je fais me rendent ce témoignage que le Père m'a envoyé. Et le Père qui m'a envoyé, lui, me rend témoignage.* Jésus ne peut pas quitter ce témoignage du Père, c'est pour lui la chose la plus précieuse.

Vous n'avez jamais entendu sa voix, vous n'avez jamais vu sa face et sa parole n'habite pas en vous, puisque vous ne croyez pas à celui qu'il a envoyé. Si nous croyons dans le Christ, la parole du Père habite en nous, le témoignage du Père habite en nous. Le croyant ne peut pas séparer Jésus, Envoyé du Père, et le témoignage du Père. Dans notre foi, nous atteignons le témoignage du Père à l'égard du Fils et nous découvrons ce repos, cette joie qui est dans le cœur de Jésus, d'être en conformité plénière avec la volonté du Père et donc de recevoir son témoignage.

Jésus insiste : *Vous scrutez les Ecritures, dans lesquelles vous pensez avoir la vie éternelle. Or ce sont elles qui me rendent témoignage.* Voilà un quatrième témoignage : l'Ecriture, les prophètes. Ce n'est pas une apologétique, c'est beaucoup plus (l'apologétique est un dégradé) ; c'est une grande vision contemplative sur le mystère du Christ, où celui-ci nous fait comprendre comment il est enveloppé de ces témoignages comme de la nuée.

Parole et écriture

Comprenons bien ce qui nous est dit ici : *Vous scrutez les Ecritures.* Jésus s'adresse ici à des gens intelligents qui connaissent l'Ecriture, parce que ce sont eux qui s'opposent le plus à lui. C'est triste à dire, mais c'est comme cela : ce sont ceux qui connaissent le mieux l'Ecriture qui se sont le plus opposés au Christ. Nous comprenons donc ce que Jésus veut leur faire saisir : l'Ecriture conduit au Christ, elle lui rend témoignage , elle n'est pas une fin en soi. La fin, c'est le Christ, parce que c'est lui qui est la source, et non pas l'Ecriture.

L'Ecriture nous est donnée pour nous conduire à Jésus. Une protestante profondément croyante disait un jour : « Ne croyez-vous pas

qu'on confond constamment l'Ecriture et la parole de Dieu ? La parole de Dieu est une parole vivante ; l'Ecriture, c'est ce qui est écrit, c'est figé ». Elle avait raison[9]. En rapportant le vieux mythe sur l'origine de l'écriture, Platon dit que l'écriture ne répond pas, alors que la parole vivante répond. L'écriture ne répond pas, en ce sens que quand nous lisons un livre, nous sommes réduits à l'interpréter selon nos capacités ; tandis que dans un dialogue où la parole est vivante, si nous comprenons mal notre interlocuteur il nous dira : « Pardon, ce n'est pas cela que j'ai voulu dire ». L'écriture (prise en général) ne répond pas, d'où l'existence de l'herméneutique : on interprète. La parole vivante, c'est tout à fait différent ; elle permet de rectifier tout de suite : « Ce n'est pas cela que j'ai voulu dire ». Cette distinction est très ancienne, mais c'était beau de la redécouvrir dans le cœur et la foi d'une protestante, parce que le protestantisme a tendance à ramener la parole vivante à l'écriture. « Vivante est la parole de Dieu »[10], et cette parole gardée dans le cœur des saints est ce qu'on appelle la Tradition. La parole vivante implique donc la Tradition, comme la parole d'un père doit être gardée par les enfants, et la parole d'un ami gardée dans le cœur de l'ami, et la parole de l'époux gardée dans le cœur de l'épouse. Le propre de la parole de l'ami, du père, de l'époux, c'est d'impliquer la tradition d'une « bonne terre » qui reçoit cette parole[11], alors que la parole d'un mathématicien ou d'un savant n'implique pas la tradition. Même la parole d'un philosophe n'implique pas la tradition, parce qu'il n'y a pas, au sens rigoureux, de tradition philosophique. Chaque philosophe doit tout redécouvrir, tandis que la parole d'un père, d'un ami, d'un époux, implique la bonne terre qui garde cette parole d'une façon vivante.

La parole de Dieu, qui est vivante, doit cependant être écrite[12], pour être conservée d'une manière plus précise. Mais elle demeure toujours une parole vivante, et en réalité c'est notre cœur de croyant qui la garde. La Loi, par contre, a d'abord été écrite (sur de la pierre). C'est la parole d'un législateur, qui doit être reçue comme telle. Peut-il y avoir une véritable tradition pour la Loi ? Sans doute peut-il y avoir des commentaires, des interprétations, mais c'est toujours relativement à la Loi qu'on jugera de l'authenticité de ces commentaires.

---

9. Voir vol. I, pp. 43-44.

10. He 4, 12 : « Vivante, en effet, est la parole de Dieu, efficace et plus incisive qu'aucun glaive à deux tranchants, elle pénètre jusqu'au point de division de l'âme et de l'esprit, des articulations et de moelles, elle peut juger les sentiments et les pensées du cœur ».

11. Voir Lc 8, 8 et 15 (Mt 13, 8 sq ; Mc 4, 8 sq.).

12. Voir Ap 1, 11 et 19 ; 14, 13 ; 19, 9 ; 21, 5.

Jésus, lui, n'a pas écrit ses discours, il ne nous a pas écrit son enseignement sur de la pierre. Il a demandé au cœur de Marie, la bonne terre (et à ses disciples), de garder sa parole[13], pour que ce soit une parole vivante et qu'elle continue à être reçue comme une parole vivante.

Le propre de la parole vivante est d'être toujours liée à sa source, inséparable de sa source ; c'est pourquoi, dans un dialogue avec un ami, nous prêtons plus d'attention à la présence de celui qui nous parle qu'à ce qu'il nous dit. Bien sûr nous sommes attentifs aux deux, et les deux sont inséparables ; mais le dialogue avec un ami n'est pas le dialogue avec un ennemi ou une personne qui nous est indifférente, même s'ils disent exactement la même chose. En réalité ce n'est pas du tout la même chose pour nous, précisément parce que dans un dialogue nous prêtons attention non seulement au contenu intelligible de ce qui nous est communiqué, mais encore ou surtout à la personne présente. Un vrai dialogue, c'est une parole vivante. Quand la parole est écrite, elle peut se transmettre sans la présence de la personne ; à ce moment-là on a besoin d'une herméneutique, parce que ce n'est plus la parole vivante, directement liée à sa source.

En ce qui concerne la parole de Dieu il y a à la fois l'écriture et la parole vivante, et c'est cela qu'il faut bien saisir. On ne peut pas nier qu'il y ait l'écriture, Jésus lui-même le dit : *Vous scrutez les Ecritures, dans lesquelles vous pensez avoir la vie éternelle* ; mais l'Ecriture ne nous donne pas la vie éternelle. Il y a des spécialistes de l'Ecriture qui la connaissent parfaitement et qui ne sont pas contemplatifs. Ils ont une érudition extraordinaire, mais ils ne saisissent pas la « moelle » de l'Ecriture, selon l'expression de sainte Catherine de Sienne ; autrement dit ils n'en saisissent pas l'intention profonde. Se contentant de connaissances méthodiques et rationnelles, ils scrutent les Ecritures mais n'y trouvent pas la vie. L'Ecriture est un *moyen* qui doit nous permettre de recevoir une parole vivante nous reliant à la source ; et la source, c'est le Christ, c'est l'Esprit Saint, c'est le Père. Nous ne pouvons pas nous arrêter à l'Ecriture. Il faut prendre garde aujourd'hui à l'érudition, parce qu'avec la philosophie analytique et la philosophie du langage on est tenté de s'arrêter à l'écriture. C'est le grand danger du monde d'aujourd'hui. Il a été dit que la philosophie avait abouti au rejet de Dieu, au meurtre de Dieu, et qu'immédiatement après cela la philosophie qui avait tué Dieu avait tué l'homme. Qu'est-ce qui est à la source de la parole ? C'est l'homme. Qu'est-ce qui est à la source

13. Cf. Lc 11, 27-28 : « Heureuses les entrailles qui t'ont porté (...) Heureux plutôt ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent » (à rapprocher de 8, 20-21).

de l'écriture ? C'est l'homme. Si on ne regarde plus que l'écriture, on tue l'homme, c'est-à-dire : on ne s'occupe plus de l'homme, on ne s'occupe plus que de l'œuvre qu'il a faite. L'homme alors disparaît.

Il faut connaître ces mouvements philosophiques, parce que tôt ou tard ils ont une influence sur nous. Pensons à la philosophie analytique qui, de fait, n'étudie plus que la parole et ne regarde plus l'homme. A ce moment-là, évidemment, on comprend que l'on puisse tomber dans un positivisme absolu. C'est peut-être la dernière forme de positivisme : ramener la parole à l'écriture et l'ériger en absolu, en oubliant que la parole et l'écriture sont des moyens qui nous relient à l'homme, qui nous permettent de communiquer avec l'homme. *Vous scrutez les Ecritures* [c'est d'une actualité extraordinaire !], *dans lesquelles vous pensez avoir la vie éternelle. Or ce sont elles qui me rendent témoignage.* Toute l'Ecriture, si nous en comprenons bien le sens profond, conduit à Jésus et nous aide à le comprendre. C'est Jésus qui est la source de la vie éternelle, mais il faut pour cela que l'Ecriture soit pour nous une parole vivante qui nous mette en contact avec la source.

Et vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie ! Les Pharisiens opposent l'Ecriture et le mystère de la source de la vie qui est Jésus. Jésus rétablit donc la vérité, en montrant que l'Ecriture, si elle est bien lue, lui rend témoignage ; elle nous conduit à lui pour que nous découvrions en lui la source de la vie.

La gloire des hommes et la gloire de Dieu

La gloire, je ne la tiens pas des hommes. D'ailleurs, je vous connais : l'amour de Dieu n'est pas en vous. C'est rude, cela ; Jésus, qui sonde les reins et les cœurs, voit que dans cette opposition à son égard il y a quelque chose qui n'est pas vrai, une mauvaise conscience, comme on dirait aujourd'hui. *La gloire, je ne la tiens pas des hommes. D'ailleurs je vous connais : l'amour de Dieu n'est pas en vous.* Quand nous cherchons la vérité, c'est parce que nous sommes animés de cet amour de Dieu ; nous cherchons alors la vérité par-dessus tout, au-delà de nos propres opinions. Quand nous nous arrêtons à nos propres opinions, cela prouve que l'amour de Dieu n'est pas en nous, et nous devenons partisans. *Je suis venu au nom de mon Père et vous ne me recevez pas. Qu'un autre vienne en son propre nom, celui-là vous le recevrez.* Comme cela reste vrai ! Jésus, ici, prophétise. Comme nous recevons facilement ceux qui nous donnent quelque chose qui vient uniquement d'eux ! *Qu'un autre vienne en son propre*

nom [c'est bien le souci d'originalité, de créativité, cette créativité dont on parle tant depuis Nietzsche], *celui-là vous le recevrez.* Oui, ceux-là on les reçoit, et Jésus nous révèle cette tristesse de son cœur. Il vient avec un tel amour de la vérité, et un tel amour du Père, qu'il est blessé au plus intime de lui-même de voir tous ceux qui ne reçoivent pas ce qu'il dit, alors que l'Ecriture leur a été donnée, qu'ils ont la foi, et que grâce à cette foi en la parole de Dieu ils devraient recevoir le message du Christ. Au lieu de cela ils s'arrêtent, parce qu'ils matérialisent la parole de Dieu ; ils ne veulent pas entrer pleinement dans son message. Jésus voit par contre que les faux prophètes, eux, sont suivis : *qu'un autre vienne en son propre nom* [le faux prophète], *celui-là, vous le recevrez.*

Comment pourriez-vous croire, vous qui tirez les uns des autres votre gloire et de la gloire qui vient du seul Dieu, n'avez nul souci ? Cela aussi est très important : Jésus nous fait comprendre ici quel est le grand obstacle à la foi, à la foi contemplative, cette foi qui atteint la source, qui rejoint directement le cœur du Christ en se servant de la parole. Quel est cet obstacle ? C'est cette sorte de congratulation mutuelle : *Vous qui tirez les uns des autres votre propre gloire.* On voit ce genre de « maffia » chez les artistes, les hommes politiques, les philosophes, et même chez les théologiens... bref, un peu partout. On se congratule, on s'envoie mutuellement des coups d'encensoir en disant (plus ou moins explicitement) : « Nous faisons partie de la même caste, alors nous nous comprenons » – ce qui sous-entend que les autres, eux, sont dans les « ténèbres extérieures »...

Vous qui tirez les uns des autres votre gloire : n'est-ce pas le vrai « démon de midi », celui qui cherche sa propre gloire ? Le démon de midi, ce n'est pas tellement la sensualité, c'est bien plutôt la gloire humaine. A cause de cela il est plus difficile de croire quand on a un certain âge que quand on est tout jeune... Qu'est-ce qui arrête, qu'est-ce qui empêche la foi (la foi vivante, cette confiance totale dans le Christ) de recevoir la parole de Dieu comme une parole vivante ? C'est de tirer les uns des autres sa propre gloire et de s'arrêter à la gloire. Voilà le grand obstacle à la foi.

Ne pensez pas que c'est moi qui vous accuserai auprès du Père. Votre accusateur sera Moïse, en qui vous mettez votre espoir. Les Pharisiens opposent Moïse à Jésus : si Jésus suivait Moïse, il accepterait le sabbat, il accepterait pleinement la Loi. Jésus ayant l'air d'être libre par rapport à la Loi, ils font cette opposition. C'est pourquoi il reprend : *Votre accusateur sera Moïse en qui vous mettez votre espoir. Car si vous croyiez Moïse, vous me croiriez aussi, car c'est de moi qu'il a écrit. Mais si vous ne croyez pas à ses écrits, comment croirez-*

vous mes paroles ? Moïse, si on comprend bien ce qu'il dit, conduit vers le Christ. Il conduit vers la terre promise, et la terre promise, c'est Jésus. Moïse lui-même n'y entre pas, mais il y conduit. Tout l'Ancien Testament conduit vers Jésus. C'est nous qui opposons dialectiquement les deux. On reconnaît ici la tactique du démon : au lieu d'entrer profondément dans les intentions de Dieu, il prend les choses matériellement, selon leur conditionnement humain et historique, et il oppose alors Jésus et Moïse. Cela, Jésus ne peut pas l'accepter : *Si vous croyiez Moïse, vous me croiriez aussi. Car c'est de moi qu'il a écrit. Mais si vous ne croyez pas ses écrits, comment croiriez-vous mes paroles ?*

Tout ce discours de Jésus (sur lequel nous ne pouvons pas trop nous attarder ici) est très théologique. C'est toute une théologie du témoignage que Jésus lui-même nous donne : le témoignage intérieur du Père, le témoignage de Jean-Baptiste, le témoignage des œuvres, le témoignage de l'Ecriture. Nous avons ici, du verset 39 à la fin, un regard très profond sur le mystère de la parole de Dieu et sur le mystère de l'ancienne Alliance qui doit conduire vers Jésus.

L'opposition que le démon fait existe encore maintenant. Ne disons pas que c'est fini, que c'était uniquement pour les Pharisiens. Rappelons-nous le cas (parmi d'autres) de celui qui a dit : « Je veux voir si le Christ, tel que l'Eglise le montre, est bien celui qui est annoncé par l'Ancien Testament ». Il a alors mis entre parenthèses le mystère du Christ et a voulu tout reprendre – ce qui l'a conduit évidemment à tout quitter, parce que nous ne pouvons pas faire cela : si nous sommes chrétiens, c'est dans la lumière du Christ que nous devons lire l'Ancien Testament, parce que tout y est ordonné à Jésus et conduit à lui (comme l'imparfait conduit au parfait). Jésus lui-même nous le dit[14].

14. Voir Lc 24, 25-27.

XIV

LE MYSTÈRE DE LA FOI

Revenons sur cette phrase si importante : *Comment pourriez-vous croire, vous qui tirez les uns des autres votre gloire et de la gloire qui vient du seul Dieu n'avez nul souci ?* Ces paroles doivent nous faire réfléchir et nous devons les méditer souvent. Ce que Jésus désire, c'est que la foi augmente en nous de plus en plus ; et le démon, lui, veut supprimer ce mystère de la foi. Jésus lui-même nous le dit : « Quand le Fils de Dieu reviendra sur la terre, y aura-t-il encore la foi ? »[1]

Comment le démon attaque-t-il la foi ?

Le démon ne peut pas supprimer directement la foi en nous, mais il peut supprimer ou attaquer tous les supports de la foi, toutes les dispositions à la foi. Il faut le savoir, pour mieux réagir aux attaques du démon. Son intelligence angélique ne peut pas attaquer directement la foi, celle-ci lui échappe complètement parce qu'il l'a lui-même perdue[2] ; il est intelligent, mais il a une intelligence dialectique qui crée des oppositions, qui fait toujours de fausses alliances. Et, ne pouvant atteindre directement la foi, il attaque tout ce qui est autour : notre manière de raisonner, notre imagination, etc. Il nous fait, par exemple, regarder plus l'Ecriture que la parole de Dieu. Comprenons bien : l'Ecriture est parole de Dieu, mais dans la foi nous devons com-

1. Cf. Lc 18, 8.

2. Comme le dit saint Jacques dans son Epître, « les démons croient [qu'il y a un seul Dieu], et ils tremblent » (Jc 2, 19). Saint Thomas précise que cette foi n'est pas un don de la grâce (ce don, ils l'ont perdu) mais une évidence forcée des démons : leur intelligence naturelle les force à reconnaître que Dieu existe (voir *Somme théol.*, II-II, q. 5, a. 2).

prendre que cette parole est une parole *vivante*. Tout le monde peut lire l'Ecriture, même un incroyant. Il y a des philosophes qui aiment beaucoup lire l'Ancien Testament, qu'ils considèrent comme le livre le plus intelligent qui ait jamais été écrit – ce qui est parfaitement vrai : c'est un livre qui nous apprend quantité de choses. Un philosophe peut donc très bien lire l'Ecriture ; mais il n'entend pas la parole vivante de Dieu, il se contente de lire l'Ecriture. L'Ecriture est communiquée à tout le monde, tout le monde peut la lire. Quelle différence y a-t-il entre l'Ecriture et les autres livres inspirés : le Coran, les livres de l'Inde, etc. ? On peut dire que ce qu'on appelle « les grands livres inspirés » sont des écrits vénérables et sacrés, qui représentent les grandes traditions religieuses. Mais pour le croyant l'Ecriture sainte, et surtout le Nouveau Testament, est autre chose : c'est la parole vivante de Dieu. Il sait que les autres livres, si vénérables soient-ils, n'ont pas la même valeur, que celui-là seul nous donne directement la parole de Dieu.

Le démon peut très bien arriver, petit à petit, à nous enlever ce sens d'une foi vivante, qui se nourrit de la parole vivante de Dieu. Encore une fois, il n'attaquera pas directement, mais indirectement. Par exemple, le démon peut nous distraire, de sorte qu'au bout d'un certain temps on n'exerce plus sa foi ; on ne fait plus d'actes de foi, on ne dit plus au Seigneur qu'on désire grandir dans la foi. Mais si notre foi ne s'exerce pas, elle s'endort. Il y a ainsi des « mises entre parenthèses » de la foi.

Le démon peut agir sur notre imagination d'une autre manière (qui nous est également montrée ici), en nous faisant rechercher la gloire. La gloire, selon Aristote – et saint Thomas a repris cette définition –, c'est le plus grand des biens extérieurs ; parmi les biens extérieurs il y a la richesse et la santé, mais au-dessus il y a la gloire, qui provient de l'opinion des hommes. Dans les milieux intellectuels on dit (c'est devenu un slogan) qu'il faut « soigner son image de marque », et il faut même avoir une image internationale. Il est très facile de se faire sa petite propagande, de bien placer sa publicité, et d'avoir des gens qui sont là pour l'orchestrer. On a des amis dans différents pays, et dès qu'on a écrit un livre on le leur envoie pour une orchestration de recensions et de publicité. C'est ainsi qu'on soigne son image. Les intellectuels ne sont pas les seuls à faire cela ; les artistes le font aussi beaucoup, et même encore plus, parce qu'ils en ont plus besoin : ils ont besoin d'un auditoire. Tout le monde, du reste, a besoin d'un auditoire. Parfois un chat peut suffire, mais pas pour les intellectuels, ni pour les artistes : ils ont besoin d'un auditoire un peu plus vaste !

La gloire, qui est donc le bien extérieur le plus grand, vient de l'opinion des hommes et, autant que possible, des hommes importants, des hommes intelligents. Nous sommes heureux de recevoir un coup d'encensoir de quelqu'un qui a une situation importante, cela nous flatte un peu. Nous ressentons cela, c'est normal (nous avons une sensibilité !), mais il ne faut surtout pas s'y arrêter. Dès que nous nous y arrêtons, nous sommes pris dans la glue, comme un petit oiseau qui, alors, ne peut plus voler. Dès que nous cherchons à être bien vus des hommes qui sont autour de nous, ou des femmes (cela aussi fait partie de la gloire), alors quelque chose s'arrête en nous. Saint Thomas nous dit que ce qui nous empêche de nous arrêter à la gloire humaine, ce qui nous permet de la relativiser, c'est la grandeur d'âme, la magnanimité, un cœur noble et grand, c'est-à-dire un cœur qui s'oriente vers la contemplation. Seule la contemplation permet de dépasser la gloire humaine ; l'amitié ne suffit pas. Seule la contemplation agrandit notre cœur à la dimension de Dieu et, par là, nous fait considérer que le jugement des hommes sur nous est peu de chose. Nous commençons alors à comprendre ce que Jésus dit ici : *Comment pourriez-vous croire, vous qui tirez les uns des autres votre gloire ?*

Les deux grands obstacles à la foi

Qu'est-ce que la foi ? La foi est ce qui agrandit notre intelligence et notre cœur aux dimensions de Dieu, à la dimension de la vérité de Dieu. Par la foi nous avons un regard divin sur toute chose, et c'est cela qui met en nous une grandeur d'âme. C'est la lumière de Dieu qui éclaire notre intelligence et notre cœur ; tout est illuminé par cette lumière. Nous sommes donc agrandis, ennoblis par la foi. On comprend alors ce que dit Jésus : *Comment pourriez-vous croire, vous qui tirez les uns des autres votre gloire et de la gloire qui vient du seul Dieu n'avez nul souci ?* Si on se laisse enliser dans la gloire des hommes, si on est trop attentif à l'opinion des autres et si on recherche la gloire (ne serait-ce que par de petites choses : entretenir des conversations, une correspondance avec des pays lointains pour avoir des relations, etc.), on est alors distrait de la contemplation. Cela se fait souvent d'une manière très inconsciente, et un beau jour on s'en aperçoit : un pan de mur dégringole. On se trouve alors idiot de n'avoir pas réalisé que, au fond, on cherchait l'estime des autres, on était dépendant de l'opinion des autres. Nous cherchons toujours un peu l'estime des autres parce que nous avons toujours un peu besoin de savoir qu'autour de nous, il y a des gens bien qui nous aiment et qui nous

estiment. Ce qu'il faut, c'est ne pas s'arrêter à cela ; mais il ne faut pas mépriser l'opinion des hommes, il ne faut pas mépriser ce jugement des autres sur nous, parce que cela pourrait devenir de l'orgueil, et même un orgueil fou : « Ce que les autres pensent, cela m'est égal : je suis plus intelligent qu'eux, je les dépasse tous ». Un tel orgueil est encore plus terrible que le souci de la gloire. Comme c'est subtil ! Et tout cela arrête la foi.

Les deux grands obstacles à la foi sont bien l'orgueil et la recherche de la gloire humaine. C'est pour cela que nous devons être très attentifs et ne jamais nous arrêter aux compliments qu'on peut nous faire. Cela peut en effet arriver, parce que parfois on croit que cela fait partie de la charité fraternelle ; en réalité, cela n'en fait pas partie. La charité fraternelle ne consiste pas en compliments, et elle abhorre les flatteries (or les compliments deviennent très facilement des flatteries). Il ne faut jamais flatter, mais il faut dire les choses comme elles sont, et parfois ce sera dire à quelqu'un : « Ce que vous m'avez dit est merveilleux, cela m'a fait du bien ». Tant mieux ! Ce n'est pas mal de dire cela, c'est même bien, c'est une joie qu'on exprime ; mais celui qui reçoit ce compliment doit être suffisamment intelligent pour ne pas s'y arrêter et l'offrir à Dieu. C'est cela, le *Magnificat*. Elisabeth ne flatte pas, mais elle dit la vérité : « Tu es bénie entre les femmes »[3], et Marie chante son *Magnificat*. Quand quelqu'un nous dit que ce que nous avons fait est bien, nous ne devons pas le rejeter (ce ne serait ni charitable, ni vrai), mais nous devons offrir cela à Dieu, et surtout ne pas insister. L'offrir à Dieu intérieurement, sans dire à l'autre : « Cette fleur merveilleuse que vous m'offrez aujourd'hui, je vais la mettre devant la Sainte Vierge ». Non, c'est à l'intérieur qu'on doit faire cela ; c'est intérieurement qu'on dépasse les louanges humaines.

Si nous nous laissons prendre par la gloire qui vient des autres, nous sommes arrêtés dans notre désir de contemplation. Désirer la contemplation, la chercher, c'est chercher la gloire de Dieu, qui est tout autre que celle des hommes. La gloire des hommes vient de l'extérieur, du jugement des hommes sur nous. La gloire de Dieu, c'est la communication de son amour au plus intime de nous-mêmes. Dieu est glorifié en nous quand nous l'aimons, quand nous désirons l'aimer. Dieu est glorifié en nous quand nous sommes dans cette attitude de mendicité qui appelle son amour sur nous et lui permet de nous communiquer pleinement cet amour. Jésus a glorifié le Père à travers la Croix, parce que sa pauvreté a alors été telle que, dépouillé de tout, il a pu être enveloppé de l'amour du Père. « De riche qu'il était, il s'est fait

3. Lc 1, 42.

pauvre pour nous enrichir par sa pauvreté »[4]. Plus le Christ est allé loin dans la pauvreté, plus le Père a pu lui communiquer son amour. Et nous aussi, nous glorifions le Père quand nous entrons dans cette pauvreté qui est un appel à son amour, quand nous recevons sa miséricorde pour être entièrement transformés par elle. A ce moment-là nous glorifions vraiment Dieu. Comprenons cela, surtout aujourd'hui où nous sommes très sensibilisés à l'opinion des autres parce que nous vivons dans un monde de propagandes, un monde où l'opinion joue, pour presque tous les hommes, un rôle capital. C'est pourquoi, aujourd'hui, il faut vraiment avoir un désir de contemplation pour être libre, ou plus exactement pour conquérir cette liberté (car elle se conquiert). Il faut avoir cette liberté intérieure qui nous fait chercher une seule chose : la volonté de Dieu. La foi peut alors grandir, nous pouvons vraiment avoir cette autonomie profonde que nous donne la contemplation, et nous pouvons par le fait même glorifier Dieu.

JÉSUS NOUS LIVRE SON INTIMITÉ AVEC LE PÈRE

Que devons-nous essayer de retenir de ce grand discours de Jésus, de cette magnifique leçon de théologie, qui est difficile parce que c'est une leçon de théologie *contemplative* ? Nous devons d'abord comprendre que Jésus nous livre là ce qu'il y a de plus intime dans son cœur. C'est du reste pour cela que nous ne pouvons lire ce discours que d'une manière contemplative : c'est dans l'oraison qu'il faut le relire, en demandant à Marie de nous aider à le recevoir pour entrer dans le cœur du Fils bien-aimé. Le Père ne nous a-t-il pas demandé d'écouter le Fils, le Bien-Aimé ?[5] Or ce sont vraiment les paroles du Fils bien-aimé, ce sont les paroles de Jésus prêtre, grand-prêtre comme Fils, qui nous livre son intimité avec le Père. De ce point de vue-là, c'est ce qu'il y a de plus beau et de plus secret dans le cœur de Jésus : le Verbe est « dans le sein du Père »[6].

Comprenons que si Jésus nous livre cette intimité avec le Père, c'est *pour que nous aussi, nous en vivions*. Avec Jésus et en lui nous *pouvons* vivre de cette intimité. Jésus nous dit très brièvement la soif de son cœur pour nous : *Je vous le dis, celui qui écoute ma parole et croit à celui qui m'a envoyé a la vie éternelle*. Voilà la soif du Christ : c'est de nous communiquer la vie éternelle. Il ne peut nous communiquer sa

4. Cf. 2 Co 8, 9.
5. « Celui-ci est mon Fils, le Bien-aimé, écoutez-le » (Mc 9, 7 ; cf. Mt 17, 5).
6. Jn 1, 18.

vie – qui est la vie éternelle[7], la vie du Verbe, la vie du Père, la vie de l'Esprit – que si nous croyons en lui d'une foi plénière, donc contemplative. Jésus nous livre pour cela l'œuvre commune qu'il fait avec l'Esprit, qui est l'œuvre ultime de l'économie divine : la grande œuvre de la Résurrection. C'est bien l'œuvre commune de Jésus grand-prêtre et de l'Esprit Saint. C'est pour cela que le sacerdoce du Christ est ultime et que nous ne devons jamais le quitter. Nous devons être complètement enveloppés de son sacerdoce d'amour, puisque l'œuvre commune qu'il réalise avec l'Esprit Saint, c'est d'abord la résurrection intérieure de l'âme, mais c'est aussi (car la résurrection de l'âme la réclame) la résurrection des corps.

Dans la suite de ce discours Jésus nous livre son humilité, sa pauvreté : *Si je me rends témoignage à moi-même, mon témoignage ne vaut pas.* Il nous fait comprendre la pauvreté de son cœur : il est entièrement relatif au Père et la seule chose qu'il cherche, c'est le témoignage du Père. La seule chose que nous devons chercher, c'est le témoignage de l'Esprit Saint au-dedans de nous-mêmes, c'est le témoignage du Fils, c'est le témoignage du Père. Jésus nous fait comprendre là toute sa vie apostolique. Ce discours a donc deux aspects : d'une part Jésus face au mystère du Père et au mystère de l'Esprit Saint, et d'autre part Jésus face aux hommes (le mystère de sa vie apostolique). La vie apostolique, c'est rendre témoignage, et rendre témoignage c'est le martyre. En ce sens toute vie chrétienne implique un aspect apostolique, même quand nous n'avons pas d'action apostolique à l'extérieur. Nous rendons témoignage à la présence de Jésus au milieu de nous par l'unité de notre charité fraternelle, par l'unité de nos communautés, par notre prière en commun, par toute notre manière d'être. Voilà notre premier témoignage.

Jésus montre ici que ses œuvres lui rendent témoignage et que ce témoignage des œuvres est, d'une certaine manière, du point de vue visible, le grand témoignage. Il y a aussi l'Ecriture, et il est important pour nous que Jésus la mentionne, parce que ce qui est vrai du Christ est vrai pour nous. Nous devons aimer l'Ecriture et vivre de la parole de Dieu qu'elle nous donne, pour que notre foi s'en nourrisse et que nous puissions toujours rendre témoignage. Parmi les écrits des chrétiens qui, dans l'Eglise du silence, ont connu des persécutions terribles, il y en a un qui rend ce témoignage très étonnant : s'il a tenu bon, c'est parce qu'il avait appris par cœur l'Evangile et qu'il pouvait donc tout le temps y revenir. L'Ecriture rend témoignage, il ne faut

7. Cf. 1 Jn 1, 2 : « Nous vous annonçons cette vie éternelle qui était auprès du Père et qui nous est apparue… ».

jamais l'oublier, et nous en avons besoin : notre foi s'en nourrit. Mais si nous n'avons pas beaucoup de temps pour lire la parole de Dieu, allons droit à l'essentiel, sans trop méditer ; essayons de la recevoir comme la Sainte Vierge la recevait, c'est-à-dire comme une parole vivante qui nous est adressée personnellement et qui nous permet d'adhérer, dans la foi, à la personne qui nous parle et se donne à nous.

Jésus insiste beaucoup sur les œuvres, c'est-à-dire sur ce qu'il réalise en tant que Fils bien-aimé du Père – autrement dit la Croix. Il faut donc rendre témoignage au mystère de Jésus et au mystère du Père dans la joie comme dans la souffrance : dans la souffrance nous sommes unis à la Croix, dans la joie nous sommes unis à Cana, point de départ de la vie apostolique de Jésus. Ne prenons pas une figure triste pour dire : « Aujourd'hui, je dois rendre témoignage à la Croix ». Non, soyons joyeux, profondément, dans notre charité fraternelle, dans notre vie de travail. Ceux qui nous entourent ont besoin d'un climat de joie, et ce climat de joie rend témoignage. Nous pouvons rendre ce témoignage de joie même si, au plus intime de notre âme, nous sommes brisés. Ordinairement les brisures doivent être gardées au plus intime du cœur, mais parfois Dieu les manifeste. A ce moment-là, comprenons que ces brisures peuvent encore rendre témoignage si elles sont portées dans l'amour.

ANNEXES

I. RÉPONSES AUX QUESTIONS

– 1. Comment expliquer, théologiquement, que le péché « blesse » le cœur du Christ puisqu'il est dans la gloire ?

Cette question fait intervenir les rapports du temps et de l'éternité, qui sont toujours extrêmement mystérieux. Nous vivons dans le temps, et pourtant nous parlons de l'éternité ; parce que, tout en vivant dans le temps, nous avons accès à l'éternité. Par la foi, nous vivons notre vie éternelle, nous ne sommes pas liés au conditionnement du temps et de l'espace. Par la foi, nous avons une connaissance divine qui nous permet de remonter jusqu'à la volonté de Dieu, à la fois la volonté créatrice de Dieu et sa volonté sur nous dans l'ordre de la grâce. Par la foi, en effet, nous sommes « contemporains » du geste créateur de Dieu ; et par la foi nous allons « plus loin » que le geste du Créateur : nous pénétrons jusque dans le mystère de la fécondité de Dieu et nous sommes « contemporains » du mystère de la procession éternelle du Fils, en qui le Père nous a choisis[1] pour faire de nous des fils adoptifs (mystère de la grâce chrétienne). C'est pour cela que la foi est contemplative : car dès que nous vivons ce mystère de foi, nous entrons tout de suite dans la contemplation. La contemplation (ou l'oraison, peu importe ici), c'est entrer dans le mystère de l'éternité, par la foi. La contemplation, c'est notre vie chrétienne vécue pleinement, dans toute sa vérité. C'est vivre à l'unisson du cœur du Christ, à l'unisson du mystère du Père.

Si donc, par la foi, nous pénétrons dans le mystère de l'éternité, nous comprenons que Jésus, en tant qu'il est l'Agneau de Dieu qui porte l'iniquité du monde, a porté toutes nos iniquités, toutes nos fautes. Il les a portées dans l'amour, dans la miséricorde, il les a pré-

1. Cf. Ep 1, 4-6.

sentées au Père et il a été celui qui a « satisfait » pour nous. Mais tout ce que, durant son pèlerinage terrestre, Jésus a vécu dans son cœur d'Agneau de Dieu et d'Epoux, il le vit *éternellement*, puisqu'il l'a vécu dans l'amour. C'est une chose très grande qu'il ne faut jamais oublier : tout acte d'amour, tout acte de charité, d'*agapè*, que nous faisons sous le souffle de l'Esprit Saint, est éternel. Nous le vivrons éternellement. Ceux qui se sont rencontrés sur la terre et qui se sont aimés s'aimeront éternellement ; nous vivrons éternellement, dans le ciel, ce que nous aurons vécu sur la terre dans l'amour. Précisons bien : *dans l'amour*, car ce que nous aurons vécu sur la terre dans un état de distraction ne sera pas éternel, c'est évident. Il y aura donc des « trous »... Heureusement la charité brûlera ces trous ! et par là elle prendra possession de tout.

Jésus, lui, a toujours vécu dans l'amour, toute sa vie. Et le cœur de l'Agneau a porté toute l'iniquité du monde. Nous pouvons donc dire que quand nous ne sommes plus ce que Dieu veut que nous soyons, nous blessons le cœur du Christ. C'est une réalité *actuelle*, au sens profond, puisque ce que nous vivons actuellement, Jésus le vit éternellement (et donc actuellement). Evidemment, il ne le vit pas éternellement dans un état douloureux ; mais il le vit dans l'amour, et c'est cela l'essentiel. La douleur, c'est secondaire ; ce qui est essentiel, c'est de vivre dans l'amour. C'est en ce sens que l'holocauste du Christ est éternel ; et il nous est donné dans l'Eucharistie précisément pour nous faire comprendre que c'est quelque chose d'éternel, et que nous sommes unis à cet holocauste du Christ, et que, par le fait même, nous pouvons vivre le mystère de Marie. Tout ce qui est éternel, tout ce que Dieu vit éternellement, est actuel pour nous dans la succession du temps, si nous voulons le rejoindre ; et nous le rejoignons *dans la foi*, par laquelle nous sommes intimement unis à tout ce que Jésus vit éternellement.

Voilà le réalisme de la contemplation, le réalisme de la foi. La foi est la connaissance la plus réaliste qui soit, parce qu'elle touche toujours l'amour. Il faut croire en l'amour[2], en l'amour divin, en l'amour actuel de Dieu. Parce que la foi a ce réalisme, les théologiens qui ont une philosophie idéaliste et qui prétendent l'allier à la foi sont complètement dans l'erreur et ils brisent le mystère de la foi, précisément parce qu'ils n'ont plus ce réalisme. Insistons sur ce point : parce que la foi est la connaissance la plus réaliste qui soit, on ne peut lui unir qu'une connaissance réaliste, on ne peut mettre à son service qu'une philosophie réaliste. La foi nous fait toucher directement l'amour

2. Cf. 1 Jn 4, 16.

actuel du cœur de Jésus. Ainsi, quand nous sommes un peu tentés, quand nous doutons – cela peut arriver : Thomas était un des Apôtres et il a douté –, il faut tout de suite « toucher » intérieurement, dans la foi, la blessure du cœur de Jésus. Quand nous touchons cette blessure qui est éternelle, nous sommes purifiés de toutes les tentations. C'est une oraison magnifique, d'être la petite colombe qui se cache dans l'anfractuosité du roc[3]. C'est une des manières dont saint Jean de la Croix définit l'oraison[4] : la petite colombe, c'est-à-dire l'âme qui désire être sous le souffle de l'Esprit Saint, se cache dans l'anfractuositité du roc, c'est-à-dire dans la blessure du cœur du Christ. Si nous nous cachons là, notre cœur s'épanouira.

Quand Pascal dit que le Christ est en Agonie jusqu'à la fin du monde, cela rejoint ce que nous disons ici. L'Agonie du Christ est quelque chose d'éternel ; l'Eglise vit ce mystère dans le temps, mais c'est quelque chose d'éternel, comme le mystère de la Croix. Redisons-le : tout ce qu'il a vécu sur la terre, Jésus le vit éternellement, parce qu'il a tout vécu dans l'amour. C'est le grand mystère de la plénitude du cœur du Christ dont nous parle saint Paul[5], de sa « richesse »[6] ; et cela nous fait comprendre le réalisme de notre vie liturgique. La liturgie ne consiste pas simplement à commémorer, parce que la foi n'est pas une connaissance historique, mais une connaissance qui nous fait *atteindre l'éternité*. Elle assume donc la connaissance historique, mais elle la dépasse et elle va beaucoup plus loin : elle atteint directement le mystère d'amour de Dieu en lui-même.

– 2. POURRIEZ-VOUS PRÉCISER, DU POINT DE VUE THÉOLOGIQUE, COMMENT NOUS POUVONS DIRE QUE TOUT CE QUE MARIE POSSÈDE EN ELLE, ELLE LE DONNE À SES ENFANTS COMME ELLE L'A DONNÉ À JEAN ?

Il s'agit, autrement dit, du mystère de la fécondité du cœur de Marie. Pour pénétrer dans ce mystère, il faut remonter jusqu'au mystère de la Très Sainte Trinité. Tout, théologiquement, doit se comprendre dans cette lumière. Nous ne le faisons pas assez, de sorte que nous ne voyons pas suffisamment comment le Père donne tout au Fils, alors que tout provient de cette exigence de fécondité de l'amour.

3. Cf. Ct 2, 14.
4. Voir *Cantique spirituel*, XXXVII, 3, *op. cit.*, pp. 674-675 ; XXXIX, 2, p. 683 ; *Vive flamme*, I, 5, p. 734..
5. Cf. Ep 3, 14-19.
6. Ep 3, 8.

Marie vivant directement de ce mystère, son cœur est totalement en harmonie avec le cœur du Christ : on ne peut donc comprendre le cœur de Marie qu'en regardant le cœur de Jésus. Tout ce qui est dans le cœur de Jésus est communiqué et donné au cœur de Marie : le Fils, comme il reçoit tout du Père[7], donne tout à Marie. Marie est elle-même prise dans ce rythme profond, de sorte qu'elle donne à Jean tout ce qu'elle possède. Elle a donné à Jean tous les secrets de son cœur, tout ce qu'elle a vécu des mystères cachés. Si Marie n'avait pas été donnée à Jean comme Mère, les mystères de la vie cachée seraient, de fait, restés cachés, et ils auraient été gardés par le cœur de Marie comme dans un « jardin fermé »[8]. Mais parce qu'elle a été donnée à Jean, ces secrets ont été communiqués à l'Eglise qui peut alors continuer à en vivre.

Nous pouvons donc dire – et nous devons le dire, théologiquement – que Marie nous donne tout ce qu'elle possède, dans la mesure où nous le lui demandons. Demander à Marie nous met sous la motion du Saint-Esprit, du Père des pauvres. L'Esprit Saint, en effet, nous appauvrit toujours pour nous apprendre à demander plus, parce que seuls les pauvres demandent. Ceux qui sont satisfaits d'eux-mêmes ne demandent plus. Ce sont d'ailleurs eux qui blessent le plus le cœur de Jésus, parce qu'ils ne peuvent plus rien recevoir. Nous touchons là le mystère de la prière et de l'oraison, où nous mendions l'amour de Dieu et supplions l'Esprit Saint de prendre possession de notre cœur et de nous apprendre à aimer. Nous pouvons ainsi avoir des oraisons de supplication, et ce sont des oraisons magnifiques parce qu'elles reprennent le cri de l'enfant dans le désert[9].

Ces liens qui existent entre le Père et le Fils, l'Evangile de saint Jean nous les montre d'une manière très forte. Et ce sont ces liens entre le Père et le Fils qui doivent nous éclairer sur les liens qui existent entre Marie et Jésus, et qui existent par le fait même entre Marie et Jean, et entre Marie et nous.

Comment pouvons-nous affirmer que, étant donnée à Jean, Marie nous est donnée ? Les théologiens ont longuement discuté sur l'initiative de Paul VI qui, dans son discours de clôture de la 3e session du concile Vatican II, le 21 novembre 1964, a proclamé Marie Mère de l'Eglise. Ils se sont demandé si on avait le droit d'affirmer que, puisque Marie est donnée à Jean, elle est, de la même façon, donnée à l'Eglise. Mais, au-delà des théologiens, il y a la tradition de l'Eglise

7. Voir Jn 3, 35 ; 17, 7 et 10.
8. Ct 4, 12.
9. Gn 21, 15-17.

qui a toujours regardé Marie dans cette lumière : c'est d'ailleurs la grande vision de l'Apocalypse qui nous présente la Femme et ceux qui sont de sa race, de sa « descendance »[10]. C'est aussi la grande vision de saint Louis-Marie Grignion de Montfort. Il est donc important pour nous de comprendre que celle qui a été donnée à Jean est aussi donnée à ceux qui désirent être les disciples bien-aimés, c'est-à-dire à ceux qui désirent aller le plus loin possible. C'est le désir impératif du cœur de Marie, que nous allions très loin, toujours plus loin, dans la ferveur d'amour de son cœur. Nous n'avons pas le droit de nous arrêter, et c'est impossible, parce qu'il y a cette exigence d'aller toujours plus loin, qui est l'exigence même du mystère de Marie dans l'Eglise. Il est sûr qu'une telle exigence ne peut pas être imposée à tout le monde. C'est plutôt un secret, mais un secret de famille, qui doit donc pouvoir être dit à haute voix dans la famille. Il est bon de savoir qu'il y a des secrets de famille et que ces secrets sont donnés à tous à l'intérieur de la famille, et donc aussi aux amis, qui peuvent les recevoir parce qu'ils sont des amis. Etre « de la race de la Femme », cela fait partie des secrets profonds de l'Eglise. Et tous ceux qui sont « de la race de la Femme » sont vraiment liés, d'une façon ou d'une autre, au mystère de Jean.

– 3. Comment peut-on coopérer au mystère de l'oraison ?

Selon l'enseignement de Jésus à Nicodème, notre naissance à la vie divine implique cinq sources, et dans l'oraison nous devons remonter à la source pour vivre de cette naissance. Ces cinq sources, selon l'ordre de ce passage de l'Evangile de Jean, sont l'Esprit Saint, le Père, le Fils, et l'eau, qui désigne à la fois Marie et notre bonne volonté, notre coopération. Nous devons donc toujours invoquer l'Esprit Saint quand nous commençons à « faire oraison » ; et si l'Esprit Saint nous prend – comme l'aigle qui s'empare de sa proie[11] – et nous emporte tout de suite, laissons-nous emporter ; inutile d'ajouter quelque chose : l'Esprit Saint suffit. Et l'Esprit Saint nous conduit au Père ; nous pouvons passer tout le temps de l'oraison à répéter : « Abba, Père ! », indéfiniment, et progressivement nous vivons de cette paternité unique, divine, éternelle.

---

10. Ap 12, 17.

11. Cf. Dt 32, 10-12 ; Ex 19, 4. Voir Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, *Manuscrits autobiographiques*, Ms B 5 v°, *op. cit.*, p. 231.

La source de la grâce, c'est aussi le cœur de Jésus à la Croix, le cœur blessé de l'Agneau ; c'est une source instrumentale de grâce, mais d'un instrument conjoint à la source principale qui est la Très Sainte Trinité : le Père, le Fils et l'Esprit. Et l'eau, c'est Marie, que nous recevons comme Mère à la Croix et qui est source instrumentale de grâce en étant médiatrice d'amour, médiatrice *de surabondance* (il faut toujours ajouter cette précision pour nos frères protestants). C'est gratuitement qu'elle est source de toute grâce, en surabondance, à l'intérieur de la médiation du Christ. Et l'eau est aussi notre bonne volonté, qui est ici notre soif d'aimer. Nous ne pourrons jamais vivre le mystère de l'oraison si nous n'avons pas soif d'aimer, si nous n'avons pas cette *volonté d'aimer*, d'être attentifs et dociles à l'Esprit Saint. Quand nous parlons à quelqu'un, nous désirons que la personne soit attentive… mais quand c'est l'heure de l'oraison nous oublions de mobiliser toutes nos forces pour être attentifs à l'Esprit Saint ! Parfois on « fait oraison » comme une marmotte, à la « va comme je te pousse » : on fait un tout petit bout d'oraison, puis on attend que le temps passe et on regarde sa montre toutes les cinq minutes… Notre bonne volonté, à l'oraison, c'est l'eau transformée en vin. Nous apportons notre bonne volonté – « je veux aimer » – et Jésus transforme l'eau en vin, c'est-à-dire en son amour. De fait, si l'Esprit Saint est présent, on ne demande qu'une seule chose : qu'il prenne tout ; si le cœur du Christ est présent, on ne demande qu'une seule chose : qu'il prenne tout. Mais pour cela il faut toujours notre acquiescement et cet éveil de notre volonté : on *veut* aimer. C'est la seule chose que Dieu nous demande. Nous serons jugés sur cette volonté d'aimer, sur cette soif d'aimer, et non sur les résultats. Dieu ne nous demandera pas : « As-tu eu beaucoup de lumières dans l'oraison ? » Non ! quand nous entrerons dans la lumière de la vision béatifique, nos pauvres petites lumières ne seront plus grand-chose ! Et ce ne sont pas les lumières qui font l'oraison, c'est *notre désir d'aimer*, notre soif d'aimer et de nous laisser emporter par l'aigle. On en a conscience ou on n'en a pas conscience, peu importe ; mais on peut être sûr que chaque fois qu'on désire aimer, l'Esprit Saint s'empare de ce désir. Pour que nous ne ramenions pas le mystère à ce que nous pouvons saisir, l'Esprit Saint ne nous donne pas toujours conscience de sa présence. Il faut *croire* à la présence de l'Esprit Saint ; il faut, comme le dit saint Jean, *croire à l'amour*[12]… et c'est ce qu'il y a de plus difficile pour la foi. Au niveau humain, on ne va pas dire à quelqu'un : « Crois que je t'aime » ; car celui qu'on aime désire des petits signes, des petites manifestations,

12. 1 Jn 4, 16.

parce que l'amour humain n'est pas substantiel. L'amour divin, lui, est substantiel, et c'est pourquoi Dieu peut réclamer de nous de croire à l'amour, de croire en son amour pour nous[13], de croire que c'est lui qui nous aime le premier[14], et de croire que l'Esprit Saint, le Paraclet, nous est donné et *habite* en nous. La foi chrétienne trouve son achèvement dans le fait qu'on croit en l'amour. Il n'y a pas d'oraison possible sans cela, et l'oraison développe de plus en plus cette foi en l'amour, elle rend de plus en plus vivante cette adhésion, si obscure soit-elle. Car croire en l'amour, ce n'est pas *expérimenter* l'amour, ce n'est pas avoir un sentiment intérieur d'amour ; c'est au contraire accepter de ne rien sentir en croyant que Dieu nous aime. C'est rude, c'est presque contradictoire, puisque du point de vue humain l'amour *s'éprouve* : on *pâtit* dans l'amour, et on a conscience d'aimer. Dans l'amour divin, c'est autre ; Dieu peut réclamer de nous de croire en l'amour ; si bien que celui qui aime, c'est celui qui *veut* aimer, celui qui a soif d'aimer, celui qui veut croire en l'amour. Comprenons bien que nous sommes *tous* appelés, en tant que chrétiens, à croire en cet amour du Christ pour nous. L'Eucharistie, où tout le mystère de la Croix nous est donné, est là pour nous rappeler que si nous avions été seuls au monde, Jésus serait mort pour nous.

Le propre de la jalousie d'amour de Dieu sur nous, c'est que justement Dieu ne partage pas l'amour. Nous sommes dans un siècle de « partage » (on en parle tout le temps) et c'est très bien, mais il ne faut pas oublier que l'amour ne se partage pas, et que parfois, quand on parle trop de partage, on oublie l'amour. L'amour ne se partage pas, il se donne *personnellement* ; c'est pour cela qu'il réclame la fidélité. Pour tout ce qui se partage, il vient un moment où on n'a plus rien à partager ; tant qu'on en a, on partage, mais à un moment donné il n'y a plus rien. La fidélité n'est pas dans le partage, elle est dans l'amour, parce qu'on *se donne* et que l'amour se renouvelle à mesure qu'on se donne. Dans l'ordre surnaturel, divin, il n'y a pas d'usure. L'amour comme tel ne connaît pas l'usure, de même qu'il n'y a pas d'usure du côté de l'intelligence. L'usure est du côté de l'imagination, ou de la fatigue du corps : l'imagination s'use, le corps s'use, notre vie biologique s'use. Mais notre intelligence ne s'use pas, elle ne se fatigue pas. De même notre amour ne se fatigue pas, il ne s'use pas, mais parce que, dans son exercice, il est lié à l'imaginaire, il porte parfois des poids très lourds, si lourds qu'on n'arrive plus à exercer l'amour.

13. Saint Thomas, à la suite de saint Augustin, distingue *croire*, *croire à*, et *croire en*. Voir SAINT THOMAS, *Commentaire sur l'Evangile de saint Jean*, III, n° 485, note 2, p. 231 ; VI, n° 901, pp. 389-390 ; et XI, 1570, note 6, p. 647, vol. I.

14. Voir 1 Jn 4, 10 et 19.

Cependant on peut toujours *vouloir* l'exercer, et vouloir l'exercer c'est déjà l'exercer. Ayons donc une très grande soif d'aimer, d'entrer dans cette intimité du cœur de Jésus, d'entrer par Marie et Jésus dans l'intimité du Père.

– 4. Quand sommes-nous l'épouse, quand sommes-nous l'ami de l'Epoux ?

C'est une question que l'on peut se poser par rapport à ce que dit Jean-Baptiste. Cela correspond, de fait, au mystère de la charité à l'égard de Dieu et à l'égard du prochain. La charité à l'égard du Père, qui passe par le cœur de Jésus, nous fait « épouse du Christ ». L'alliance d'amour est une alliance d'époux et d'épouse. Dans l'oraison, dans la contemplation, l'Esprit Saint réclame donc de chacun de nous (homme ou femme) d'être épouse du Christ. C'est le mystère de la complémentarité, c'est le mystère de l'*Amen*[15], c'est le mystère de Marie. C'est sans doute pour cela que c'est Jean qui est donné à Marie, pour nous faire comprendre que l'homme doit être, avec et par Marie, l'épouse. Si c'était Marie de Magdala, nous dirions : « C'est normal, c'est le camp des femmes ! » Non, Dieu est au-dessus de cela, et en Marie chacun de nous est épouse de Jésus. Nous devons tous, dans notre grâce sanctifiante, vivre le sacerdoce royal du Christ ; or ce sacerdoce nous permet d'être épouse, puisque par le sacerdoce royal nous recevons tout de Jésus et nous faisons œuvre commune avec lui, nous achevons son œuvre. C'est bien cela, l'œuvre de l'épouse. Elle est celle qui reçoit tout de l'Epoux, celle qui reçoit tout son amour, mais elle n'est pas comme un enfant qui ne fait que recevoir ; elle est celle qui reçoit *et qui coopère*. Elle répond à sa manière, et elle a quelque chose à dire, comme épouse. Elle doit, de fait, faire œuvre commune avec l'Epoux, sinon elle ne serait pas l'épouse. Bien plus, elle achève l'œuvre de l'Epoux qui se confie en elle[16] et lui remet donc le soin de tout achever. Cela, c'est le mystère de Marie. C'est Marie qui est la Femme, et donc l'épouse au sens le plus fort ; c'est Marie dans son sacerdoce royal, ce sacerdoce qui lui permet de faire œuvre commune avec Jésus, de tout recevoir de lui et de coopérer avec lui, de tout achever. Le mystère de l'épouse est donc le mystère de notre grâce sanctifiante et de notre charité à l'égard de Dieu.

---

15. Ap 3, 14 ; cf. 2 Co 1, 19-20, cités ci-dessus p. 82, note 4.
16. Cf. Pr 31, 11.

L'ami de l'Epoux, c'est celui qui exerce la charité fraternelle, sous la motion du don de sagesse, (qui nous vient de l'Esprit Saint), à l'égard de ceux qui lui sont proches. Le don de sagesse permet à la charité d'avoir un mode tout à fait divin et de pénétrer dans les secrets de Dieu. La sagesse est ce qui est à l'origine même de notre regard contemplatif ; et le don de sagesse nous l'avons tous, ce n'est pas quelque chose que nous avons acquis. Nous ne sommes pas tous métaphysiciens, nous ne sommes pas tous théologiens, mais nous avons tous bien plus que la métaphysique et plus que la théologie : nous avons le don de sagesse, qui fait des suppléances magnifiques. On voit tout de suite cela chez ceux qui sont mus par le Saint-Esprit : ils vous donnent de merveilleuses leçons de théologie ! Ils rectifient les théologiens d'une façon étonnante, parce qu'ils sont en contact direct avec l'Esprit Saint ; sans avoir fait d'études de théologie ils ont la sagesse du Saint-Esprit, de sorte que quand le théologien émet une conclusion qui n'est pas tout à fait juste, ils peuvent dire : « Pardon, ce n'est pas tout à fait cela ». Parce que nous avons tous le don de sagesse nous pouvons écouter ceux qui sont mus par ce don ; et si nous sommes un peu éveillés, si nous avons le désir de rester en dépendance du Saint-Esprit, nous pouvons discerner si ce qu'on nous dit est vraiment du Saint-Esprit, ou si c'est quelque chose qui a été appris, mal compris, et qui est répété de travers... car parfois c'est ce qui arrive.

Le don de sagesse nous permet donc de pénétrer dans les secrets de Dieu et de comprendre que la parole de Dieu a des sens infinis, comme le dit saint Thomas. Nous n'aurons jamais fini de lire l'Ecriture et de pénétrer dans saint Jean. Celui qui dirait : « J'ai compris » n'aurait rien compris, le pauvre ! Il faut se mettre à l'école de l'Esprit Saint et comprendre que tant que nous sommes sur la terre, nous avons toujours à aller plus loin, et, de fait, nous pénétrons toujours plus loin. Parfois nous ne voyons rien ; pourtant, si nous demandons à l'Esprit Saint la lumière, nous découvrons toujours quelque chose et il nous fait comprendre que la parole de Dieu a des sens infinis. Il faut chercher à saisir l'intention de « l'auteur principal », comme dit saint Thomas, qui est le Saint-Esprit, et donc se mettre directement à l'école du Saint-Esprit en comprenant qu'il nous conduit de plus en plus à pénétrer dans le mystère. Nous ne pouvons donc jamais nous arrêter, et c'est cela qui est si grand dans l'Ecriture Sainte ; nous comprenons quelque chose maintenant, et demain nous comprendrons mieux. Nous pouvons y revenir indéfiniment, et nous découvrirons tout le temps des choses qui nous feront dire : « Pourquoi n'avais-je pas vu cela au début ? » C'est parce que nous étions trop lourds, nous n'avions pas assez d'intelligence divine, nous regardions

mal. Par rapport à la parole de Dieu nous sommes toujours un peu borgnes et myopes, nous sommes des oiseaux de nuit.

Le don de sagesse, qui nous fait pénétrer toujours plus loin dans les profondeurs de Dieu, permet à l'exercice de la charité fraternelle de nous mettre à l'unisson du cœur de Jésus, et de regarder ceux qui sont autour de nous, les épouses du Christ, dans la lumière de l'Epoux. Il nous permet donc de pénétrer plus avant dans la connaissance divine de ceux qui sont auprès de nous ; nous les choisissons alors de l'intérieur, et c'est alors que nous sommes l'ami de l'Epoux. Sous le souffle de l'Esprit Saint, sous la motion du don de sagesse, nous pénétrons plus avant dans la volonté de Dieu et nous comprenons quel regard nous devons avoir sur ceux que Dieu a mis près de nous. Chacun d'entre nous est donc à la fois l'épouse et l'ami de l'Epoux, si nous le demandons au Saint-Esprit.

– 5. A PROPOS DE LA SAMARITAINE VOUS AVEZ PARLÉ DE « RENCONTRES NUPTIALES ». QU'EST-CE QUE CELA PEUT SIGNIFIER POUR NOUS ? POUVEZ-VOUS REVENIR LÀ-DESSUS ?

Dans l'ancien Testament, les rencontres auprès du puits sont des rencontres nuptiales, et le mot d'ordre : « Donne-moi à boire » exprime bien la demande de l'Epoux qui réclame l'amour. La Samaritaine, progressivement, comprend ce don mystérieux que Jésus veut lui faire : l'eau vive. Voilà le don de l'Epoux. Jésus veut donner à cette femme ce que l'Epoux seul peut donner : l'eau vive, qui exprime symboliquement l'amour. Il veut lui communiquer cet amour divin qui seul peut ressusciter son cœur. C'est l'Esprit Saint qui ressuscite les morts[17] ; or le cœur de la Samaritaine est comme mort. Jésus sait bien qu'il a le pouvoir de lui redonner vie, mais elle, elle n'y pense pas, parce qu'elle ne connaît même pas son mal : elle est trop enfermée en elle-même pour s'apercevoir de sa misère. Ne sommes-nous pas parfois dans cet état ? Laissons-nous alors Jésus nous réveiller comme il l'a fait, progressivement, pour la Samaritaine ?

Il y a en effet dans ce dialogue une pédagogie admirable du Christ qui réveille le cœur de cette femme ; et quand elle commence à se réveiller, elle nous fait comprendre le meilleur de son cœur, qui est le mystère de l'adoration. Elle ne pensait plus à l'adoration, la pauvre !

17. Rm 8, 11 : « Et si l'Esprit de celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts habite en vous, celui qui a ressuscité le Christ Jésus d'entre les morts donnera aussi la vie à vos corps mortels par son Esprit qui habite en vous. »

Mais Jésus la remet devant cette exigence première, et c'est la grande purification qu'il opère dans le cœur de cette femme. Au moment où il met le doigt sur la plaie de son cœur – « Tu as raison de dire que tu n'as pas de mari, car tu as eu cinq maris… »[18] –, elle comprend que Jésus voit tout ce qui est dans son cœur. Alors elle peut interroger : « Seigneur, je vois que tu es un prophète : Nos pères ont adoré sur cette montagne. Et vous, vous dites : C'est à Jérusalem que l'on doit adorer… »[19].

C'est par le mystère de l'adoration que Jésus remet cette femme dans la vérité. L'adoration est le grand moyen de purifier notre cœur de toutes les amertumes, de toutes les erreurs, de tous les oublis ; et quand notre cœur adore, il est capable de recevoir « la vérité tout entière »[20]. Progressivement, Jésus conduit la Samaritaine à cette vérité plénière, il se révèle à elle : « Je le suis [le Messie, celui qu'on nomme Christ], moi qui te parle »[21]. Par l'adoration, Jésus peut lui révéler cette vérité si profonde que le peuple d'Israël a de la peine à comprendre.

Le dialogue avec la Samaritaine nous révèle ainsi le premier aspect du cœur de l'Epoux : la jalousie de son amour. Qu'est-ce que Jésus réclame en premier lieu dans son amour d'Epoux ? Le don total de notre cœur, et ce don *total* se fait par et dans l'adoration, une adoration « en esprit et en vérité »[22]. L'adoration est la grande manière de nous donner à Dieu, puisque dans le geste d'adoration (le « geste » au sens fort : l'*acte* d'adoration) nous remettons à Dieu tout ce que nous avons reçu de lui, et nous nous donnons à lui pour qu'il puisse nous prendre totalement et faire de nous ce qu'il désire. Le mystère de la jalousie de l'Epoux ne peut se communiquer à nous et transformer notre cœur pour le rendre capable d'aimer (d'un amour lié à la source, d'un amour jaillissant), que si nous entrons dans le mystère de l'adoration et y sommes fidèles jour après jour.

Comprenons bien ce premier moment où nous est révélé le mystère de l'Epoux, c'est-à-dire de l'*amour personnel*. Il faut que notre cœur s'ouvre à ce don de l'eau vive, à cet amour jaloux du Christ. Il faut que nous fassions l'expérience, sous le souffle de l'Esprit Saint, de cet amour jaloux de l'Epoux. Il ne s'agit pas ici de grâces sensibles, charismatiques, mais d'une expérience profonde dans la foi, l'espérance et la charité. Si nous n'avons pas fait cette expérience nous ne pour-

18. Jn 4, 17-18.
19. Jn 4, 19-20.
20. Jn 16, 13.
21. Jn 4, 26.
22. Jn 4, 23 et 24.

rons jamais lui être totalement consacrés. La vie chrétienne vécue pleinement, c'est la consécration de notre cœur et de tout nous-même à la jalousie de l'Epoux. On peut, à première vue, s'étonner que Jésus révèle cela à la Samaritaine ; mais heureusement pour nous que c'est à elle qu'il le révèle ! puisque la Samaritaine est une pécheresse et que nous, nous sommes toujours entre la Samaritaine et la Vierge Marie... et souvent plus près de la Samaritaine ! Si parfois nous sommes plus proches de Marie, nous sommes cependant toujours entre les deux, avec Marie de Magdala. Mais malgré nos fautes, malgré nos ingratitudes et nos amertumes, Jésus peut en un instant, enlevant tout cela, nous remettre dans la vérité radicale de l'adoration et nous élever jusqu'à lui dans l'adoration en esprit et en vérité, pour nous communiquer le don de Dieu, cette eau vive qui nous rendra capables de répondre à son amour.

Nous ne répondons à l'amour de l'Epoux, à l'amour jaloux de l'Epoux, qu'en recevant son don et en en vivant pleinement, totalement. Notre manière de répondre à l'amour jaloux de l'Epoux est donc d'*adorer* en esprit et en vérité, et d'*aimer* à partir de cette adoration ; ainsi nous répondons à son choix en le choisissant à notre tour. Et on pourrait dire que la vraie réponse à l'amour jaloux de Jésus comme Epoux, c'est d'abord d'adorer le Père avec lui. Car (nous l'avons dit) l'Epoux veut que l'épouse fasse la même œuvre que lui ; or Jésus est venu pour adorer le Père en esprit et en vérité, et il veut qu'avec lui et en lui nous adorions ainsi le Père. Et le Père, lui, nous fait comprendre qu'il faut que nous adorions *le cœur de Jésus* en esprit et en vérité. Cela aussi fait partie de la réponse de l'épouse, de reconnaître que Jésus est notre Dieu. Celui qui se donne à nous comme l'Epoux *est notre Dieu.*

– 6. Le Royaume de Dieu est pour les enfants, nous dit Jésus. Comment comprendre la complémentarité de l'analogie de l'enfant et de celle de l'épouse ? et comment vivre cela dans l'oraison ?

A l'enfant on ne peut pas trop demander ; on ne peut pas charger de la Croix les épaules d'un petit enfant. Quand Dieu le fait, il met alors dans le cœur du petit enfant une force divine – cela arrive de temps en temps. Mais nous, nous ne pouvons pas le faire, parce que l'enfant doit pouvoir s'épanouir dans la joie et dans la paix ; il ne faut pas le faire participer trop vite aux difficultés et aux luttes de la famille.

L'enfant, c'est celui qui reçoit tout gratuitement, qui ne sait pas le prix et la valeur des choses. Il suffit de regarder un enfant devant la vitrine d'un magasin de jouets, c'est extraordinaire : la mère regarde le prix, mais l'enfant ne regarde que le jouet. C'est très significatif. L'enfant considère que tout est pour lui ; puisque cela lui est présenté, pourquoi ne serait-ce pas pour lui ? Evidemment, une vitre le sépare des jouets, mais il aurait bien envie de tout prendre tout de suite ! Pour les enfants que nous devons être[23] c'est différent : la Révélation n'est pas une vitrine, elle est un don *immédiat* et *gratuit* pour chacun d'entre nous. C'est pour cela que nous devons être comme des enfants, parce qu'eux seuls savent vivre de la gratuité, ne sachant pas le prix des choses. Dès qu'on sait le prix des choses, il est beaucoup plus difficile de vivre de la gratuité, parce qu'on risque alors de devenir complètement insouciant ; tandis que pour l'enfant c'est normal, il reçoit tout gratuitement.

L'épouse aussi reçoit tout gratuitement, mais en coopérant, en faisant la même œuvre que l'Epoux. Il faut bien comprendre le don royal que Jésus, l'Epoux, fait à l'épouse : « Si tu savais le don de Dieu... »[24]. Voilà une parole que nous devons souvent garder dans notre cœur au début de l'oraison : « Si tu savais le don de Dieu... ». Nous ne le savons pas, et nous avons toujours à le découvrir. C'est un trésor caché, caché au plus intime du cœur de Jésus, mais Jésus n'a qu'un seul désir : nous le communiquer : « Si tu savais le don de Dieu et qui est celui qui te dit : Donne-moi à boire ... ». Chaque fois que nous nous arrêtons pour prendre un temps d'oraison, Jésus nous demande de lui donner à boire. Il vient auprès de nous comme au puits de Jacob : « Si tu savais le don de Dieu et qui est celui qui te dit : Donne-moi à boire, c'est toi qui l'en aurais prié et il t'aurait donné de l'eau vive ». Voilà le don royal, voilà le don de l'Epoux à l'épouse : cet amour qui doit devenir dans le cœur de l'épouse une source d'eau jaillissante : « L'eau que je lui donnerai deviendra en lui source d'eau jaillissant en vie éternelle »[25]. Et encore : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive, celui qui croit en moi ! selon le mot de l'Ecriture : De son sein couleront des fleuves d'eau vive »[26]. C'est un don gratuit que l'épouse doit recevoir avec amour ; et dans la mesure où elle le reçoit, ce don fait du cœur de l'épouse une source d'amour pour l'Epoux.

---

23. Mt 18, 3.
24. Jn 4, 10.
25. Jn 4, 14.
26. Jn 7, 37-38.

Comme c'est étonnant de voir que, dans l'ordre surnaturel, Dieu veut recevoir quelque chose de sa créature ! La créature, comme telle, ne peut rien donner à Dieu : elle n'ajoute rien à Dieu. Mais transformée par la grâce du Christ, enveloppée de son amour, la créature élevée à la dignité d'enfant de Dieu et d'épouse du cœur du Christ peut et doit, en tant qu'elle a reçu ce don de Dieu, tout donner à Dieu. Jésus attend que l'épouse réponde, et c'est cela la grandeur de l'oraison. Jésus nous attend, il attend que nous l'aimions et que nous lui disions notre amour. C'est cela qui nous réveille, c'est cela qui nous empêche de nous dire que nous avons beaucoup d'autres choses à faire. Nous avons toujours d'autres choses à faire, c'est vrai, mais quittons un moment le tablier de la servante pour être tout proches du cœur de l'Epoux, et soyons « source d'eau jaillissant en vie éternelle », c'est-à-dire en amour éternel, pour lui. Si nous comprenions ce qu'est le mystère de l'oraison, si nous voyions ce que Jésus attend de chacun de nos cœurs, nous serions alors convaincus que ce qu'il y a de plus grand dans notre vie chrétienne, c'est de nous arrêter par moments et de venir tout près du cœur du Christ pour lui dire notre amour.

Nous vivons ce mystère d'amour dans la foi... et c'est là toute la difficulté ! Si nous le vivions dans la lumière, nous comprendrions tout de suite, et les prédicateurs n'auraient plus besoin de parler. Si la prédication est nécessaire, c'est à cause de la foi, pour nous rappeler ce que nous risquons d'oublier, parce que nous nous arrêtons aux choses que nous voyons au lieu d'essayer d'entrer dans le mystère. Il faut vivre le mystère dans la foi, c'est-à-dire accepter de ne rien sentir. C'est cela la foi : l'ignorance du *comment*, et ne pas sentir que nous sommes « source d'eau jaillissant en vie éternelle ». Ce serait tellement agréable de le sentir auprès du cœur du Christ, et de comprendre qu'il reçoit tout l'amour que nous lui donnons ! Mais non, il faut vivre cela dans l'obscurité de la foi. Cependant, à certains moments, le Saint-Esprit nous donne une expérience d'amour. Ce n'est pas une conscience psychologique, c'est au-delà ; c'est une expérience d'amour à l'intérieur de l'obscurité de la foi. Nous savons alors que nous sommes source d'amour pour le cœur du Christ. Quand l'Esprit Saint nous permet d'avoir cette expérience, le lien avec le cœur de Jésus se réalise alors d'une manière très intense, et dans la joie. C'est cela, la joie de notre vie chrétienne : savoir que Jésus nous attend et que nous répondons à son attente, savoir que Jésus nous donne tout et que nous répondons à son don.

Jésus nous fait comprendre cela dans son dialogue avec la Samaritaine. Si nous le regardons attentivement, nous voyons qu'au début, c'est Jésus qui prend l'initiative. Ce n'est pas étonnant, car la

Samaritaine, cette pauvre femme réduite à la corvée d'eau en plein midi, dormait spirituellement. Sa seule dignité, c'était d'avoir une cruche, autrement dit, une technique, et elle en était très fière. De fait, quand Jésus lui dit qu'il va lui donner l'eau, elle lui rétorque : « Pas du tout, tu n'as rien pour puiser ; moi, j'ai une cruche ». La seule supériorité que l'humanité ait sur Dieu, c'est d'avoir une technique. Nous sommes comme cela : « J'ai la possibilité de réaliser des tas de choses, et cela de plus en plus vite, etc... ». Voilà la cruche ! Et avec notre cruche, nous n'avons plus besoin de Dieu. La Samaritaine n'avait pas besoin du Messie : elle avait une cruche. Voilà bien notre humanité, une humanité errante, qui n'aime plus, qui ne sait plus où elle va, qui est déçue, et qui ne compte plus que sur sa technique. Cette pauvre humanité, il faut l'aimer comme Jésus l'a aimée, comme il a aimé la Samaritaine, au-delà de sa misère. Il a su sonder le cœur de cette femme au-delà de toute sa psychologie, au-delà de son conditionnement : ses cinq maris. Tout cela, c'était du « replâtrage » ; en un rien de temps tout a dégringolé, et Jésus peut à nouveau toucher le cœur de cette femme dans sa capacité d'aimer. C'est comme cela que nous devons regarder l'humanité d'aujourd'hui. Ne nous arrêtons pas aux replâtrages, en particulier au marxisme. Face à des gens qui sont marxisés nous risquons de penser qu'il n'y a plus rien à faire, alors qu'il y a derrière cela un cœur d'homme ou de femme créé pour Dieu. La Samaritaine, si elle avait vécu de notre temps, aurait été marxiste. La cruche, c'est bien cela : faire passer la méthode avant tout. La Samaritaine en est fière, mais Jésus reste imperturbable. Il ne s'arrête pas à l'efficacité : cela lui est bien égal, que la femme ait, avec sa cruche, une supériorité sur lui ; il en est même heureux. Mais il continue, imperturbable, pour essayer de montrer à cette femme que ce que lui va lui donner est d'un ordre infiniment supérieur : l'eau vive, symbole d'un cœur brûlant qui est source d'amour.

Nous avons vu que, au point de départ, Jésus prend l'initiative, et que tout à coup c'est la femme qui la prend ; il y a d'abord de sa part une attitude de réceptivité, puis une attitude de coopération. L'initiative de l'Epoux, c'est le don gratuit de l'amour, de l'eau vive, et celle de la femme, c'est l'adoration. Nous répondons à Jésus par l'adoration, et notre oraison doit toujours être cela : écouter Jésus nous dire « Donne-moi à boire »[27], écouter Jésus qui est tout proche et qui n'a qu'un seul désir, celui de nous donner l'eau vive. Jésus purifie notre cœur, il nous fait abandonner toutes les efficacités immédiates, il nous fait oublier notre cruche. Mais quelle est notre cruche ? Il faut

27. Jn 4, 7.

demander au Saint-Esprit de nous la faire voir ; car chacun de nous a sa petite cruche qui est sa gloire, sa valorisation humaine. Jésus nous fait oublier cela, comme à la Samaritaine, pour nous remettre devant l'essentiel : la finalité profonde de l'amour ; et quand il nous a remis devant l'essentiel en purifiant complètement notre cœur, nous répondons immédiatement par l'adoration.

– 7. Comment vivre, dans la charité fraternelle, l'amour qui redonne vie ?

Comprendre que l'amour du Christ nous redonne vie est très important pour la charité fraternelle. En effet, c'est dans la charité fraternelle que le mystère de l'incarnation de l'amour se fait le mieux ; c'est donc là aussi que nos failles apparaissent le plus, et que nous voyons que nous ne sommes pas encore à l'unisson du cœur de Jésus et de Marie.

Comprenons que la chose essentielle est d'*avoir confiance les uns dans les autres* ; mais c'est aussi la chose la plus difficile à maintenir. De temps en temps, il y a l'agonie de la confiance quand certaines choses que nous avons pu dire ont été mal répétées : il y a alors des brisures. Accepter la trahison d'un secret est une des choses les plus difficiles, parce que quand nous confions quelque chose à quelqu'un, nous désirons que ce soit vraiment gardé dans le secret. Et, parfois, nous trahissons : nous aurions dû garder le silence sur certaines choses et nous les avons dites ; nous aurions dû les garder dans notre cœur et dans celui de Marie, mais c'était trop difficile, nous n'en avons pas été capables[28]...

Ce qui est sûr, c'est qu'il est très difficile de garder à travers tout une totale confiance les uns envers les autres. C'est là le point le plus difficile dans la vie commune, parce qu'au bout d'un certain temps, nous nous connaissons... ou du moins nous croyons nous connaître !

---

28. Nous pouvons bien sûr confier au prêtre qui est pour nous un père certains secrets qui nous ont été confiés, en lui demandant de les garder dans son cœur de père : là ce n'est pas une trahison, c'est tout simplement demander sa prière, et c'est bon, parce qu'il y a des choses qui sont trop lourdes à porter et que nous ne pourrons porter qu'avec lui. Par contre, il y a trahison quand nous répétons à d'autres que lui, et surtout quand nous prétendons corriger les autres sur la place publique. C'est ce que font ceux qui écrivent des lettres publiques pour corriger quelqu'un. C'est tout à fait contraire à la charité fraternelle. Quand nous crions les choses sur la place publique, c'est tout simplement pour faire opposition : « œil pour œil, dent pour dent » (Mt 5, 38 ; Ex 21, 24). La charité fraternelle, au contraire, garde les secrets et elle voile les défauts de nos frères, elle ne les publie pas : « elle excuse tout, croit tout, espère tout, supporte tout » (1 Co 13, 7).

En fait, nous nous connaissons selon les apparences, dans nos défaillances et nos bêtises (qui se communiquent beaucoup plus vite que le reste). Il est très difficile d'arriver à dépasser ce point de vue-là pour avoir une confiance mutuelle toujours plus grande. C'est là que le regard de Jésus comme Epoux est particulièrement important, pour redonner vie à cette charité et à cette confiance fraternelles qui agonisent. Jésus nous redonne cette confiance : la jalousie de l'Epoux nous corrige de toute jalousie, et l'amour de l'Epoux est capable de nous redonner confiance en ceux qui sont proches de nous, parce que Jésus nous fait comprendre qu'ils sont pour nous les envoyés de son cœur. Nous sommes tous les uns pour les autres les envoyés du Christ. Nous ne nous sommes pas choisis, mais c'est lui qui nous a choisis[29]. Si notre frère ou notre sœur ne reçoit pas notre confiance ou la reçoit mal, c'est Jésus qui répond à sa place. Il ne faut évidemment pas souhaiter que le frère la reçoive mal pour que Jésus réponde à sa place ! mais il faut désirer que la confiance soit totale. L'unité, dans un foyer, dans toute communauté, ne peut exister que s'il y a une confiance mutuelle de plus en plus grande, et cela demande constamment des résurrections. Seul le Christ peut faire cela. Humainement c'est une folie, de faire vivre ensemble des gens qui ont des mentalités et des perspectives très différentes, qui ont reçu des éducations différentes, qui viennent d'un peu partout. Mais ce qui est impossible à l'homme est possible à Dieu. Il faut alors se rappeler souvent que l'amour de l'Epoux redonne vie à la charité fraternelle et, de ce fait, re-crée en nous une nouvelle confiance.

C'est vraiment au-delà de la prudence humaine. Si nous nous plaçons au niveau de la prudence et au niveau de la justice, c'est d'avance impossible. Les communautés humaines sont basées sur la justice et la prudence, alors que les communautés chrétiennes sont basées sur la miséricorde et l'amour jaloux de l'Epoux. C'est donc ce regard de Jésus-Epoux qui doit constamment nous apprendre à avoir sur ceux qui sont proches de nous *son* regard, et à devenir l'ami de l'Epoux. Pour cela il faut avoir confiance, une confiance qui n'est pas fondée sur les qualités de ceux qui sont proches de nous – celle-là est prudentielle –, mais qui vient de l'amour. C'est *parce que Jésus les a choisis* que nous avons confiance en eux. Nous ne comprenons pas toujours très bien le goût du Christ, mais cela, c'est autre chose ! Jésus ne nous a pas demandé conseil, heureusement ; il a rassemblé « ceux qu'il a voulus »[30].

29. Jn 15, 16 ; cf. 6, 70 et 13, 18.
30. Cf. Mc 3, 13.

L'ami de l'Epoux regarde avec le regard de l'Epoux, et il entend la voix de l'Epoux. Quand ceux qui sont proches de nous nous ont fait du mal (souvent, du reste, sans le savoir), s'ils ont blessé quelque chose en nous, humainement nous réagissons ainsi : « C'est impossible, je ne peux plus avoir confiance. Je continuerai de vivre avec cette personne, mais j'ai compris, et par prudence je l'éviterai ». Il faut parfois faire cela pendant un jour ou deux, par prudence, car on ne peut pas exiger que la confiance renaisse immédiatement. C'est ainsi que, de temps en temps, il vaut mieux éviter l'autre : quand quelqu'un nous a vraiment blessé et que cela reste à vif, il vaut mieux attendre un peu avant de le revoir ; c'est plus sage, prudentiellement. Mais au fond de notre cœur, nous savons que Jésus et l'Esprit Saint ressuscitent les morts. Même si notre prudence humaine a dit que c'était impossible, notre amour divin, et le don de conseil qui nous fait regarder celui qui est proche de nous à travers le cœur du Christ, et en lui, nous permettent de comprendre que le cœur de l'Epoux fera revivre la confiance. L'amour de l'Epoux est un amour qui re-crée.

II. PLAN DE L'EVANGILE SELON SAINT JEAN

I. STRUCTURE DE LA VIE CHRETIENNE

A. *Charte de la contemplation* I, 1-18

B. *L'espérance de Jean-Baptiste* 19-34

C. *Le choix des disciples* 35-51

II. PRINTEMPS DE LA VIE APOSTOLIQUE DE JESUS : LES ECLOSIONS

A. *Cycle de l'Agneau : les trois grandes miséricordes*
1. Cana (repas) II, 1-12
2. La purification du Temple 13-22
3. Nicodème 23 - III, 21

B. *Cycle de l'Epoux : les trois grands actes d'amour face aux trois situations-limites*
– Dernier témoignage de Jean-Baptiste III, 22-36
1. La Samaritaine IV, 1-42
2. Le père de l'enfant qui agonise 43-54
3. L'infirme de la piscine de Bézatha V, 1-18

C. *Révélation du Fils* 19-47

III. LES GRANDES LUTTES : LES SEPT PRÉSENCES DE JÉSUS

- *Multiplication des pains* (repas) VI, 1-21
1. « Je suis le Pain de vie » 22-71
2. « Je suis la Lumière du monde " VII, 1 - VIII, 20
3. « Je suis » VIII, 21-59

- *Geste : guérison de l'aveugle* IX, 1-41
4. « Je suis la Porte » X, 1-10
5. « Je suis le Bon Pasteur » 11-21
6. « Je suis le Fils de Dieu » 22-42
7. « Je suis la Résurrection » XI, 1-57

IV. LA GRANDE SEMAINE : LE GRAND EFFACEMENT ET LES SEPT INITIATIVES

A. *Trois réponses :*
1. Béthanie (repas) XII, 1-11
2. L'entrée triomphale à Jérusalem 12-19
3. Jésus face aux Grecs 20-50

B. *Les quatre initiatives pour les Douze :*
1. Le lavement des pieds (repas) XIII, 1-30
2. Le nouveau commandement 31 - XV, 17
3. Jésus, prophète du Paraclet XV, 18 - XVI, 33
4. La prière du Fils bien-aimé XVII

C. *Les grands abaissements*
1. Jésus face à Judas : l'arrestation XVIII, 1-11
2. Jésus face aux grands prêtres : le rejet de la communauté religieuse 12-27
3. Jésus face à Pilate : l'Innocent abandonné par l'autorité temporelle 20 - XIX, 16

D. *Le portement de croix et la crucifixion* XIX, 16-24

E. *Les trois ultimes initiatives dans la liberté de l'amour*
1. Le don de Marie 25-27
2. Le cri de soif 28-29
3. L'offrande de sa vie 30

F. *Les dernières passivités*
1. Le coup de lance 31-37
2. La mise au tombeau 38-42

V. LES APPARITIONS
1. La pierre roulée : Marie de Magdala XX, 1-2
2. Le tombeau vide : Pierre et Jean 3-10
3. Jésus face à Marie de Magdala 11-18
4. La Pentecôte johannique : Jésus face aux Dix 19-23
5. Jésus face à Thomas 24-30
6. En Galilée : Jésus au bord du lac (repas) XXI, 1-14
7. « Pierre m'aimes-tu ? » : Jésus face à Pierre 15-25

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS 5

I. INTRODUCTION : DU PROLOGUE AU CHAPITRE 2 9
Le Prologue 9
La contemplation de Marie 11
La pauvreté de Jean-Baptiste 12
Le choix des premiers disciples 16

Suite du cycle de l'Agneau

II. LES NOCES DE CANA 23
« Invités aux noces de l'Agneau… » 24
La demande de Marie et la réponse de Jésus 27
Ce miracle est un signe 36
L'oraison 37
La blessure du cœur de Jésus 41
Le sacerdoce royal des fidèles,
médiation dans l'ordre de l'amour 43
La Femme reçoit et garde les secrets 48
Le sommeil du premier Adam et l'holocauste de l'Agneau 51

III. LA PURIFICATION DU TEMPLE 57
La vulnérabilité de l'amour divin 58
La distinction du sacré et du profane 64
Ressuscités dans le Christ 68
Cana et la purification du Temple : amour et adoration 70
Adoration, prière liturgique, travail 73

IV. L'ENTRETIEN AVEC NICODEME (1) 79
Une leçon de théologie 80
Nicodème désarmé 86
L'annonce du mystère de la Croix 91

V. L'ENTRETIEN AVEC NICODEME (2) 97
Les deux naissances 99
Théologie de la grâce 103
Le symbolisme de l'eau 106
La voix du vent 108
Le mystère de l'Incarnation et de la Croix 111
Les sources de la grâce 115
Adoration, oraison et contemplation 116

VI. L'ENTRETIEN AVEC NICODEME (3) 123
Les trois grandes positions théologiques concernant la grâce 123
Le péché d'orgueil 127

Le cycle de l'Epoux

VII. LE DERNIER TEMOIGNAGE DE JEAN-BAPTISTE 137
L'Agneau est l'Epoux 138
La jalousie des disciples de Jean-Baptiste 139
L'ami de l'Epoux 143

VIII. L'ENTRETIEN AVEC LA SAMARITAINE 151
La révélation du mystère de l'Epoux 151
Jésus réveille le cœur de la Samaritaine 154
Jésus remet la Samaritaine dans la vérité 159
Le véritable œcuménisme 161
Les deux parties du dialogue 166
L'eau vive 167
L'adoration en esprit et en vérité 169
L'adoration est vitale pour nous 171
Vivre de l'Esprit Saint 173
Angoisse et adoration 175
Prudence humaine et prudence chrétienne 175
Adoration et obéissance 178

IX. LE PERE DE L'ENFANT QUI AGONISE 183
L'officier royal devient mendiant 183
Le fonctionnaire redevient père 184
La prière de demande 188
L'œuvre de l'Epoux 189
Préfiguration du mystère de la Croix 190
« Que celui qui peut comprendre comprenne » 194

X. L'INFIRME DE LA PISCINE DE BEZATHA 197
« Je n'ai personne… » 197
L'amour gratuit 201
Le Temple et le sabbat – la libération 203

XI. LA THEOLOGIE DU CŒUR DE L'EPOUX 207
Contemplation, méditation, oraison 207
L'Agneau, l'Epoux, le Fils 212

La Révélation du Fils

XII. LE FILS MANIFESTE ET ACHÈVE L'ŒUVRE DU PÈRE .. 217
« Le Fils ne peut rien faire de lui-même » 218
« Car le Père aime le Fils… » 221
La Résurrection est l'œuvre du Père et du Fils 223
Le jugement 225
Autorité et jugement 228
Le réalisme de la foi 231
Vivre dans la lumière de la Résurrection 233

XIII. LE TÉMOIGNAGE DU PÈRE 237
Mourir pour vivre 238
L'être et la vie 239
Prédestination et liberté 241
Théologie du témoignage 242
Parole et écriture 244
La gloire des hommes et la gloire de Dieu 247

XIV. LE MYSTÈRE DE LA FOI 251
Comment le démon attaque-t-il la foi ? 251
Les deux grands obstacles à la foi 253
Jésus nous livre son intimité avec le Père 255

ANNEXES

I. *Réponses aux questions* 261
1. Nos péchés blessent-ils le cœur du Christ ? 261
2. Marie peut-elle vraiment nous donner tout ce qu'elle a reçu ? .. 263
3. Comment peut-on coopérer au mystère de l'oraison ? 265

4. Quand sommes-nous l'épouse, quand sommes-nous l'ami de l'Epoux ? 268
5. Que signifie pour nous « rencontres nuptiales » ? 270
6. Le Royaume de Dieu est pour les enfants, nous dit Jésus. Comment comprendre la complémentarité de l'analogie de l'enfant et de celle de l'épouse ? et comment vivre cela dans l'oraison ? 272
7. Comment vivre, dans la charité fraternelle, l'amour qui redonne vie ? 276

II. *Plan de l'Évangile selon saint Jean* 279

Aux Editions SAINT-PAUL

JMJ 97 :

Surfeurs de Dieu, par les JEUNES ET EVEQUES aux CATECHESES des JMJ 97, Nov. 1998, 180 p.

GUERISON

N. ASTELLI - *Sauver ce qui était perdu*, 1988, 7° éd., 30° mille, 154 p.
La Guérison des blessures reçues dans le sein maternel, (le Fruit de tes entrailles),
1993, 2e éd., 174 p.
Guérir... pour une vie nouvelle, Père J. BOULANGER, 1998, 136 p.

FORMATION SPIRITUELLE

Mon ange marchera devant toi, Georges HUBER, 1970, 9e éd., 164 p.
Petite catéchèse sur Marie, André BOULET, 1993, 198 p.
Père, qui es-Tu ?, Jean GALOT, 1995, 2e éd., 176 p.
Notre Sœur la mort, R. CANTALAMESSA, 1996

ENJEUX CONTEMPORAINS

Père Pascal IDE - *Est-il possible de pardonner ?* 1994, 3eéd., 220 p. ;
- *Le corps à cœur*, Essai sur le corps humain, 1996, 2e éd., 380 p.

SPIRITUALITE CONTEMPORAINE

La Grâce d'être femme, Georgette BLAQUIERE, 1982, 13e éd., 208 p.
Du Scandale du mal, M.-J. LE GUILLOU, 1991, 3e éd., 204 p.
Qui comprendra le Cœur de Dieu, M.-D. MOLINIE, 1994, 2e éd., 184 p.
... Des miettes pour tous, Thomas PHILIPPE, 1994, 2e éd., 224 p.
Joseph, Marie, Jésus, Lucien DEISS, 1997, 208 p.
L'*Oraison du cœur,* Daniel MAURIN, 1993, 5e éd., 290 p.
La montée au Sinaï, Raniero CANTALAMESSA, 1996, 216 p.
Mgr Albert ROUET - *Le Christ des Béatitudes,* 1996, 2e éd., 216 p.
- *Le Christ nous fait chrétiens*, 1998, 375 p.
Regard sur le Purgatoire, Préface de Mgr H. BRINCARD, 1994, 3e éd., 172 p.
L'Expérience interdite, De l'ashram au monastère, Père J. VERLINDE, 1998, 2e éd., 280 p.

SPIRITUALITE MARIALE

Cardinal C.-M. MARTINI - *La Femme de la réconciliation*, 1987, 2° éd., 88 p.
- *Marie souffre encore*, (150e Anniversaire de N.-D. de La Salette), 1998, 96 p.
30 jours avec Marie, Père Dominique AUZENET, 1998, 128 p.

Achevé d'imprimer en mars 1999
sur les presses de Saint-Paul France S.A.
55000 Bar le Duc
Dépôt légal : mars 1999
N° 2-99-0231

Suivre l'Agneau

partout où il va

TOME 2

Un premier volume *Suivre l'Agneau*, dont le titre est tiré de l'Apocalypse (14, 4-5), reprenait aux éditions SAINT-PAUL une retraite prêchée à des jeunes sur l'Evangile de saint Jean, déjà publiée avec succès il y a vingt ans. Le Père Marie-Dominique Philippe, en commentant pas à pas le premier chapitre de l'Evangile, nous introduit dans le mystère de lumière et d'amour qui est celui du « *Verbe fait chair* » devenu l'« *Agneau de Dieu* ». L'Agneau, c'est la victime dans la douceur, qui nous aide à comprendre combien Jésus est proche de nous.

Mais l'Agneau est aussi l'*Epoux*, et le *Fils de Dieu*. Ce second volume nous invite à entrer avec Jean dans le rythme profond de **la vie apostolique de Jésus**, à partir des noces de Cana. (Les « grandes luttes » et la « dernière semaine » feront l'objet d'un troisième volume).

À travers ces pages très vivantes résonne la première question de Jean à Jésus : « *Maître, où demeures-tu ?* » Qui d'entre nous n'a pas porté cette question dans son cœur de croyant désireux de faire une rencontre personnelle avec le Christ ? Jean, lui, a compris que ce regard de Jésus le cache en Dieu pour l'éternité.
Tous, nous avons la même vocation ; celle d'être des fils bien-aimés du Père. C'est ce que Jésus nous dit : « *Et vous deviendrez fils de lumière* » (Jn 12, 30).

Le Père Marie-Dominique PHILIPPE, théologien dominicain, a enseigné la philosophie au Saulchoir puis à l'Université de Fribourg (1939-1982). Fondateur de la Communauté St Jean, il a écrit de nombreux ouvrages, dont le plus récent est L'Acte d'Offrande *de Thérèse de Lisieux (SAINT-PAUL, 1997).*

ISBN 2 85049 781 9

9 782850 497810

120 F